This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

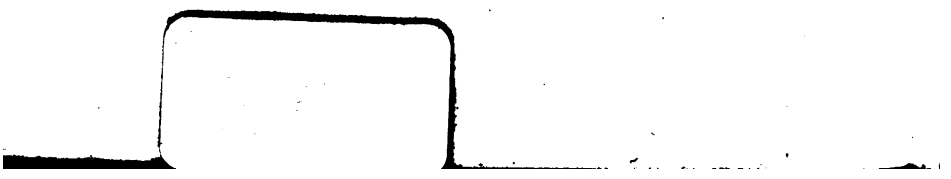
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08247691 6



BLK
Lobo

P. Hieronymus Lobo's,

eines portugieſiſchen Jeſuiten,

Reiſe nach Habeſſinien,

und

zu den Quellen des Nils.

Aus dem Franzöſiſchen.

Mit einer

Einleitung, Anmerkungen, Zuſäzzen, zweifachem Anhange,

und einer

Beſchreibung von Habeſſinien,

vermehrt und herausgegeben

von

Theophil Friedrich Ehrmann.

ABBA GREGORIUS,
HABESSINUS.

Zürich, bey Orell, Geßner, Füßli und Compagnie, 1794.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
840747A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1936 L

Beſchreibung
von
Habeſſinien.

Nach
den beßten älteren Schriftſtellern, vorzüglich nach Ludolf ausgearbeitet, und mit J. Bruce's neuern Nachrichten verglichen.

Foerk 24 Dec 1932

Einleitung.

Hätte Ritter Jakob Bruce uns in ſeiner bändereichen, geſchwäzzigen Reiſebeſchreibung ſtatt ſeiner Abentheuer, ſtatt ſeiner unnüzzen Deklamazionen und Digreſſionen, in welchen er eine erborgte Gelehrſamkeit ſo markſchreieriſch auskramt, ſtatt ſeiner weitſchweifigen Auseinanderſezzung wahrer Nebenſachen und Kleinigkeiten — eine glaubwürdige, ausführliche Beſchreibung des neuern Zuſtandes von Habeſſinien, der Sitten und Gebräuche der Habeſſinier und der mit ihnen vermiſchten Völker geliefert — und hätte er die zerſtreuten Nachrichten, die er uns darüber mittheilt, nicht ſelbſt durch ſeine ekelhafte Windbeutelei und erwieſene Unwahrheiten höchſt verdächtig gemacht, ſo wäre jezt eine der beträchtlichſten Lükken in unſerer Erdkunde ausgefüllt.

Aber Bruce entſprach den gerechten Erwartungen des Publikums nicht — ſeine Vertheidiger und Lobredner geſtehen es ſelbſt ein — und er hätte es wahrſcheinlich doch gekonnt; denn daß er wirklich in Habeſſinien war, und dabei gar kein ungeſchikter Mann iſt, dieß bleibt wohl keinem Zweifel mehr unterworfen. — Er haſchte hingegen mehr nach Flitterglanz, als nach bleibendem Ruhme; ſeine unbeſchränkte Eigenliebe blendete ihn; er pralte mehr, als er erzählte, und ſein Werk, ſo viel Gutes es auch enthält, bleibt doch mehr ein Denkmal ſeiner Eitelkeit, als ſeiner Verdienſte um die Erdkunde.

Ein andrer Umſtand, welcher auf Bruce's Verdienſte einen finſtern Schatten wirft, iſt ſeine raſtloſe

Bemühung, seine Vorgänger zu verkleinern, um auf den Trümmern ihres Ruhms zur Unsterblichkeit emporzusteigen — selbst einen Ludolf kann er nicht unangetastet lassen, so wenig er auch im Stande war, das Werk desselben uns entbehrlich zu machen — und doch entlehnte er manche schöne Stelle seines Buchs von diesen verläumdeten Männern, ohne es einzugestehen; so daß man wirklich oft nicht weiß, was sein oder nicht sein ist, und in Versuchung geräth, das Ganze für blosse Kompilazion zu halten.

Bei diesen Umständen, bei der Unzuverlässigkeit dieses Schriftstellers, bei der Magerkeit und Mangelhaftigkeit seiner Nachrichten von Habessinien, bleibt dem Geographen, welcher dieses Land genauer erforschen will, nichts übrig, als zu den älteren Schriftstellern, vorzüglich zu Ludolf's Hauptwerk seine Zuflucht zu nehmen, aus diesen sich das Brauchbare auszuheben und mit Bruce's zerstreuten Nachrichten zu vergleichen.

Einen Versuch dieser Art liefre ich hier — Ludolf's Werk liegt dabei zum Grunde; doch sind auch Alvarez, Goes, Bermudes, Lobo, Poncet und Andre, wie die Zitate beweisen, zu Rathe gezogen, und mit allen diesen hier in ein Ganzes gebrachten Nachrichten, ist jedesmal auch Bruce verglichen worden, um dem Forscher das mühsame Zusammenklauben der einzelnen zerstreuten Nachrichten desselben zu ersparen.

Ich muß auch hier dem Kenner zurufen:

— Si quid novisti rectius istis,
Candidus imperti, si non, his utere mecum!

Beſchreibung von Habeſſinien.

Erſter Abſchnitt.

Allgemeine Ueberſicht. Lage, Gränzen und Gröſſe von Habeſſinien.

Habeſſinien iſt ein Land, das in mehr als einer Rückſicht dem Hiſtoriker, ſo wie dem Erd- und dem Menſchenforſcher wichtig iſt. Ein alter chriſtlicher Staat in der Mitte von Afrika, ein Land, ſo reich an koſtbaren Naturprodukten und Naturſeltenheiten, ſo merkwürdig durch ſeine natürliche und ſittliche Beſchaffenheit, ein halbkultivirtes Volk, umringt von rohen Barbaren, ein Volk, in deſſen Mitte der Schauplatz ſehr intereſſanter Begebenheiten war — dies alles iſt wichtig genug, die Aufmerkſamkeit jedes Beobachters und Forſchers zu feſſeln — und dieſe und noch viele andren Merkwürdigkeiten vereinigt das Land in ſich, das wir Habeſſinien nennen.

Dieſes Land — nicht als Staat, ſondern als Land betrachtet, das mehrere ehmals unter einem Herrſcher verbundene Reiche und Völkerſchaften umfaßt — iſt ſeiner Merkwürdigkeiten ohngeachtet, der groſſen Rollen ohngeachtet, welche Europäer darinn ſpielten, noch jezt ein den Geographen ſehr wenig bekanntes Land *).

*) Die Urſachen liegen am Tage; noch hat kein Geograph, kein Philoſoph, mit allen nöthigen Hülfsmitteln ausgerüſtet, dies Land bereiſet; die Jeſuiten leiſteten vieles, aber.... ſie waren Glaubensbo-

Noch im vorigen Jahrhunderte waren die wahre Lage und die Gränzen deſſelben ſo unbekannt, daß die Landkartenverfertiger ſich nicht ſcheuten, es ſüdwärts bis zum 20ſten Grade Süderbreite auszudehnen und ihm überhaupt ein Länge von mehr als 600 deutſchen Meilen zu geben, indem ſie ſeine nördliche Gränze unter den 20ſten Grad Norderbreite brachten *). — Dis rührte theils von alten, ſchlechten Karten her, theils von der Unbekanntſchaft mit den inneren Theilen von Südafrika **).

Die erſte brauchbare Karte von Habeſſinien haben wir den Jeſuiten zu danken, welche in dem Lande ſelbſt die nöthigen Beobachtungen anſtellten, und geſchikt genug waren, die Grade der Breite gehörig zu beſtimmen; mit den Graden der Länge waren ſie nicht ſo glüklich, und mußten ſich mit Berechnung der Entfernung der Orte noch Tagreiſen behelfen; doch ſcheint es, daß ſie auch dabey viele Genauigkeit beobachtet haben. Dieſe Karte iſt es, welche Tellez ſeinem Werke über

---

ten, eifrige Apoſtel, nicht unbefangene Beobachter. Ludolf fühlte es genug, und ſein guter, ehrlicher, aber nur zu unwiſſender Abba Gregorius konnte dem Mangel an zuverläßigen und ausführlichen Nachrichten nicht ganz abhelfen; und wie wenig Bruce in unſern Zeiten dazu that, iſt ſchon mehrmals erinnert worden.

*) Nach Ludolf's Vermuthung war wol Paulus Jovius der Urheber dieſes Irrthums, welchen andere, ſogar noch in dieſem Jahrhunderte ihm getreulich nachſchrieben. Man ſehe z. B. die Seutterſche Karte von Afrika, auf welcher Habeſſinien ganz die oben angegebene ungeheure Ausdehnung hat. — Weit weniger iſt ſich zu wundern, daß auch Dapper's Karten dieſen Fehler haben: denn er ſchrieb vor Ludolf.

**) Theils auch, um ja kein Flekchen auf den Karten leer zu laſſen; denn man hielt es doch für beſſer, die leeren Räume mit Namen, als mit Elefanten und Nashörnern anzufüllen.

Habeſſinien beigefügt hat. — Ludolf verbeſſerte dieſelbe dann noch weiter, theils aus gedruckten Nachrichten, theils aus den mündlichen Angaben ſeines habeſſiniſchen Freundes Abba Gregorius, und ſo entſtand die Ludolfiſche Karte, die man bei ſeiner ethiopiſchen Geſchichte findet. Dieſe wurde ſeither von allen Geographen und Landkartenmachern bei ihren Nachrichten und Karten von Afrika überhaupt und von dieſem Theile insbeſondere zum Grund gelegt *).

Auch Ritter Bruce hat, wie der Augenſchein bei Vergleichung beider Karten lehret, bei ſeiner groſſen, ſchönen Karte die Ludolfiſche zum Grund gelegt. Dies iſt unläugbar; dennoch würde die Bruceſche Karte dem Geographen das angenehmſte, willkommenſte Geſchenk — in ihrer Art ein Meiſterſtük alles Dankes werth ſeyn — wenn nicht ein zu ſehr gegründetes Mißtrauen, in ihres Verfertigers mathematiſche Geſchiklichkeit, Gewiſſenhaftigkeit und Glaubenswürdigkeit **), ihm den fatalen Gedanken beibrächte: Bruce mag wol hie und da eigne gute Beobachtungen gemacht haben, aber wer bürgt uns dafür, daß er nicht die Ludolfiſche Karte bloß nach ſeiner Manier verſchönert hat? — Bruce giebt uns ſelbſt zu wenig Nachrichten von der Entſtehungsart ſeiner Landkarte. Er ſagt uns freilich, er habe da, er habe dort aſtronomiſche Beobachtungen angeſtellt — ihre Richtigkeit iſt ein Problem — er verſichert uns, einen groſſen Theil von Habeſſinien durchreiſet zu haben; das mag ſeyn! Wenn wir aber ſeine

*) Von den älteren gehört beſonders die brauchbare Hafiſche Karte von Afrika hieher.

**) Man erwäge z. B. nur was Niebuhr im Junius-hefte 1791 des neuen deutſchen Muſeums, und beſonders auch was die Rezenſenten in der allg. Litteratur-Zeitung, und in Zimmermann's Annalen der Geographie und Statiſtik darüber geſagt haben.

Reiseroute überblikken, so finden wir, daß ihm noch viele Theile dieses Landes zu durchwandern übrig blieben, wenn er ganz aus eigener Erfahrung und Beobachtung uns eine neue Karte von Habessinien liefern wollte, die an Zuverlässigkeit alle älteren überträfe. Daß sie sie an Schönheit übertrift, das ist gewiß; wer aber die Kunst Landkarten an Ort und Stelle aufzunehmen, mit allen ihren Schwierigkeiten und Erfordernissen kennt, der wird billig an der vollen Zuverlässigkeit der Bruceschen Karte zweifeln, besonders wenn man bemerkt, daß der Urheber derselben auch bei Gegenden, die er nicht bereiset hat, z. B. bei den südlichen Theilen von Habessinien, die den Jesuiten weit bekannter gewesen sind, Veränderungen gemacht hat, zu welchen er uns keinen Grund angiebt. Dieser Vorwurf würde sehr entkräftet worden seyn, hätte Bruce uns bloß eine — so weit seine eigenen Beobachtungen und Erfahrungen reichten — verbesserte Ludolfische Karte geliefert, oder hätte er wenigstens die Gewährsmänner genannt, nach welchen er jene eigenmächtigen Veränderungen machte *).

Diese Betrachtungen müssen uns allerdings bei dem Gebrauche der Bruceschen Karte behutsam machen. Daß die Ludolfische mit so vieler Mühe und Sorgfalt entworfene Karte, noch grosser Verbesserungen bedurfte; dies sah ihr Verfasser selbst gar wol ein; ob aber Ritter Bruce der Mann dazu war, muß dahin gestellt bleiben.

Da beide, die Ludolfische und Bruceſche Karte in der Hauptsache meist mit einander übereinstimmen, so läßt

*) Ein andrer Umstand, welcher gar sehr zum Nachtheil der Bruceschen Karte spricht, ist der, daß Bruce's Karte und geographischen Nachrichten an mehreren Stellen einander geradezu widersprechen. (Man sehe Prof. Tychsen's Bemerkungen darüber in seinen Anmerkungen zu Bruce's Reisen, in V. B. der deutschen Uebersetzung, S. 308.)

ſich aus ihrer Vergleichung und kritiſchen Beurtheilung doch eine Spur von Gewißheit finden, mit welcher wir uns einſtweilen begnügen müſſen.

Aus dieſer Vergleichung ergeben ſich folgende Bemerkungen über Habeſſiniens Lage, Gränzen und Gröſſe.

Habeſſinien nach ſeinem ehmaligen Umfange betrachtet — wenn wir nämlich auf das Land, nicht auf den Staat ſehen — liegt in dem mittlern Theile von Afrika, auf der Oſtſeite dieſes Erdtheils, zwiſchen dem 7 und 16ten Grade Norderbreite, und dem 52 und 62 Grad der Länge von Ferro — oder dem 34 und 44 Grad der Länge von Gremwich, nach Bruce *).

Nach dieſem Umfange gränzt Habeſſinien oſtwärts an das Königreich Adel und an das rothe Meer; nordwärts an Nubien, oder eigentlicher an Sennaar; weſtwärts an einen Theil von Sennaar — wovon der Nil es ſcheidet — und an Gallaerländer, und ſüdwärts an das Königreich Sendero oder Dſchindiſchro (Gingiro), an unbekannte Gallaerländer und an das Königreich Adel.

So umfaßte Habeſſinien einen Flächenraum von mehr als 20,000 Quadratmeilen, eine Strekke Landes von 150 deutſchen Meilen in der Breite, und beynahe gleicher Länge.

Aber jezt iſt das Gebiet des Habeſſiniſchen Staates ſehr verengt; auf allen Seiten iſt es verkürzt wor-

*) Nach deſſen Karte. — Obige Angabe der Länge iſt nach Hasens, nicht nach Ludolf's Karte genommen, weil die Projektion dieſer letzteren unrichtig; denn nach derſelben, ſo wie nach den älteren Karten von Afrika liegt Habeſſinien zwiſchen dem 63 und 73 Grad der Länge.

den; die ſüdlichen Theile ſind in die Hände der Gallaer gefallen, und die Küſte am rothen Meere ſteht jezt unter türkiſcher Bottmäſſigkeit, ſo daß Habeſſinien nun von dem Meere ganz abgeſchnitten iſt.

Doch davon in der Folge noch ein Mehreres!

Zweiter Abſchnitt.

Natürliche Beſchaffenheit. Klima von Habeſſinien.

Habeſſinien liegt in dem heiſſen Erdgürtel; folglich iſt der Schluß ganz leicht, daß es ein heiſſes, ein ſehr heiſſes Land ſein müſſe; dies wird auch durch die Leibesfarbe ſeiner Einwohner beſtätigt, die wirklich ſchwarz ſind.

Aber Habeſſinien iſt deswegen doch nicht ein durchgehends heiſſes Land; es iſt bergicht, und ſein Klima iſt nach der verſchiedenen Lage ſeiner einzelnen Theile ſehr verſchieden. In den flachen und tiefen Gegenden, welche von den Habeſſiniern Kolla*) genannt werden, iſt die Hizze beinahe unausſtehlich; die Steine glühen, der brennende Sand lekt die Haut von den Füſſen des Wanderers, und Alles ſchmilzt an dem ſengenden Feuer der Sonne**). Am heiſſeſten iſt die Küſte am rothen

*) Bruce (IV. B. S. 330.) ſagt, das Wort Kolla bedeute Hölle, und verſichert, die Habeſſinier geben dieſen Namen vorzüglich dem auf der nördlichen Gränze von Habeſſinien liegenden flachen und heiſſen Lande der Schangallas.

**) Man vergleiche damit Bruce II. B. S. 14. 536. 537. IV. B. 329. 330. — Von der unbeſchreiblichen Hizze in Dankali ſpricht Lobo (im 1. Thl. d. B. S. 133.) und der Patriarch Alfons Mendez beklagte ſich noch weit mehr darüber.

Meere, und zu Suakem ſoll die Sonnenglut wie hölliſches Feuer brennen *). — In den Gebirgsgegenden, ſelbſt in denen, die jener heiſſen Küſte ganz nahe ſind, iſt das Klima hingegen ſehr gemäſſigt, und in mehreren Strichen — nach dem Zeugniſſe der portugieſiſchen Jeſuiten — gemäſſigter, als in dem nördlicher liegenden Portugal **). Ja in den bergichtſten Theilen, wie z. B. in Samen wird die Kälte mehr gefürchtet, als die Hizze; doch iſt auch in den kälteſten Gegenden der Schnee ſelten ***); ſtatt deſſen fällt bisweilen ein ganz feiner Hagel.

Dieſe gemäſſigte Beſchaffenheit des Klima's in vielen Theilen von Habeſſinien beweist, daß die Luft geſund iſt, dafür zeugt auch die Munterkeit der Habeſſinier und das hohe Alter, das viele derſelben, oft über hundert Jahre hinaus erreichen. Auch ſind Seuchen ſehr ſelten; nur in der Landſchaft Tigre herrſchen Fieber im Anfang des ethiopiſchen Frühlings, nämlich im September und October †).

Starke, fürchterliche Donnerwetter mit heftigen Plazregen ſind in dieſem Lande ſehr häufig. Der Himmel überzieht ſich dann mit ſchwarzen Gewitterwolken, die Alles in Finſterniß verhüllen; der Donner rollt dann ſo gräßlich, daß die ganze Natur erbebt; mehrere Wetter ſtoſſen gewöhnlich zuſammen, und von allen Seiten durchſchneiden furchtbare Blizze die Luft; der Regen ſtürzt in Strömen herab, von den Bergen ergieſſen ſich allverwüſtende Fluten, die Flüſſe ſchwellen

*) Nach dem Ausdruk des Abba Gregorius (beim Ludolf)

**) Man ſehe oben I. Thl. S. 154.

***) Abba Gregorius hatte, als er nach Deutſchland kam, noch keinen Schnee geſehen; in Tyrol ſah er zum erſten Male welchen, und hielt ihn für Mehl (Ludolf. L. I. C. 5.)

†) Lobo (I ter Thl. S. 176.) nennt die Regenzeit ſehr ungeſund.

an, und überschwemmen die Ebenen, und machen die Thäler zu weiten Seen*).

Diese Ungewitter machen vorzüglich den habessinischen Winter aus; denn Habessinien liegt zwischen den Wendezirkeln und hat folglich die tropischen Regen. Sein Winter ist also die Regenzeit, welche vom 25. Junius bis zum 25. September dauert.

Die Habessiner zählen vier Jahrszeiten, nämlich:

I. Der Frühling, welchen sie Nazau nennen; und vom 25. September bis zum 25. Dezember rechnen. In dieser Jahrszeit grünen die Felder, und die Regen hören auf.

II. Den ersten und angenehmern Sommer, welchen sie Tzadai nennen, und vom 25. Dezember bis zum 25. März rechnen. Dies ist die Zeit der Aerndte.

III. Den zweiten, hohen Sommer, welchen sie Hagai nennen, und vom 25. März bis zum 25. Junius rechnen. Dies ist die heisseste, schlimmste Jahrszeit.

IV. Den Winter, welchen sie Kramt nennen und vom 25. Junius bis zum 25. September rechnen. Dies ist die Regenzeit, in welcher die heftigsten Plazzregen fallen, die Flüsse austreten und das ganze Land unter Wasser gesezt wird, weßwegen die Habeßinier ihre Häuser alle auf erhabene Orte, Anhöhen und Berge bauen.

Man sieht hieraus, daß Habessinien eigentlich nur drei Jahrszeiten hat, nämlich den Frühling, den Sommer, und den Winter, oder die Regenszeit.

*) M. s. Lobo am angeführten Orte. Verglichen mit Bruce, III. B. S. 662. u. ff.

Was die Taglänge betrift, ſo iſt ſie ſich bei der nahen Lage dieſes Landes an der Linie, wie leicht zu erachten, beinahe immer gleich*), und die Morgen- und Abenddämmerung iſt äuſſerſt kurz.

Auf den Anhöhen und Gebirgen wehen öftere, ſehr angenehme Winde, welche die Luft erfriſchen und die Hizze mäſſigen. Die niedrigen tiefliegenden Gegenden entbehren dieſe Erquikkung, und haben meiſt eine dikke, ungeſunde, erhizte Luft, oder wo auch in denſelben ein Luftzug iſt, da weht ein glühender Wind, der die Hizze beinahe erſtikkend macht. Dies Leztere gilt vorzüglich von den Küſten und Inſeln des rothen Meers.**)

Heftige Orkane und beſonders ſehr furchtbare Wirbelwinde ſind hier gar nicht ſelten. Die lezteren werden von den Habeſſiniern Sendo, das heißt: Schlange genannt, und wüten oft ſo gräulich, daß ſie Schiffe, Häuſer, Bäume, Felſen, alles was ihnen im Wege ſteht, mit ſich fortreiſſen ***).

---

*) Genauer beſtimmt liegt Habeſſinien in dem zweiten Klima (in Rückſicht auf Tag- und Nachtlänge) folglich iſt der längſte Tag in dieſem Lande nur 13 Stunden lang.

**) Auf der heiſſen Inſel Suakem weht bei der höchſten Sonnenglut gar kein Wind. Daher die Antwort jenes Kaufmanns von dieſer Inſel, welcher einer habeſſiniſchen Prinzeſſinn ſo ſchöne Waaren vorzeigte, daß ſie entzükt ausrief: „Was muß nicht Alles zu „Suakem zu kaufen ſeyn! — Alles (erwiederte der Handelsmann) „nur kein Wind! Denn wenn wir dieſen kaufen könnten, ſo wären wir glüklich!„ — (Ludolf, L. 1. C. 5.)

***) Dieſer furchtbare Wirbelwind iſt nach Ludolf's Meynung der τυφων der Griechen.

Dritter Abſchnitt.

Boden. Berge. Flüſſe und Seen.

Habeſſinien iſt ein ſehr bergichtes Land; hohe, ſteile Gebirgsketten ziehen ſich durch alle Theile deſſelben hin*). Von der Küſte des rothen Meeres an erheben ſich, die in einer Entfernung von zwei Tagreiſen längs derſelben hinlaufenden Tigriſchen Gebirge**), unter welchen der hohe Lamalmon ſein Haupt gegen die Wolken emporſtrekt; ein ſteiler, mit gräulichen Abgründen umgebener Berg, über welchen ein ſchmaler äuſſerſt gefährlicher Weg ſich hinzieht***).

Die Landſchaften Bagemder, Gojam, Walaka, Schoa, und alle übrigen Theile dieſes Reichs, die

*) Die portugieſiſchen Jeſuiten ſprechen von den Habeſſiniſchen Bergen, als ob die Pirenäen und Alpen nur Hügel (nicht Maulwurfshügel, wie Bruce zitirt) dagegen wären. (Ludolf L. I. C. 6.) Bruce hingegen nennt ſie zwar auch ſehr hoch, aber nicht höher als die Alpen und Pyrenäen; dennoch läßt er ſich den Widerſpruch zu Schulden kommen, daß er an einem Orte (III. B. S. 65.) den Taranta einen der höchſten Berge in der Welt nennt, der ſein Haupt in den Wolken verberge, und an einem andern Orte (III. B. S. 125.) wo er die Jeſuiten der Uebertreibung bezüchtigt, denſelben kaum ſo hochſchätzt, als den St. Bernhardsberg. (Man ſehe Hofr. Blumenbachs Bemerkung darüber im V. B. von Bruce's Reiſen, S. 263.)

**) Der genannte Taranta iſt der erſte, den man mit groſſer Beſchwerlichkeit überſteigen muß, wenn man von Arkiko herkömmt. (Bruce, III. B. S. 65. u. f.)

***) Der Lamalmon liegt auf der Weſtſeite von Tigre in der Landſchaft Abargale, und gehört zu den Gebirgen von Samen. Der Weg von Sire nach Goudar geht über dieſen Berg; iſt aber äuſſerſt gefährlich. (Bruce III. B. S. 150.) womit Telleʒ übereinſtimmt (Ludolfi Comm. p. 104.)

einzige flache Landſchaft Dembea ausgenommen, ſind nicht weniger von hohen Gebirgen durchſchnitten und begränzt; am höchſten aber ſollen die Berge von Amhara und Samen ſeyn. Dieſe rauhen, ſteilen, mit ſchauerlichen Klüften und Abgründen umzingelten Bergegipfel ſind das Schrekken der Wanderer und bilden ſchröklich erhabene Ausſichten.

Schroffe, oft ganz iſolirte Felſen von mancherley Geſtalt wechſeln mit dieſen Bergen ab. Einige haben die Geſtalt von himmelhohen Thürmen, andere von Pyramiden; einige ſehen wie Schlöſſer und Veſtungen aus, andre haben ſo glatt und ſenkrecht abgeſchnittene Felſenwände, daß man in Verſuchung geräth, ſie für Werke menſchlicher Kunſt zu halten *). Alle ſind ſehr ſteil, die meiſten ſo ſehr daß man nur mit Leitern und Strikken den gefahrvollen Weg hinauf finden kann; andre ſcheinen leichter zu erſteigen zu ſeyn, aber plözlich verläßt den Hinanklimmenden der ſchmale Pfad, und er findet keine Stelle mehr, wohin er ſeinen Fuß ſezzen kann. Viele dieſer Felſen haben auf ihrem Rükken ziemlich weite Flächen, mit Aekkern, Wieſen, Wäldern, unverſiegbaren Quellen, ja ſogar mit Fiſchteichen, und bieten daher einen ſichern, angenehmen und wohlverſehenen Aufenthalt. an. Die Habeſſinier nennen dieſe Art Felſen Ambas **).

*) Bruce (III. B. S. 125.) ſagt: „Nicht ſowohl die Höhe, als die Menge und die mannichfaltige ſonderbare Geſtalt der habeſſinischen Berge ſezt den Fremden in Erſtaunen. Einige ſind flach, ſchmal und viereklig, wie ein Heerdſtein, oder eine Platte, und ſcheinen nicht Fuß genug zu haben, um ſich gegen den Wind erhalten zu können. Andre ſehen aus wie Pyramiden oder wie Obelisken, oder wie ein Prisma, und einige, welche das ſonderbarſte Anſehen haben, wie umgekehrte Pyramiden.„

**) Bruce (III. B. S. 127.) ſagt, auf dem Gipfel des Lamal-

Dritter Abſchnitt.

Boden. Berge. Flüſſe und Seen.

Habeſſinien iſt ein ſehr bergichtes Land; hohe, ſteile Gebirgsketten ziehen ſich durch alle Theile deſſelben hin*). Von der Küſte des rothen Meeres an erheben ſich, die in einer Entfernung von zwei Tagreiſen längs derſelben hinlaufenden Tigriſchen Gebirge**), unter welchen der hohe Lamalmon ſein Haupt gegen die Wolken emporſtrekt; ein ſteiler, mit gräulichen Abgründen umgebener Berg, über welchen ein ſchmaler äuſſerſt gefährlicher Weg ſich hinzieht***).

Die Landſchaften Bagemder, Gojam, Walaka, Schoa, und alle übrigen Theile dieſes Reichs, die

*) Die portugieſiſchen Jeſuiten ſprechen von den Habeſſiniſchen Bergen, als ob die Pirenäen und Alpen nur Hügel (nicht Maulwurfshügel, wie Bruce zitirt) dagegen wären. (Ludolf L. I. C. 6.) Bruce hingegen nennt ſie zwar auch ſehr hoch, aber nicht höher als die Alpen und Pyrenäen; dennoch läßt er ſich den Widerſpruch zu Schulden kommen, daß er an einem Orte (III. B. S. 65.) den Taranta einen der höchſten Berge in der Welt nennt, der ſein Haupt in den Wolken verberge, und an einem andern Orte (III. B. S. 125.) wo er die Jeſuiten der Uebertreibung bezüchtigt, denſelben kaum ſo hochſchätzt, als den St. Bernhardsberg. (Man ſehe Hofr. Blumenbachs Bemerkung darüber im V. B. von Bruce's Reiſen, S. 263.)

**) Der genannte Taranta iſt der erſte, den man mit groſſer Beſchwerlichkeit überſteigen muß, wenn man von Arkiko herkömmt. (Bruce, III. B. S. 65. u. f.)

***) Der Lamalmon liegt auf der Weſtſeite von Tigre in der Landſchaft Abargale, und gehört zu den Gebirgen von Samen. Der Weg von Sire nach Goudar geht über dieſen Berg; iſt aber äuſſerſt gefährlich. (Bruce III. B. S. 150.) womit Telle3 übereinſtimmt (Ludolfi Comm. p. 104.)

einzige flache Landſchaft Dembea ausgenommen, ſind nicht weniger von hohen Gebirgen durchſchnitten und begränzt; am höchſten aber ſollen die Berge von Amhara und Samen ſeyn. Dieſe rauhen, ſteilen, mit ſchauerlichen Klüften und Abgründen umzingelten Bergegipfel ſind das Schrekken der Wanderer und bilden ſchröklich erhabene Ausſichten.

Schroffe, oft ganz iſolirte Felſen von mancherley Geſtalt wechſeln mit dieſen Bergen ab. Einige haben die Geſtalt von himmelhohen Thürmen, andere von Pyramiden; einige ſehen wie Schlöſſer und Veſtungen aus, andre haben ſo glatt und ſenkrecht abgeſchnittene Felſenwände, daß man in Verſuchung geräth, ſie für Werke menſchlicher Kunſt zu halten*). Alle ſind ſehr ſteil, die meiſten ſo ſehr daß man nur mit Leitern und Strikken den gefahrvollen Weg hinauf finden kann; andre ſcheinen leichter zu erſteigen zu ſeyn, aber plözlich verläßt den Hinanklimmenden der ſchmale Pfad, und er findet keine Stelle mehr, wohin er ſeinen Fuß ſezzen kann. Viele dieſer Felſen haben auf ihrem Rükken ziemlich weite Flächen, mit Aekkern, Wieſen, Wäldern, unverſiegbaren Quellen, ja ſogar mit Fiſchteichen, und bieten daher einen ſichern, angenehmen und wohlverſehenen Aufenthalt. an. Die Habeſſinier nennen dieſe Art Felſen Ambas**).

*) Bruce (III. B. S. 125.) ſagt: „Nicht ſowohl die Höhe, als die Menge und die mannichfaltige ſonderbare Geſtalt der habeſſiniſchen Berge ſezt den Fremden in Erſtaunen. Einige ſind flach, ſchmal und viereklig, wie ein Heerdſtein, oder eine Platte, und ſcheinen nicht Fuß genug zu haben, um ſich gegen den Wind erhalten zu können. Andre ſehen aus wie Pyramiden oder wie Obelisken, oder wie ein Prisma, und einige, welche das ſonderbarſte Anſehen haben, wie umgekehrte Pyramiden.„

**) Bruce (III. B. S. 187.) ſagt, auf dem Gipfel des Lamal-

Beſonders merkwürdig iſt der hohe und ſteile Berg oder vielmehr Felſen Geſchen (Amba-Geſchen) in der Landſchaft Amhare, an den Gränzen von Schoa. Dieſer gleicht einem hohen in Felſen gehauenen Caſtell deſſen ſchroffe Wände unerſteiglich ſind; zwar zieht ſich im Anfang ein leichter Pfad hinauf, aber bald hebt ſich der Felſen ſo ſteil himmel an, daß man die Ochſen, die doch ſonſt in Habeſſinien wie die Gemſen an den Bergen herumklettern, mit Strikken hinauf ziehen muß. Sein Gipfel hat eine Fläche von einer drittels-deutſchen Meile; ſein Fuß hingegen hat eine halbe Tagreiſe im Umkreis *).

Nicht minder merkwürdig iſt ein gewiſſer ganz ausgehöhlter Felſen in der Landſchaft Gojam. Andre haben einen ſo ſtarken Wiederhall, daß man jedes Wort, das man auf dem Gipfel derſelben ganz leiſe ſpricht, weit umherſchallen hört, wie das Toſen einer groſſen Menge.

So häufig als ſteile Felſen und hohen Bergen ſind auch in Habeſſinien tiefe Schluchten, weite Felſenklüfte, und Schauer erwekkende Abgründe, die ſich bis in den Mittelpunkt der Erde hinabzuziehen ſcheinen. Dieſe unabſehbaren Vertieffungen machen die Erſteigung der Berge äuſſerſt gefährlich, und geben einen Anblik, der den kühnſten zurükſchrökt. —

Aus dem, was von den zahlreichen, hohen, weitausgedehnten Bergſtrekken Habeſſiniens geſagt worden iſt, läßt ſich leicht ſchlieſſen, daß dieſes ganze Land meiſt nur aus Höhen und Thälern beſteht. Groſſe Ebenen ſind

---

mon ſei eine groſſe Ebene, welche reich an Quellen iſt, gute Viehweide und einen ſo fruchtbaren Boden hat, daß man drei Mal des Jahrs ärndten kann.

*) Von dieſem und einigen andern merkwürdigen Bergen wird noch in der Folge geſprochen.

ſind wirklich hier ſelten; die gröſste Fläche iſt am See Tzana oder Dembea; dieſe iſt ungefähr ſechszehn deutſche Meilen lang und drei bis viere breit.*)

Habeſſinien iſt alſo ein Gebirgsland wie Helvezien; aber darum nichts weniger als rauh und unfruchtbar; der Boden iſt überall, wo er angebaut werden kann, äuſſerſt ergiebig. Die ſtarke Bewäſſerung deſſelben und dann die wohlthätige Wärme der Sonne machen ihn ſo fruchtbar, daß Saat und Aerndte ſchnell auf einander folgen, und daß man in manchen Gegenden zwei auch drei Mal ärndten kann.

Die Gebirge dieſes Landes ſind aber demſelben nicht nur gar nicht nachtheilig, ſondern ſogar vortheilhaft; denn eben dieſe Bergketten mäſſigen die glühende Hizze der Sonne, geben den Einwohnern angenehme, kühlere Wohnplätze und Zufluchtsörter bei den jährlichen Ueberſchwemmungen, dienen ihnen ſtatt der Veſtungen, indem ſie die ſicherſte Freyſtätte bei den häufigen Einfällen der Feinde ſind, und überdies beſchenken dieſe Berge das Land reichlich mit Quellen, Bächen und Flüſſen, welche allein einen Erdſtrich in der heiſſen Zone bewohnbar und fruchtbar machen können.

Habeſſinien hat alſo keinen Mangel an Waſſer, es hat gröſſere und kleinere Flüſſe und mehrere Seen.

Der wichtigſte, merkwürdigſte und einzige Hauptfluß dieſes Landes iſt der berühmte Nil **), ein Fluß, der durch ſeinen weiten Lauf, durch ſein gutes, geſundes Waſſer und durch ſein für Egypten ſo wohlthätiges re-

*) Ludolf, L. I. C. 6.

**) Bruce (IV. B. S. 652.) will den Namen Nil aus dem Arabiſchen ableiten und dollmetſchen blau; aber Jablonski's (Vantheon Ægypt. II. p. 156.) ägyptiſche Etymologie iſt weit wahrſcheinlicher. (Tychſen's Anmerk. V. B. S. 352.)

gelmäſſiges jährliches Austretten in groſſes Anſehen gekommen iſt.

Dieſer Fluß, welcher auch von den Griechen, wegen ſeines zur Zeit der Anſchwellung von dem Schlamme ſchwärzlichen Waſſers der Schwarze (μελας) genannt wurde, führt in der gemeinen habeſſiniſchen Sprache den Namen Abawi*), der väterliche, in der Gerz- oder Bücherſprache aber den Namen Gejon oder Gewon, weil man ehmals irrig glaubte er ſei der Gihon oder Gehon der Bibel. Die alten Egypter nannten ihn aus Dankbarkeit den Erhalter, die Sonne, Gott, Vater u ſ. w.

Seine Quellen waren lange Zeit ganz unbekannt; man wußte zwar, daß der Fluß aus Ethiopien komme, aber die Unzugänglichkeit dieſes Landes und andre Nebenumſtände vereitelten die ſchon in frühen Zeiten angeſtellten Verſuche zur Entdekkung ſeiner Quellen**). Man kannte alſo ihre wahre Lage nicht, und die Geographen ſezten ſie auf den Karten tief in Südafrika hinab, in ein Gebirg, das ſie die Mondsberge nannten.

Den Beherrſchern und Bewohnern Egyptens mußte immer daran gelegen ſeyn, den Lauf und die Quellen eines Fluſſes zu kennen, von welchem das ganze Wohl dieſes Landes abhängt; aber ihre Bemühungen in dieſer Abſicht waren alle vergeblich; ſie wußten lange nicht einmal die wirkenden Urſachen ſeines regelmäſſigen Austres

*) Bruce (am angeführten Orte) ſchwazt Allerlei über dieſen Namen und ſeinen Urſprung; gegründter iſt Ludolfs Meinung, in der zweiten Ausgabe ſeines ethiopiſchen Wörterbuchs, daß nämlich der Name Abawi von dem arabiſchen أراب (Abab) herkomme, welches eine groſſe Flut bedeutet. (Tychſen am angef. Orte.)

**) Wovon, Lobo 1ter Theil. Einleit. S. 38. u. ff.

tens, ja ſie wähnten, es ſtehe in der Macht der Ethiopier, dieſes Austreten zu verhindern, oder ihnen den Fluß ganz abzuſchneiden.

Erſt durch die portugieſiſchen Jeſuiten, welche im ſechszehnden Jahrhunderte als Glaubensboten nach Habeſſinien kamen, wurde die wahre Lage und Beſchaffenheit der ſo lange verborgenen Nilquellen bekannt.

Der Pater Peter Pays *) war, aller Wahrſcheinlichkeit zu Folge der erſte derſelben, welcher dieſe Quellen ſelbſt ſah und beſchrieb **). Er ſagt von ihnen ***):

„Im Königreich Gojam und zwar in dem weſtlichen Theil deſſelben, nämlich in der Provinz Sabala, welche von Agaus bewohnt wird, findet man zwei runde Quellen, welche ſehr tief ſind und erhaben liegen; der Boden umher iſt ſchwankend und ſumpfig, doch zeigt ſich das Waſſer nicht daſelbſt, ſondern hat ſeinen Ausfluß am Fuſſe des Bergs. Dieſe Quellen bilden allmählig einen Bach, der einen Büchſenſchuß weit oſtwärts fließt; dann wendet er ſich gegen Norden und nimmt in der Entfernung einer Drittels-Meile einen andern Bach auf; bald darauf vereinigen ſich noch zwei andre aus Oſten kommende mit ihm und weiterhin erhält er noch mehrern Zuwachs. Nach einer zurükgelegten Tagreiſe empfängt er den Fluß Jema, biegt ſich dann 21.

*) Er reiſte im J. 1588. nach Habeſſinien, fiel aber den Arabern in die Hände, welche ihn ſieben Jahre lang in harter Sklaverei gefangen hielten. Im Jahr 1603. kam er wieder nach Habeſſinien, machte groſſe Fortſchritte in ſeinem Miſſionswerke, wurde Beichtvater des Königs, und ſtarb in dieſem Lande am 20 Mai 1622.

**) Wie übel ſich Bruce gebärdet, drehet und windet, um die Erzählung des P. Pays für eine Lüge zu erklären, kann man S. 619. im III. B. ſeiner Reiſebeſchreibung ſehen.

***) Ludolf, H. Æth. L. I. C. 8.

deutſche Meilen lang gegen Weſten, endlich wieder gegen Oſten und tritt in einen ſehr groſſen See.“

Beinahe mit denſelben Worten beſchreibt Pater Tellez die Nilquellen. Er ſagt: *)

„Unter dem 12ten Grade Norderbreite, weſtwärts von Gojam, in der Landſchaft Sakahala liegt ein Feld mit einem ganz kleinen See, der ſein Waſſer aus zweien Quellen erhält, die einen Steinwurf weit von einander liegen. Von da läuft das Waſſer einen Büchſenſchuß weit oſtwärts unter der Erde hin, doch verräth es ſeinen Lauf durch die grünenden Kräuter über demſelben; bald aber fließt es als ein Bach gegen Norden zu, und wird durch die Vereinigung mit mehreren anderen Bächen ein Fluß, welcher den gröſſern Fluß Gema aufnimmt, ſich wieder oſtwärts wendet, und mit den Waſſern der Flüſſe Kelty und Branty verſtärkt in den See von Dembra tritt, welchen er durchſtrömt, ohne ſich mit demſelben zu vermiſchen.“

Lobo, welcher die Nilquellen ſelbſt auch beſucht hat, beſchreibt ſie eben ſo, doch noch weitläuftiger **).

Mit dieſen portugieſiſchen Berichten ſtimmt die Beſchreibung des Abba Gregorius ***), welcher die Lage der Nilquellen noch genauer angiebt, indem er die Anhöhe auf welcher ſie liegen, Dengla und den Diſtrikt zu welchem dieſelbe gehört, Sekut nennt — und zum Theil auch mit der Nachricht des Thevenot †) überein, welche ein habeſſiniſcher Abgeſandter zu Kahira ſag-

*) Ebendaſelbſt. Dieſe Stelle iſt ein neuer Beweis gegen Bruce.

**) Im erſten Thl. d. W. S. 218. u. ff.

***) Ludolf, am angeführten Orte, wo die Erzählung dieſes Habeſſiniers in ethiopiſcher Sprache ausführlich ſteht.

†) In ſeiner Reiſebeſchreibung.

te, der Nil entſpringe im Lande der Agaus auf einer Ebene Ovenbramme genannt, 12 Tagreiſen von Gandar *).

Aus all dieſem folgt unwiederſprechlich, daß die wahren Nilquellen über hundert Jahre vor Ritter Bruce's Reiſe zu denſelben ſchon bekannt und von Europäern beſucht und geſehen worden waren.

Was den Lauf des Nils betrifft, ſo bildet er Anfangs beinahe einen Zirkel; er durchſtrömt von Weſten nach Oſten den See Tzana oder von Dembea ſo, daß man ſeinen Durchfluß leicht ſehen kann, indem ſich ſein dunkleres Waſſer von dem des Sees deutlich auszeichnet, und gleichſam auf dieſem zu ſchwimmen ſcheint; nachher krümmt er ſich wieder ſüdwärts und weſtwärts und nimmt dann ſeinen Lauf gerade gegen Norden, und macht dabei die Gränze zwiſchen Habeſſinien und Sennaar; nachdem er hierauf die Sandwüſten von Nubien bewäſſert hat, bringt er den Egyptern Fruchtbarkeit und Nahrung, und ſtürzt ſich hierauf in zwei Haupt-Aerme zertheilt in das mittelländiſche Meer.

Sein Lauf beträgt von ſeinen Quellen an, die Krümmungen alle mitgemeſſen, bis zu ſeinen Mündungen, gegen fünfhundert deutſche Meilen **), bei Alt-Kahira iſt ſeine Breite 2946 Fuß ***). Er hat auch mehrere beträchtliche Fälle, die ſchon in den Zeiten des Alterthums berühmt waren.

Sein Flußgebiet iſt, wie aus dem Geſagten erhellet, ſehr anſehnlich, doch hat er verhältnißmäſſig wenig

*) Nach Bruce's Karte ſind die Nilquellen nicht über 30 deutſche Meilen entfernt. Merkwürdig iſt es, daß jener habeſſiniſche Geſandte dem Thevenot ſchon Gondar als die Hauptſtadt von Habeſſinien nannte.

**) Nach Bruce's Karte.

***) Nach Niebuhr. (Reiſe nach Arabien.)

Nebenflüsse. Nur Habessinien bereichert ihn mit seinen Flüssen, von welchen die meisten in den Nil fallen; die vorzüglichsten derselben sind — von seinem Ursprung an zu rechnen —: der Gemma oder Jemma, Kelti, Branti, Muga, Gamala, Abaja, Baschlo, Zohha, Aswari, Kesem, (nach Bruce: Geschen) Temej, Samba, Jema, Gult, Roma, Zul, Beto, Senf, Guangue *) und Takazze **).

Der ansehnlichste von allen diesen habesinischen Nebenflüssen des Nils ist der lezgenannte Takazze, welcher welcher auf dem Berge Aschguagua in der Landschaft Angot entspringt, durch Tigre und Walkait strömt, und in Nubien sich mit dem Nil vereinigt ***).

Noch ansehnlicher aber ist sein Hauptnebenfluß, der Maleg oder Bahr el Abiad †) welcher auf der Gränze von Gafat und Damot entspringt, dann den Fluß Anguet aufnimmt, und westwärts vom Nil, beinahe parallel mit demselben das Königreich Sennaar durchströmt und sich endlich 120 Meilen von seinem Ursprunge, mit dem Hauptflusse vereinigt.

Auf seinem weitern Laufe durch Nubien und Egypten wird der Nil durch keine Nebenflüsse mehr bereichert.

Die alte Sage, der Niger, welcher das innere Nigrizien bewässert, sei ein Arm des Nils ist in neueren Zeiten ganz ungegründet befunden worden ††), so

*) Bruce nennt den Senf — Dender, und den Guangue — Rahad.

**) Welches der Astaboras der Alten seyn soll.

***) Nach Bruce wird der Takazze durch mehrere kleinere Flüsse verstärkt, als den Rorar, Angrab u. s. w

†) Oder der weisse Fluß, zum Unterschied von dem Nil, welcher auch Bahr el Azrak oder der blaue Fluß genannt wird.

††) Diese Sage findet man schon beim Herodot, auch wurde sie von

wie man auch jezt nicht mehr glaubt, der Senegal und Niger ſeien nur ein Fluß.

Die Aehnlichkeit welche der Senegal und Niger darinn mit dem Nil haben, daß ſie alljährlich zur beſtimmten Zeit austreten, auch der Umſtand, daß der Senegal, wie der Nil Krokodille und Flußpferde hat, mag zum Theil jene Meinung veranlaßt haben. Dieſe Vermuthungsgründe ſchwinden aber in ihr Nichts zurük, wenn man bedenkt, daß jenes Austreten der Flüſſe zwiſchen den Wendezirkeln überall gleiche Urſachen hat, und daß jene Thiere, die man für eigenthümliche Geſchöpfe des Nils hielt, weil man ſie zuerſt nur in dieſem gefunden hatte, auch in den meiſten übrigen afrikaniſchen Flüſſen bis zum Kap der Hofnung hinunter getroffen werden.

Das periodiſche Austreteen des Nils hat ehemals in Rükſicht ſeiner Urſachen zu mancherlei ſonderbaren Meinungen Anlaß gegeben; denn Einige glaubten, die Meerwellen ſeien Schuld daran, welche die Waſſer des Nils zurüktrieben; Andre ſchrieben es auf Rechnung der eteſiſchen Winde; wieder Andre lieſſen den Schnee auf den hohen Mondsgebirgen ſchmelzen, um den Nil anzuſchwellen. Doch dies ſind nichts als Träume, deren Ungrund leicht zu erweiſen iſt; denn ſobald man die Lage der Nilquellen und die Beſchaffenheit ihres Vaterlandes kennt, iſt das Räthſel ſogleich aufgelöst. Die dreimonathlichen Plazregen, welche im habeſſiniſchen Winter das platte Land unter Waſſer ſezzen und

---

den Arabern geglaubt, welche den Niger, Nil al Sudan, den Nil der Schwarzen nennen. (Herbelot, Artikel Nil.) Ludolf ließ ſich von dem Scherif Edriſi verleiten, dieſer Meinung beyzupflichten. (Hiſt. æthiop. L. 1. C. 8.) Aufſchlüſſe hierüber findet man in dem Berichte von den Unternehmungen der engl. Geſellſchaft zur Entdekkung des Innern von Afrika, und im I B. von Bruns und Zimmermanns Repoſitorium.

die Flüſſe anſchwellen, ſind es welche dem Nil den groſſen Waſſervorrath liefern, womit er das flächere, tieferliegende Egypten ſo wohlthätig überſchwemmt. Dies iſt auſſer allem Zweifel.

Ob es aber dem Beherrſcher von Habeſſinien möglich ſei', durch Abgrabung des Nils den Bewohnern Egyptens die Wohlthat ſeiner Ueberſchwemmungen zu entziehen, dies iſt eine ſchwerere Frage.

In der Vorzeit, als man die wahre Urſache jener Ueberſchwemmungen noch nicht kannte, glaubte man allgemein, es ſtehe ganz in der Macht des ethiopiſchen Monarchen, das Austretten des Nils nach Willkühr zurükzuhalten.

Der arabiſche Geſchichtſchreiber Elmazin *), erzählt, daß als um's Jahr 1089. (unſerer Zeitrechnung) das gewöhnliche Austretten des Nils in Egypten zurükblieb, Muſtanſir, der muhamedaniſche Beherrſcher dieſes Landes, von jener Meinung überzeugt, den jakobitiſchen Patriarchen Michael mit reichen Geſchenken nach Habeſſinien geſchikt habe, um den ethiopiſchen Monarchen dahin zu bewegen, daß er die Urſache der zurükgebliebenen Ueberſchwemmung heben, und dadurch der Noth der bedrängten Egypter abhelfen möchte. Darauf habe der König von Habeſſinien den Damm, welcher den Anwachs des Nils verhinderte, ſogleich durchbrechen laſſen, und das Waſſer des Fluſſes ſei' dann in einer Nacht um drei Ellen geſtiegen. Der Abgeſandte kehrte nach Egypten zurük, und wurde von Muſtanſir reichlich belohnt. —

*) Georg Elmazin lebte im Anfang des 13 Jahrhundert, war ein Krift, dennoch aber Sekretär bei einem muhammedaniſchen Fürſten in Egypten, und ſchrieb eine Geſchichte der Sarazenen in arabiſcher Sprache.

So weit Elmazin. — Wie viel an dieſer Erzählung wahr iſt, läßt ſich nicht leicht entſcheiden; doch ſcheint der Umſtand von dem Damme, welcher das Waſſer des Nils zurükgehalten haben ſoll, ſehr unwahrſcheinlich; denn ein ſolcher Damm würde ja, wenn dem Waſſer bei der Anſchwellung des Nils kein andrer Ablauf angewieſen würde, wovon aber hier nicht die Rede iſt, nichts anders als eine ſo gräuliche Ueberſchwemmung von Habeſſinien bewirken, welche das ganze Land zu Grunde richten müßte. Dann iſt auch noch die Frage, ob eine ſolche Eindämmung des hochangeſchwellten Nils wohl möglich, für Habeſſinier möglich wäre, die von der Waſſerbaukunſt gar keinen Begriff haben?

Voraus geſezt, daß die Hauptſache dieſer Geſchichte, nämlich die Sendung des Patriarchen, hiſtoriſch wahr iſt, könnte nicht die vorgebliche Durchſtechung des Dammes eine leere Vorſpiegelung des habeſſiniſchen Monarchen geweſen ſeyn, welchem daran gelegen ſeyn mußte, die Egypter in dem Wahn zu erhalten, es ſtehe in ſeiner Macht, ihnen die unentbehrlichen Ueberſchwemmungen des Nils abzuſchneiden*), — und welcher, bekannt mit den wahren Urſachen dieſer Ueberſchwemmung, leicht vorherſehen konnte, wie bald der Fluß zu der erforderlichen Höhe anſchwellen würden? — Oder war es vielleicht eine Erdichtung des jakobitiſchen Patriarchen, der ſeinen Glaubensgenoſſen dadurch bei dem muhamedaniſchen Fürſten in noch gröſſeres Anſehen ſezzen wollte?

Eines wie das Andere ſcheint glaublich zu ſeyn? — Genug man ward durch dieſen Vorfall noch mehr über-

*) Noch im Anfange dieſes Jahrhunderts drohte der König von Habeſſinien den Egyptern, er wolle ihnen den Nil abſchneiden.

zeugt, daß es allein von dem guten Willen des ethiopischen Monarchen abhänge, Egypten durch den Nil bewässern und befruchten zu lassen, oder es durch Zurükhaltung der Ueberschwemmung in eine unfruchtbare, unbewohnbare Wüste zu verwandeln.

Was aber die Möglichkeit betrift, den Nil abzugraben, und in das rothe Meer zu leiten, da sind die Meinungen getheilt. Einige wollen beweisen, daß es keine so schwere Unternehmung wäre; den Nil, da wo er sich bei dem Austritt aus dem See Tzana gegen Osten wendet, durch einen künstlichen Kanal in das rothe Meer zu leiten; Andre aber zeigen noch deutlicher, daß die vielen Berge und Felsen, welche dazwischen liegen, die Ausführung eines solchen Entwurfs ganz unmöglich machen würden; noch Andre glauben der Nil könnte am leichtesten bei den grossen Wasserfällen, wo nur ein einziger Berg dem neuen Kanal im Wege stände, abgegraben werden *).

Jezt ist aber dies, wenn es auch natürlich möglich wäre, dem König von Habessinien politisch unmöglich, da sein Land zu sehr verengt worden, und er nicht mehr Herr über die Küste ist.

Ehmals sollen wirklich Versuche dieser Art gemacht aber nicht ausgeführt worden seyn **). Auch soll es der Plan des berühmten Ulbuquerque, portugiesischen Vi-

*) Dies ist die Meinung des Abba Gregorius. (Ludolf, l. c.) Man sehe auch was Bruce, III. B. S. 710. u. ff. hierüber sagt.

**) Abba Gregorius erzählt, es habe einmal ein habeßinischer König, den Nil abgraben wollen, sei aber durch die Bitten der Christen in Egypten wieder davon abgebracht worden. — Bruce (I. B. S. 573.) erzählt, König Lalibala habe um's Jahr 1200. wirklich angefangen einen Kanal zur Ableitung des Nils graben zu lassen, woron noch heut zu Tage die Reste sichtbar seyn sollen. Das Projekt gedieh zu keiner Reife.

zekönigs von Indien geweſen ſeyn; die Türken in Egypten durch die Entziehung des Nils zu Grund zu richten. Aber noch iſt dies menſchenfeindliche Projekt ſeither nicht ausgeführt worden, und wird es wohl auch nie werden.

Auſſer dem Nil und ſeinen genannten Nebenflüſſen hat Habeſſinien noch drei andre hier anzumerkende Flüſſe, welche nicht in jenen Hauptfluß ſich ergieſſen.

Dieſe ſind: Der Mareb, welcher in der Landſchaft Tigre, nicht weit von der Küſte entſpringt, eine weite Krümmung macht, denn eine Strekke lang ſich unter der Erde verbirgt, endlich aber wieder erſcheint, um ſich bald darauf an der Gränze von Nubien in der Landſchaft Dezhin im Sande zu verlieren*).

Der Hanazo entſpringt an der Oſtgränze von Begemder, nimmt den Sabalet auf, und fällt dann, nachdem er ſich auch im Sande beinahe verloren hat, in die Bai von Zeila.

Der Hawaſch kömmt aus den Gränzgebirgen von Nieder-Schoa, nimmt bald darauf den Matſchi zu ſich, welcher aus dem See Zawaja herfließt, und durchſtrömt dann das Königreich Adel, wo er von den Einwohnern zur Bewäſſerung ihres dürren Bodens in ſo viele kleine Bäche zerſchnitten wird, daß er am Ende ohne je das Meer zu erreichen, ſich in dem Sande verliert.

Als Grenzfluß iſt noch der Zebeh zu bemerken, welcher in der ſüdweſtlich von Damot gelegenen Landſchaft Enarea entſpringt, ſich in einem halben Zirkel gegen Norden dreht, dann ſich wieder gegen Süden wen-

*) Nach Bruce's Karte kömmt der Mareb wieder aus dem Sande hervor, und fällt dann in den Takazze.

Landſchaften bezahlen auch ihren Tribut mit dieſem Golde.

Alle dieſe unzweideutigen Anzeigen von der Reichhaltigkeit der Goldadern, welche in den Gebirgen dieſes Landes verſchloſſen ſind, konnten aber bisher die Habeſſinier nicht reizen, ihnen nachzugraben; denn die Erde zu durchwühlen; in dunkeln unterirdiſchen Gängen nach Metallen zu ſpüren, und ſich des Sonnenlichts zu berauben, um in tiefen Schachten Reichthümer zu ſuchen, deren ſie bei ihren wenigen Bedürfniſſen ſo leicht entbehren können; dies ſind Dinge, zu welchen dieſes Volk ſich ewig nicht entſchließt*). Auch iſt ihm die Bergwerkswiſſenſchaft und die Schmelzkunſt gänzlich fremde. Der Habeſſinier verlacht den Europäer, der ſich ſo vieler Mühſeligkeiten und Gefahren unterzieht, um unnöthige Schäzze zu ſammeln, und hält den für einen Thoren, der auf Gold und Edelſteine einen ſo hohen Werth ſezt. Ueberdies ſteht er noch in dem Wahn die Benuzzung der unterirdiſchen Schäzze ſeines Vaterlandes würde nur für die Türken eine Lokſpeiſe ſeyn, ihn derſelben zu berauben**).

---

auch würde man groſſen Vortheil davon gehabt haben, Da dieſes Land, beſonders Damot und die benachbarten Landſchaften, reicher an Gold ſei als Peru, und dies Gold mit weniger Koſten gewonnen werden könnte.„ — Damit ſtimmt auch Poncet überein. Le Grand (in ſeiner Abhandlung über die Königinn von Saba, Lobo p. 341.) ſagt hingegen, das eigentliche Habeſſinien habe wenig Gold.

*) Sollten nicht auch die jährlichen Ueberſchwemmungen den Bergbau in dieſem Lande hindern?

**) Nicht auch die Europäer? — Aus der oben angeführten Stelle des Bermudes ſcheint zu erhellen, daß die Jeſuiten nicht nur auf das Seelenheil der Habeſſinier, ſondern auch auf ihr Gold ein Auge hatten! Wenigſtens wollten ſie die weltliche Macht dadurch lokken, ihnen mit Waffen beizuſtehen.

Von Silber hat man noch keine ſichere Spuren gefunden *); doch Blei giebt es ganz gewiß in dieſem Lande; am meiſten aber wird das Eiſen geſucht, weil es den Habeſſiniern zu ihren Waffen und anderen Geräthſchaften unentbehrlicher iſt**). Um dieſes Metall zu finden bedürfen ſie auch keiner Anſtrengung und keiner Kenntniß des Bergbaus, denn es zeigt ſich ihnen auf der Oberfläche der Erde***).

Edelſteine hat man in Habeſſinien noch nicht geſucht und noch nicht gefunden. Die Einwohner ſchäzzen ſie nicht, und ſelbſt die Steine in der Königlichen Krone ſind unächt.

Deſto mehr ſchäzzen die Habeſſinier das Salz, und andre ihnen nüzliche Mineralien.

Das Salz, das hier auch die Stelle des Geldes vertritt und in groſſem Werthe ſteht, iſt weiſſes Bergſalz, welches in unbeſchreiblichem Ueberfluſſe, in ganzen Bergen ſich über die Erde erhebt, und das Salzland bildet, welches an den Gränzen von Tigre, Angot und Dankali liegt †). Es wird ohne Mühe gegra-

*) Alvarez ſpricht doch von Silberminen in Habeſſinien, und ſagt auch im 131ſten Kapitel ſeiner Reiſebeſchreibung, Peter Novillan habe ihm berichtet, in der Landſchaft Begemder finde man einen Berg, der ſo reichhaltig an Silber wäre, daß die Habeſſinier, um es zu gewinnen nichts anders thun dürften, als Gruben hinein graben, dieſe dann mit Holz anfüllen, welches ſie anzünden, worauf das geſchmolzene Silber herausflieſſe. — Bermudes ſpricht auch von Kupferminen in Habeſſinien.

**) Alvarez ſagt im 53. Kap. flache Eiſenſtükke curſiren in der Landſchaft Angot und den benachbarten Gegenden für Geld.

***) Bruce (III B. S. 252.) ſagt, die Berge von Begemder ſind voll von Eiſengruben.

†) Worüber nachzuſehen, was Lobo im I. Thl. S. 136 u. f. f. davon erzählt.

ben, denn es ist weich und wird erst hart, wenn es an die Luft kömmt. Es wird in Tafeln zerschnitten. Ganze Heere von Menschen und Lastthieren ziehen in grossen Karavanen dahin, um dieses Salz abzuholen und dann durch ganz Habessinien zu verführen.

Es soll auch irgendwo in Habessinien einen Berg von rothem Salze geben, dessen medizinische Kräfte sehr gerühmt werden *).

So sehr als das Salz wird das Spießglas geschätzt — die Habessinier nennen es mit dem arabischen Namen Rohol **) — welches sie für ein treffliches Augenmittel halten, und als Schminke gebrauchen, indem sie es zerstossen und mit feuchtem Russe vermischt mittelst eines spizzigen Stäbchens auf die Augenlieder schmieren ***). Von mineralischen Wassern in Habessinien finde ich nirgends Erwähnung, ausser in einer einzigen Stelle bei Bruce †), wo er von der Quelle des Flusses Ingerohha, der in Samen entspringt und in den Takazza fällt, erzählt, daß sie warm sei, und nach der Aussage der Bauern, zur Regenzeit heiß werde und dämpfe.

Ei-

*) Nach dem Berichte des Patriarchen Alvons Mendez.

**) Es ist eigentlich graues Spießglaserz — Antimonium crudum.

***) Diese Sitte ist nicht nur in Habessinien, sondern auch in andern benachbarten Ländern gebräuchlich. — Sollte nicht auch das Röchhel, womit nach Niebuhr's Bericht die Araberinnen und selbst auch männliche Stuzzer in Arabien sich die Augenlieder, unter dem Vorwand, daß es das Gesicht stärke, schwarz schminken — Spießglas seyn? — Zwar sagt er, diese Schminke werde aus Bleierz verfertigt; aber ich vermuthe, daß das Wort Röchhel nur die verdorbene Aussprache von Rohol, und daß folglich diese Schminke nichts als graues Spiesglaserz sei.

†) Reisebeschreibung, III B. S. 162.

Eine reichere Aerndte findet der Naturforſcher, wenn er das Pflanzenreich in Habeſſinien betrachtet, da das Mineralreich daſelbſt noch ſo wenig erforſcht iſt; doch bleibt auch hier noch gar vieles zu wünſchen übrig, kein Botaniker hat je dieſes Land bereiſet, und Ritter Bruce hat als Naturbeobachter zu viele Blöſſen ſchon gegeben, als daß man ſeinen botaniſchen Nachrichten vollen Glauben ſchenken könnte, auch hat er hierinn gar nichts ganzes, nichts Syſtematiſches geliefert *).

Wir wollen unterdeſſen hier die merkwürdigeren, bisher bekannt gewordenen Pflanzen dieſes Landes kurz aufzählen:

Von Getreide-Arten findet man in Habeſſinien folgende:

Weizen, Gerſten, wälſchen Hirſe, Sorgoſamen oder Dora **) aber keinen Roggen ***), dagegen haben die Habeſſinier ein ihrem Lande eigenes Getreide, nähmlich

Den Teff (Poa abyſinica L.) eine ſchöne Art Riſpengras, welches zwei Fuß hoch wächst und eine Menge ganz kleiner Körnchen trägt, die ein gutes Mehl ge-

*) Wie wenig Bruce Naturforſcher war kann man aus Hofr. Blumenbachs Anmerkungen, im V B. der deutſchen Ueberſez. von der Reiſe des Ritters von Kinnaird nur zu deutlich ſehen.

**) Eine Gattung Pferdgras (Holcus Sorghum. L.) welche man für die fruchtbarſte aller Getraide-Arten hält. — Auſſerdem erwähnt Bruce nach einer anderen Getraideart, die in Habeſſinien wächst, nähmlich des Tokuſſograſes, das ſchwarze Körner trägt, aus welchem ein ſehr ſchwarzes Brod gebakken, aber ein gutes Bier bereitet wird. (III. B. S. 98. V. B. S. 87.

***) Ludolf ſagt, Abba Gregorius habe ihn verſichert, das deutſche Roggenbrod ſei an Geruch, Geſchmak und Farbe dem habeſſiniſchen Teffbrode ganz gleich.

ben, aus welchem die Habeſſinier ihr Brod bakken; dieſes Mehl iſt feiner und weiſſer je nachdem dieſe Getreide-Art in einem Boden wächst, oder auch nachdem ſie früher oder ſpäter geärndtet wird; doch hängt auch die Feinheit und Weiſe des Mehls von der Sorgfalt beim Malen ab. Das Teffbrod oder eigentlich Kuchen aus Teffmehl ſind die gewöhnlichſte Speiſe des Volks; nur die Vornehmſten eſſen Weizenbrod *).

Der Haber wächst in Habeſſinien wild; die Einwohner bauen ihn nicht, weil ſie ihn für zu gering dazu halten; ſie füttern ihre Pferde mit Gerſte und mit Gras; denn ſie machen auch kein Heu; ihre Wieſen ſind immer grün, und verſchaffen ihrem Vieh das ganze Jahr hindurch ein geſundes nahrhaftes Futter. Doch würde es ihnen, wegen der Verwüſtungen, die ſo oft von den Heuſchrekken angerichtet werden, ſehr vortheilhaft ſeyn, wenn ſie auf dieſen Fall mit Heuvorrath verſehen wären.

Das Gras das in Habeſſinien wächst iſt ſehr ſchön, fett und ſehr hoch; überhaupt iſt die Viehweide in dieſem ſo ſtark bewäſſerten Lande ganz vortreflich. —

Von Hülſenfrüchten findet man hier auch rothe Erbſen, Kichererbſen, gemeine und türkiſche Bohnen nebſt andern Küchengewächſen. — Doch wird in dieſem Lande der Gartenbau ſehr vernachläſſigt **).

---

*) Der Teff wird in verſchiedenen Schriftſtellern auch Thif, Thipha und Tofa genannt. Dieſe Art Riſpengras iſt ſchon längſt auch in Europa bekannt. Jacquin hat ſie in ſeinen öſterr. Miszellaneen genau beſchrieben. (M. ſ. das Linneiſche Pflanzenſyſtem, nach Hauttuyn, XII. B. S. 338. u. ff.) Nicht ſo botaniſch genau iſt Bruce's Beſchreibung, im V. B. S. 84. u. ff.

**) Alvarez, im 147. Kap. — Bruce, III. B. 292. u. a. O.

Unter den vielen heilſamen mediziniſchen Kräutern, welche man in dieſem Lande findet, ſind vorzüglich folgende zwei zu bemerken:

Amadmagda, ein Kraut, welches zur Heilung gebrochener oder verrenkter Beine vortreflich ſeyn ſoll *).

Noch weit wunderbarer iſt die Eigenſchaft des Krautes Aſſazon, welches nach den Berichten der portugieſiſchen Jeſuiten das beſte Gegengift gegen Schlangengift iſt, ja die Kraft beſizzen ſoll, die ſchädlichſten, giftigſten Schlangen ganz zu betäuben, daß ſie wie todt da liegen, wenn ſie nur damit berührt werden; ſchon der Schatten dieſes Gewächſes ſoll dieſe Wirkung, doch in etwas geringerm Grade auf die Schlangen äuſſern, ſo daß man ſie dann ohne Scheu in die Hände nehmen kann. Wer die Wurzel dieſes Krauts ißt ſoll ohne Furcht mit allen Schlangen umgehen können, ja dieſe Eigenſchaft ſoll noch mehrere Jahre nachher fortdauern. Man hat Habeſſinier geſehen, die ſich dieſes Mittels bedienten und dann die giftigſten Schlangen gleich unſchädlichen Aalen in die Hände faßten und wie eine Halsbinde ſich um den Hals wikkelten; ſo daß man auf dieſe Art dieſes furchtbare Ungeziefer ohne Mühe tödten kann **). — Vielleicht, daß die vormals ſo berühmten

*) Tellez erzählt dies. Ich konnte ſonſt nirgends einige Nachricht davon finden.

**) Bermudes (beim La Croze, S. 198.) ſpricht auch von einem Schlangenkraut, das den Schlangen ſo ſehr zuwider ſeyn ſoll, daß ſie davor fliehen, und auch denen nicht zu nahe kommen, welche es bei ſich tragen. Dies Kraut ſoll als Pflaſter auf die Wunde gelegt, alle Schlangenbiſſe heilen. — Bruce berichtet (V. B. S. 211 u. 212.) daß die Negern in Sennaar aus Kräutern und Wurzeln eine Arznei zu kochen wiſſen, mittelſt welcher man ſich vor den Schlangen, ſo verwahren kann, daß man die giftigſten anfaſſen darf.

Schlangenbändiger, die Pſyllen, ſich dieſes Krauts bedienten, um ihre Gaukeleien mit den Schlangen vor dem Volke zu treiben *)? —

Ferner gehört zu den in Habeſſinien einheimiſchen und häufigen Pflanzen, der gemeine Saflor (Carthamus tinctorius, L.) welchen die Habeſſinier Dangnelat nennen, und aus deſſen Saamen ſie ein Oel preſſen, das gegen die Hypochondrie und gegen Verſtopfungen beſonders wirkſam ſeyn ſoll **).

Sie haben auch noch eine andere Oelpflanze Nuk oder Nugo genannt, welche als Blume im Getreide wächst ***).

Auſſerdem giebt es hier auch Seſam (Seſamum orientale L.) aus welchem ein ſehr gutes Oel gekocht und gepreßt wird †).

Hopfen haben ſie nicht; ſie brauen ihr Bier ohne denſelben ††).

---

ohne von ihnen gebiſſen zu werden; ja er ſagt, die Schlangen wurden ganz ſchwach, ſchienen krank zu ſeyn, ſchloſſen die Augen und wandten den Kopf weg, ſobald ein ſolcher Neger ſie angriff u. ſ. w.

*) Ludolf hat dieſen Gegenſtand weitläufig abgehandelt. Man vergleiche damit, was Bruce (am angef. Orte.) darüber ſagt.

**) Abba Gregorius brachte von dieſem Saflorſaamen als eine groſſe Seltenheit mit nach Deutſchland.

***) Alvarez, im 49. Kap. — Bruce nennt bloß dieſe Pflanze (III. B. S. 98.) ohne ſie genauer zu beſtimmen.

†) Dies ſcheint das Oel zu ſeyn, von welchem auch Poncet ſpricht. (Lettres edif. T. III. p. 339.) — Bruce nennt den Seſam; im III. B. S. 98. — und erwähnt (III. B. S. 116) noch eines kleinen Korns Telba genannt, aus welchem auch Oel gemacht wird.

††) Abba Gregorius hielt den Hopfen als ein zur Bereitung des treflichen Gewächs ſo hoch, daß er Saamen von demſelben

Weinstökke giebt es in diesem Lande, welche vortrefliche Trauben tragen; aber es wird kein Wein daraus gekeltert. Entweder wissen die Einwohner nicht damit umzugehen oder die Hizze macht die Trauben zu schnell sauer *).

Zukker wächst in Menge, aber die Habessinier verstehen die Kunst nicht, ihn zu sieden und zu läutern **). hingegen fehlt es an andern Gewürzen, als Pfeffer, Ingwer ***). u. s. w. Wahrscheinlich ist weder Boden

---

bei seiner Rükreise mit sich nahm. — die Habessinier bereiten ihr Bier, das sie Bouza (Bousa?) nennen, aus Teff- oder Gerstenkuchen, über welche sie warmes Wasser giessen. Es ist aber ein elendes Getränke. (Bruce, V. B. S. 85.)

*) So sagt Ludolf. Auch Poncet versichert (S. 309.) daß der Wein nicht geschäzt werde, weil er sich wegen der Hizze nicht lange halte. — Diesem wiederspricht Bruce (III. B. S. 333.) indem er sagt; es werde in den Distrikten Drida und Karuta ein guter Wein in ziemlicher Menge gewonnen, da ihn aber die Habessinier nicht schäzzen, so wird er meist in die südlichen Gallaerländer geführt. (S. 251.) Er trank selbst einen rothen Wein von Karuta, von welchem er sagt, daß er vortreflich und sehr stark war. (S. 291.) — Poncet (S. 336.) sah in der Gegend von Emfras, Trauben, deren eine 8 Pfund wog und deren Beeren so groß waren, wie Nüsse! — der Herbst der Habessinier fällt in den Februar. — In den Wäldern von Tigra wachsen kleine schwarze Trauben wild. (Bruce, III. B. S. 333.)

**) Alvarez, im 147. Kapitel.

***) Poncet (S. 321.) will Kardamamen und Ingwer auf den Feldern in Habessinien gesehen haben; diese Gewürze werden aber, nach Bruce, III. B. S. 384., aus den an die südliche Gränzen von Habessinien stossenden Ländern, durch muhammedanische Kaufleute geholt.

gelmäſſiges jährliches Austretten in groſſes Anſehen gekommen iſt.

Dieſer Fluß, welcher auch von den Griechen, wegen ſeines zur Zeit der Anſchwellung von dem Schlamme ſchwärzlichen Waſſers der Schwarze (μελας) genannt wurde, führt in der gemeinen habeſſiniſchen Sprache den Namen Abawi*), der väterliche, in der Gerz- oder Bücherſprache aber den Namen Gejon oder Gewon, weil man ehmals irrig glaubte er ſei der Gihon oder Gehon der Bibel. Die alten Egypter nannten ihn aus Dankbarkeit den Erhalter, die Sonne, Gott, Vater u ſ. w.

Seine Quellen waren lange Zeit ganz unbekannt; man wußte zwar, daß der Fluß aus Ethiopien komme, aber die Unzugänglichkeit dieſes Landes und andre Nebenumſtände vereitelten die ſchon in frühen Zeiten angeſtellten Verſuche zur Entdekkung ſeiner Quellen**). Man kannte alſo ihre wahre Lage nicht, und die Geographen ſezten ſie auf den Karten tief in Südafrika hinab, in ein Gebirg, das ſie die Mondsberge nannten.

Den Beherrſchern und Bewohnern Egyptens mußte immer daran gelegen ſeyn, den Lauf und die Quellen eines Fluſſes zu kennen, von welchem das ganze Wohl dieſes Landes abhängt; aber ihre Bemühungen in dieſer Abſicht waren alle vergeblich; ſie wußten lange nicht einmal die wirkenden Urſachen ſeines regelmäſſigen Austres

*) Bruce (am angeführten Orte) ſchwazt Allerlei über dieſen Namen und ſeinen Urſprung; gegründter iſt Ludolfs Meinung, in der zweiten Ausgabe ſeines ethiopiſchen Wörterbuchs, daß nämlich der Name Abawi von dem arabiſchen ابا (Abab) herkomme, welches eine groſſe Flut bedeutet. (Tychſen am angef. Orte.)

**) Wovon, Lobo 1ter Theil. Einleit. S. 38. u. ff.

tens, ja ſie wähnten, es ſtehe in der Macht der Ethiopier, dieſes Austreten zu verhindern, oder ihnen den Fluß ganz abzuſchneiden.

Erſt durch die portugieſiſchen Jeſuiten, welche im ſechszehnden Jahrhunderte als Glaubensboten nach Habeſſinien kamen, wurde die wahre Lage und Beſchaffenheit der ſo lange verborgenen Nilquellen bekannt.

Der Pater Peter Pays *) war, aller Wahrſcheinlichkeit zu Folge der erſte derſelben, welcher dieſe Quellen ſelbſt ſah und beſchrieb **). Er ſagt von ihnen ***):

„Im Königreich Gojam und zwar in dem weſtlichen Theil deſſelben, nämlich in der Provinz Sabala, welche von Agaus bewohnt wird, findet man zwei runde Quellen, welche ſehr tief ſind und erhaben liegen; der Boden umher iſt ſchwankend und ſumpfig, doch zeigt ſich das Waſſer nicht daſelbſt, ſondern hat ſeinen Ausfluß am Fuſſe des Bergs. Dieſe Quellen bilden allmählig einen Bach, der einen Büchſenſchuß weit oſtwärts fließt; dann wendet er ſich gegen Norden und nimmt in der Entfernung einer Drittels-Meile einen andern Bach auf; bald darauf vereinigen ſich noch zwei andre aus Oſten kommende mit ihm und weiterhin erhält er noch mehrern Zuwachs. Nach einer zurükgelegten Tagreiſe empfängt er den Fluß Jema, biegt ſich dann 21.

*) Er reiſte im J. 1588. nach Habeſſinien, fiel aber den Arabern in die Hände, welche ihn ſieben Jahre lang in harter Sklaverei gefangen hielten. Im Jahr 1603. kam er wieder nach Habeſſinien, machte groſſe Fortſchritte in ſeinem Miſſionswerke, wurde Beichtvater des Königs, und ſtarb in dieſem Lande am 20 Mai 1622.

**) Wie übel ſich Bruce gebärdet, drehet und windet, um die Erzählung des P. Pays für eine Lüge zu erklären, kann man S. 619. im III. B. ſeiner Reiſebeſchreibung ſehen.

***) Ludolf, H. Æth. L. I. C. 8.

deutſche Meilen lang gegen Weſten, endlich wieder gegen Oſten und tritt in einen ſehr groſſen See.“

Beinahe mit denſelben Worten beſchreibt Pater Tellez die Nilquellen. Er ſagt: *)

„Unter dem 12ten Grade Norderbreite, weſtwärts von Gojam, in der Landſchaft Sakahala liegt ein Feld mit einem ganz kleinen See, der ſein Waſſer aus zweien Quellen erhält, die einen Steinwurf weit von einander liegen. Von da läuft das Waſſer einen Büchſenſchuß weit oſtwärts unter der Erde hin, doch verräth es ſeinen Lauf durch die grünenden Kräuter über demſelben; bald aber fließt es als ein Bach gegen Norden zu, und wird durch die Vereinigung mit mehreren anderen Bächen ein Fluß, welcher den gröſſern Fluß Gema aufnimmt, ſich wieder oſtwärts wendet, und mit den Waſſern der Flüſſe Kelty und Branty verſtärkt in den See von Dembra tritt, welchen er durchſtrömt, ohne ſich mit demſelben zu vermiſchen.“

Lobo, welcher die Nilquellen ſelbſt auch beſucht hat, beſchreibt ſie eben ſo, doch noch weitläuftiger **).

Mit dieſen portugieſiſchen Berichten ſtimmt die Beſchreibung des Abba Gregorius ***), welcher die Lage der Nilquellen noch genauer angiebt, indem er die Anhöhe auf welcher ſie liegen, Dengla und den Diſtrikt zu welchem dieſelbe gehört, Sekut nennt — und zum Theil auch mit der Nachricht des Thevenot †) überein, welche ein habeſſiniſcher Abgeſandter zu Kahira ſag-

*) Ebendaſelbſt. Dieſe Stelle iſt ein neuer Beweis gegen Bruce.

**) Im erſten Thl. d. W. S. 218. u. ff.

***) Ludolf, am angeführten Orte, wo die Erzählung dieſes Habeſſiniers in ethiopiſcher Sprache ausführlich ſteht.

†) In ſeiner Reiſebeſchreibung.

te, der Nil entſpringe im Lande der Agaus auf einer Ebene Ovenbramme genannt, 12 Tagreiſen von Gandar *).

Aus all dieſem folgt unwiederſprechlich, daß die wahren Nilquellen über hundert Jahre vor Ritter Bruce's Reiſe zu denſelben ſchon bekannt und von Europäern beſucht und geſehen worden waren.

Was den Lauf des Nils betrifft, ſo bildet er Anfangs beinahe einen Zirkel; er durchſtrömt von Weſten nach Oſten den See Tzana oder von Dembea ſo, daß man ſeinen Durchfluß leicht ſehen kann, indem ſich ſein dunkleres Waſſer von dem des Sees deutlich auszeichnet, und gleichſam auf dieſem zu ſchwimmen ſcheint; nachher krümmt er ſich wieder ſüdwärts und weſtwärts und nimmt dann ſeinen Lauf gerade gegen Norden, und macht dabei die Gränze zwiſchen Habeſſinien und Sennaar; nachdem er hierauf die Sandwüſten von Nubien bewäſſert hat, bringt er den Egyptern Fruchtbarkeit und Nahrung, und ſtürzt ſich hierauf in zwei Haupt-Aerme zertheilt in das mittelländiſche Meer.

Sein Lauf beträgt von ſeinen Quellen an, die Krümmungen alle mitgemeſſen, bis zu ſeinen Mündungen, gegen fünfhundert deutſche Meilen **), bei Alt-Kahira iſt ſeine Breite 2946 Fuß ***). Er hat auch mehrere beträchtliche Fälle, die ſchon in den Zeiten des Alterthums berühmt waren.

Sein Flußgebiet iſt, wie aus dem Geſagten erhellet, ſehr anſehnlich, doch hat er verhältnißmäſſig wenig

*) Nach Bruce's Karte ſind die Nilquellen nicht über 30 deutſche Meilen entfernt. Merkwürdig iſt es, daß jener habeſſiniſche Geſandte dem Thevenot ſchon Gondar als die Hauptſtadt von Habeſſinien nannte.

**) Nach Bruce's Karte.

***) Nach Niebuhr. (Reiſe nach Arabien.)

Nebenflüsse. Nur Habessinien bereichert ihn mit seinen Flüssen, von welchen die meisten in den Nil fallen; die vorzüglichsten derselben sind — von seinem Ursprung an zu rechnen —: der Gemma oder Jemma, Kelti, Branti, Muga, Gamala, Abaja, Baschlo, Zobha, Aswari, Resem, (nach Bruce: Geschen) Temej, Samba, Jema, Gult, Roma, Zul, Beto, Senf, Guangue *) und Takazze **).

Der ansehnlichste von allen diesen habesinischen Nebenflüssen des Nils ist der leztgenannte Takazze, welcher welcher auf dem Berge Aschguagua in der Landschaft Angot entspringt, durch Tigre und Walkait strömt, und in Nubien sich mit dem Nil vereinigt ***).

Noch ansehnlicher aber ist sein Hauptnebenfluß, der Maleg oder Bahr el Abiad †) welcher auf der Gränze von Gafat und Damot entspringt, dann den Fluß Anguet aufnimmt, und westwärts vom Nil, beinahe parallel mit demselben das Königreich Sennaar durchströmt und sich endlich 120 Meilen von seinem Ursprunge, mit dem Hauptflusse vereinigt.

Auf seinem weitern Laufe durch Nubien und Egypten wird der Nil durch keine Nebenflüsse mehr bereichert.

Die alte Sage, der Niger, welcher das innere Nigrizien bewässert, sei ein Arm des Nils ist in neuern Zeiten ganz ungegründet befunden worden ††), so

*) Bruce nennt den Senf — Dender, und den Guangue — Rahad.

**) Welches der Astaboras der Alten seyn soll.

***) Nach Bruce wird der Takazze durch mehrere kleinere Flüsse verstärkt, als den Korar, Angrab u. s. w

†) Oder der weisse Fluß, zum Unterschied von dem Nil, welcher auch Bahr el Azrak oder der blaue Fluß genannt wird.

††) Diese Sage findet man schon beim Herodot, auch wurde sie von

wie man auch jezt nicht mehr glaubt, der Senegal und Niger ſeien nur ein Fluß.

Die Aehnlichkeit welche der Senegal und Niger darin mit dem Nil haben, daß ſie alljährlich zur beſtimmten Zeit austreten, auch der Umſtand, daß der Senegal, wie der Nil Krokodille und Flußpferde hat, mag zum Theil jene Meinung veranlaßt haben. Dieſe Vermuthungsgründe ſchwinden aber in ihr Nichts zurük, wenn man bedenkt, daß jenes Austreten der Flüſſe zwiſchen den Wendezirkeln überall gleiche Urſachen hat, und daß jene Thiere, die man für eigenthümliche Geſchöpfe des Nils hielt, weil man ſie zuerſt nur in dieſem gefunden hatte, auch in den meiſten übrigen afrikaniſchen Flüſſen bis zum Kap der Hofnung hinunter getroffen werden.

Das periodiſche Austreteen des Nils hat ehemals in Rükſicht ſeiner Urſachen zu mancherlei ſonderbaren Meinungen Anlaß gegeben; denn Einige glaubten, die Meerwellen ſeien Schuld daran, welche die Waſſer des Nils zurüktrieben; Andre ſchrieben es auf Rechnung der eteſiſchen Winde; wieder Andre lieſſen den Schnee auf den hohen Mondsgebirgen ſchmelzen, um den Nil anzuſchwellen. Doch dies ſind nichts als Träume, deren Ungrund leicht zu erweiſen iſt; denn ſobald man die Lage der Nilquellen und die Beſchaffenheit ihres Vaterlandes kennt, iſt das Räthſel ſogleich aufgelöst. Die dreimonathlichen Plazregen, welche im habeſſiniſchen Winter das platte Land unter Waſſer ſezzen und

---

den Arabern geglaubt, welche den Niger, Nil al Sudan, den Nil der Schwarzen nennen. (Herbelot, Artikel Nil.) Ludolf ließ ſich von dem Scherif Edriſi verleiten, dieſer Meinung beyzupflichten. (Hiſt. æthiop. L. 1. C. 8.) Aufſchlüſſe hierüber findet man in dem Berichte von den Unternehmungen der engl. Geſellſchaft zur Entdekkung des Innern von Afrika, und im I B. von Bruns und Zimmermanns Repoſitorium.

die Flüſſe anſchwellen, ſind es welche dem Nil den groſſen Waſſervorrath liefern, womit er das flächere, tiefer liegende Egypten ſo wohlthätig überſchwemmt. Dies iſt auſſer allem Zweifel.

Ob es aber dem Beherrſcher von Habeſſinien möglich ſei', durch Abgrabung des Nils den Bewohnern Egyptens die Wohlthat ſeiner Ueberſchwemmungen zu entziehen, dies iſt eine ſchwerere Frage.

In der Vorzeit, als man die wahre Urſache jener Ueberſchwemmungen noch nicht kannte, glaubte man allgemein, es ſtehe ganz in der Macht des ethiopiſchen Monarchen, das Austretten des Nils nach Willkühr zurükzuhalten.

Der arabiſche Geſchichtſchreiber Elmazin *), erzählt, daß als um's Jahr 1089. (unſerer Zeitrechnung) das gewöhnliche Austretten des Nils in Egypten zurükblieb, Muſtanſir, der muhamedaniſche Beherrſcher dieſes Landes, von jener Meinung überzeugt, den jakobitiſchen Patriarchen Michael mit reichen Geſchenken nach Habeſſinien geſchikt habe, um den ethiopiſchen Monarchen dahin zu bewegen, daß er die Urſache der zurükgebliebenen Ueberſchwemmung heben, und dadurch der Noth der bedrängten Egypter abhelfen möchte. Darauf habe der König von Habeſſinien den Damm, welcher den Anwachs des Nils verhinderte, ſogleich durchbrechen laſſen, und das Waſſer des Fluſſes ſei' dann in einer Nacht um drei Ellen geſtiegen. Der Abgeſandte kehrte nach Egypten zurük, und wurde von Muſtanſir reichlich belohnt. —

*) Georg Elmazin lebte im Anfang des 13 Jahrhundert, war ein Krift, dennoch aber Sekretär bei einem muhammedaniſchen Fürſten in Egypten, und ſchrieb eine Geſchichte der Sarazenen in arabiſcher Sprache.

So weit Elmazin. — Wie viel an dieſer Erzählung wahr iſt, läßt ſich nicht leicht entſcheiden; doch ſcheint der Umſtand von dem Damme, welcher das Waſſer des Nils zurükgehalten haben ſoll, ſehr unwahrſcheinlich; denn ein ſolcher Damm würde ja, wenn dem Wäſſer bei der Anſchwellung des Nils kein andrer Ablauf angewieſen würde, wovon aber hier nicht die Rede iſt, nichts anders als eine ſo gräuliche Ueberſchwemmung von Habeſſinien bewirken, welche das ganze Land zu Grunde richten müßte. Dann iſt auch noch die Frage, ob eine ſolche Eindämmung des hochangeſchwellten Nils wohl möglich, für Habeſſinier möglich wäre, die von der Waſſerbaukunſt gar keinen Begriff haben?

Voraus geſezt, daß die Hauptſache dieſer Geſchichte, nämlich die Sendung des Patriarchen, hiſtoriſch wahr iſt, könnte nicht die vorgebliche Durchſtechung des Dammes eine leere Vorſpiegelung des habeſſiniſchen Monarchen geweſen ſeyn, welchem daran gelegen ſeyn mußte, die Egypter in dem Wahn zu erhalten, es ſtehe in ſeiner Macht, ihnen die unentbehrlichen Ueberſchwemmungen des Nils abzuſchneiden*), — und welcher, bekannt mit den wahren Urſachen dieſer Ueberſchwemmung, leicht vorherſehen konnte, wie bald der Fluß zu der erforderlichen Höhe anſchwellen würden? — Oder war es vielleicht eine Erdichtung des jakobitiſchen Patriarchen, der ſeinen Glaubensgenoſſen dadurch bei dem muhamedaniſchen Fürſten in noch gröſſeres Anſehen ſezzen wollte?

Eines wie das Andere ſcheint glaublich zu ſeyn? — Genug man ward durch dieſen Vorfall noch mehr über-

*) Noch im Anfange dieſes Jahrhunderts drohte der König von Habeſſinien den Egyptern, er wolle ihnen den Nil abſchneiden.

zeugt, daß es allein von dem guten Willen des ethiopischen Monarchen abhänge, Egypten durch den Nil bewässern und befruchten zu lassen, oder es durch Zurükhaltung der Ueberschwemmung in eine unfruchtbare, unbewohnbare Wüste zu verwandeln.

Was aber die Möglichkeit betrift, den Nil abzugraben, und in das rothe Meer zu leiten, da sind die Meinungen getheilt. Einige wollen beweisen, daß es keine so schwere Unternehmung wäre; den Nil, da wo er sich bei dem Austritt aus dem See Tzana gegen Osten wendet, durch einen künstlichen Kanal in das rothe Meer zu leiten; Andre aber zeigen noch deutlicher, daß die vielen Berge und Felsen, welche dazwischen liegen, die Ausführung eines solchen Entwurfs ganz unmöglich machen würden; noch Andre glauben der Nil könnte am leichtesten bei den grossen Wasserfällen, wo nur ein einziger Berg dem neuen Kanal im Wege stände, abgegraben werden *).

Jezt ist aber dies, wenn es auch natürlich möglich wäre, dem König von Habessinien politisch unmöglich, da sein Land zu sehr verengt worden, und er nicht mehr Herr über die Küste ist.

Ehmals sollen wirklich Versuche dieser Art gemacht aber nicht ausgeführt worden seyn **). Auch soll es der Plan des berühmten Ulbuquerque, portugiesischen Vi-

*) Dies ist die Meinung des Abba Gregorius. (Ludolf, l. c.) Man sehe auch was Bruce, III. B. S. 710. u. ff. hierüber sagt.

**) Abba Gregorius erzählt, es habe einmal ein habeßinischer König, den Nil abgraben wollen, sei aber durch die Bitten der Christen in Egypten wieder davon abgebracht worden. — Bruce (I. B. S. 573.) erzählt, König Lalibala habe um's Jahr 1200. wirklich angefangen einen Kanal zur Ableitung des Nils graben zu lassen, wovon noch heut zu Tage die Reste sichtbar seyn sollen. Das Projekt gedieh zu keiner Reife.

zekönigs von Indien gewesen seyn, die Türken in Egypten durch die Entziehung des Nils zu Grund zu richten. Aber noch ist dies menschenfeindliche Projekt seither nicht ausgeführt worden, und wird es wohl auch nie werden.

Ausser dem Nil und seinen genannten Nebenflüssen hat Habessinien noch drei andre hier anzumerkende Flüsse, welche nicht in jenen Hauptfluß sich ergiessen.

Diese sind: Der Mareb, welcher in der Landschaft Tigre, nicht weit von der Küste entspringt, eine weite Krümmung macht, denn eine Strekke lang sich unter der Erde verbirgt, endlich aber wieder erscheint, um sich bald darauf an der Gränze von Nubien in der Landschaft Dezhin im Sande zu verlieren*).

Der Hanazo entspringt an der Ostgränze von Begemder, nimmt den Sabalet auf, und fällt dann, nachdem er sich auch im Sande beinahe verloren hat, in die Bai von Zeila.

Der Hawasch kömmt aus den Gränzgebirgen von Nieder-Schoa, nimmt bald darauf den Matschi zu sich, welcher aus dem See Zawaja herfließt, und durchströmt dann das Königreich Adel, wo er von den Einwohnern zur Bewässerung ihres dürren Bodens in so viele kleine Bäche zerschnitten wird, daß er am Ende ohne je das Meer zu erreichen, sich in dem Sande verliert.

Als Grenzfluß ist noch der Zebeh zu bemerken, welcher in der südwestlich von Damot gelegenen Landschaft Enarea entspringt, sich in einem halben Zirkel gegen Norden dreht, dann sich wieder gegen Süden wen-

*) Nach Bruce's Karte kömmt der Mareb wieder aus dem Sande hervor, und fällt dann in den Takazze.

det, das Königreich Zendero oder Dschindschiro durchströmt, und, wie man vermuthet, bei Mombaza in das Meer fallen soll. —

Habessinien hat auch mehrere Seen, unter welchen allen der größte und merkwürdigste, der von Tzana ist, von den Habessiniern Bahr Tzana, das Meer von Tzana, oder auch Bahr Dembea, das Meer von Dembea genannt. Den erstern Namen hat er von einer seiner Inseln, den andern von der Landschaft Dembea, zu welcher er grossen Theils gehört. — Seine Länge soll sich auf ungefähr 25., und seine Breite auf 10. deutsche Meilen*) belaufen. Sehr viele kleine Flüsse und Bäche fallen in diesen See; auch enthält er mehrere Inseln, als: Tzana, die größte derselben — Berghida — Däbra Antons (St. Antons-Kloster) — Däbra Marjam (Marien-Kloster) — Däga — Dek, welche zum Staatsgefängnisse dient, wohin Vornehme verwiesen werden — Gälila — Mezrahha — Mezle — Ghebran — Rima**). Alle diese Inseln, Dek ausgenommen, sind von Mönchen bewohnt.

Ferner sind noch folgende Seen zu bemerken: Haik, in Amhara, in welchem See das St. Stephanskloster auf einer Insel — der See Zawaja, aus welchem der obengenannte, Fluß Matschi kömmt, in der Landschaft Wed — und ein Namenloser in der Landschaft Ganz.

*) Nach Bruce's Spezialkarte im III. B. ist dieser See nur 15. deutsche Meilen in seiner weitesten Ausdehnung lang, und 8 Meilen breit.

**) Auf derselben Spezialkarte sind nur die Inseln: Dek — Kedamit Ared — Meskalayos — Mimun — Metraha und Tschokla Wumze angezeigt. Die gröste ist Dek; die andern sind nur ganz klein.

Die Habeſſinier benuzzen ihre Flüſſe nicht zur Schiffahrt, denn von dieſer verſtehen ſie gar nichts. Nur allein den See Tzana befahren ſie in elenden aus einem Stamme, gemachten Kähnen, in welchen ſie keiner geringen Gefahr ausgeſezt ſind.

Vierter Abſchnitt.

Produkte. Mineralien und Pflanzen.

Habeſſinien iſt reich an mancherlei koſtbaren und nüzlichen Naturprodukten; nur Schade, daß ſeine Bewohner dieſe Vorzüge und Vortheile ihres Landes nicht gehörig zu nuzzen wiſſen!

Daß Habeſſiniens weit ausgebreiteten Gebirge einen groſſen Schaz von allerley Mineralien in ſich verſchlieſſen, iſt auſſer allem Zweifel; die portugieſiſchen Jeſuiten behaupten es einmüthig, auch ſprechen alle Umſtände und Erfahrungen dafür — und daß an manchen Orten, beſonders in den Landſchaften Damot und Enarea ſehr reichhaltige Goldminen in den Eingeweiden der Erde verborgen liegen, dies wird durch die Goldkörner bewieſen, die man von der Gröſſe einer Erbſe und von dem feinſten Korn ſo häufig in dem Sande mehrerer Flüſſe findet; ja man trift dieſen Goldſand ſo gar an den Wurzeln der Bäume und bisweilen auf der Oberfläche der Erde an*). Die beiden genannten

*) Schon Alvarez ſpricht im 40. 133. u. 147. Abſchnitte ſeiner Reiſebeſchreibung von der groſſen Menge Goldſand, die man in Habeſſinien, beſonders in der Landſchaft Damot finde. — Bermudes (beim La Croze, S. 222.) ſagt: „Es wäre damals (zu ſeiner Zeit) leicht geweſen, den König von Habeſſinien mit Gewalt der Waffen zur Einführung der katholiſchen Religion zu zwingen;

Schlangenbändiger, die Pſyllen, ſich dieſes Krauts bedienten, um ihre Gaukeleien mit den Schlangen vor dem Volke zu treiben *)? —

Ferner gehört zu den in Habeſſinien einheimiſchen und häufigen Pflanzen, der gemeine Saflor (Carthamus tinctorius, L.) welchen die Habeſſinier Danguelat nennen, und aus deſſen Saamen ſie ein Oel preſſen, das gegen die Hypochondrie und gegen Verſtopfungen beſonders wirkſam ſeyn ſoll **).

Sie haben auch noch eine andere Oelpflanze Nuk oder Nugo genannt, welche als Blume im Getreide wächst ***).

Auſſerdem giebt es hier auch Seſam (Seſamum orientale L.) aus welchem ein ſehr gutes Oel gekocht und gepreßt wird †).

Hopfen haben ſie nicht; ſie brauen ihr Bier ohne denſelben ††).

---

ohne von ihnen gebiſſen zu werden; ja er ſagt, die Schlangen wurden ganz ſchwach, ſchienen krank zu ſeyn, ſchloſſen die Augen und wandten den Kopf weg, ſobald ein ſolcher Neger ſie angriff u. ſ. w.

*) Ludolf hat dieſen Gegenſtand weitläufig abgehandelt. Man vergleiche damit, was Bruce (am angef. Orte.) darüber ſagt.

**) Abba Gregorius brachte von dieſem Saflorſaamen als eine groſſe Seltenheit mit nach Deutſchland.

***) Alvarez, im 49. Kap. — Bruce nennt bloß dieſe Pflanze (III. B. S. 98.) ohne ſie genauer zu beſtimmen.

†) Dies ſcheint das Oel zu ſeyn, von welchem auch Poncet ſpricht. (Lettres edif. T. III. p. 339.) — Bruce nennt den Seſam; im III. B. S. 98. — und erwähnt (III. B. S. 116) noch eines kleinen Korns Telba genannt, aus welchem auch Oel gemacht wird.

††) Abba Gregorius hielt den Hopfen als ein zur Bereitung des Biers ſo treffliches Gewächs ſo hoch, daß er Samen von demſelben

Weinſtökke giebt es in dieſem Lande, welche vortrefliche Trauben tragen; aber es wird kein Wein daraus gekeltert. Entweder wiſſen die Einwohner nicht damit umzugehen oder die Hizze macht die Trauben zu ſchnell ſauer *).

Zukker wächst in Menge, aber die Habeſſinier verſtehen die Kunſt nicht, ihn zu ſieden und zu läutern **). hingegen fehlt es an andern Gewürzen, als Pfeffer, Ingwer ***). u. ſ. w. Wahrſcheinlich iſt weder Boden

---

bei ſeiner Rükreiſe mit ſich nahm. — die Habeſſinier bereiten ihr Bier, das ſie Bouza (Bouſa?) nennen, aus Teff- oder Gerſtenkuchen, über welche ſie warmes Waſſer gieſſen. Es iſt aber ein elendes Getränke. (Bruce, V. B. S. 85.)

*) So ſagt Ludolf. Auch Poncet verſichert (S. 309.) daß der Wein nicht geſchäzt werde, weil er ſich wegen der Hizze nicht lange halte. — Dieſem widerſpricht Bruce (III. B. S. 333.) indem er ſagt; es werde in den Diſtrikten Drida und Karuta ein guter Wein in ziemlicher Menge gewonnen, da ihn aber die Habeſſinier nicht ſchäzzen, ſo wird er meiſt in die ſüdlichen Gallaerländer geführt. (S. 251.) Er trank ſelbſt einen rothen Wein von Karuta, von welchem er ſagt, daß er vortreflich und ſehr ſtark war. (S. 291.) — Poncet (S. 336.) ſah in der Gegend von Emfras, Trauben, deren eine 8 Pfund wog und deren Beeren ſo groß waren, wie Nüſſe! — der Herbſt der Habeſſinier fällt in den Februar. — In den Wäldern von Tigra wachſen kleine ſchwarze Trauben wild. (Bruce, III. B. S. 333.)

**) Alvarez, im 147. Kapitel.

***) Poncet (S. 321.) will Kardamamen und Ingwer auf den Feldern in Habeſſinien geſehen haben; dieſe Gewürze werden aber, nach Bruce, III. B. S. 384., aus den an die ſüdliche Gränzen von Habeſſinien ſtoſſenden Ländern, durch muhammedaniſche Kaufleute geholt.

noch das Klima daran Schuld, ſondern bloß die Nachläſſigkeit und Unerfahrenheit der Einwohner.

Aus einer Wurzel Namens Taddo bereiten die Habeſſinier ein Getränke *).

Die Pflanze Suff liefert ihnen die einzige Farbe, die ſie haben, nämlich die gelbe. Andre Farben wiſſen ſie nicht zu bereiten **). Von ſchönen Blumen hat dieſes Land eine angenehme Mannigfaltigkeit. Man ſieht hier Schasmin, Tulpen, Schonkillien, Lilien und viele andere Arten ***).

Poncet ſah auch Aloën †).

Unter den Sträuchen und Bäumen dieſes Landes verdienen vorzüglich folgende angemerkt zu werden:

Die Piſangſtaude, Paradies-Muſe, der Paradiesfeigenbaum, arabiſch موز — Mauz (Muſa Paradiſiaca. L.) — Ein Baum, der in Mittelaſien, Oſtindien, Guinea, und Weſtindien wächst und vortefliche Früchte trägt ††).

Der Enſete — ein in allen heiſſen und feuchten Gegenden von Habeſſinien wachſender krautartiger Baum †††) — iſt ſchon von Lobo ziemlich gut be-

*) Poncet, Lettres edif. T. III. p. 309.

**) Bruce, III. B. S. 125.

***) Poncet, S. 322. — Bruce, III. B. S. 114. u. a. O.

†) Lettres edif. T. III. p. 296.

††) Ludolf verweilt ſich lange bei dieſer Frucht, um zu beweiſen, daß ſie das Dudaim der heil. Schrift ſei.

†††) Hofr. Blumenbach (Bruce V. S. 280.) vermuthet, daß der

beſchrieben worden †). — Von dieſem ſonderbaren Gewächſe wird der ganze, weiſſe innere Theil, beſonders von gemeinen Leuten gegeſſen. Mit Milch oder Butter gekocht giebt dieſe Pflanze ein ſehr gutes, geſundes nahrhaftes und leicht verdauliches Nahrungsmittel *).

Unſere gemeinen europäiſchen Obſtbäume findet man in Habeſſinien nicht; hingegen Zitronen-, Pomeranzen-, Pferſich- und Granatbäume.

Godignus erwähnt noch eines andern merkwürdigen habeſſiniſchen Baums, deſſen Frucht alle Monat von den Habeſſiniern, als Arzneimittel gegeſſen wird, um die Würmer zu vertreiben, die ſich durch den häufigen Genuß des rohen Fleiſches in ihren Eingeweiden erzeugen **).

Auch fehlt es nicht an Bäumen, welche gutes

Enſete eine Gattung des Muſa-Geſchlechts ſei, obgleich Bruce das Gegentheil zu beweiſen ſucht.

†) Im I. Thl. d. W. S. 232. — Hofr. Blumenbach lobt dieſe Beſchreibung in der erſt angeführten Anmerkung.

*) Bruce, V. B. S. 47. u. ff.

**) Dies iſt der Baum Kuſſo. — Bruce (V. B. S. 81.) ſagt, die Habeſſinier beiderley Geſchlechts ſind einer ſchrecklichen Krankheit unterworfen, nämlich, alle Monate geben ſie eine groſſe Menge Spulwürmer von ſich. Das ſpezifiſche Mittel dagegen iſt die Blüte des Kuſſobaums, von welcher man eine Handvoll nimmt und Bier darüber gießt, welches man über Nacht ſtehen läßt und am anderen Morgen trinkt. — Daß dieſe Würmer nicht vom Genuß des Teffbrod, ſondern des rohen Fleiſches entſtehen, hat Bruce, wie er (S. 87.) zu glauben ſcheint nicht zuerſt bemerkt; denn Ludolf giebt dieſe Urſache ſchon an.

Landſchaften bezahlen auch ihren Tribut mit dieſem Golde.

Alle dieſe unzweideutigen Anzeigen von der Reichhaltigkeit der Goldadern, welche in den Gebirgen dieſes Landes verſchloſſen ſind, konnten aber bisher die Habeſſinier nicht reizen, ihnen nachzugraben; denn die Erde zu durchwühlen; in dunkeln unterirdiſchen Gängen nach Metallen zu ſpüren, und ſich des Sonnenlichts zu berauben, um in tiefen Schachten Reichthümer zu ſuchen, deren ſie bei ihren wenigen Bedürfniſſen ſo leicht entbehren können; dies ſind Dinge, zu welchen dieſes Volk ſich ewig nicht entſchließt*). Auch iſt ihm die Bergwerkswiſſenſchaft und die Schmelzkunſt gänzlich fremde. Der Habeſſinier verlacht den Europäer, der ſich ſo vieler Mühſeligkeiten und Gefahren unterzieht, um unnöthige Schäzze zu ſammeln, und hält den für einen Thoren, der auf Gold und Edelſteine einen ſo hohen Werth ſezt. Ueberdies ſteht er noch in dem Wahn die Benuzzung der unterirdiſchen Schäzze ſeines Vaterlandes würde nur für die Türken eine Lokſpeiſe ſeyn, ihn derſelben zu berauben**).

---

auch würde man groſſen Vortheil davon gehabt haben, Da dieſes Land, beſonders Damot und die benachbarten Landſchaften, reicher an Gold ſei als Peru, und dies Gold mit weniger Koſten gewonnen werden könnte.„ — Damit ſtimmt auch Poncet überein. Le Grand (in ſeiner Abhandlung über die Königinn von Saba, Lobo p. 341.) ſagt hingegen, das eigentliche Habeſſinien habe wenig Gold.

*) Sollten nicht auch die jährlichen Ueberſchwemmungen den Bergbau in dieſem Lande hindern?

**) Nicht auch die Europäer? — Aus der oben angeführten Stelle des Bermudes ſcheint zu erhellen, daß die Jeſuiten nicht nur auf das Seelenheil der Habeſſinier, ſondern auch auf ihr Gold ein Auge hatten! Wenigſtens wollten ſie die weltliche Macht dadurch lokken, ihnen mit Waffen beizuſtehen.

Von Silber hat man noch keine ſichere Spuren gefunden *); doch Blei giebt es ganz gewiß in dieſem Lande; am meiſten aber wird das Eiſen geſucht, weil es den Habeſſiniern zu ihren Waffen und anderen Geräthſchaften unentbehrlicher iſt**). Um dieſes Metall zu finden bedürfen ſie auch keiner Anſtrengung und keiner Kenntniß des Bergbaus, denn es zeigt ſich ihnen auf der Oberfläche der Erde***).

Edelſteine hat man in Habeſſinien noch nicht geſucht und noch nicht gefunden. Die Einwohner ſchäzzen ſie nicht, und ſelbſt die Steine in der Königlichen Krone ſind unächt.

Deſto mehr ſchäzzen die Habeſſinier das Salz, und andre ihnen nüzliche Mineralien.

Das Salz, das hier auch die Stelle des Geldes vertritt und in groſſem Werthe ſteht, iſt weiſſes Bergſalz, welches in unbeſchreiblichem Ueberfluſſe, in ganzen Bergen ſich über die Erde erhebt, und das Salzland bildet, welches an den Gränzen von Tigre, Angot und Dankali liegt †). Es wird ohne Mühe gegra-

*) Alvarez ſpricht doch von Silberminen in Habeſſinien, und ſagt auch im 131ſten Kapitel ſeiner Reiſebeſchreibung, Peter Rovillan habe ihm berichtet, in der Landſchaft Begemder finde man einen Berg, der ſo reichhaltig an Silber wäre, daß die Habeſſinier, um es zu gewinnen nichts anders thun dürften, als Gruben hinein graben, dieſe dann mit Holz anfüllen, welches ſie anzünden, worauf das geſchmolzene Silber herausflieſſe. — Bermudes ſpricht auch von Kupferminen in Habeſſinien.

**) Alvarez ſagt im 53. Kap. flache Eiſenſtükke curſiren in der Landſchaft Angot und den benachbarten Gegenden für Geld.

***) Bruce (III B. S. 252.) ſagt, die Berge von Begemder ſind voll von Eiſengruben.

†) Worüber nachzuſehen, was Lobo im I. Thl. S. 136 u. f. f. davon erzählt.

ben, denn es ist weich und wird erst hart, wenn es an die Luft kömmt. Es wird in Tafeln zerschnitten. Ganze Heere von Menschen und Lastthieren ziehen in grossen Karavanen dahin, um dieses Salz abzuholen und dann durch ganz Habessinien zu verführen.

Es soll auch irgendwo in Habessinien einen Berg von rothem Salze geben, dessen medizinische Kräfte sehr gerühmt werden *).

So sehr als das Salz wird das Spießglas geschätzt — die Habessinier nennen es mit dem arabischen Namen Kohol **) — welches sie für ein treffliches Augenmittel halten, und als Schminke gebrauchen, indem sie es zerstossen und mit feuchtem Russe vermischt mittelst eines spizzigen Stäbchens auf die Augenlieder schmieren ***). Von mineralischen Wassern in Habessinien finde ich nirgends Erwähnung, ausser in einer einzigen Stelle bei Bruce †), wo er von der Quelle des Flusses Ingerohha, der in Samen entspringt und in den Takazza fällt, erzählt, daß sie warm sei, und nach der Aussage der Bauern, zur Regenzeit heiß werde und dämpfe.

Ei-

*) Nach dem Berichte des Patriarchen Alvons Mendez.

**) Es ist eigentlich graues Spießglaserz — Antimonium crudum.

***) Diese Sitte ist nicht nur in Habessinien, sondern auch in andern benachbarten Ländern gebräuchlich. — Sollte nicht auch das Köchhel, womit nach Niebuhr's Bericht die Araberinnen und selbst auch männliche Stuzer in Arabien sich die Augenlieder, unter dem Vorwand, daß es das Gesicht stärke, schwarz schminken — Spießglas seyn? — Zwar sagt er, diese Schminke werde aus Bleierz verfertigt; aber ich vermuthe, daß das Wort Köchhel nur die verdorbene Aussprache von Kohol, und daß folglich diese Schminke nichts als graues Spiesglaserz sei.

†) Reisebeschreibung, III B. S. 162.

iſt bekannt, daß dieſer Schwanz der Art Schafe ein köſtlicher Fettklumpen iſt, der oft zehn bis zwölf Pfunde wiegt, und von den Einwohnern, damit er durch das Nachſchleppen auf der Erde nicht verdorben werde, auf ein kleines Wägelchen gelegt wird, welches von dem Schafe gezogen werden muß *).

Andre zahme Thiere, als Ziegen und Schweine hat Habeſſinien mit Europa gemein.

Von wilden vierfüſſigen Thieren hat Habeſſinien vorzüglich folgende:

Das größte aller Landthiere, der ungeheure Elefant (Elephas maximus L.) zieht in Heerden zu Hunderten in dieſem Nahrungsreichen Lande umher, und richtet in Feldern und Wäldern die gräulichſten Verwüſtungen an; er mähet ganze Getreide-Aekker ab, und was er nicht frißt, das zertritt er; die Bäume zerknikt er, wie Strohhalmen um ihr Laub und die jungen Zweige deſto beqemer verzehren zu können; denn dieſe machen ſein meiſtes Futter aus, ohne welches dieſe zahlloſen Heerden Pflanzenfreſſender Thiere ſelbſt in dieſem Grasreichen Lande verhungern müßten. Zu dem Ende hat ihnen die Natur auch ein beſonderes Futter angewieſen, nämlich einen bei uns unbekannten Baum von der Höhe eines Kirſchbaums, welcher wie der Hollunderbaum ganz voller Mark iſt, und ein ſo weiches Holz hat, daß dieſe Thiere ihn wie Gras freſſen **). — Wo ein Zug von Elefanten hintrabt, da bahnt er eine Straß

*) Auch findet man hier den Adimain oder das ethiopiſche Schaaf (Ovis africana, vel guineenſis) das eine Haarähnliche Wolle hat. Bruce ſah in Tigre lauter ſchwarze; ſie waren ſehr groß, ſo wie auch die Ziegen. (III. B. S. 83.)

**) Damit ſtimmt auch Bruce (V. B. S. 103.) überein, der jedoch ſich das Anſehen giebt, als habe er dieſe Bemerkung zuerſt gemacht.

ben, aus welchem die Habeſſinier ihr Brod bakken; dieſes Mehl iſt feiner und weiſſer je nachdem dieſe Getreides Art in einem Boden wächst, oder auch nachdem ſie früher oder ſpäter geärndtet wird; doch hängt auch die Feinheit und Weiſe des Mehls von der Sorgfalt beim Malen ab. Das Teffbrod oder eigentlich Kuchen aus Teffmehl ſind die gewöhnlichſte Speiſe des Volks; nur die Vornehmſten eſſen Weizenbrod *).

Der Haber wächst in Habeſſinien wild; die Einwohner bauen ihn nicht, weil ſie ihn für zu gering dazu halten; ſie füttern ihre Pferde mit Gerſte und mit Gras; denn ſie machen auch kein Heu; ihre Wieſen ſind immer grün, und verſchaffen ihrem Vieh das ganze Jahr hindurch ein geſundes nahrhaftes Futter. Doch würde es ihnen, wegen der Verwüſtungen, die ſo oft von den Heuſchrekken angerichtet werden, ſehr vortheilhaft ſeyn, wenn ſie auf dieſen Fall mit Heuvorrath verſehen wären.

Das Gras das in Habeſſinien wächst iſt ſehr ſchön, fett und ſehr hoch; überhaupt iſt die Viehweide in dieſem ſo ſtark bewäſſerten Lande ganz vortreflich. —

Von Hülſenfrüchten findet man hier auch rothe Erbſen, Kichererbſen, gemeine und türkiſche Bohnen nebſt andern Küchengewächſen. — Doch wird in dieſem Lande der Gartenbau ſehr vernachläſſigt **).

---

*) Der Teff wird in verſchiedenen Schriftſtellern auch Thif, Thipha und Toſa genannt. Dieſe Art Riſpengras iſt ſchon längſt auch in Europa bekannt. Jacquin hat ſie in ſeinen öſterr. Miszellaneen genau beſchrieben. (M. ſ. das Linneiſche Pflanzenſyſtem, nach Hauptmyn, XII. B. S. 338. u. ff.) Nicht ſo botaniſch genau iſt Bruce's Beſchreibung, im V. B. S. 84. u. ff.

**) Alvarez, im 147. Kap. — Bruce, III. B. 292. u. a. O.

Unter den vielen heilſamen mediziniſchen Kräutern, welche man in dieſem Lande findet, ſind vorzüglich folgende zwei zu bemerken:

Amadmagda, ein Kraut, welches zur Heilung gebrochener oder verrenkter Beine vortreflich ſeyn ſoll *).

Noch weit wunderbarer iſt die Eigenſchaft des Krautes Aſſazon, welches nach den Berichten der portugieſiſchen Jeſuiten das beſte Gegengift gegen Schlangengift iſt, ja die Kraft beſizzen ſoll, die ſchädlichſten, giftigſten Schlangen ganz zu betäuben, daß ſie wie todt da liegen, wenn ſie nur damit berührt werden; ſchon der Schatten dieſes Gewächſes ſoll dieſe Wirkung, doch in etwas geringerm Grade auf die Schlangen äuſſern, ſo daß man ſie dann ohne Scheu in die Hände nehmen kann. Wer die Wurzel dieſes Krauts ißt ſoll ohne Furcht mit allen Schlangen umgehen können, ja dieſe Eigenſchaft ſoll noch mehrere Jahre nachher fortdauern. Man hat Habeſſinier geſehen, die ſich dieſes Mittels bedienten und dann die giftigſten Schlangen gleich unſchädlichen Aalen in die Hände faßten und wie eine Halsbinde ſich um den Hals wikkelten; ſo daß man auf dieſe Art dieſes furchtbare Ungeziefer ohne Mühe tödten kann **). — Vielleicht, daß die vormals ſo berühmten

*) Tellez erzählt dies. Ich konnte ſonſt nirgends einige Nachricht davon finden.

**) Bermudes (beim La Croze, S. 198.) ſpricht auch von einem Schlangenkraut, das den Schlangen ſo ſehr zuwider ſeyn ſoll, daß ſie davor fliehen, und auch denen nicht zu nahe kommen, welche es bei ſich tragen. Dies Kraut ſoll als Pflaſter auf die Wunde gelegt, alle Schlangenbiſſe heilen. — Bruce berichtet (V. B. S. 211 u. 212.) daß die Negern in Sennaar aus Kräutern und Wurzeln eine Arznei zu kochen wiſſen, mittelſt welcher man ſich vor den Schlangen, ſo verwahren kann, daß man die giftigſten anfaſſen darf.

Schlangenbändiger, die Psyllen, sich dieses Krauts bedienten, um ihre Gaukeleien mit den Schlangen vor dem Volke zu treiben *)? —

Ferner gehört zu den in Habessinien einheimischen und häufigen Pflanzen, der gemeine Saflor (Carthamus tinctorius, L.) welchen die Habessinier Danguelat nennen, und aus dessen Saamen sie ein Oel pressen, das gegen die Hypochondrie und gegen Verstopfungen besonders wirksam seyn soll **).

Sie haben auch noch eine andere Oelpflanze Nuk oder Nugo genannt, welche als Blume im Getreide wächst ***).

Ausserdem giebt es hier auch Sesam (Sesamum orientale L.) aus welchem ein sehr gutes Oel gekocht und gepreßt wird †).

Hopfen haben sie nicht; sie brauen ihr Bier ohne denselben ††).

---

ohne von ihnen gebissen zu werden; ja er sagt, die Schlangen wurden ganz schwach, schienen krank zu seyn, schlossen die Augen und wandten den Kopf weg, sobald ein solcher Neger sie angriff u. s. w.

*) Ludolf hat diesen Gegenstand weitläufig abgehandelt. Man vergleiche damit, was Bruce (am angef. Orte.) darüber sagt.

**) Abba Gregorius brachte von diesem Saflorsaamen als eine grosse Seltenheit mit nach Deutschland.

***) Alvarez, im 49. Kap. — Bruce nennt bloß diese Pflanze (III. B. S. 98.) ohne sie genauer zu bestimmen.

†) Dies scheint das Oel zu seyn, von welchem auch Poncet spricht. (Lettres edif. T. III. p. 339.) — Bruce nennt den Sesam; im III. B. S. 98. — und erwähnt (III. B. S. 116) noch eines kleinen Korns Telba genannt, aus welchem auch Oel gemacht wird.

††) Abba Gregorius hielt den Hopfen als ein zur Bereitung des Biers so treffliches Gewächs so hoch, daß er Samen von demselben

Weinſtökke giebt es in dieſem Lande, welche vortrefliche Trauben tragen; aber es wird kein Wein daraus gekeltert. Entweder wiſſen die Einwohner nicht damit umzugehen oder die Hizze macht die Trauben zu ſchnell ſauer *).

Zukker wächst in Menge, aber die Habeſſinier verſtehen die Kunſt nicht, ihn zu ſieden und zu läutern **). hingegen fehlt es an andern Gewürzen, als Pfeffer, Ingwer ***). u. ſ. w. Wahrſcheinlich iſt weder Boden

---

bei ſeiner Rükreiſe mit ſich nahm. — die Habeſſinier bereiten ihr Bier, das ſie Bouza (Bouſa?) nennen, aus Teff- oder Gerſtenkuchen, über welche ſie warmes Waſſer gieſſen. Es iſt aber ein elendes Getränke. (Bruce, V. B. S. 85.)

*) So ſagt Ludolf. Auch Poncet verſichert (S. 309.) daß der Wein nicht geſchäzt werde, weil er ſich wegen der Hizze nicht lange halte. — Dieſem widerſpricht Bruce (III. B. S. 333.) indem er ſagt; es werde in den Diſtrikten Dridа und Karuta ein guter Wein in ziemlicher Menge gewonnen, da ihn aber die Habeſſinier nicht ſchäzzen, ſo wird er meiſt in die ſüdlichen Gallaerländer geführt. (S. 251.) Er trank ſelbſt einen rothen Wein von Karuta, von welchem er ſagt, daß er vortreflich und ſehr ſtark war. (S. 291.) — Poncet (S. 336.) ſah in der Gegend von Emfras, Trauben, deren eine 8 Pfund wog und deren Beeren ſo groß waren, wie Nüſſe! — der Herbſt der Habeſſinier fällt in den Februar. — In den Wäldern von Tigra wachſen kleine ſchwarze Trauben wild. (Bruce, III. B. S. 333.)

**) Alvarez, im 147. Kapitel.

***) Poncet (S. 321.) will Kardamamen und Ingwer auf den Feldern in Habeſſinien geſehen haben; dieſe Gewürze werden aber, nach Bruce, III. B. S. 384., aus den an die ſüdliche Gränzen von Habeſſinien floſſenden Ländern, durch muhammedaniſche Kaufleute geholt.

noch das Klima daran Schuld, sondern bloß die Nachlässigkeit und Unerfahrenheit der Einwohner.

Aus einer Wurzel Namens Taddo bereiten die Habessinier ein Getränke *).

Die Pflanze Suff liefert ihnen die einzige Farbe, die sie haben, nämlich die gelbe. Andre Farben wissen sie nicht zu bereiten **). Von schönen Blumen hat dieses Land eine angenehme Mannigfaltigkeit. Man sieht hier Schasmin, Tulpen, Schonkillien, Lilien und viele andere Arten ***).

Poncet sah auch Aloën †).

Unter den Sträuchen und Bäumen dieses Landes verdienen vorzüglich folgende angemerkt zu werden:

Die Pisangstaude, Paradies-Muse der Paradiesfeigenbaum, arabisch موز — Maus (Musa Paradisiaca. L.) — Ein Baum, der in Mittelasien, Ostindien, Guinea, und Westindien wächst und vortefliche Früchte trägt ††).

Der Enset — ein in allen heissen und feuchten Gegenden von Habessinien wachsender krautartiger Baum †††) — ist schon von Lobo ziemlich gut be-

*) Poncet, Lettres edif. T. III. p. 309.

**) Bruce, III. B. S. 125.

***) Poncet, S. 322. — Bruce, III. B. S. 114. u. a. O.

†) Lettres edif. T. III. p. 296.

††) Ludolf verweilt sich lange bei dieser Frucht, um zu beweisen, daß sie das Dudaim der heil. Schrift sei.

†††) Hofr. Blumenbach (Bruce V. S. 280.) vermuthet, daß der

beſchrieben worden †). — Von dieſem ſonderbaren Gewächſe wird der ganze, weiſſe innere Theil, beſonders von gemeinen Leuten gegeſſen. Mit Milch oder Butter gekocht giebt dieſe Pflanze ein ſehr gutes, geſundes nahrhaftes und leicht verdauliches Nahrungsmittel *).

Unſere gemeinen europäiſchen Obſtbäume findet man in Habeſſinien nicht; hingegen Zitronen-, Pomeranzen-, Pferſich- und Granatbäume.

Godignus erwähnt noch eines andern merkwürdigen habeſſiniſchen Baums, deſſen Frucht alle Monat von den Habeſſiniern, als Arzneimittel gegeſſen wird, um die Würmer zu vertreiben, die ſich durch den häufigen Genuß des rohen Fleiſches in ihren Eingeweiden erzeugen **).

Auch fehlt es nicht an Bäumen, welche gutes

Enſete eine Gattung des Muſa-Geſchlechts ſei, obgleich Bruce das Gegentheil zu beweiſen ſucht.

†) Im I. Thl. d. W. S. 232. — Hofr. Blumenbach lobt dieſe Beſchreibung in der erſt angeführten Anmerkung.

*) Bruce, V. B. S. 47. u. ff.

**) Dies iſt der Baum Kuſſo. — Bruce (V. B. S. 81.) ſagt, die Habeſſinier beiderley Geſchlechts ſind einer ſchröklichen Krankheit unterworfen, nämlich, alle Monate geben ſie eine groſſe Menge Spulwürmer von ſich. Das ſpezifiſche Mittel dagegen iſt die Blüte des Kuſſobaums, von welcher man eine Handvoll nimmt und Bier darüber gießt, welches man über Nacht ſtehen läßt und am anderen Morgen trinkt. — Daß dieſe Würmer nicht vom Genuß des Teffsbrod, ſondern des rohen Fleiſches entſtehen, hat Bruce, wie er (S. 87.) zu glauben ſcheint nicht zuerſt bemerkt; denn Ludolf giebt dieſe Urſache ſchon an.

Bauholz geben *), ob man gleich Tannen und Fichten hier vermißt **). —

Bruce beſchreibt (in ſeinem naturhiſtoriſchen Anhange) noch folgende merkwürdige habeſſiniſche Pflanzen:

Die bekannte Papierpflanze (Cyperus papyrus. L.) eine Gattung Zypergras, welche an den Ufern des Nils wächst, und ehmals das Papier zum Schreiben lieferte ***).

Den Myrrhenbaum, Saſſa (Opocalpaſum) fand derſelbe bei Emfras, am See Tzana, wohin er von den Einwohnern verpflanzt worden iſt.

Zwei Gattungen von Mimoſen, in Habeſſinien Ergett y Dimmo und Ergett el Krone genannt.

Den Baum Koll-quall, der einen ſcharfen Milchſaft von ſich giebt, und von den Habeſſiniern zum Gär-

---

*) Auſſer den hiergenannten Bäumen und Geſträuchen nennen Alvarez, Poncet und Bruce an mehreren Orten, noch manche andere, z. B. den wilden Oelbaum (Alvarez, 48. Kap.) Den Ebenholzbaum vorzüglich in Fuara (Poncet, S. 294. Bruce, V. B. S. 74.) — Den Maulbeerfeigenbaum (Poncet, S. 294. Bruce III. B. S. 75.) — die virginiſche Zeder (Bruce, II. B. S. 706. III. B. S. 85 u. 159) — Den Darubaum (Bruce, III. B. S. 93.) — Den Baobab oder Affenbrodbaum (Bruce, III. B. S. 147. 159.) — Akazien (Bruce III. B. S. 101. 383.) — Tamarisken. (Bruce, III. B. S. 159.) Käpernbäume (Bruce, III. B. S. 73.) u. ſ. w. An Bäumen aller Art iſt kein Mangel. Alle Kirchen ſind mit Bäumen umgeben. Die niedrigen flachen Gegenden ſind reichlich mit Holz bedekt; die hohen hingegen ſind davon entblößt; denn der untere Theil der habeſſiniſchen Gebirge wird zum Getreidebau benuzt, und der obere iſt mit Gras und Kräutern bedekt. (Bruce, II. B. S. 536.)

**) Welches Abba Gregorius beſonders bedauerte.

***) M. ſ. Linne's Pflanzenſyſtem, noch Houttuyn. XII. B. S. 108.

ben gebraucht wird. Er iſt wahrſcheinlich eine Gattung Euphorbia *).

Der Rak, einen groſſen Baum, deſſen Holz, weil es im Waſſer hart und wegen ſeiner Bitterkeit von den Würmern nicht angegriffen wird, zum Schiffsbau ſehr tauglich iſt. — Er ſcheint mit Forskals Cissus arborea übereinzukommen.

Den ſchönen, aber ſehr läſtigen Dornſtrauch Kantuba.

Den Baum Gaguedi; wahrſcheinlich eine Gattung Protea.

Den Baum Wanzey, der ein veſtes und ſchweres Holz hat.

Den ſchönen Strauch Farek (Bauhinia acuminata. L.)

Den ſchönen Baum Kuara (eine Gattung Erythrina) der Bohnen trägt, welche als Goldgewicht gebraucht werden.

Den Baum Walkuffa.

Den Strauch Wudſchinus, deſſen Wurzel ein ſpezifiſches Mittel gegen die Dyſenterie iſt.

Den Kuſſo, deſſen ſchon gedacht worden iſt.

Fünfter Abſchnitt.

Zahme und wilde Thiere. Vögel. Amphibien. Ungeziefer. Fiſche.

Habeſſinien wimmelt von Thieren mancherlei Art; es hat groſſe Heerden zahmes Vieh, Wildpret und Geflügel in Menge, groſſe Haufen wilder reiſſender Thiere merkwürdige Amphibien, ſehr ſchädliches Ungeziefer und mancherlei Arten Fiſche.

*) Nach Hofr. Blumenbachs Vermuthung. (Bruce V. B. S. 281.

Ameiſen giebt es auch in Menge, beſonders von dreierlei Arten, deren die größte von den Habeſſiniern Gundan genannt wird. (wahrſcheinlich die Vagvaguen, Tercues fatalis. L.) Dieſe ziehen in groſſen Heeren in gewiſſer Ordnung umher, und freſſen Alles auf; Die zweiten von mittlerer Gattung, werden die Knechte der Gundan genannt; ſie ſind kleiner als erſtere und ſammeln ſich Vorrath in ihre Löcher, welches die erſteren nicht thun. (Dies ſcheinen bauende Vagvagum zu ſeyn.) Die kleinſten Ameiſen heiſſen Tzatzute.

Die nüzlichen Inſekten die Bienen, ſind in dieſem Lande ſo häufig, daß ſie die Habeſſinier in groſſem Ueberfluſſe mit Honig und Wachs verſehen. Die habeſſiniſchen Bienen ſind aber von den unſrigen verſchieden; ſie ſind kleiner, ſchwarz, haben keinen Stachel, und bauen ſich daher unter der Erde an.

Von der Fliege Tſaltſalya, mit welcher Bruce ſeine Leſer durch ſein ganzes Werk verfolgt, ſpricht er beſonders in ſeinem naturhiſtoriſchen Anhange *) ſehr viel; aber weder ſeine Beſchreibung noch ſeine Zeichnung können den Naturforſcher befriedigen **). Derſelbe erwähnt auch kleiner ſchwarzer Scorpionen, die er im nördlichen Habeſſinien fand ***).

Die Flüſſe und Seen von Habeſſinien ſind ſehr fiſchreich †); aber die Reiſebeſchreiber ſagen uns nicht, welche Arten von Fiſchen hier gefunden werden. Sie nennen uns nur einen merkwürdigen Fiſch nämlich:

*) Im V. Bde. ſeiner Reiſebeſchreibung.

**) M. ſ. Blumenbachs Anmerkung dazu im V. B. S. 291.

***) Bruce, IV. B. S. 315.

†) Ludolf, L. I. C. 11. Bruce, III. B. S. 114. 160. 161.

Der Zitterfiſch, Zitteraal oder Drillfiſch (Gymnotus electricus. L.) findet ſich auch in den habeſſiniſchen Gewäſſern, und wird von den Habeſſiniern als ſpezifiſches Mittel gegen drei- und viertägige Fieber gebraucht. Die Kur iſt aber ſehr gewaltſam. Der Kranke wird nämlich auf ein Bret veſtgebunden, und dann legt man ihm jenen Fiſch lebendig auf den Leib, wodurch er die unerhörteſten Schmerzen leiden muß; aber auch ganz ſein Fieber verliert.

Dies iſt Alles, was ſich von Habeſſiniens Naturgeſchichte und Produkten aus den vorhandenen Nachrichten zuſammenklauben läßt. Es iſt ſehr wenig, aber doch genug, um zu beweiſen, welch eine reiche Aerndte der Naturforſcher hier zu hoffen hätte, und wie wenig Ritter Bruce auch in dieſem Punkte die hochgeſpannten Erwartungen des Publikums erfüllt hat, da er eine ſo dürftige Nachleſe aus einem ſo reichen, noch unbeſuchten Felde lieferte! —

Sechster Abſchnitt.

Geographiſche Beſchreibung der einzelnen Länder und Provinzen von Habeſſinien.

Nach der oben beſtimmten Ausdehnung welche Habeſſinien vormals hatte, begriff es mehrere unmittelbar und mittelbar unterworfene Königreiche und Landſchaften unter ſich, deren Zahl ſehr verſchieden angegeben wird, wovon die Urſache theils darinn liegt, weil Einige die groſſen Landſchaften in kleinere Theile zerſtükten, theils auch darinn daß Andre, Königreiche und Länder dazu rechneten, welche nie zu Habeſſinien gehörten, oder ſchon allzulange davon getrennt waren, oder welche nur mit dieſem Reich in gutem Vernehmen ſtanden.*)

*) So rechneten Einige 40. Andere 60 Landſchaften zu Habeſſinien. Ludolf. L. I. C. 3. — Godignus rechnet Adel, Damkali, Afchim

vor welchen ſie ſich nur mit der Flucht zu retten ſuchen, oder, wo dies nicht möglich iſt, trachten ſie ihre Feinde durch Wolken von Staub abzuhalten, die ſie ihnen in die Augen werfen.

Ein ganz unſchädliches, niedliches kleines Aeffchen, von bläulichter Farbe wird auch in Habeſſinien gefunden, und in ethiopiſcher Sprache Jonkeſe und in amhariſcher Guereza genannt.

Ferner gibt es von Gewild in den habeſſiniſchen Wäldern: Hirſche, Rehe, Gazellen, Stachelſchweine, wilde Schweine, wilde Ziegen, Zibetthiere, Haſen und Kaninchen*).

Was das Einhorn betrift, welches die portugieſiſchen Jeſuiten in Habeſſinien geſehen zu haben behaupten, ſo müſſen wir die Sache noch auf ſich beruhen laſſen. Es ſind Gründe für und wider die Exiſtenz dieſes ſonderbaren Thieres da. Mehrere Miſſionare verſichern in vollem Ernſte daſſelbe einzeln und in Haufen beiſammen geſehen zu haben, wiewohl es ſeiner Schüchternheit wegen ſich ſehr ſelten blikken läßt, indem es nur die einſamſten Gegenden der dichteſten Gehölze bewohnt. Einem der portugieſiſchen Jeſuiten wurde ſogar einmal ein junges Einhorn gebracht.

Ob dies, wie Ludolf vermuthet das Thier iſt, welches ſein Freund Gregorius in ethiopiſcher Sprache Arweharis nannte, und als ſtark und wild beſchrieb? — Ob es möglich iſt, daß die portugieſiſchen Jeſuiten welche

*) Bruce ſpricht auch (III. B. S. 103.) von einer wilden Ziege, Agazan genannt, die ſo groß iſt, wie ein Eſel. Sollte dies nicht eine Antelopen-Art ſeyn? — Von vierfüßigen Thieren in Habeſſinien nennt Bruce ferner: Den Klippdachs, Aſchkoko (Cavia capenſis) — Die Springmaus, Jerboa, Razzen und Mäuſe.

keine erfahrene Naturforſcher waren, eine Gazellen- oder Antelopen-Art, für das wunderſeltſame Einhorn anſahen? — Und ob Bruce's Machtſprüche die Behauptung mehrerer Jeſuiten, dieß Thier ſelbſt geſehen zu haben, umzuſtoſſen vermögend ſind? — Dieſe Frage will ich den Naturkündigern zur Unterſuchung überlaſſen.*)

An allerlei Geflügel, beſonders an Raubvögeln, Habichten, Geiern, Weihen, auch an Körnerfreſſenden Vögeln, vorzüglich an Tauben, auch an Schwalben hat dieſes Land einen groſſen Ueberfluß. Waſſervögel ſind ſeltener, und Gänſe giebt es hier gar nicht**).

Unter den habeſſiniſchen Vögeln bemerken wir vor andern:

Den Strauß, (Struthio Camelus L.) — Dieſe Vögel findet man beſonders häufiger in den Sandwüſten der Schangallaer, welche die nördliche Gränze von Habeſſinien ausmachen***).

Den Kaſuar (Struthio Caſuarius L.) habeſſiniſch Aba-Gunba — welcher Schlangen freſſen ſoll †) — verſezt Ludolf auch nach Habeſſinien††).

---

*) Ich habe ſchon in der Anmerkung zu S. 157. des 1. Thl. d. W. Mehreres hierüber geſagt.

**) Dem Abba Gregorius gefielen beſonders die in Habeſſinien unbekannten weichen Federbetten, die er in Deutſchland fand; die Gänſe ſchienen ihm daher ſehr ſchäzbare Thiere zu ſeyn. — Alvarez ſpricht (im 24. Kap.) von wilden Gänſen, wilden Enten und Krammetsvögeln, die er in Habeſſinien ſah.

***) Bruce, II. Band, S. 541.

†) Der Kaſuar frißt, ſo viel ich in Naturhiſtorikern finden konnte, keine Schlangen, und der Abba Gumba oder Erkum, deſſen Bruce (V. B. S. 172.) erwähnt, iſt kein Kaſuar, ſondern nach Blumenbachs Vermuthung Buceros abyſſineus — der habeſſiniſche Nashornvogel.

††) Ich finde ſonſt nirgends Erwähnung deſſelben in meinen habeſſiniſchen Schriftſtellern.

Den Ibis, (Tantalus Ibis L.) welchen die Habeſſinier Abu Hannes (Vater Johannes) nennen. Ein Vogel, der beſonders durch die Egypter berühmt geworden iſt*).

Den Pipi oder Marok, von welchem ſchon oben (im erſten Theile d. W. S. 160.) geſprochen worden. **).

Andre Schriftſteller erwähnen der Vögel Minga und Kurvanez, ohne ſie gehörig zu beſchreiben***).

Lobo nennt auch noch folgende Vögel, den Abagun †) — Kardinäle — weiſſe Nachtigallen und Rebhüner.

Bruce ſpricht ferner von Lämmergeiern, habeſſiniſch Niſſer Werk, (Vultur barbatus L.) — von den Raubvögeln, Niſſer Tokum (Falco coronatus L?) von Erdgeiern, Rachama (Vultur percnopterus L.) von Scheregring (Coracias abyſſinica) u. ſ. w. ††) — Auch von Perlhünern †††) — Tauben u. ſ. w.

Von Amphibien, Schlangen, und Inſekten — Plagen, mit welchen Habeſſinien mehr als zu viel heimgeſucht iſt — ſind vorzüglich folgende hier zu bemerken:

Das Krokodill (Lacerta Crocodilus) dieſer bekannte gefährliche Nilbewohner wird auch im Fluſſe Takazza gefunden, aber nicht im See Tzana*).

Der

*) M. ſ. Bruce's Beſchreibung, im V. B. 175. u. ff. —

**) Adhuc ſub judice lis. eſt. Abba Gregorius berichtete dem Ludolf aus eigener Erfahrung ebendaſſelbe, was oben Lobo von dieſem Vogel erzählt.

***) Le Grand in ſeinen Zuſätzen zu Lobo's Reiſebeſchreibung, I. B. S. 293.

†) Der Abba Gumba (I. Theil. S. 160.)

††) Im V. Band, S. 159. u. ff.

†††) Im III. Band, S. 383.

Der Angueg — der Schleuderſchwanz (Lacerta Caudiverbera. L.) eine groſſe häßliche Waſſer-Eidexe, die ſehr häufig in dieſem Lande gefunden wird*).

Von andern Eidexen-Arten gibt es viele und mancherlei in Habeſſinien. Bruce beſchreibt beſonders die Eidexe El Adda, die er in Atbara fand**).

Groſſe und kleine Schlangen verſchiedener Art, Vipern, Waſſerſchlangen u. ſ. w.

Von der Rieſenſchlange (Boa Conſtrictor. L.) ſpricht Bermudes***).

Abba Gregorius erzählte dem Ludolf von einer armlangen, braunen Schlange in Habeſſinien, die durch ihren giftigen Hauch Menſchen und Thiere tödet†).

Die Brillen- oder Rappenſchlange (Coluber Naja. L.) ſoll auch in Habeſſinien einheimiſch ſeyn††)

Auch die Hornſchlange (Coluber Ceraſtes. L.) findet ſich daſelbſt,†††) und noch eine Menge anderer Arten von Schlangen.

Schädlicher als alle Eidexen und Schlangen ſind die Heuſchrekken (Gryllus criſtatus. L.) welche in ungeheuern Haufen, wie eine ſchwarze Wetterwolke auf das Land herabfallen, und in dem ganzen Striche, auf den ſie ſich heißhungrig ſtürzen, Alles aufzehren, Kraut, Laub, Früchte, Baumrinde, ſo daß ihre Verwüſtungen auf mehrere Jahre hinaus wirken, und die ſchröklichſte Hungersnoth erzeugen.

---

*) M. ſ. die Beſchreibung des Abba Gregorius, bei Ludolf, L. I. C. 11.

**) Bruce, V. Band, S 197.

***) Beim La Croz. S. 199.

†) Ludolf, L. I. C. 13. Dies kann wenigſtens zur Entſchuldigung Lobo's dienen, über das was er S. 236. im I. Thl. d. W. erzählt.

††) Bermudes, am angeführten Orte.

†††) Bruce V. Band, S. 200. u. ff

ſe, die den Reiſenden in dieſem unwegſamen Lande oft ſehr zu Statten kömmt. — Ungereizt beleidigen dieſe Thiere nicht leicht den ruhigen Wanderer; doch iſt ihre Nähe immer unangenehm. — Die Habeſſinier zähmen die Elefanten nicht, welches überhaupt in Afrika nicht Sitte iſt.

Ein anders ungeheures vierfüſſiges Thier iſt das Fluß- oder Nilpferd, der Behemot, in ethiopiſcher Sprache Bihat, in amhariſcher, Gomari genannt, (Hippopotamus amphibius. L.) welches auſſer ſeinem Gewieher keine Aehnlichkeit mit dem Pferde hat. Dieſes dem Erdtheil Afrika eigenthümliche Thier lebt in Flüſſen und auf dem Lande; frißt zwar nur Pflanzennahrung, iſt aber dem Menſchen ſehr gefährlich; doch kann es durch Feuer ohne Mühe verjagt werden. Es findet ſich im Nil und im See Tzana, auf welchem es die Schiffahrt ſehr unſicher macht, indem es oft die Kähne umſtürzt, und die Menſchen umbringt*).

Ein anders nicht minder gefährliches groſſes wildes Thier iſt das Nashorn oder Rhinozeros, welches auch ſeine Nahrung aus dem Pflanzenreiche zieht, und ſo wie der Elefant Laub und Baumzweige frißt**).

Es giebt in Habeſſinien eigne Leute, welche Jagd auf dieſes Thier machen, und ſein Fleiſch ſpeiſen; aus ſeiner dikken Haut werden Schilde gemacht.

Die Dſchiraffe, der Kameelparder (Giraffa Camelopardalis. L.) arabiſch زرافة (Surafa) habeßiniſch Schiratäkäzin, das heißt: Dünnſchwanz — ***) iſt ebenfalls ein Pflanzenfreſſendes, ſonderbar ge-

*) Man ſehe beſonders Sparrmann's Nachrichten von dieſem Thiere, in ſeiner intereſſanten Reiſebeſchreibung.

**) Hierüber kann auſſer Sparrmann, auch Bruce im V. B. und Blumenbach in den Anmerkungen dazu nachgeleſen werden.

***) Bruce (II. B. S. 623.) überſetzt jenen Namen Langſchwanz.

ſtaltetes Thier, nämlich es iſt vorne ungleich höher als hinten, und hat einen ſehr langen Kameelshals *). Uebrigens iſt dies Thier ſehr gutartig.

Auch das Zebra oder Zekora (Equus Zebra. L.) gehört zu den wilden Thieren, die ihre Nahrung im Pflanzenreiche ſuchen. Dieſer ſchön geſtreifte wilde Eſel zeichnet ſich durch ſeine herrliche Geſtalt aus. Schade, daß man ihn nicht zähmen kann! —

Unter den in Habeſſinien ſo zahlreichen fleiſchfreſſenden Raubthieren ſteht billig der Löwe oben an. Er iſt zu bekannt, als daß ich ihn hier umſtändlicher beſchreiben ſollte. Die Habeſſinier ziehen bisweilen junge Löwen auf, und zähmen ſie, aber es iſt ihnen doch nicht immer zu trauen.

Leoparden, Panterthiere und Hyänen richten oft in dieſem Lande groſſe Verwüſtungen an, und machen die Wälder unſicher **).

Schakalle, Füchſe und kleine Wölfe gibt es auch; aber keine Bären ***).

Auſſer dieſen Raubthieren nährt Habeſſinien eine ungeheure Menge groſſer und kleiner Affen und Pavianen von mancherlei Arten. Sie leben meiſt in groſſen Haufen beiſammen, und verwüſten gemeinſchaftlich die Felder und Gärten mit einander. Sie freſſen auch Würmer und Ameiſen, die ſie ſehr gierig aufſuchen. — Dieſe Heere von Affen würden bei ihrer ſtarken Vermehrung ganz Habeſſinien bald aufzehren, wenn ſie ſelbſt nicht ſo häufig eine Beute der Raubthiere würden

*) Was Ludolf von der ungeheuern Gröſſe der Dſchiraffe ſagt, iſt Uebertreibung ſeiner Berichtgeber.

**) Tiger giebt es in Habeſſinien, ſo wie in ganz Afrika nicht.

***) Bruce beſchreibt auch (V. B. S. 152.) einen habeſſiniſchen Fuchs den er den geſtiefelten nennt.

vor welchen ſie ſich nur mit der Flucht zu retten ſuchen, oder, wo dies nicht möglich iſt, trachten ſie ihre Feinde durch Wolken von Staub abzuhalten, die ſie ihnen in die Augen werfen.

Ein ganz unſchädliches, niedliches kleines Aeffchen, von bläulichter Farbe wird auch in Habeſſinien gefunden, und in ethiopiſcher Sprache Jonkeſe und in amhariſcher Guereza genannt.

Ferner gibt es von Gewild in den habeſſiniſchen Wäldern: Hirſche, Rehe, Gazellen, Stachelſchweine, wilde Schweine, wilde Ziegen, Ziberthiere, Haſen und Kaninchen*).

Was das Einhorn betrift, welches die portugieſiſchen Jeſuiten in Habeſſinien geſehen zu haben behaupten, ſo müſſen wir die Sache noch auf ſich beruhen laſſen. Es ſind Gründe für und wider die Exiſtenz dieſes ſonderbaren Thieres da. Mehrere Miſſionare verſichern in vollem Ernſte daſſelbe einzeln und in Haufen beiſammen geſehen zu haben, wiewohl es ſeiner Schüchternheit wegen ſich ſehr ſelten blikken läßt, indem es nur die einſamſten Gegenden der dichteſten Gehölze bewohnt. Einem der portugieſiſchen Jeſuiten wurde ſogar einmal ein junges Einhorn gebracht.

Ob dies, wie Ludolf vermuthet das Thier iſt, welches ſein Freund Gregorius in ethiopiſcher Sprache Arweharis nannte, und als ſtark und wild beſchrieb? — Ob es möglich iſt, daß die portugieſiſchen Jeſuiten welche

*) Bruce ſpricht auch (III. B. S. 103.) von einer wilden Ziege, Agazan genannt, die ſo groß iſt, wie ein Eſel. Sollte dies nicht eine Antelopen-Art ſeyn? — Von vierfüßigen Thieren in Habeſſinien nennt Bruce ferner: Den Klippdachs, Aſchkoko (Cavia capenſis) — Die Springmaus, Jerboa, Razzen und Mäuſe.

keine erfahrene Naturforſcher waren, eine Gazellen- oder Antelopen-Art, für das wunderſeltſame Einhorn anſahen? — Und ob Bruce's Machtſprüche die Behauptung mehrerer Jeſuiten, dieß Thier ſelbſt geſehen zu haben, umzuſtoſſen vermögend ſind? — Dieſe Frage will ich den Naturkündigern zur Unterſuchung überlaſſen.*)

An allerlei Geflügel, beſonders an Raubvögeln, Habichten, Geiern, Weihen, auch an Körnerfreſſenden Vögeln, vorzüglich an Tauben, auch an Schwalben hat dieſes Land einen groſſen Ueberfluß. Waſſervögel ſind ſeltener, und Gänſe giebt es hier gar nicht**).

Unter den habeſſiniſchen Vögeln bemerken wir vor andern:

Den Strauß, (Struthio Camelus L.) — Dieſe Vögel findet man beſonders häufiger in den Sandwüſten der Schangallaer, welche die nördliche Gränze von Habeſſinien ausmachen***).

Den Kaſuar (Struthio Caſuarius L.) habeſſiniſch Aba-Gunba — welcher Schlangen freſſen ſoll †) — verſezt Ludolf auch nach Habeſſinien††).

---

*) Ich habe ſchon in der Anmerkung zu S. 157. des 1. Thl. d. W. Mehreres hierüber geſagt.

**) Dem Abba Gregorius gefielen beſonders die in Habeſſinien unbekannten weichen Federbetten, die er in Deutſchland fand; die Gänſe ſchienen ihm daher ſehr ſchäzbare Thiere zu ſeyn. — Alvarez ſpricht (im 24. Kap.) von wilden Gänſen, wilden Enten und Krammetsvögeln, die er in Habeſſinien ſah.

***) Bruce, II. Band, S. 541.

†) Der Kaſuar frißt, ſo viel ich in Naturhiſtorikern finden konnte, keine Schlangen, und der Abba Gumba oder Arkum, deſſen Bruce (V. B. S. 172.) erwähnt, iſt kein Kaſuar, ſondern nach Blumenbachs Vermuthung Buceros abyſſineus — der habeſſiniſche Nashornvogel.

††) Ich finde ſonſt nirgends Erwähnung deſſelben in meinen habeſſiniſchen Schriftſtellern.

vor welchen ſie ſich nur mit der Flucht zu retten ſuchen, oder, wo dies nicht möglich iſt, trachten ſie ihre Feinde durch Wolken von Staub abzuhalten, die ſie ihnen in die Augen werfen.

Ein ganz unſchädliches, niedliches kleines Aeffchen, von bläulichter Farbe wird auch in Habeſſinien gefunden, und in ethiopiſcher Sprache **Jonkeſe** und in amhariſcher **Guereza** genannt.

Ferner gibt es von Gewild in den habeſſiniſchen Wäldern: **Hirſche, Rehe, Gazellen, Stachelſchweine, wilde Schweine, wilde Ziegen, Ziberthiere, Haſen** und **Kaninchen***).

Was das Einhorn betrift, welches die portugieſiſchen Jeſuiten in Habeſſinien geſehen zu haben behaupten, ſo müſſen wir die Sache noch auf ſich beruhen laſſen. Es ſind Gründe für und wider die Exiſtenz dieſes ſonderbaren Thieres da. Mehrere Miſſionare verſichern in vollem Ernſte daſſelbe einzeln und in Haufen beiſammen geſehen zu haben, wiewohl es ſeiner Schüchternheit wegen ſich ſehr ſelten blikken läßt, indem es nur die einſamſten Gegenden der dichteſten Gehölze bewohnt. Einem der portugieſiſchen Jeſuiten wurde ſogar einmal ein junges Einhorn gebracht.

Ob dies, wie **Ludolf** vermuthet das Thier iſt, welches ſein Freund **Gregorius** in ethiopiſcher Sprache **Arweharis** nannte, und als ſtark und wild beſchrieb? — Ob es möglich iſt, daß die portugieſiſchen Jeſuiten welche

---

*) Bruce ſpricht auch (III. B. S. 103.) von einer wilden Ziege, **Agazan** genannt, die ſo groß iſt, wie ein Eſel. Sollte dies nicht eine Antelopen-Art ſeyn? — Von vierfüßigen Thieren in Habeſſinien nennt Bruce ferner: Den **Klippdachs, Aſchkoko** (Cavia capenſis) — Die Springmaus, **Jerboa**, Razzen und Mäuſe.

keine erfahrene Naturforſcher waren, eine Gazellen- oder Antelopen-Art, für das wunderſeltſame Einhorn anſahen? — Und ob Bruce's Machtſprüche die Behauptung mehrerer Jeſuiten, dieß Thier ſelbſt geſehen zu haben, umzuſtoſſen vermögend ſind? — Dieſe Frage will ich den Naturkündigern zur Unterſuchung überlaſſen.*)

An allerlei Geflügel, beſonders an Raubvögeln, Habichten, Geiern, Weihen, auch an Körnerfreſſenden Vögeln, vorzüglich an Tauben, auch an Schwalben hat dieſes Land einen groſſen Ueberfluß. Waſſervögel ſind ſeltener, und Gänſe giebt es hier gar nicht**).

Unter den habeſſiniſchen Vögeln bemerken wir vor andern:

Den Strauß, (Struthio Camelus L.) — Dieſe Vögel findet man beſonders häufiger in den Sandwüſten der Schangallaer, welche die nördliche Gränze von Habeſſinien ausmachen***).

Den Kaſuar (Struthio Caſuarius L.) habeſſiniſch Aba-Gunba — welcher Schlangen freſſen ſoll †) — verſezt Ludolf auch nach Habeſſinien††).

---

*) Ich habe ſchon in der Anmerkung zu S. 157. des 1. Thl. d. W. Mehreres hierüber geſagt.

**) Dem Abba Gregorius gefielen beſonders die in Habeſſinien unbekannten weichen Federbetten, die er in Deutſchland fand; die Gänſe ſchienen ihm daher ſehr ſchätzbare Thiere zu ſeyn. — Alvarez ſpricht (im 24. Kap.) von wilden Gänſen, wilden Enten und Krammetsvögeln, die er in Habeſſinien ſah.

***) Bruce, II. Band, S. 541.

†) Der Kaſuar frißt, ſo viel ich in Naturhiſtorikern finden konnte, keine Schlangen, und der Abba Gumba oder Ekkum, deſſen Bruce (V. B. S. 172.) erwähnt, iſt kein Kaſuar, ſondern nach Blumenbachs Vermuthung Buceros abyſſineus — der habeſſiniſche Nashornvogel.

††) Ich finde ſonſt nirgends Erwähnung deſſelben in meinen habeſſiniſchen Schriftſtellern.

Den Ibis, (Tantalus Ibis L.) welchen die Habeſſinier Abu Hannes (Vater Johannes) nennen. Ein Vogel, der beſonders durch die Egypter berühmt geworden iſt*).

Den Pipi oder Marok, von welchem ſchon oben (im erſten Theile d. W. S. 160.) geſprochen worden. **).

Andre Schriftſteller erwähnen der Vögel Minga und Kurvanez, ohne ſie gehörig zu beſchreiben***).

Lobo nennt auch noch folgende Vögel, den Abagun †) — Kardinale — weiſſe Nachtigallen und Rebhüner.

Bruce ſpricht ferner von Lämmergeiern, habeſſiniſch Niſſer Werk, (Vultur barbatus L.) — von den Raubvögeln, Niſſer Tokum (Falco coronatus L?) von Erdgeiern, Rachama (Vultur percnopterus L.) von Scheregring (Coracias abyſſinica) u. ſ. w. ††) — Auch von Perlhünern †††) — Tauben u. ſ. w.

Von Amphibien, Schlangen, und Inſekten — Plagen, mit welchen Habeſſinien mehr als zu viel heimgeſucht iſt — ſind vorzüglich folgende hier zu bemerken:

Das Krokodill (Lacerta Crocodilus) dieſer bekannte gefährliche Nilbewohner wird auch im Fluſſe Takazza gefunden, aber nicht im See Tzana*).

Der

*) M. ſ. Bruce's Beſchreibung, im V. B. 175. u. ff. —

**) Adhuc ſub judice lis. eſt. Abba Gregorius berichtete dem Ludolf aus eigener Erfahrung ebendaſſelbe, was oben Lobo von dieſem Vogel erzählt.

***) Le Grand in ſeinen Zuſätzen zu Lobo's Reiſebeſchreibung, I. B. S. 293.

†) Der Abba Gumba (I. Theil. S. 160.)

††) Im V. Band, S. 159. u. ff.

†††) Im III. Band, S. 383.

Der Angueg — der Schleuderſchwanz (Lacerta Caudiverbera. L.) eine groſſe häßliche Waſſer-Eidexe, die ſehr häufig in dieſem Lande gefunden wird *).

Von andern Eidexen-Arten gibt es viele und mancherlei in Habeſſinien. Bruce beſchreibt beſonders die Eidexe El Adda, die er in Atbara fand **).

Groſſe und kleine Schlangen verſchiedener Art, Vipern, Waſſerſchlangen u. ſ. w.

Von der Rieſenſchlange (Boa Conſtrictor. L.) ſpricht Bermudes ***).

Abba Gregorius erzählte dem Ludolf von einer armlangen, braunen Schlange in Habeſſinien, die durch ihren giftigen Hauch Menſchen und Thiere tödet †).

Die Brillen- oder Rappenſchlange (Coluber Naja. L.) ſoll auch in Habeſſinien einheimiſch ſeyn ††)

Auch die Hornſchlange (Coluber Ceraſtes. L.) findet ſich daſelbſt, †††) und noch eine Menge anderer Arten von Schlangen.

Schädlicher als alle Eidexen und Schlangen ſind die Heuſchrekken (Gryllus criſtatus. L.) welche in ungeheuern Haufen, wie eine ſchwarze Wetterwolke auf das Land herabfallen, und in dem ganzen Striche, auf den ſie ſich heißhungrig ſtürzen, Alles aufzehren, Kraut, Laub, Früchte, Baumrinde, ſo daß ihre Verwüſtungen auf mehrere Jahre hinaus wirken, und die ſchröklichſte Hungersnoth erzeugen.

---

*) M. ſ. die Beſchreibung des Abba Gregorius, bei Ludolf, L. I. C. 11.

**) Bruce, V. Band, S 197.

***) Beim La Croz. S. 199.

†) Ludolf, L. I. C. 13. Dies kann wenigſtens zur Entſchuldigung Lobo's dienen, über das was er S. 236. im I. Thl. d. W. erzählt.

††) Bermudes, am angeführten Orte.

†††) Bruce V. Band, S. 200. u. ff

Ameiſen giebt es auch in Menge, beſonders von dreierlei Arten, deren die größte von den Habeſſiniern Gundan genannt wird. (wahrſcheinlich die Vagvaguen, Tercues fatalis. L.) Dieſe ziehen in groſſen Heeren in gewiſſer Ordnung umher, und freſſen Alles auf; Die zweiten von mittlerer Gattung, werden die Knechte der Gundan genannt; ſie ſind kleiner als erſtere und ſammeln ſich Vorrath in ihre Löcher, welches die erſteren nicht thun. (Dies ſcheinen bauende Vagvagum zu ſeyn.) Die kleinſten Ameiſen heiſſen Tzatzuke.

Die nüzlichen Inſekten die Bienen, ſind in dieſem Lande ſo häufig, daß ſie die Habeſſinier in groſſem Ueberfluſſe mit Honig und Wachs verſehen. Die habeſſiniſchen Bienen ſind aber von den unſrigen verſchieden; ſie ſind kleiner, ſchwarz, haben keinen Stachel, und bauen ſich daher unter der Erde an.

Von der Fliege Tſaltſalya, mit welcher Bruce ſeine Leſer durch ſein ganzes Werk verfolgt, ſpricht er beſonders in ſeinem naturhiſtoriſchen Anhange *) ſehr viel; aber weder ſeine Beſchreibung noch ſeine Zeichnung können den Naturforſcher befriedigen **). Derſelbe erwähnt auch kleiner ſchwarzer Scorpionen, die er im nördlichen Habeſſinien fand ***).

Die Flüſſe und Seen von Habeſſinien ſind ſehr fiſchreich †); aber die Reiſebeſchreiber ſagen uns nicht, welche Arten von Fiſchen hier gefunden werden. Sie nennen uns nur einen merkwürdigen Fiſch nämlich:

*) Im V. Bde. ſeiner Reiſebeſchreibung.

**) M. ſ. Blumenbachs Anmerkung dazu im V. B. S. 291.

***) Bruce, IV. B. S. 315.

†) Ludolf, L. I. C. 11. Bruce, III. B. S. 114. 160. 161.

Der Zitterfiſch, Zitteraal oder Drillfiſch (Gymnotus electricus. L.) findet ſich auch in den habeſſiniſchen Gewäſſern, und wird von den Habeſſiniern als ſpezifiſches Mittel gegen drei- und viertägige Fieber gebraucht. Die Kur iſt aber ſehr gewaltſam. Der Kranke wird nämlich auf ein Bret veſtgebunden, und dann legt man ihm jenen Fiſch lebendig auf den Leib, wodurch er die unerhörteſten Schmerzen leiden muß; aber auch ganz ſein Fieber verliert.

Dies iſt Alles, was ſich von Habeſſiniens Naturgeſchichte und Produkten aus den vorhandenen Nachrichten zuſammenklauben läßt. Es iſt ſehr wenig, aber doch genug, um zu beweiſen, welch eine reiche Aerndte der Naturforſcher hier zu hoffen hätte, und wie wenig Ritter Bruce auch in dieſem Punkte die hochgeſpannten Erwartungen des Publikums erfüllt hat, da er eine ſo dürftige Nachleſe aus einem ſo reichen, noch unbeſuchten Felde lieferte! —

Sechster Abſchnitt.

Geographiſche Beſchreibung der einzelnen Länder und Provinzen von Habeſſinien.

Nach der oben beſtimmten Ausdehnung welche Habeſſinien vormals hatte, begriff es mehrere unmittelbar und mittelbar unterworfene Königreiche und Landſchaften unter ſich, deren Zahl ſehr verſchieden angegeben wird, wovon die Urſache theils darinn liegt, weil Einige die groſſen Landſchaften in kleinere Theile zerſtükten, theils auch darinn daß Andre, Königreiche und Länder dazu rechneten, welche nie zu Habeſſinien gehörten, oder ſchon allzulange davon getrennt waren, oder welche nur mit dieſem Reich in gutem Vernehmen ſtanden.*)

*) So rechneten Einige 40. Andere 60 Landſchaften zu Habeſſinien. Ludolf. L. I. C. 3. — Godignus rechnet Adel, Dankali, Aſchim

Nach Angabe ſeines habeſſiniſchen Freundes des oft-erwähnten Abba Gregorius zählt Ludolf dreiſſig groſſe Landſchaften, welche meiſt auch den Titel Königreiche führten, und ſechs kleinere Landſchaften, die unter beſondern Statthaltern ſtanden,*) und welche alle vormals zum habeſſiniſchen Reiche gehörten**).

Ludolf nennt uns die dreiſſig groſſen Landſchaften und Königreiche in alfabetiſcher Ordnung:

1. Ambara. 2. Angot. 3. Bagemder. 4. Bali. 5. Bizamo. 6. Bugna. 7. Cambat. 8. Connt. 9. Damot. 10. Dawaro. 11. Dembea. 12. Enarja. 13. Fatagar. 14. Gafat. 15. Gajghe. 16. Gann. 17. Ganz. 18. Gedm. 19. Gojam. 20. Gombo. 21. Gonga. 22. Guraghe. 23. Jfat. 24. Samen. 25. Set. 26. Sewa oder Schoa. 27. Schat. 28. Tigre. 29. Walaka. 30. Wed.

Die ſechs kleineren einzelnen Statthalterſchaften ſind:

1. Emfras. 2. Mázága. 3. Mugar. 4. Tzágáde. 5. Wágára. 6. Wálkaſit.

Wir wollen nun alle dieſe gröſſeren und kleineren Landſchaften nach Ludolfs Abtheilung und nach ſeiner Karte, verglichen mit der Bruceſchen, in der Ordnung wie ſie von Norden nach Süden liegen, kurz beſchreiben***).

---

dſchiro, Fazuklo u. ſ. w. zu Habeſſinien, welche Länder doch nie dazu gehörten. (Ludolf. Comment. p. 85. ſq.)

*) Die groſſen Statthalterſchaften oder Vizekönigreiche werden Mengheſt — die kleineren oder Diſtrikte Schumet genannt, von Schum Landvogt.

**) Hierinn ſtimmt Bruce meiſt mit Ludolf überein.

***) Ich lege Ludolf's Karte und 2tes Kapitel ſeines Werks hiebei zum Grund, benüzze aber auch alle andre Schriftſteller dazu: — Was kein beſonders Zitat hat, iſt aus Ludolf genommen.

1. Die Landſchaft Mazaga oder Mäzäga *) macht den nördlichſten Theil von Habeſſinien aus, ſie liegt am Takazza, und ſtößt oſtwärts an Tigre.

Dieſe Landſchaft wird von Schangallaern, **) einer Negernazion bewohnt, welche zwar unabhängig von Habeſſinien iſt, aber ſich gefallen laſſen muß, daß die habeſſiniſchen Monarchen und Statthalter von Zeit zu Zeit Menſchenjagden auf ihre Koſten anſtellen, ihr Land verheeren und ihre Kinder als Sklaven wegſchleppen ***).

In dem öſtlichen Theile dieſes Landſtriches iſt zu bemerken.

Berkuhm, ein groſſer Wohnort der Schangallaer am Fluſſe Mareb.

Zu dieſem Lande der Schangallaer gehört auch die Landſchaft Terkin oder Derkin (nach Bruces Karte) zwiſchen den Flüſſen Arbara (Takazze) und Mareb. Nordöſtlich davon wohnen die Takas oder Takaer ein Hirtenvolk.

Zu der Landſchaft Mazaga konnte auch die Landſchaft Arbara gerechnet werden, welche weſtlicher liegt und unter einem arabiſchen Scheik ſteht †.

*) Dies iſt eigentlich kein geographiſcher Name; denn Mazaga bedeutet in der habeſſiniſchen Sprache: eine fette, ſchwarze, lokkere Erde, und die Habeſſinier geben dem ganzen Lande der Schangallaer dieſen Namen, weil es einen ſolchen Boden hat, der aber zum Getreidebau untauglich iſt; auch nennen ſie es die Kolla. Das Klima iſt unbeſchreiblich heiß. (Bruce, II. B. S. 542. u. 559. IV. B. S. 329. u. 330.

**) M. ſ. Bruce's ausführliche Nachrichten von dieſem Volke, im II. B. S. 433. 539. 543. u. ff.

***) Bruce am angef. Orte.

†) Nach Bruce, IV. B. S. 353. u. ff. Seine Karte ſtimmt nicht mit ſeiner Angabe der Breite von Teawa überein. Nach Ludolfs

Der Hauptort ist:

Teamma (14°. 2′. 4″. N. B.) Die Residenz des Theils; ein elender Ort, mit etwa 1200. armseligen Einwohnern, arabischer Abkunft; die Besatzung desselben und Leibwache des Regenten besteht aus 25. Reutern.

2. Die grosse Landschaft Tigre oder Tegre, ein Vizekönigreich, deren Regent von grossem Ansehen ist, und Tigre-Makuennen genannt wird, wodurch die portugiesischen Jesuiten aus Unkunde der Sprache verleitet wurden, der ganzen Statthalterschaft irriger Weise den Namen Tigremahon zu geben.

Diese grosse Landschaft strekt sich in einer Länge von achtzig deutschen Meilen, von der Nordgränze Habessiniens bis zum Reiche Dankali hinab, längs dem rothen Meere hin, dessen Küste — die Küste Habesch (nicht Aber) genannt — vormals auch dazu gehörte.

Sie ist sehr gebirgig; dennoch ist der Boden sehr fruchtbar und ergiebig; was aber den natürlichen Reichthum derselben noch weit erhöht, ist der Handel, der durch diese Provinz zwischen Habessinien und Arabien und Indien mittels des Hafens Arkiko getrieben wird. Dies vergrössert auch die Macht und das Ansehn des Statthalters von Tigre, welcher diesen wichtigen Handel in seiner Gewalt hat.

Der Statthalter oder Vizekönig von Tigre behauptet auch den ersten Rang unter den Statthaltern und Vasallen des habessinischen Monarchen.

Die einzelnen Provinzen dieser grossen Landschaft sind *): —

1.) Abargale, an der Gränze von Dembea.

Karte gränzt Atbara an Tigre; der Name des Landes fehlt auf der Bruceschen.

*) Nach Ludolf's Anleitung in alphabetischer Ordnung.

2.) Akſum, oſtwärts von Sire, im nördlichen Theile von Tigre. Hier iſt:

Akſum oder Axum (von den Portugieſen irrig Chaxume genannt) die ehemalige anſehnliche Hauptſtadt von ganz Habeſſinien, die aber jezt groſſen Theils ganz verfallen iſt, doch zeigen noch ihre Ruinen, daß ſie vormals eine prächtige Stadt war *) — Dieſe Stadt iſt ſehr alt. Bruce wähnt (I. B. S. 424.) ſie ſei ſchon zu den Zeiten Abrahams von den Kuſchiten (die er zu den Ureinwohnern Habeſſiniens macht) erbaut worden. Dieſe Vermuthung iſt aber ganz ohne hiſtoriſchen Grund. Wahrſcheinlich iſt Axum ſpäter, vielleicht von den aus Arabien eingewanderten Hamjariten (Hameriten) die von den alten Schriftſtellern auch Axumiten genannt werden, gegründet worden. Gewiſſes kann wol hierüber nichts geſagt werden.

Wahrſcheinlich gehören auch folgende beide Orte zu dieſem Diſtrikt:

1.) Adowa, die Hauptſtadt von Tigre, in einer mit Bergen eingefaßten Ebene; die Häuſer ſind von Bruchſteinen. Die Dächer kegelförmig mit einer Art Rietgras gedekt. Hier iſt eine wichtige Manufaktur von grobem Baumwollzeug **).

2.) Fremona, der ehmalige Hauptort der Jeſuiten, ein von ihnen beveſtigter Platz, der jezt ſehr im Verfall iſt ***).

3.) Adet. (Dieſer Name findet ſich weder auf Ludolf's noch Bruce's Karte.

4.) Aſa Mäkuonen. (desgleichen)

5.) Agamſa. Südöſtlich von Akſum, mit einem Orte gleiches Namens.

6.) Amba Sänet, ſüdlich von vorigem, mit einem gleichnamigen Hauptorte.

7.) Bora, öſtlich von Abargale, an der Gränze von Begember.

---

*) Bruce, III. B. S. 128.

**) Ebend. S. 117.

***) Ebend. S. 125.

8.) Ober-Bura, der nördliche und

9.) Unter-Bura, der ſüdliche Diſtrikt Bura oder Bur, welche beide nicht weit von dem Meere liegen und an Dankali gränzen.

10.) Betá-Abba-Garima. (Findet ſich nicht auf den Karten.) — Bruce erwähnt eines Kloſters Namens Bet Abba Garima, welches eines der berühmteſten Klöſter in Habeſſinien iſt, 9 (engl.) Meilen von Adowa nordöſtlich liegt und ehmals einem habeſſiniſchen Könige zur Reſidenz diente *). Wahrſcheinlich iſt dies der Hauptort jenes Diſtrikts.

11.) Doba oder Dobas, im ſüdlichen Theile von Tigre. Dobas iſt der Name eines heidniſchen nomadiſchen Stammes **).

12.) Enderta, im ſüdöſtlichen Theile von Tigre, gränzt an die Azabs und Dobas ***). — Der Name findet ſich nicht auf den Karten.

13.) Gáralta. (Findet ſich nicht auf den Karten.)

14.) Hazáraj. (desgleichen)

15.) Memberta. (Auch nicht.)

16.) Nader. (Auch nicht.)

17.) Sáhart, ſüdlich von Temben, mit dem Hauptorte gleiches Namens.

28.) Sálawa (auf Bruce's Karte: Salao) ſüdlich von Abargale.

19.) Sánafe, an den Gränzen von Dankali, mit einem Orte gleiches Namens.

---

*) Bruce, III. B. S. 122. wo er auch ſagt, man habe daher ehmals irrig den Namen Germe als den der Hauptſtadt von Habeſſinien angegeben.

**) Bruce, II. B. S. 639.

***) Ebendaſelbſt, und III. B. S. 249.

20.) **Sire**, der nordweſtliche Theil von Tigre, zwiſchen Akſum und dem Takazze, iſt ungefähr 6 deutſche Meilen lang, und eben ſo breit; eine ſehr fruchtbare Landſchaft, die ehmals eine eigene Statthalterſchaft ausmachte; dann zu Tigre geſchlagen wurde; zu Bruce's Zeit aber wieder zu dem Rang einer Statthalterſchaft erhoben wurde.

Die Hauptſtadt iſt:

Sire (14°. 4′. 35″. N. B. 38°. 0′. 15″. O. L. von Greenwich) liegt in der Geſtalt eines halben Mondes am Rande eines ſteilen engen Thals, iſt groß, und liefert Baumwollenzeuge *).

21.) **Täderär**, ſüdlich von Doba, mit einem gleichnamigen Hauptorte.

Nach Bruce's Karte liegt ſüdweſtlich von dieſer Provinz Täderär.

Dofarſe, nach Alvarez **) eine beträchtliche Stadt, welche gegen 1000 Familien in ſich ſchließt, eine Kirche und mehr als hundert Mönche und Nonnen hat, die aber nicht beiſammen in Klöſtern, ſondern zerſtreut in Bürgershäuſern wohnen.

22.) **Tämben** oder **Temben**, nördlich von Sahart, in der Mitte von Tigre.

23.) **Tarat.** (Fehlt auf den Karten)

24.) **Tzäma.** (Ebenfalls)

25.) **Tzeran**, ſüdöſtlich von Temben. (Hier wohnen Agaus, welche Tzeras-Agaus genannt werden.)

26.) **Wag**, (findet ſich nicht auf den Karten.)

27. **Wairat**, ſüdöſtlich von Bora, mit einem Orte gleiches Namens.

Hiebei iſt (nach Ludolf) anzumerken, daß dieſe ein-

*) Bruce, II. B. S. 452. III. B. S. 117. 151. 250.

**) Im 49ſten Kapitel, Seite 125. der franz. Ueberſezzung.

zelnen Landſchaften nicht alle eigene Statthalter oder Landvögte (Schum) ſondern mehrere ſtehen oft unter einem Schum.

Ferner gehört zu Tigre:

Die Statthalterſchaft Midra-Bahr (d. H. Seeland, oder Land am Meer.)

welche den Küſtenſtrich begreift, wozu ehmals die von den Türken jezt beſezten Plätze Arkiko und Maſſuah gehörten. Der Statthalter dieſer Landſchaft führt den Namen Bahr Nagaſch, d. h. Befehlshaber des Meers *). — Sein Gebiet beſteht aus folgenden Diſtrikten:

1. Bákla — Nach Ludolfs Karte iſt dies der Name eines umherziehenden Hirtenvolks, das nördlich von Midrabahr ſeine Wohnplätze hat.

2.) Egála (findet ſich nicht auf den Karten **).

3.) Hamaſen — ein kleiner Diſtrikt, ein Volk und ein Ort, nordweſtlich von Arkiko ***).

4.) Marjan — ein kleiner Diſtrikt und Ort oder Kloſter ſüdwärts von Hamaſen.

5.) Márata — fehlt auf den Karten.

6. Sárawe — (nach Bruce's Karte) nordweſtlich von Tigre. — Dieſe Landſchaft ſoll die beſten Pferde in Habeſſinien haben †).

7.) Zángären — fehlt auf den Karten.

---

*) Die Portugieſen hielten den Namen Bahrnagaſch (den ſie Barnagas ſchrieben) für den Namen des Landes. Doch Alvarez wußte ſchon, daß es Titel des Statthalters iſt.

**) Auf Ludolf's Karte finde ich dieſen Namen im ſüdweſtlichen Theile von Tigre.

***) Bruce, II. B. 528.

†) *Poncet*, Lettres édif. T. III. p. 354.

Bruce ſagt *): — Das Gebiet des Bahrnagaſch beſteht aus einem langen Streifen längs dem rothen Meere hin, der aber nur ſchmal, und nirgends über 9. deutſche Meilen breit iſt. Der nördliche Theil deſſelben heißt Habab, oder das Land der Agaazi, d. i. der Hirten.

Auf den Gränzgebirgen und in den Ebenen gegen Arkiko hin wohnen die ſchwarzen Völker Schiho und Hazorta. Dieſer Strich Landes wird Samhar genannt, und derjenige Theil deſſelben, den die Hazorta bewohnen heist Hadaſſa **).

Auf dieſer Gränze, zwiſchen Arkiko und Dixan erhebt der hohe Berg Taranta ſein Haupt.

In dem eigentlichen Gebiete des Bahrnagaſch ſind folgende Oerter zu bemerken:

(1) Dobarwa, die Hauptſtadt und ehmalige Reſidenz des Bahrnagaſch liegt am Fluſſe Mareb, welcher hier dieſes Gebiet von Tigre ſcheidet. Sie iſt der Schlüſſel von der Provinz Tigre und dem Hochlande von Habeſſinien ***). Dieſe Stadt hat ungefähr 2. Stunden im Umfang; ſie iſt in die obere und untere Stadt abgetheilt, hat lauter ſteinerne Häuſer, mit flachen Dächern und iſt die Hauptniederlage der Waaren, die vom rothen Meere her nach Habeſſinien gebracht werden †). Jetzt iſt dieſe Stadt an den Naib von Maſſuah verpachtet.

(2) Dixan (14° 57′. 55″. N. B. 7° 30′. L. von Greenwich) eine Stadt auf einem Hügel, der die Geſtalt eines Zukkerhuts hat, und rings um von einem tiefen Thale, wie von einem Graben umgeben iſt. Ein ſchneckenförmig gekrümter Weg führt hinauf. Dieſe Lage macht den Ort ſehr veſt.

---

*) Bruce, III. B. S. 242.

**) Derſelbe, III. B. S. 72.

***) Derſelbe, II. B. S. 207.

†) *Poncet*, p. 355.

Daher wiederſetzten ſich die Einwohner dem Statthalter von Tigre Ras Michael *), wurden aber durch den Mangel an Waſſer bezwungen und ausgerottet. Ras Michael verpachtete hierauf dieſe Stadt mit ihrem anſehnlichen Diſtrikte und mehreren Dörfern dem Naib von Maſſuah. — Die Stadt ſelbſt wird in die obere und untere Stadt eingetheilt; jene wird von Muhammedanern, die von dem Naib abhängen, der in derſelben einen Statthalter hat; dieſe von Chriſten bewohnt, die unter einem eigenen Statthalter ſtehen, welcher zugleich der Zolleinnehmer des Vizekönigs von Tigre iſt. An dieſem Orte wird ein ſtarker Handel beſonders auch mit Sklaven getrieben; die zum Theil aus geſtohlnen Kindern chriſtlicher Habeſſinier beſtehen **).

(3). Hadawi ein Dorf von achtzig Häuſern, auf einem Berge, jezt der Siz des Bahrnagaſch, der daſſelbe nebſt dem dazu gehörigen kleinen Gebiete an ſich gekauft hat, nachdem der Vizekönig von Tigre den größten Theil von Midre Bahr, theils von ſeinem Gouvernement geſchlagen, theils dem Naib von Maſſuah verpachtet hatte ***).

So tief iſt der Bahrnagaſch, der vormals in ſo groſſem Anſehen ſtand, zu Bruce's Zeiten herabgeſunken geweſen; er führte noch dieſen Titel, aber er war bloß ein Sklave des Vizekönigs von Tigre, dem er diente auf den Naib von Maſſuah, ein wachſames Aug zu haben. Schon früher hatte er aber den größten Theil ſeiner Vorrechte verloren †).

Zu dem Gebiete des Bahrnagaſch gehörte ehmals auch die ganze Küſte Habeſch, folglich auch die jezzige Herrſchaft des Naib von Maſſuah, welche beſteht aus

1.) Der kleinen Inſel Maſſuah (15°. 35′. 5″ n. B.) an der habeſſiniſchen Küſte; ſie iſt kaum eine Viertel-

*) Dieſer war zu Bruce's Zeiten Generallieutenant und erſter Miniſter des habeſſiniſchen Reichs. (Bruce, III. B. S. 85. u. 249.)

**) Wovon Bruce ein merkwürdiges Beiſpiel erzählt. (III. B. S. 89.)

***) Bruce, III. B. S. 95.

†) Derſelbe, III. B. S. 248.

ſtunde lang und eine halbe Viertelſtunde breit; auf derſelben findet man einige Häuſer, eine elende lehmerne Hütte, die das Kaſtell genannt wird, aber nur eine Kanone hat, Ziſternen und einen Begräbnißplaz. Die Inſel hat aber einen treflichen Haven, und treibt einen Handel, der jezt lange nicht mehr ſo beträchtlich iſt, als ehmals *).

2. Die Stadt Arkiko auf der Küſte im Hintergrunde der Bai von Maſſuah, an deren Eingang die Inſel dieſes Namens liegt. Dieſer Ort iſt die Reſidenz des Naib und hat etwa 400 Häuſer, von welchen die meiſten von einem ſtarken rohrartigen Graſe, die wenigſten aber von Thon gebaut ſind **).

3.) Die Wüſte Samhar, von Hamaſen nordwärts bis zum Berge Taranta ſüdwärts wurde dem Naib von Maſſuah von dem Könige von Habeſſinien zum Genuſſe eingeräumt, wogegen jener die Zolleinkünfte von Maſſuah mit dieſem theilen ſollte ***).

4.) Die Städte Dobarwa und Diran mit ihren Gebieten, die an den Naib verpachtet ſind. (Wovon oben)

Dies iſt das Gebiet des Naibs von Maſſuah, eines muhammedaniſchen Mohrenfürſten, der ſein Daſein auf folgende Art erhielt. In der erſten Hälfte des 16ten Jahrhunderts nahmen die Türken unter Sultan Selim, Maſſuah und Arkiko in Beſiz. Zu dieſer Eroberung verhalfen ihnen die Belowi, ein muhammedaniſcher Hirtenſtamm auf dieſer Küſte, und der türkiſche Baſſa übergab zur Belohnung dem Oberhaupte derſelben die bürgerliche Regierung von Maſſuah, unter dem Titel eines Naib †). Dieſer Naib wurde nach der Entfernung des Baſſa unumſchränkter Herr; die dahin verpflanzten Janitſcha-

*) Bruce, II. Band, Seite 451. III. B. S. 32. 54. 247.

**) Derſelbe III. Bd., S. 64.

***) Derſelbe, III. Bd. S. 72.

†) Derſelbe, III. Bd, S. 2. u. ff. — Naib bedeutet einen Lieutenannt, Statthalter, Gerichtsdeputierten, u. ſ. w.

ren unterwerfen ſich ihm; er riß ſich nach und nach von der türkiſchen Oberherrſchaft los, bezahlte den verſprochenen Tribut nicht mehr nach Dſchilda, unter deſſen Statthalter er ſtehen ſollte; hielt mit Habeſſinien Freundſchaft, und machte ſich am Ende ſo unabhängig, daß es bloß eine leere Zeremonie iſt, wenn er ſich noch jezt von der Pforte in ſeiner Würde beſtätigen läßt. Von dieſer Seite hat er wol wenig zu befürchten; aber den Habeſſiniern wäre es ein leichtes ihn durch Hunger aufzureiben, da er alle ſeine Lebensmittel aus ihrem Lande, beſonders von Dobarwa beziehen muß *).

Nordweſtlich von Tigre, ſüdwärts der Länder der Schangallaer liegt:

3. Samen oder Semen, eine kleinere ganz gebirgige Landſchaft welche etwa 15 deutſche Meilen lang und höchſtens 7. Meilen breit, in manchen Gegenden aber noch weit ſchmäler iſt. Hier iſt der Wohnſitz der habeſſiniſchen Juden, welche in dieſem Erdwinkel noch ihren beſondern König und Königinn — Gideon und Judith haben, die aber Vaſallen des habeſſiniſchen Monarchen ſind **).

Hier iſt beſonders der ſehr hohe und ſteile Judenberg oder Judenfels zu bemerken, auf welchem die Hauptſtadt dieſes jüdiſchen Reichs, als eine von der Natur ſelbſt gemachte Veſtung liegt ***).

Ueberhaupt ſind dieſe Juden — ſie werden in Habeſſinien Falaſjan oder Falaſchas †) genannt —

*) Bruce, III. B. S. 4. u. 5.

**) Derſelbe, III. B. S. 250.

***) Bermudes floh nach der Niederlage des Kriſtoff's von Gama dahin. (La Croze, S. 127.)

†) D. h. Verbannte. (davon weiter unten)

Bergbewohner und erwählten ſich zu ihrer Sicherheit die höchſten Berge zu Wohnplätzen.

Bruce ſchätzt die Zahl dieſer jüdiſchen Bewohner von Samen auf 100,000 ſtreitbare Männer, alſo in allem auf etwa 400,000 Seelen *).

Nordweſtlich von Samen, zwiſchen den Flüſſen Guangue oder Angrab liegt nach Bruces Karte die Landſchaft Waldubba, und macht hier die Gränze von Habeſſinien aus. Sie iſt ein heiſſes und flaches Land **). — Ob dies nicht die Provinz Walwad iſt, die Ludolf zu der Landſchaft Dembea rechnet?

4. Die kleine Provinz Tzágáda oder (nach Bruce) Tzegade. — weſtwärts von Waldubba. Nach Ludolfs Karte liegt ſie längs dem Augral hin; auf der Bruceſchen fehlt ſie.

5. Die Provinz Walkaſit, noch weiter gegen Weſten hin, ſüdlich von Mazaga.

Bruce nennt noch folgende Diſtrikte und Oerter an der nördlichen Gränze von Habeſſinien, die bei Ludolf fehlen, und hier einſtweilen eine Stelle finden mögen, da die Landſchaft nirgends angegeben iſt, zu welcher ſie gehören, oder gerechnet werden dürfen ***).

1) Das Gebiet von Tſcherkin.

Tſcherkin (13°. 7'. 30''. N. B.) Ein geringes Dorf, an einem Berge, auf welchem das Haus eines vornehmen Habeſſiniers liegt. Hier wird alle Sonnaben-

*) Dies wäre eine auſſerordentliche Bevölkerung für ein Bergland, das kaum 50 Quadratmeilen umfaßt; da kämen 8000 Menſchen auf eine Quadratmeile! — Die Landſchaft Samen fehlt auf Bruce's Karte ganz.

**) Bruce, III. B. S. 250.

***) Ich vermuthe, daß ſie nach Ludolf's Eintheilung zur Mazaga gerechnet werden, wohin ſie auch wirklich gehören.

de ein Markt von roher Baumwolle, Vieh, Honig und groben Baumwollen Zeugen gehalten. Dies Dorf mit ſeinem Gebiete liegt in der Kolla nordwärts von Gondar und gränzt an die Länder der Schangallaer *).

In dieſer Gegend giebt es viele Elefanten, Rhinozeroſſe, wilde Schweine und Büffel; dieſe leztere ſind beſonders kühn und toll, indem ſie Reiſende und Jäger anfallen. Hier herum giebt es mehrere Dörfer von Elefanten- und Rhinozeros-Jägern bewohnt, welche Agaſchier (Agageer) genennt werden **).

2). Sankaho, weſtlicher, ein Gränzdiſtrikt, mit einem eigenen Befehlshaber ***).

Hauptort:

Sankaho, eine Stadt oder Flekken mit etwa 300. aus Rohr artig gebauten Häuſern. Die Einwohner ſind Baaſa, oder Abkömmlinge von Schangallaern, die Muhammedaner geworden ſind.

3). Ras el Fibl (Ras el Feel) Eine Gränzprovinz, welche zum Theile ſchon in der Magaza liegt, und ihren eigenen Statthalter hat. Ehmals beſtand ſie aus 39 Dörfern, und trieb ſtarken Handel mit den Bewohnern von Atbara und andern Nachbarn; ſeit dieſe Landſchaft aber dem Könige von Habeſſinien ganz unterworfen wurde, iſt ſie ſehr in Verfall gerathen †).

Hor Kakamut (13°. 1′. 33″. Der Hauptort liegt in einer Ebene mitten in einem Walde ††).

6. Die

*) Bruce, IV. B. S. 296. u. ff.

**) Derſelbe, IV. B. S. 300. 301. u. ff. wo auch die Büffeljagd beſchrieben iſt.

***) Derſelbe, IV. B. S. 319.

†) Bruce III. B. S. 258. IV. B. S. 328.

††) Derſelbe, IV. B. S. 328. u. 335.

6. Die kleine Landſchaft Wagara oder Wägára (bei den portugieſiſchen Schriftſtellern Ogara — Bruce ſchreibt Woggora) liegt zwiſchen Tigre, Samen, Dembea und Bagender *). Der hohe Berg Lamalmon und der Fluß Nakara machen die nordweſtliche Gränze. Dieſe Landſchaft liegt hoch, iſt aber eben und ſehr fruchtbar, beſonders an Weizen; ſie hat jährlich drei Aerndten und verſieht Gondar mit Lebensmitteln; aber die groſſen Ameiſen, die Feldrazzen und Mäuſe — welches Ungeziefer hier beſonders häufig iſt — richten in den Feldern unbeſchreiblichen Schaden an; auch hat dieſe Provinz ſchon ſehr viel von den innern Unruhen gelitten, welche Habeſſinien verwüſten **). Durch dieſelbe geht der Weg von Gondar nach Tigre und Maſſuah.

Woggora, ein Dorf, iſt der Hauptort. In dieſer Landſchaft, die ſonſt auch zu Samen gerechnet wird, wohnen viele Juden.

7. Die groſſe Landſchaft Bagender liegt zwiſchen Tigre, Dembea und Amhara, und ſtrekt ſich bis an den See von Dembea. Ihre größte Länge beträgt etwa 45 und ihre Breite ungefähr 15 deutſche Meilen. Alvarez hält ſie für die größte Landſchaft von Habeſſinien ***). Unſtreitig iſt ſie eine der wichtigſten; theils wegen ihrer groſſen Fruchtbarkeit und natürlichen Reichthümer — ſie hat den größten Ueberfluß an ſchönem Rindvieh, und ſehr ergiebigen Eiſengruben — theils wegen der Streitbarkeit ihrer tapfern Einwohner, welche die beßte Reuterey zu den habeſſiniſchen Armeen liefern. Auch ſind die Abgründe, Schlünde und ſchroffen Felſen auf ihren ſüdlichen Gränzen eine ſichere Vormauer

*) Fehlt auf Bruce's Karte.

**) Bruce, II. B. S. 673. III. B. S. 189. 192. 194.

***) Im 136. Kapitel.

gegen die wilden Gallaer *). — Die ganze Landschaft ist stark bewässert **).

Um dieser Wichtigkeit willen wird die Statthalterschaft dieser Provinz immer nur Männern von hohem Range und bekannten Karakter anvertraut, welche beständig ein beträchtliches wohlgeübtes Heer unterhalten können ***).

Nach Ludolf sind die einzelnen Distrikte und Provinzen von Bagender folgende:

1). Andabet, am Flusse Baschilo — das Vaterland der Hornbläser und Pfeiffer.

2). Atkâna, auf der westlichen Gränze, mit dem Hauptorte gleiches Namens.

3). Dabr — fehlt auf den Karten — ist aber vielleicht der Distrikt, nordwärts von vorigen wo Debra Mariam liegt?

4). Este. } Diese fehlen auf den Karten.
5). Guna. }

6). Koma — ostwärts von Andabet mit dem Hauptorte gleiches Namens.

7). Mâket — nordöstlicher.

8). Mâschâlâmia — (fehlt)

9). Nâfasmauza — (Nefas Musa nach Bruce) über Andabet westlich von Koma. — Hier fangen die schröklichen Abgründe an.

Nefas Musa ist der Hauptort.

---

*) Bruce, III, B. S. 251. u. 252.

**) Abba Gregorius verglich daher diese Landschaft mit Deutschland (Ludolf L. I. C. 4.)

***) Bruce am erst angeführten Orte.

10). Smada
11). Tzâma } Fehlen auf den Karten.

12). Wainagd — liegt nach Ludolf's Karte auf der Weſtſeite des Sees Tzana, welches aber wohl ein Irrthum iſt*).

13). Wudo — fehlt.

Im nördlichen Theile von Begember liegt der Bergdiſtrikt Belſen oder Belaſſen, wo der Berg Wechna, das Staatsgefängniß der königlichen Familie, zu bemerken iſt**).

Nach Bruce***) müſſen noch folgende Diſtrikte oder kleinere Provinzen zu der groſſen Landſchaft Begember gerechnet werden:

1). Laſta, ein Bergdiſtrikt im nördlichen Theile von Begember,†) welcher von einem Stamme Agaus bewohnt wird, die groſſe, ſtarke Leute ſind, und für die beßten Soldaten in ganz Habeſſinien, aber auch für die grauſamſten, ungeſitteſten und unruhigſten aller Bewohner von Habeſſinien gehalten werden. Sie bezahlen einen jährlichen Tribut von tauſend Unzen Goldes, ſtehen aber ſeit einigen hundert Jahren unter einem beſondern Erbfürſten††).

2). Foggora, ein ſchmaler Streif am See Tzana; von 9. Meilen in der Länge und 3. Meilen in der

*) Nach Bruce liegt eine Landſchaft Wainadſcha auf der Weſtſeite des Sees von Dembea, welche aber nicht zu Begember gerechnet werden kann.

**) Bruce, II. B. S. 411.

***) Dritter Band, S. 251.

†) Auf Bruce'r Karte ſcheint die Lage dieſes Landes unrichtig angegeben zu ſeyn.

††) Bruce, II. B. S. 679. verglichen mit III. B. S. 251.

Breite; war zu Bruce's Zeit von Begember getrennt.

Der Hauptort iſt (nach Ludolf's Karte) Foggora am See Tzana *).

3). Drida (Dreeda) und

4). Karuta, nordwärts von Foggora, zwei kleine Statthalterſchaften, die einzigen Diſtrikte, in welchen Wein gebaut wird.

8). Emfras, am See Tzana ſüdwärts von Gondar, und nordwärts von Foggora, eine kleine Landſchaft **).

Emfras (12°. 12′. 38″. N. B. u. 37°. 38′. 30″. O. L. von Greenwich) die Hauptſtadt derſelben liegt ſehr anmuthig auf einem ſteilen Hügel, von welchem man den ganzen See überſehen kann; ſie hat ungefehr 300 Häuſer, die mit Gärten umgeben ſind. Hier war ehmals die königliche Reſidenz ***).

9. Dembea, weſtwärts von Tigre zu beiden Seiten des Sees Tzana oder Dembea, bis nordwärts gegen Mazaga hinauf; eine flache, ſtark bewäſſerte, ſehr fruchtbare Landſchaft, in welcher der beſte Weizen wächst, der für die königliche Hofökonomie beſtimmt iſt, daher auch (wie Bruce ſagt) — dieſe Landſchaft Arte-Kolla oder des Königs Nahrung †) genannt wird.

Dieſe Landſchaft iſt jezt die Haupt- und Reſidenzſtadt des Königs. Der Statthalter derſelben, welcher den Titel Kantiba führt, hat aber nicht gleichen Rang

*) Auf Bruce's Spezialkarte von den Quellen des Nils und dem See Tzana iſt dieſer Ort nicht zu finden.

**) Bruce ſcheint dieſe Landſchaft zu Dembea zu rechnen.

***) Bruce, III. B. S. 385. Poncet, p. 335.

†) Dies ſcheint, nach der oben angegebenen Bedeutung des Wortes Kolla (tiefes, niedriges, heiſſes Land,) nicht gut gedollmetſcht zu ſeyn.

mit den übrigen Statthaltern, und auch nicht Siz im königlichen Rathe; ſeine Stelle iſt jedoch ſehr einträglich *).

Nach Ludolf ſind die einzelnen Theile dieſer anſehnlichen Landſchaft folgende:

1.) Arebja.
2.) Dekul-Arwa.
3.) Dehhana.
4.) Eden **).
5.) Gäba.

} Dieſe Namen finden ſich weder auf Ludolf's noch auf Bruce's Karten.

6.) Guender nordöſtlich von dem See Tzana — hier

(1) Gondar oder Guender (Gundur) die königliche Haupt- und Reſidenzſtadt von Habeſſinien 12°. 34'. 30''. N. Br. u. 37°. 33'. O. L. von Greenwich) wurde an der Stelle, wo vormals nur ein königliches Hoflager war, von K. Hannes I. um's J. 1680. erbaut ***). Dieſe jezt ſehr anſehnliche Stadt liegt auf einem beträchtlichen hohen Hügel, deſſen Rükken eben iſt; um dieſen Hügel her zieht ſich ein tiefes Thal, welches nur drei Ausgänge hat; durch daſſelbe flieſſen die Flüſſe Kahha und Angrab, die ſich eine halbe Viertelſtunde von der Stadt miteinander vereinigen. — Die Stadt ſelbſt iſt groß, aber nicht ſchön; denn die meiſten Häuſer ſind nur von Lehm gebaut und mit kegelförmigen Skrohdächern bedekt. Die Zahl der Einwohner kann ſich in Friedenszeiten auf 10,000 Familien (alſo gegen 80,000 Seelen) belaufen. — Am weſtlichen Ende der Stadt liegt der königliche Pallaſt. Er iſt unter der Regierung des Facilidas (alſo zwiſchen dem J. 1632. und 1665) von habeſſiniſchen Baumeiſtern,

*) Bruce, III. B. S. 256. u. ff.

**) Auf Ludolfs Karte liegt ein Ort dieſes Namens nördlich von Kuara, aber ſchon im Gebiete von Sennaar.

***) Bruce, II. B. S. 486. Folglich konnte Ludolf und die portugieſiſchen Miſſionare noch nichts davon wiſſen.

welche die Kunſt von den Jeſuiten erlernt hatten, und von Maurern aus Oſtindien aufgeführt worden. Der ganze Pallaſt macht ein Vierek aus und iſt mit einer 30 Fuß hohen Mauer umgeben, welche Schießſcharten und innen einen bedekten Gang hat. Der Umfang dieſer Mauer kann eine halbe Stunde betragen. Der Pallaſt ſelbſt war ehmals ein anſehnliches, vier Stokwerke hohes, vierektes, und an jeder mit einem viereken Thurme verſehenes Gebäude, von deſſen Gipfel man eine herrliche Ausſicht über den ganzen See von Dembea und die ſüdlichen Ländereyen hatte. Jezt liegt aber dieſer Pallaſt durch mehrere Feuersbrünſte verheert, zum Theil in Ruinen. Nur in den zwei untern Stokwerken ſind noch bewohnbare Zimmer, wo auch der 120 Fuß lange Audienzſaal iſt. Um den Mangel der zerſtörten Zimmer zu erſezzen, haben verſchiedene Könige kleine Häuſer von Lehm an den Pallaſt angebaut — *).

Am andern Ufer gegen Gondar über liegt die Mohrenſtadt, oder Stadt der Muhammedaner, welche ſehr thätige, arbeitſame Leute ſind, die im Krieg zu der Bagaſche und dem Lagerſchlagen gebraucht werden, und ein eigenes Korps ausmachen. Dieſe Stadt iſt groß; denn ſie hat gegen tauſend Häuſer **).

(2) Koskam — nahe bei Gondar auf der Nordſeite, am Fuſſe des Debra Tzai oder Sonnenbergs, der Pallaſt der Königin, der aus einem drei Stokwerke hohen viereken Thurme mit plattem Dache beſteht, und mit einer hohen Mauer eingefaßt iſt, die etwa eine Viertelſtunde im Umfang haben kann. Innerhalb derſelben ſind auch die Wohnungen der Bedienten, Soldaten, u. ſ. w ***).

Nordöſtlich von Gondar gegen Samen hin iſt eine Bergſtrekke, die von den Kemmonts bewohnt wird,

*) Bruce, II. B. S. 438. 614. 674. III. B. S. 192. und 378.

**) Derſelbe, III. B. S. 380. Aber Seite 196. deſſelben Bandes ſagt er, dieſe Stadt habe dreitauſend Häuſer.

***) Derſelbe, II. B. S. 694. und IV. B. S. 275.

einem Volke, das von den Falaſcha oder Juden abſtammt, ſich aber von dieſen abgeſondert und das Chriſtenthum angenommen, wovon dieſe Leute aber gar wenig verſtehen; ſie halten noch den Sabath, reinigen ſich, haben einen Abſcheu vor Fiſchen, und haben ihre ganz beſondern Sitten *).

7.) Kuara — nach Ludolfs Karte nördlich, nach Bruce's Karte weſtlich vom See Tzana **) — Nach Bruce iſt und war die Provinz ſchon lange eine eigene Statthalterſchaft. — Dieſe Landſchaft iſt ſehr bergicht und ungeſund; ſie bekömmt aber vieles Gold von ihren Nachbarn den Schangallaern, Nubarn und Gubaern. — Der Statthalter dieſer Provinz iſt einer von den hohen Kronbedienten und hat groſſe Vorrechte.

In den niedrigen Gegenden von Kuara, gegen Sennaar hin, wohnen die Ganjar ein ſchwarzes heidniſches Volk, das von der Jagd und der Räuberei lebt***).

8). Nara — eine Gränzprovinz, nordöſtlich von Kuara†) — der Name fehlt auf den Karten.

9). Sarako. — (Nach Ludolfs Karte) — nordweſtlich von Gondar††).

10). Sera-kara } Dieſe beiden Namen fehlen
11). Takueza. } auf den Karten.

12). Tenghel oder Tenkel — (nach Bruce's Spezialkarte von den Nilquellen und dem See Tzana) — auf der Nordſeite des Sees, mit einem Hauptorte gleiches Namens.

---

*) Bruce, IV. B. S. 278.

**) Aber im III. B. S. 257. ſagt er, es liege ſüdlich von Dembea.

***) Ebenderſelbe, am erſt angeführten Orte.

†) Derſelbe, III. B. S. 258.

††) Dahin gehört wahrſcheinlich die Handelsſtadt Serke, auf der Gränze von Sennaar, von welcher Bruce, im II. B. S. 471. ſpricht.

13). Tſchelga — nördlich von Gondar eine Gränzprovinz, in welcher der enge Paß, der nach Sennaar führt *) — zu bemerken:

1) Tſchelga, der Hauptort, eine beträchtliche Handelsſtadt, in welcher (zu Poncet's Zeit) der König von Sennaar auch einen Zolleinnehmer hält.

2). Barko, eine kleine niedliche Stadt in der Mitte einer ſehr ſchönen Ebene **).

14). Walwad — fehlt auf den Karten.

Bruce gedenkt (III. B. S. 501. u. ff.) mehrerer bemerkenswerther Städte und Oerter, die im Umfange der Landſchaft Dembea, nicht weit von den Ufern ihres groſſen Sees liegen; aber er ſagt uns nicht, zu welcher Provinz oder Diſtrikt ſie gehören, und da weder ſeine noch Ludolf's Karte die Lage der einzelnen Theile von Dembea, beſonders derer am See, gehörig angibt, ſo ſind wir auch nicht im Stande, ſie korographiſch richtig zuſammen zu reihen; da ſie aber doch genannt zu werden verdienen, ſo wollen wir ſie hier, als Anhang zur Landſchaft Dembea ganz kurz beſchreiben.

Dieſe Städte und Oerter ſind (nach Bruce's Spezialkarte vom See Tzana) von Norden nach Weſten und Süden, folgende:

(1) Abba Abraham (auf der Nordſeite des Sees, etwa 4. deutſche Meilen von Gondar) eine Kirche und ein Dorf, nahe bei welchem zehn bis zwölf Dörfer liegen, welche zuſammen Ghendi heiſſen, und dem Abuna gehören. Mehrere Abunas ſind hier begraben. Die Gegend iſt ſtark bewäſſert.

(2) Gorgora, eine Halbinſel auf der Nordſeite des Sees und ehmals ein beträchtlicher Ort Gorgora, auf der

*) Poncet, p. 297.

**) Ebenderſelbe. — Vermuthlich iſt dieſer Ort einerley mit dem Bartſcho von welchem Bruce, II. B. S. 590.

ſelben. Hier ſtand vormals die erſte und prächtigſte Kirche und Kloſter, der Hauptſiz der portugieſiſchen Jeſuiten in Habeſſinien. Der damalige König Susneus (Socinias oder Melek Segued) war ihr eifriger Beſchüzzer, ſchenkte ihnen Boden und Koſten dazu, und wählte endlich auch ſelbſt hier ſeinen Landſiz. Die Jeſuiten führten die Gebäude mit eigenen Händen auf, und täfelten ſie ſehr zierlich mit Zedernholz. Sie hätten keine reizendere Lage dazu wählen können; die Ausſicht iſt ganz vortrefflich.

(3) Bab Baha, ein Haufen ſtark bevölkerter Dörfer, nahe am See Tzana, weſtwärts von Gorgora. Die Gegend iſt eine der fruchtbarſten von ganz Habeſſinien. Hier ſind auch mehrere Häuſer und Landgüter, welche der Königinn und ihren Verwandten gehören.

(4) Dingleber, ein königliches Wohnhaus (wahrſcheinlich auch mit anderen Häuſern umgeben) auf einem hohen Felſen, welcher hier an der Weſtſeite des Sees Tzana einen engen Paß bildet.

(5) Derdera, ein Haufen kleiner Dörfer in dem Diſtrikte Bed. auf der Südſeite des Sees Tzana, zwiſchen dieſem und dem kleinern See Court Ohha.

Hier verdient auch noch Einiges aus Bruce's zerſtreuten Nachrichten*) von dem See von Dembea oder Bahr Tzana angemerkt zu werden.

Der See von Dembea iſt von Dingleber bis Lamgue etwa 9. deutſche Meilen**) breit — dies iſt in gerader Linie von Weſten nach Oſten ſeine größte Breite — dieſe nimmt aber an beiden Enden beträchtlich ab, ſo daß der See hin und wieder nicht über 3 Meilen breit iſt. Seine größte Länge von Norden nach Süden beträgt nur 12 bis 13. Meilen. — In den troknen

*) Im III. B. S. 381. 385. 386. 401. 502. u. f. w.

**) Bruce rechnet durchgehends nach engliſchen Meilen, deren er 60 auf einen Grad des Aequators zählt.

Monaten nimmt ſein Umfang noch mehr ab. — Sein Waſſer iſt ſehr kalt; dies iſt vermuthlich die Urſache, warum man keine Krokodille, aber deſto mehr Nilpferde darin findet — Er iſt in manchen Gegenden ſehr fiſchreich, beſonders an zwei Arten von Braſſen (Cyprinus Brama L.) welche gefangen werden, indem man zerſtoſſene Kräenaugen (nux vomica) in das Waſſer wirft, wodurch die Fiſche betäubt werden*). — Die Habeſſinier zählen 45 bewohnte Inſeln in dieſem See; Bruce hält dies aber für Uebertreibung, und glaubt, es ſeien ihrer nicht mehr als eilfe, worunter die vornehmſten: Dek, Daka oder Daga (Hügel) — Halimun — Briguida und Galila. Dieſe Inſeln dienen theils zu Staatsgefängniſſen, theils zu freiwilligen Zufluchtsörtern für Leute, die ſich nach erlittenen Unglüksfällen oder Beleidigungen der Welt entziehen wollen, theils auch zu Sicherheitspläzzen, wohin man in unruhigen Zeiten ſeine Koſtbarkeiten flüchtet.

10). Gaigbe (Gaſcheg — nach Bruce: Guesgue) nordöſtlich von Kuara — nach Ludolfs Karte ſüdweſtlich — Eine kleine Provinz.

11). Gonga — eigentlicher das Land der Gongaer — ſüdweſtlich von Dembea, am Nil und Maleg, oder Bahrel Abiad. — Dieſes Land, das wohl nie unmittelbar mit Habeſſinien verbunden war, iſt ſehr wenig bekannt**)

12). Goſam (Goſcham) ſüdlich vom See Tzana, wo der Nil, der hier entſpringt, dieſe Landſchaft beinahe zu einer Inſel macht. Ihre Länge beträgt etwa 20.

*) Bruce glaubt, daß dies die Urſache war, warum der Genuß dieſer Fiſche ihm jedes Mal übel machte; doch ſagt er, die Vornehmen eſſen ſie in der Faſten, ohne ſolche Folgen zu empfinden.

**) Bruce und Ludolf berichten nichts davon.

und ihre Breite 10. Meilen. Es iſt ein flaches Land, das ſehr wenige aber hohe Berge hat, und zur Viehweide ganz vortreflich iſt; auch hat es einen groſſen Ueberfluß an Vieh*).

Dieſe Statthalterſchaft ſoll in 20. kleinere Provinzen oder Diſtrikte abgetheilt ſeyn, deren Namen aber nicht angegeben werden**).

Weſtlich von Gojam liegt — nach Bruce***) — Das Land der Agaus, †) wozu auch ehmals der flache Strich Landes Maitſcha genannt, zu beiden Seiten des Nils, ſüdweſtlich vom See Tzana gehörte. Dieſer wurde aber in neuern Zeiten, nachdem er durch Verheerung menſchenleer geworden war, einigen Kolonien friedlicher Gallaer, vornehmlich den Djawi (alſchawi-Gallaern) eingeräumt. Das Land der Agaus (die man auch Agaus von Damot nennt) überhaupt und Maitſcha insbeſondere ſind reiche, fruchtbare Landſchaften, wo die Stadt Jbaba der Hauptort dieſer Landſchaft, eine groſſe Marktſtadt, in welcher auch eine königliche Reſidenz iſt. Hier wächst der Enſete.

13). Damot, ſüdlich von Gojam, nördlich vom Nil; die Länge dieſer Provinz beträgt etwa 10. und die Breite 5. bis 6. Meilen ††). Es iſt eine mit Bergen umgebene ſehr fruchtbare und an Rindvieh beſonders reiche Landſchaft.

Das Land der Gafater (wovon weiter unten) liegt nach Bruce ſüdwärts von Damot.

---

*) Bruce, III. B. S. 254.

**) Ludolf. L. I. C. 3.

***) Im III. Band, S. 255.

†) Bruce, II. B. S. 442.

††) Derſelbe, III. B. S. 255.

Nach Alvarez ſoll Damot an ein Amazonenland gränzen, das immer von einer Königinn regiert wird*).

14). Walaka (Von den Portugieſen Olaka genannt) ſüdwärts von Begemder, und nordwärts von Schoa, zwiſchen den Flüſſen Geſchen und Samba, eine niedrige, ungeſunde, doch fruchtbare Landſchaft, welche ehmals eine Provinz von Schoa war, jezt aber von Edſchu-Gallaern bewohnt wird, welche der Fürſt von Schoa dahin berief, um ſie als Scheidewand zwiſchen ſein und das habeſſiniſche Gebiet zu ſtellen, und ſeine Unabhängigkeit deſto mehr zu ſichern**).

15. Schoa (Sewa, Schewa) ein beträchtliches Fürſtenthum, ſüdwärts von Walaka, oſtwärts von Damot. Es wird in Ober- und Unter-Schoa abgetheilt, jenes iſt der nördliche, dieſes der ſüdliche Theil, und ſteht unter einem unabhänglichen kriſtlichen Fürſten, der aber mit dem Könige von Habeſſinien immer in Freundſchaft lebt, und ſeiner ungekränkten Unabhängigkeit ohngeachtet, dieſem in jedem Nothfall mehr mit Gold und Truppen beiſteht, als er, da er noch Vaſall war, zu leiſten ſchuldig war. Doch hat er ſein Land zu mehrerer Beveſtigung ſeiner Sicherheit mit Edſchu-Gallaern umringen laſſen, die er doch leicht wieder verjagen könnte, da er die tapferſten und aufs beßte ausgerüſteten Reuter von ganz Habeſſinien in ſeinen Dienſten hat***).

16). Amhara, ſonſt dem Range nach, die erſte Statthalterſchaft von Habeſſinien, liegt zwiſchen den Flüſſen Baſchilo und Geſchen, gränzt gegen Oſten und Nordoſten an Gheden und Angot, gegen Norden und Nordweſten an Begender, gegen Süden an Walaka

*) Im 133. Kap. Daſſelbe ſagt Bermudes, beim La Croze, S. 195.
**) Bruce, III. B. S. 253.
***) Bruce, am angeführten Orte.

und Marrabet und iſt (nach Bruce) etwa 30 Meilen lang und nicht viel über 10. Meilen breit*).

In dieſer Landſchaft wohnen ſehr viele adeliche Familien; auch werden die amhariſchen Männer für die ſchönſten und tapferſten in ganz Habeſſinien gehalten**).

Dieſe Landſchaft begreift (nach Ludolf) folgende Diſtrikte***).

1). Akamba, im ſüdlichen Theile, mit gleichnamigen Hauptorte.

2). Ambaſel, beinahe in der Mitte; wo der hohe Berg Ambaſel.

3). Ambaſit } Dieſe fehlen auf den
4). Armon-em } Karten.

5). Atronzá-Marjam im weſtlichen Theile mit einem Orte gleiches Namens.

6.) Bádá-bád.
7.) Bárara.
8.) Bátáta.
9.) Beda-Gádál.
10.) Dada.
11.) Dad.
12.) Demah.
13.) Exprata.
14.) Ewárza.
15.) Feres-bahr.

} Die Namen aller dieſer Diſtrikte fehlen auf Ludolfs und Bruce's Karte.

16.) Gánáta Ghiorghis nordöſtlich von Akamba, mit gleichnamigem Hauptorte.

---

*) Mit dieſer richtigen Angabe der Lage von Amhara (III. B. S. 253.) ſtimmt Bruce's Karte gar nicht überein.

**) Bruce, am angef. Orte.

***) Die meiſten Landſchaften haben Hauptörter von gleichem Namen.

17.) Geſchá: Bár.
18.) Grunghe.
19.) Ghel
20.) Gheſcheh.
} Dieſe fehlen.

21.) Gheſchen, weſtlich von Ambaſel. Hier iſt der Berg Gheſchen zu bemerken, auf welchem ehmals die königliche Familie gefangen gehalten wurde.

22. Hagárá: Chriſtos, nördlicher, mit einem Ort gleiches Namens.

23.) Kárná: Marſam, ſüdöſtlich von Ambaſek.

24.) Kiſarſa } fehlt.

25.) Lai: Kueſta } fehlt.

26.) Mákaná: Selaſe ſüdöſtlich von dem See Hait in welchem auf einer Inſel des St. Stephans: kloſter liegt.

27.) Málza.
28.) Shegla.
29.) Tabor.
} Finden ſich auch nicht auf den Karten.

30.) Tádbabá: Marſam, ſüdweſtlich von Geſchen.

31.) Tat: Kueſta.
32.) Walſa.
33.) Waro.
34.) Wágda.
35.) Wánz: egr.
36.) Zar: amba.
} Auch alle dieſe Diſtrikte finden ſich nicht auf den Karten.

17. Bugna (bei den Portugieſen: Abugona) nach Ludolfs Karte zwiſchen Tigre, Begender, Amhara und Angot. — Alvarez nennt es ein Saltes Land *).

Anmerkung. Gerade auf dieſer Stelle hat Bruce auf ſeiner Karte die Provinz Giannamora oder Jan:

*) Im 53. Kapitel.

namora angezeigt *), von welcher auch Alvarez ſpricht **).

18. Angot (Hangot) ſüdlich von Tigre und öſtlich von Amhara, ein plattes Land, in welchem der Hauptarm des Takazze entſpringt ***). Jezt iſt die Provinz, (deren Statthalter vormals Angot-Ras genannt wurde, bis auf wenige Dörfer in den Händen der Gallaer †). Ihr Oberhaupt nennt ſich Gangoul.

19. Gedm — öſtlich von Amhara — fehlt auf Bruce's Karte, auch fehlen uns nähere Nachrichten von dieſer Landſchaft, ſie iſt wahrſcheinlich jezt auch, wie beinahe alle hier nachfolgende Landſchaften in der Gewalt der Gallaer.

20. Dawaro, noch weiter oſtwärts, an der Gränze des Königreichs Adel.

21. Bali, ſüdweſtlich von Dawaro, und ſüdlich von Amhara. Von hier aus thaten die Gallaer im Jahre 1559. ihren erſten Einfall in Habeſſinien.

22. Gann (Gannje) weſtlicher — fehlt auf Bruce's Karte.

23. Ifat — ſüdöſtlich von Schoa.

24. Fatagar oder Fatigar — ſüdlich von Ifat. Ein ebenes und ſehr fruchtbares Land ††).

25. Wed (bei den Portugieſen Ogge) weſtlich

---

*) Auch in ſeiner kurzen geographiſchen Skizze von Habeſſinien, III. B. S. 259.

**) Im 51. Kapitel, wo er ſagt, ſie ſei ein ſehr bergiges Land, und habe ſehr kriegeriſche Einwohner. Es ſcheint, Bugna, welches nach Alvarez ſüdlicher liegt, ſei ein Diſtrikt von Giannamora, weil derſelbe den Beherrſcher dieſes leztern einen ſehr mächtigen Herrn nennt.

***) Bruce, III. B. S. 156.

†) Ebendaſelbſt, u. S. 251.

††) Alvarez, im 112ten Kapitel.

von Fatigar. — Hier ist der See Gawaja zu bemerken. Zu Bermudes Zeiten soll der mächtige Beherrscher dieses Landes, damals ein Schwager des regierenden Königs von Habessinien ein Mönch gewesen seyn, Namens Bruder Michael *).

26. Lizamo — südwestlicher.

27. Mugar — nordwärts über vorigem.

28. Gombo. — westlich von Mugar, ist nur klein.

29. Ganz — südwestlich von Schoa, ist auch sehr klein.

30. Gafat — nach Ludolfs Karte südlich vom Nil, nach Bruce's nördlich, gerade unter Damot **); Das Land soll sehr fruchtbar und reich seyn. — Die Einwohner, die Gafater sind Heiden ein grausames, barbarisches, kriegerisches Volk ***).

31. Rambat im südwestlichen Theile von Habessinien nach seinem ehemaligen Umfange. Die Einwohner werden (nach Ludolf, Seb-a-Had-ya genannt, woraus einige den Namen Adea oder Hadea gemacht, und dem ganzen Lande gegeben haben †).

Sangara ist (nach Ludolfs Karte) die Hauptstadt.

32. Guraghe westlich von vorigem ††). — nördlich von diesem findet sich auf Bruce's Karte der grosse Landstrich Guderu, welcher bei Ludolf fehlt.

33. Set

*) Bermudes, beim La Croze, S. 188. (Die geographischen Nachrichten dieses habessinischen Patriarchen sind mir sehr verdächtig.)

**) Abermals ein Widerspruch! Im I. B. S. 448. sagt Bruce die Gafater wohnen südlich vom Nil! —

***) Alvarez, im 134. Kap. Bermudes beim La Croze, S. 191.

†) Bruce setzt gar auf seine Karte ein Königreich Rambet und ein Königreich Hadea übereinander.

††) Bermudes (beim La Croze, S. 189.) läßt diese Landschaften an Quiloa und Mongale gränzen, und macht ihre Einwohner zu gewaltigen Zauberern.

33. Set oder Jet, noch weiter gegen Weſten. (Fehlt auf Bruce's Karte)

34. Konnt (Kontſch) nordweſtlich von Set; ſoll ein groſſes mächtiges Königreich ſeyn, von Heiden bewohnt *). Fehlt bei Bruce.

35. Schat, ſüdlicher, zwiſchen Konnt und Enarea. Kangan iſt (nach Ludolfs Karte) der Hauptort.

36. Enarja oder Enarea (auch Narea genannt) ſoll eine ſehr goldreiche Landſchaft ſeyn, deren Bewohner nebſt ihrem Fürſten in der lezten Hälfte des ſechszehnten Jahrhunderts die chriſtliche Religion angenommen haben **).

Gonea iſt (nach Bruce's Karte) der Hauptort.

Südlich von Enarea findet ſich auf Bruces Karte das bergige Land Kaffa angezeigt, welches ein chriſtlicher Staat ſeyn ſoll.

Dies ſind die Landſchaften, Königreiche und Provinzen, welche vormals theils unmittelbar, theils mittelbar zu dem Staate von Habeſſinien gehörten. Aber die Gallaer und Mohren haben über die Hälfte davon abgeriſſen, ſo daß das Staatsgebiet des Königs von Habeſſinien jezt kaum noch einen Flächenraum von 4000. Quadratmeilen umfaßt. Die Landſchaften und Provinzen welche jezt noch (zu Bruce's Zeit.) zu dem habeſſiniſchen Reiche gehören, ſind.

1). Ein Theil von Mazaga, wohin wir nämlich die Diſtrikte und Provinzen Tſcherkin, Sankhar und Ras el Fihl rechnen müſſen.

---

*) Bermudes (S. 196.) macht den Beherrſcher dieſes Landes, den er Arxagaze (Herr der Reichthümer) betitelt, zu einem ſehr mächtigen Fürſten.

**) Bruce, II. Band. S. 228.

Monaten nimmt ſein Umfang noch mehr ab. — Sein Waſſer iſt ſehr kalt; dies iſt vermuthlich die Urſache, warum man keine Krokodille, aber deſto mehr Nilpferde darin findet — Er iſt in manchen Gegenden ſehr fiſchreich, beſonders an zwei Arten von Braſſen (Cyprinus Brama L.) welche gefangen werden, indem man zerſtoſſene Krähenaugen (nux vomica) in das Waſſer wirft, wodurch die Fiſche betäubt werden*). — Die Habeſſinier zählen 45 bewohnte Inſeln in dieſem See; Bruce hält dies aber für Uebertreibung, und glaubt, es ſeien ihrer nicht mehr als eilfe, worunter die vornehmſten: Dek, Daka oder Daga (Hügel) — Halimun — Briguida und Gallila. Dieſe Inſeln dienen theils zu Staatsgefängniſſen, theils zu freiwilligen Zufluchtsörtern für Leute, die ſich nach erlittenen Unglüksfällen oder Beleidigungen der Welt entziehen wollen, theils auch zu Sicherheitsplätzen, wohin man in unruhigen Zeiten ſeine Koſtbarkeiten flüchtet.

10). Gaigbe (Gaſcheg — nach Bruce: Guesgue) nordöſtlich von Kuara — nach Ludolfs Karte ſüdweſtlich — Eine kleine Provinz.

11). Gonga — eigentlicher das Land der Gongaer — ſüdweſtlich von Dembea, am Nil und Maleg, oder Bahrel Abiad. — Dieſes Land, das wohl nie unmittelbar mit Habeſſinien verbunden war, iſt ſehr wenig bekannt**)

12). Goſam (Goſcham) ſüdlich vom See Tzana, wo der Nil, der hier entſpringt, dieſe Landſchaft beinahe zu einer Inſel macht. Ihre Länge beträgt etwa 20.

*) Bruce glaubt, daß dies die Urſache war, warum der Genuß dieſer Fiſche ihm jedes Mal übel machte; doch ſagt er, die Vornehmen eſſen ſie in der Faſten, ohne ſolche Folgen zu empfinden.

**) Bruce und Ludolf berichten nichts davon.

und ihre Breite 10. Meilen. Es iſt ein flaches Land, das ſehr wenige aber hohe Berge hat, und zur Viehweide ganz vortreflich iſt; auch hat es einen groſſen Ueberfluß an Vieh*).

Dieſe Statthalterſchaft ſoll in 20. kleinere Provinzen oder Diſtrikte abgetheilt ſeyn, deren Namen aber nicht angegeben werden**).

Weſtlich von Gojam liegt — nach Bruce***) — Das Land der Agaus,†) wozu auch ehmals der flache Strich Landes Maitſcha genannt, zu beiden Seiten des Nils, ſüdweſtlich vom See Tzana gehörte. Dieſer wurde aber in neuern Zeiten, nachdem er durch Verheerung menſchenleer geworden war, einigen Kolonien friedlicher Gallaer, vornehmlich den Djawi (alſchawi-Gallaern) eingeräumt. Das Land der Agaus (die man auch Agaus von Damot nennt) überhaupt und Maitſcha insbeſondere ſind reiche, fruchtbare Landſchaften, wo die Stadt Ibaba der Hauptort dieſer Landſchaft, eine groſſe Marktſtadt, in welcher auch eine königliche Reſidenz iſt. Hier wächst der Enſete.

13). Damot, ſüdlich von Gojam, nördlich vom Nil; die Länge dieſer Provinz beträgt etwa 10. und die Breite 5. bis 6. Meilen††). Es iſt eine mit Bergen umgebene ſehr fruchtbare und an Rindvieh beſonders reiche Landſchaft.

Das Land der Gafater (wovon weiter unten) liegt nach Bruce ſüdwärts von Damot.

---

*) Bruce, III. B. S. 254.

**) Ludolf. L. I. C. 3.

***) Im III. Band, S. 255.

†) Bruce, II. B. S. 442.

††) Derſelbe, III. B. S. 255.

Nach Alvarez ſoll Damot an ein Amazonenland gränzen, das immer von einer Königinn regiert wird*).

14). Walaka (Von den Portugieſen Olaka genannt) ſüdwärts von Begemder, und nordwärts von Schoa, zwiſchen den Flüſſen Geſchen und Samba, eine niedrige, ungeſunde, doch fruchtbare Landſchaft, welche ehmals eine Provinz von Schoa war, jezt aber von Edſchu-Gallaern bewohnt wird, welche der Fürſt von Schoa dahin berief, um ſie als Scheidewand zwiſchen ſein und das habeſſiniſche Gebiet zu ſtellen, und ſeine Unabhängigkeit deſto mehr zu ſichern**).

15. Schoa (Sewa, Schewa) ein beträchtliches Fürſtenthum, ſüdwärts von Walaka, oſtwärts von Damot. Es wird in Ober- und Unter-Schoa abgetheilt, jenes iſt der nördliche, dieſes der ſüdliche Theil, und ſteht unter einem unabhänglichen kriſtlichen Fürſten, der aber mit dem Könige von Habeſſinien immer in Freundſchaft lebt, und ſeiner ungekränkten Unabhängigkeit ohngeachtet, dieſem in jedem Nothfall mehr mit Gold und Truppen beiſteht, als er, da er noch Vaſall war, zu leiſten ſchuldig war. Doch hat er ſein Land zu mehrerer Beveſtigung ſeiner Sicherheit mit Edſchu-Gallaern umringen laſſen, die er doch leicht wieder verjagen könnte, da er die tapferſten und aufs beßte ausgerüſteten Reuter von ganz Habeſſinien in ſeinen Dienſten hat***).

16). Amhara, ſonſt dem Range nach, die erſte Statthalterſchaft von Habeſſinien, liegt zwiſchen den Flüſſen Baſchilo und Geſchen, gränzt gegen Oſten und Nordoſten an Gheden und Angot, gegen Norden und Nordweſten an Begender, gegen Süden an Walaka

*) Im 133. Kap. Daſſelbe ſagt Bermudes, beim La Croze, S. 195.
**) Bruce, III. B. S. 253.
***) Bruce, am angeführten Orte.

und Marrabet und iſt (nach Bruce) etwa 30 Meilen lang und nicht viel über 10. Meilen breit*).

In dieſer Landſchaft wohnen ſehr viele adeliche Familien; auch werden die amhariſchen Männer für die ſchönſten und tapferſten in ganz Habeſſinien gehalten**).

Dieſe Landſchaft begreift (nach Ludolf) folgende Diſtrikte***).

1). Akamba, im ſüdlichen Theile, mit gleichnamigen Hauptorte.

2). Ambaſel, beinahe in der Mitte; wo der hohe Berg Ambaſel.

3). Ambaſit } Dieſe fehlen auf den
4). Armon-em } Karten.

5). Atronzá-Marſam im weſtlichen Theile mit einem Orte gleiches Namens.

6.) Bádá-bád.
7.) Bárara.
8.) Bátáta.
9.) Beda-Gádál.
10.) Dada.
11.) Dad.
12.) Demah.
13.) Exprata.
14.) Ewárza.
15.) Feres-bahr.

} Die Namen aller dieſer Diſtrikte fehlen auf Ludolfs und Bruce's Karte.

16.) Gánáta Ghiorghis nordöſtlich von Akamba, mit gleichnamigem Hauptorte.

---

*) Mit dieſer richtigen Angabe der Lage von Amhara (III. B. S. 253.) ſtimmt Bruce's Karte gar nicht überein.

**) Bruce, am angef. Orte.

***) Die meiſten Landſchaften haben Hauptörter von gleichem Namen.

17.) Geſchá-Bár.
18.) Grunghe.
19.) Ghel
20.) Gheſcheh.
} Dieſe fehlen.

21.) Gheſchen, weſtlich von Ambaſel. Hier iſt der Berg Gheſchen zu bemerken, auf welchem ehmals die königliche Familie gefangen gehalten wurde.

22. Hagárá-Chriſtos, nördlicher, mit einem Ort gleiches Namens.

23.) Kárná-Marjam, ſüdöſtlich von Ambaſek.

24.) Kiſarja } fehlt.

25.) Lai-Kueſta } fehlt.

26.) Mákaná-Selaſe ſüdöſtlich von dem See Hait in welchem auf einer Inſel des St. Stephans-kloſter liegt.

27.) Málza.
28.) Shegla.
29.) Tabor.
} Finden ſich auch nicht auf den Karten.

30.) Tádbabá-Marjam, ſüdweſtlich von Geſchen.

31.) Tat-Kueſta.
32.) Walſa.
33.) Waro.
34.) Wágda.
35.) Wánz-egr.
36.) Zar-amba.
} Auch alle dieſe Diſtrikte finden ſich nicht auf den Karten.

17. Bugna (bei den Portugieſen: Abugona) nach Ludolfs Karte zwiſchen Tigre, Begender, Amhara und Angot. — Alvarez nennt es ein Saltes Land *).

Anmerkung. Gerade auf dieſer Stelle hat Bruce auf ſeiner Karte die Provinz Giannamora oder Jan-

*) Im 53. Kapitel.

namora angezeigt *), von welcher auch Alvarez ſpricht **).

18. Angot (Hangot) ſüdlich von Tigre und öſtlich von Amhara, ein plattes Land, in welchem der Hauptarm des Takazze entſpringt ***). Jezt iſt die Provinz, (deren Statthalter vormals Angot-Ras genannt wurde, bis auf wenige Dörfer in den Händen der Gallaer †). Ihr Oberhaupt nennt ſich Gangoul.

19. Gedm — öſtlich von Amhara — fehlt auf Bruce's Karte, auch fehlen uns nähere Nachrichten von dieſer Landſchaft, ſie iſt wahrſcheinlich jezt auch, wie beinahe alle hier nachfolgende Landſchaften in der Gewalt der Gallaer.

20. Dawaro, noch weiter oſtwärts, an der Gränze des Königreichs Adel.

21. Bali, ſüdweſtlich von Dawaro, und ſüdlich von Amhara. Von hier aus thaten die Gallaer im Jahre 1559. ihren erſten Einfall in Habeſſinien.

22. Gann (Gannje) weſtlicher — fehlt auf Bruce's Karte.

23. Ifat — ſüdöſtlich von Schoa.

24. Fatagar oder Fatigar — ſüdlich von Ifat. Ein ebenes und ſehr fruchtbares Land ††).

25. Wed (bei den Portugieſen Ogge) weſtlich

---

*) Auch in ſeiner kurzen geographiſchen Skizze von Habeſſinien, III. B. S. 259.

**) Im 51. Kapitel, wo er ſagt, ſie ſei ein ſehr bergiges Land, und habe ſehr kriegeriſche Einwohner. Es ſcheint, Bugna, welches nach Alvarez ſüdlicher liegt, ſei ein Diſtrikt von Giannamora, weil derſelbe den Beherrſcher dieſes leztern einen ſehr mächtigen Herrn nennt.

***) Bruce, III. B. S. 156.

†) Ebendaſelbſt, u. S. 251.

††) Alvarez, im 112ten Kapitel.

von Fatigar. — Hier ist der See Gawaja zu bemerken. Zu Bermudes Zeiten soll der mächtige Beherrscher dieses Landes, damals ein Schwager des regierenden Königs von Habessinien ein Mönch gewesen seyn, Namens Bruder Michael *).

26. Lizamo — südwestlicher.

27. Mugar — nordwärts über vorigem.

28. Gombo. — westlich von Mugar, ist nur klein.

29. Ganz — südwestlich von Schoa, ist auch sehr klein.

30. Gafat — nach Ludolfs Karte südlich vom Nil, nach Bruce's nördlich, gerade unter Damot **); Das Land soll sehr fruchtbar und reich seyn. — Die Einwohner, die Gafater sind Heiden ein grausames, barbarisches, kriegerisches Volk ***).

31. Kambat im südwestlichen Theile von Habessinien nach seinem ehemaligen Umfange. Die Einwohner werden (nach Ludolf, Seb-a-Had-ya genannt, woraus einige den Namen Adea oder Hadea gemacht, und dem ganzen Lande gegeben haben †).

Sangara ist (nach Ludolfs Karte) die Hauptstadt.

32. Guraghe westlich von vorigem ††). — nördlich von diesem findet sich auf Bruce's Karte der grosse Landstrich Guderu, welcher bei Ludolf fehlt.

33. Set

*) Bermudes, beim La Croze, S. 188. (Die geographischen Nachrichten dieses habessinischen Patriarchen sind mir sehr verdächtig.)

**) Abermals ein Widerspruch! Im I. B. S. 448. sagt Bruce die Gafater wohnen südlich vom Nil! —

***) Alvarez, im 134. Kap. Bermudes beim La Croze, S. 191.

†) Bruce setzt gar auf seine Karte ein Königreich Kambet und ein Königreich Hadea übereinander.

††) Bermudes (beim La Croze, S. 189.) läßt diese Landschaften an Quiloa und Mongale gränzen, und macht ihre Einwohner zu gewaltigen Zauberern.

33. Set oder Jet, noch weiter gegen Weſten. (Fehlt auf Bruce's Karte)

34. Konnt (Kontſch) nordweſtlich von Set; ſoll ein groſſes mächtiges Königreich ſeyn, von Heiden bewohnt *). Fehlt bei Bruce.

35. Schat, ſüdlicher, zwiſchen Konnt und Enarea.

Kangan iſt (nach Ludolfs Karte) der Hauptort.

36. Enarja oder Enarea (auch Narea genannt) ſoll eine ſehr goldreiche Landſchaft ſeyn, deren Bewohner nebſt ihrem Fürſten in der lezten Hälfte des ſechszehnten Jahrhunderts die chriſtliche Religion angenommen haben **).

Gonea iſt (nach Bruce's Karte) der Hauptort.

Südlich von Enarea findet ſich auf Bruces Karte das bergige Land Kaffa angezeigt, welches ein chriſtlicher Staat ſeyn ſoll.

Dies ſind die Landſchaften, Königreiche und Provinzen, welche vormals theils unmittelbar, theils mittelbar zu dem Staate von Habeſſinien gehörten. Aber die Gallaer und Mohren haben über die Hälfte davon abgeriſſen, ſo daß das Staatsgebiet des Königs von Habeſſinien jezt kaum noch einen Flächenraum von 4000. Quadratmeilen umfaßt. Die Landſchaften und Provinzen welche jezt noch (zu Bruce's Zeit.) zu dem habeſſiniſchen Reiche gehören, ſind.

1). Ein Theil von Mazaga, wohin wir nämlich die Diſtrikte und Provinzen Tſcherkin, Sankhar und Kas el Fihl rechnen müſſen.

---

*) Bermudes (S. 196.) macht den Beherrſcher dieſes Landes, den er Azgazze (Herr der Reichthümer) betitelt, zu einem ſehr mächtigen Fürſten.

**) Bruce, II. Band. S. 228.

2). Tigre, (nebſt Giannamora) ohne die Küſte welche die Türken oder vielmehr die Mohren inne haben.

3). Samen ein Fürſtenthum unter habeſſiniſcher Landeshoheit.

4). Die kleine Provinz Tzágáde.

5). Die Provinz Walkait *).

6). Wagara oder Woggora.

7). Begemder, nebſt Laſta, Foggora, Drida und Karuta.

8). Emfras —

9). Dembea, nebſt Kuara, u. ſ. w.

10). Goſam.

11). Damot, und

12). Amhara, nebſt Dſchannamora.

Alſo zwölf Landſchaften von ſechs und dreiſſigen ſind der Ueberreſt des jezzigen Staats von Habeſſinien!

---

*) Nach ihrer Lage auf Bruce's Karte, und nach ſeiner Angabe der Gränzprovinzen ſcheint dieſe Landſchaft doch nicht zum heutigen Staate von Habeſſinien zu gehören, ob er ſie gleich, S. 259. im III. B. dazu rechnet. — Eben daſelbſt rechnet er auch die Landſchaft Lenzana dazu, welche nach ſeiner Karte nordwärts von Danſali am rothen Meere liegt.

Siebenter Abſchnitt.

Von Habeſſiniens Einwohnern überhaupt.

Habeſſinien umfaßt in dem weiten Raume, den es als Land betrachtet einnimmt mehrere gröſſere und kleinere Völkerſchaften, die in Rükſicht ihrer Abſtammung, Sprachen, Leibesgeſtalt, ihres ſittlichen Karakters, ihrer Lebensart und Religion gar ſehr von einander verſchieden ſind, und ein buntes Völkergemiſche bilden, das dem Menſchenforſcher einen wichtigen Gegenſtand zur Unterſuchung anbietet.

Aber hier laſſen uns die Schriftſteller von Habeſſinien in dunkelſter Finſterniß zurük. Die älteren derſelben geben uns ſehr unbefriedigende Nachrichten von den verſchiedenen Völkern Habeſſiniens, ein Fehler, den wir wol auf Rechnung ihres Zeitalters ſchreiben müſſen*) — und der neueſte Beſchreiber dieſes Landes Bruce tiſcht uns Hypotheſen, Vermuthungen, leere Grübeleien, in welchen er ſich ſelbſt verwikkelt und widerſpricht**), ſtatt brauchbarer Beiträge zur Völkerkunde auf. Zwar hat er uns durch ſehr ſchätzbare und ausführliche Nachrichten von zweien habeſſiniſchen Völkerſchaften, den Gallaern und Schangallaern***) bewieſen, was er wahrſcheinlich hätte leiſten können, wenn es ihm beliebt hätte, ſich in zwekmäſſigere Unterſuchungen einzulaſſen, als die ſind, die er zur Befriedigung ſeiner Hypotheſenſucht und zur Ausſchmükkung ſeines unhiſtoriſchen Syſtems von der Bevölkerung Habeſſiniens†) bis zum

*) In welchen Erweiterung der Völkerkunde nirgends der Zwek der Reiſebeſchreiber war.

**) Man ſehe Tychſen's Anmerk im V. Bande von Bruce's Reiſen.

***) Im zweiten Bande, wovon in der Folge.

†) Man vergleiche ſeinen erſten Band mit Tychſens Anmerkungen im V. Bande.

Ekkel ins Weitschweifige trieb. So aber läßt er uns noch so vieles zur Völkerkunde dieses Landes vermissen, behandelt diese so oberflächlich, daß jene besseren Proben von Völkerschilderungen, uns nur noch mehr zu Vorwürfen gegen ihn reizen müssen. Er läßt uns wegen des Urvolks von Habessinien ganz in der Ungewißheit; seine Nachrichten von den eigentlichen heutigen Habessiniern sind nicht hinreichend, unsre Wißbegierde zu befriedigen; er vergleicht lieber ihre Sitten, mit den Gebräuchen der alten Perser u. s. w.*) als daß er uns dies Volk so schilderte, wie er gekonnt hätte, und wie wir es von ihm erwarten dürften. Er belehrt uns nicht einmal gehörig von dem Unterschied der Leibesgestalt der verschiedenen Völker Habessiniens, und was er von ihrer Abstammung und Verwandtschaft unter einander sagt, führt uns noch tiefer in das dunkle Labyrinth hinein, das er sein System nennt. Kurz seine Völkernachrichten sind oberflächlich, kurz, unbestimmt, und wiedersprechen sich nicht selten.

Es bleibt uns hier, um doch eine ethnographische Skizze von Habessinien zu liefern, nichts übrig, als aus seinen und seiner Vorgänger Nachrichten alles dahin gehörige mühsam zusammen zu klauben, und so viel es möglich ist, in einige Ordnung zu bringen. —

Das jezzige Hauptvolk dieses Landes sind die eigentlichen Habessinier, die sich Ethiopier nennen; diese sind aber nicht Ureinwohner, sondern frühe schon eingewanderte Fremdlinge, die sich des Landes bemächtigt haben.

Wenn wir nun

I. In Rükſicht der Abstammung die jezzigen Be-

*) Man lese die Rezension in Zimmermann's Annalen der Geographie ꝛc.

wohner dieſes Landes eintheilen wollen, ſo finden wir

1. Von den Ureinwohnern wenig befriedigende Nachrichten. Wahrſcheinlich gehören in dieſe Abtheilung.

1) Die Agaus — ein uraltes Tragladytenvolk, deſſen Religion es zu den Ureinwohnern von Habeſſinien zu machen ſcheint*).

2) Die Hirtenſtämme am rothen Meere — die Schangallaer, Schiho, Hazorta, Belowa, u. ſ. w.

2. Eingewanderte Fremdlinge ſind:

a). Aus früheren Zeiten:

1) Die Habeſſinier — ein urſprünglich arabiſches Volk.

2) Die Juden oder Falaſchan.

b). In ſpätern Zeiten eingewandert:

1) Arabiſche Baduinen, in der weſtlichen Mazaga.

2) Arabiſche Städtebewohner, gemeiniglich (doch ſehr irrig) Mohren**) — in Habeſſinien Gibbertis (Dſchibertis) genannt.

3) Gallaer — ein wildes, barbariſches Negervolk aus dem innern Afrika, das vermuthlich den grauſamen Dſchagern oder Schagaern in Südafrika nahe verwandt iſt***).

---

*) Weil dieſes Volk die Quellen des Nils und des Takazze göttlich verehrt.

**) Man muß ſich an dieſen Namen nicht ſtoſſen; die portugieſiſchen und ſpaniſchen Reiſebeſchreiber, und ihre Nachfolger nennen alle Muhammedaner in Afrika und Oſtindien Mohren, ob ſie gleich nichts weniger als Negern ſind.

***) Dies ſcheint aus dem Namen Agag zu erhellen, den ſich beide Völker geben. (M. ſ. Dapper's Afrika, und den Anhang zu der deutſchen Ueberſetzung von Proyart.)

II. In Rükſicht der Sprache läßt ſich hier nicht viel Beſtimmtes ſagen, die Hauptſprache iſt jezt die amhariſche, die Sprache der Habeſſinier, welche in verſchiedenen Dialekten geſprochen wird. Die Landſchaft Dembea hat ihre beſondere Sprache. Aelter als die amhariſche iſt. Die tigreiſche oder Geezſprache die eigentliche ethiopiſche, die Schriftſprache der Habeſſinier von den übrigen Völkern hat jedes ſeine eigene Sprache.

III. In Rükſicht der Leibesfarbe und Geſtalt theilen ſich die Bewohner dieſes Landes in

1. Weißlichte, braune Menſchen, mit regelmäſſiger Bildung. — Dahin gehören die Araber, die Gibbertis und ein Theil der Habeſſinier.

2. Schwarze oder ſchwarzbraune, negerartige Menſchen, doch ohne Wollenhaar und Negerphyſiognomien — die meiſten Habeſſinier — (Die Agaus? die Falaſchan?)

3. Wahre Negern — die Schangallaer — Schiho*) — Gallaer und andere.

IV. In Rükſicht der Lebensart, Kultur, und Sittlichkeit.

1. Halbkultivirt können wir
   1). Die Habeſſinier,
   2). Die Falaſchan und
   3). Die Gibbertis nennen.
2. Rohere Hirtenvölker ſind:
   1). Die Agaus,

*) Dieſe Schiho ſind nach Bruce wahre Negern; ſehr ſonderbar aber iſt es, daß die Sazorta, ihre Nachbarn, wahrſcheinlich nahe verwandt mit dieſen, kupferfarbig ſeyn ſollen. (Bruce, III. B. S. 72.)

2). Die Schiho und Hazorta, u. a.

3. Eben ſo rohe Jägervölker.

1). Die Schangallaer.

2). Die Ganſcharen u. a.

4. Die roheſten der habeſſiniſchen Barbaren ſind:

1). Die Gallaer, auch können

2). Die Gafater, Guragher und andere in dieſe Klaſſe gerechnet werden.

V. In Rükſicht der Religion finden wir:

1. Morgenländiſche Chriſten:

Die Habeſſinier.

2. Juden:

Die Falaſchan.

3. Muhammedaner:

1). Die Araber.

2). Die Gibbertis.

3). Auch viele Habeſſinier und andre, doch nicht in groſſer Zahl.

4. Heiden:

a). Mit ihrem uralten Gottesdienſt:

Die Agaus.

b). Beinahe ganz ohne Gottesdienſt:

Die Gallaer.

Ferner ſind: die Schangallaer, Gafater, Ganſcharer, Guragher u. ſ. w. auch noch Heiden.

Wir wollen noch einige Blikke auf alle dieſe verſchiedenen Völker überhaupt werfen, und beſonders ihre Wohnplätze, ihre Stärke und ihre Verhältniſſe gegen einander überhaupt betrachten.

In dieſer Rükſicht theilen wir ſie in Hauptvölker,

in kleine innländische Völker, in Fremdlinge und in Gränzvölker.

A.) Hauptvölker in Habessinien.

sind:

1. Die eigentlichen Habessinier (Ohobusch, Itiopjawitch) deren Gestalt, Sprache, Charakter, Lebensart, Sitten und Religion in den nächstfolgenden Abschnitten ausführlicher beschrieben werden.

2. Die Agaus, das wahrscheinliche Urvolk von Habessinien, von welchem ein Stamm in Lasta, zwischen Tigre und Begender wohnt; diese werden insbesondere Agaus von Lasta oder Tscheraz Agaus genannt. Ein andrer Stamm wohnt südwestlich von dem See Dembea auch um die Quellen des Nils, und heißt zum Unterschiede Agaus von Damot.

3. Die Gallaer haben jezt den größten Theil des südlichen Habessiniens inne. Man theilt sie hier in die westlichen und östlichen Gallaer, oder in die Boren Gallas und Bertuma Gallas, die wieder in mehrere Stämme zertheilt sind. (Man sehe hierüber den siebenzehnden Abschnitt dieses zweiten Theils.

B.) Kleinere Völkerschaften im Umfange von Habessinien.

1. Die Ganjars oder Ganscharen in den niedrigen Gegenden der Landschaft Kuara. — Bruce berichtet von demselben *): Diese Ganscharen sind eine zahlreiche und furchtbare Nazion von Jägern, die aus etlichen 1000 Reutern besteht: ihr Ursprung soll folgender seyn. Als die Funge oder die schwarze Nazion, die jezt Sennaar in Besiz hat, die Araber aus diesem

*) Im III. B. S. 257.

Lande verjagten, entflohen die ſchwarzen Sklaven die damals im Dienſte der Araber geſtanden, und nahmen die Diſtrikte die ſie noch bewohnen in Beſiz. Sie haben ſich ſeit der Zeit ſtark vermehrt, und ſind bis auf den heutigen Tag unabhängig. Sie ſind geborne Feinde ihrer Nachbarn in Ras el Fihl. Auf beiden Theilen iſt viel Blut vergoſſen worden, wenn ſie einander in ihr Land fallen, die Männer ermorden, und die Weibsperſonen in die Sklaverei führen. Ihr Oberhaupt führt den Namen Scheba, welches ſo viel als der alte Mann heißt.

2. Die Baaſa — Abkömmlinge von Schangallaern, welche den muhammedaniſchen Glauben angenommen, — in der Statthalterſchaft Ras el Fihl.

3. Die Falaſchan oder Juden, in der Landſchaft Samen — nebſt dem Kemmont, näher gegen Gondar. (Von welchem in der Folge noch ein Mehreres.)

4. Die Dobas oder Dobaer im ſüdlichen Theile von Tigre. — Alvarez ſagt *) ſie ſind Mohren welche nicht unter einem Monarchen, ſondern unter vier und zwanzig Oberhäuptern ſtehen, und beinahe immer in Krieg mit einander verwikkelt ſind.

5. Die Waito ein kleines Völkchen am See Dembea. Von dieſem Völkchen erzählt Bruce **): Dicht bei dem Orte wo der Fluß Reb in den See von Dembea fällt, liegt das kleine von Heiden bewohnte Dorf Waito, die ganz abgeſondert von den Habeſſiniern leben, und von ihnen dergeſtalt verabſcheut werden, daß wer einen ſolchen Heiden, oder etwas ihm Zugehöriges nur anrührt, bis auf den Abend unrein, von ſeinen Freunden und Familie getrennt, und von der Kirche und allen gottes-

*) Seite 127. der franz. Ueberſ.

**) Im III. B. S. 401.

dienſtlichen Verrichtungen ausgeſchloſſen iſt, bis er ſich den folgenden Tag gewaſchen und gereinigt hat. Dieſer Ekkel rührt ſicher zum Theil von ihrer Lebensart her: weil ſie ſich mit nichts anders beſchäftigen, als Krokodill und Nilpferde zu tödten, welches ihre tägliche Nahrung iſt. Sie haben einen unerträglichen Geſtank an ſich, und ſind auſſerordentlich blas und von elender Farbe, ſehr hager und ſterben wie man ſagt, oft an der Läuſe Krankheit. Die Sprache der Waito iſt völlig von allen andern in Habeſſinien verſchieden *).

6. Die Gafater, welche ein kriegeriſches, tapfres Volk ausmachen; man glaubte ehmals, ſie ſtammten von habeſſiniſchen Juden ab; welches aber ohne Zweifel ein Irrthum iſt **). — Ihr Land ſoll ſehr reich und fruchtbar ſeyn. Sie ſind jezt Heiden, und ein räuberiſches Volk.

7. Guraghes — ein grauſames, wildes Volk ***) auf der Südſeite des Nils — und

8. Die Gongas oder Gongaer, nordweſtlicher zu beiden Seiten des Nils.

C.) Fremdlinge in Habeſſinien ſind, ohne eigne Völkerſchaften auszumachen:

1. Die Gibbertis (Mohren) oder Muhammedaner, die dennoch ziemlich zahlreich ſind †).

2. Auch einige Griechen, die hier zerſtreut wohnen.

---

*) Bruce (am angef. Orte) bemühte ſich vergebens, einige nähere Nachrichten von ihnen herauszubringen. Selbſt die Androhung der Todesſtrafe vermochte nichts auf ſie.

**) Bermudes beim La Croze, S. 190. — Alvarez, S. 293.

***) Nach Bermudes (beim La Croze, S. 189.) ſind ſie arge Zauberer.

†) Dſchibbertis ſoll (nach Bruce, II. B. S. 8.) insbeſondere der Name der Einwohner des Königreichs Adel ſeyn, und Rechtgläubige bedeuten.

D.) Gränzvölker von Habeſſinien, die zum Theil auch über den Gränzen wohnen.

1. Die Gubaer, nördlich von den Gangaern am Nil.

2. Die Fundſchi oder Schilluk in Sennaar, weiter gegen Norden.

3. Die Araber in Otbara und andern Theilen der Mazaga.

4. Die Schangallaer im Norden des eigentlichen Habeſſiniens.

5. Die Hirtenſtämme am rothen Meere, die Belowihs, Schiho, Hazorta.

6. Die Talkal, ein heidniſcher Hirtenſtamm, der ſich das Reich Dankali unterworfen hat.

Von allen dieſen verſchiedenen Völkern wollen wir die vorhandenen, meiſt ſehr dürftigen Nachrichten aus den beßten Schriftſtellern über Habeſſinien ſammeln, und in gehöriger Ordnung zuſammenreihen; doch vorher müſſen wir das Hauptvolk, die Habeſſinier, in ſeinem gegenwärtigen natürlichen, ſittlichen, religiöſen und politiſchen Zuſtande ſchildern — welche Schilderung den Innhalt der nächſtfolgenden Abſchnitte dieſes Theils ausmacht.

Achter Abschnitt.

Habeßinier. Ihr Ursprung. Körperliche Gestalt und moralischer Karakter.

Der Name Habeßinier, oder wie man sie sonst auch nennt, Abißinier, kömmt — wie wir schon angemerkt haben *) — von dem arabischen Worte Habesch her, das ein Zusammenlaufen mehrerer Völkerschaften bezeichnet. Dieser Name aber ist in Habessinien so wenig beliebt, daß man sich mit demselben beschimpft glaubt; man findet ihn auch nicht in ihren Schriften: insgemein aber nennen sie sich Ethiopier, ein Name, der sonst allen schwarzen und schwarzbraunen Völkern im Innern von Afrika beigelegt wurde **). Ihr Reich heissen sie auch Ausschliessungsweise das Land Genz, d. h. der Freien. Die Nazion ist ursprünglich nicht in diesem Lande gewesen, sondern aus dem glüklichen Arabien, das gegenüber am rothen Meere liegt, hieher gezogen.

Denn daß die Habessinier einst in Arabien gewohnt haben, und mit den Sabäern oder Homeriten in Verbindung gestanden seyn, bestätigen die alten Geographen, und man hat sonst noch andere Beweise davon. Einmal ist ihre alte ethiopische Sprache mit der arabischen sehr genau verwandt; zweitens haben sie verschiedene Gebräuche, z. B. die Beschneidung beider Geschlechter mit den Arabern gemein; drittens hat ihr Karakter und Körper besonders aber ihre Gesichtszüge mehr Aehnlichkeit mit den Arabern als den afrikanischen Ethiopiern, und viertens gibt auch dies einen Beweis, daß Kaiser Severus unter den überwundenen arabischen Völkerschaften auch die Habessinier auf die Münzen prägen ließ. —

*) Im ersten Theile dieses Werks, S. 27. u. ff.

**) Ebendaselbst ist auch hierüber das Mehrere schon gesagt worden.

Genug, es iſt ſo gut als erwieſen, daß die Habeſſinier aus Arabien abſtammen. Die Unterſuchung der näheren Umſtände davon verliert ſich aber in Grübeleien, in welche wir uns hier nicht einlaſſen können *).

Den Habeſſiniern fehlt es (nach Ludolfs Schilderung) nicht an Kopf und Herz, aber an Ausbildung beider. Sie ſind weder grauſam noch Blutdurſtig; ſelten zanken ſie ſich, und noch ſeltener werden ihre Händel mit dem Degen ausgemacht. Von Natur ſind ſie billig und gerecht **). Weil man ihnen vor allen übrigen Völkern in Afrika einen beſonders guten Verſtand zuſchreibt, werden auch die Sklaven von ihrer Nazion ungleich theurer, als die von andern bezahlt. Gelehrſamkeit, beſonders ſchöne Künſte und Wiſſenſchaften ſind ganz nach ihrem Geſchmack. Ob ſie ſich gleich noch nie eigentlich

---

*) Man ſehe was Bruce in ſeinem erſten Bande nur allzuweitläuftig hierüber geſagt hat, und vergleiche damit Tychſen's Anmerkung im V. B. S. 310.

**) Nachdem was ſich aus Bruce's Erzählungen abſtrahiren läßt, paßt dieſe Schilderung jezt nicht mehr ſo genau auf die heutigen Habeſſinier; denn darinn finden wir ſie als grauſame, boshafte, äuſſerſt rohe, ausſchweifende und tükiſche Menſchen dargeſtellt. Sind ſie durch den Umgang und die Kriege mit den barbariſchen Gallaern ſo verwildert? — Daß die Habeſſinier die gröſten Lügner ſind, die man finden kann; darinn ſtimmen alle Reiſebeſchreiber überein. (M. ſ. was Bruce im II. B. S. 601. hierüber ſagt.) Aus all' dem glaube ich die Hauptzüge des Karakters der Habeſſinier ſo beſtimmen zu dürfen: Sie ſind koleriſch-ſanguiniſche Menſchen, folglich ehrgeizig, zornig, lebhaft, das Vergnügen liebend, leichtſinnig, doch gutherzig, freundſchaftlich, höflich, tapfer; aber dieſer Grundkarakter iſt verwildert, und ſie ſind boshaft, tükiſch und wollüſtig geworden, und ſtatt auf der Stufenleiter der Kultur fortzuſteigen, ſind ſie in halbviehiſche Rohheit herabgeſunken. Dies ergiebt ſich aus Bruce's Erzählungen.

II. In Rükſicht der Sprache läßt ſich hier nicht viel Beſtimmtes ſagen, die Hauptſprache iſt jezt die amhariſche, die Sprache der Habeſſinier, welche in verſchiedenen Dialekten geſprochen wird. Die Landſchaft Dembea hat ihre beſondere Sprache. Aelter als die amhariſche iſt. Die tigreiſche oder Geezſprache die eigentliche ethiopiſche, die Schriftſprache der Habeſſinier von den übrigen Völkern hat jedes ſeine eigene Sprache.

III. In Rükſicht der Leibesfarbe und Geſtalt theilen ſich die Bewohner dieſes Landes in

1. Weißlichte, braune Menſchen, mit regelmäſſiger Bildung. — Dahin gehören die Araber, die Gibbertis und ein Theil der Habeſſinier.

2. Schwarze oder ſchwarzbraune, negerartige Menſchen, doch ohne Wollenhaar und Negerphyſiognomien — die meiſten Habeſſinier — (Die Agaus? die Falaſchan?)

3. Wahre Negern — die Schangallaer — Schiho*) — Gallaer und andere.

IV. In Rükſicht der Lebensart, Kultur, und Sittlichkeit.

1. Halbkultivirt können wir

1). Die Habeſſinier,
2). Die Falaſchan und
3). Die Gibbertis nennen.

2. Rohere Hirtenvölker ſind:

1). Die Agaus,

*) Dieſe Schiho ſind nach Bruce wahre Negern; ſehr ſonderbar aber iſt es, daß die Bazorta, ihre Nachbarn, wahrſcheinlich nahe verwandt mit dieſen, kupferfarbig ſeyn ſollen. (Bruce, III. B. S. 72.)

2). Die Schiho und Hazorta, u. a.

3. Eben ſo rohe Jägervölker.

1). Die Schangallaer.

2). Die Ganſcharen u. a.

4. Die roheſten der habeſſiniſchen Barbaren ſind:

1). Die Gallaer, auch können

2). Die Gafater, Guragher und andere in dieſe Klaſſe gerechnet werden.

V. In Rükſicht der Religion finden wir:

1. Morgenländiſche Chriſten:

Die Habeſſinier.

2. Juden:

Die Falaſchan.

3. Muhammedaner;

1). Die Araber.

2). Die Gibbertis.

3). Auch viele Habeſſinier und andre, doch nicht in groſſer Zahl.

4. Heiden:

a). Mit ihrem uralten Gottesdienſt;

Die Agaus.

b). Beinahe ganz ohne Gottesdienſt;

Die Gallaer.

Ferner ſind: die Schangallaer, Gafater, Ganſcharer, Guragher u. ſ. w. auch noch Heiden.

Wir wollen noch einige Blikke auf alle dieſe verſchiedenen Völker überhaupt werfen, und beſonders ihre Wohnplätze, ihre Stärke und ihre Verhältniſſe gegen einander überhaupt betrachten.

In dieſer Rükſicht theilen wir ſie in Hauptvölker,

in kleine inmländische Völker, in Fremdlinge und in Gränzvölker.

A.) Hauptvölker in Habessinien.

sind:

1. Die eigentlichen Habessinier (Ohobusch, Jtiopjawich) deren Gestalt, Sprache, Charakter, Lebensart, Sitten und Religion in den nächstfolgenden Abschnitten ausführlicher beschrieben werden.

2. Die Agaus, das wahrscheinliche Urvolk von Habessinien, von welchem ein Stamm in Lasta, zwischen Tigre und Begender wohnt; diese werden insbesondere Agaus von Lasta oder Tscheraz Agaus genannt. Ein andrer Stamm wohnt südwestlich von dem See Dembea auch um die Quellen des Nils, und heißt zum Unterschiede Agaus von Damot.

3. Die Gallaer haben jezt den größten Theil des südlichen Habessiniens inne. Man theilt sie hier in die westlichen und östlichen Gallaer, oder in die Boren Gallas und Berruma Gallas, die wieder in mehrere Stämme zertheilt sind. (Man sehe hierüber den siebenzehnden Abschnitt dieses zweiten Theils.

B.) Kleinere Völkerschaften im Umfange von Habessinien.

1. Die Ganjars oder Ganscharen in den niedrigen Gegenden der Landschaft Kuara. — Bruce berichtet von demselben *): Diese Ganscharen sind eine zahlreiche und furchtbare Nazion von Jägern, die aus etlichen 1000 Reutern besteht: ihr Ursprung soll folgender seyn. Als die Junge oder die schwarze Nazion, die jezt Sennaar in Besiz hat, die Araber aus diesem

*) Im III. B. S. 257.

namora angezeigt *), von welcher auch Alvarez ſpricht **).

18. Angot (Hangot) ſüdlich von Tigre und öſtlich von Amhara, ein plattes Land, in welchem der Hauptarm des Takazze entſpringt ***). Jezt iſt die Provinz, (deren Statthalter vormals Angot-Ras genannt wurde, bis auf wenige Dörfer in den Händen der Gallaer †). Ihr Oberhaupt nennt ſich Gangoul.

19. Gedm — öſtlich von Amhara — fehlt auf Bruce's Karte, auch fehlen uns nähere Nachrichten von dieſer Landſchaft, ſie iſt wahrſcheinlich jezt auch, wie beinahe alle hier nachfolgende Landſchaften in der Gewalt der Gallaer.

20. Dawaro, noch weiter oſtwärts, an der Gränze des Königreichs Adel.

21. Bali, ſüdweſtlich von Dawaro, und ſüdlich von Amhara. Von hier aus thaten die Gallaer im Jahre 1559. ihren erſten Einfall in Habeſſinien.

22. Gann (Gannje) weſtlicher — fehlt auf Bruce's Karte.

23. Iſat — ſüdöſtlich von Schoa.

24. Fatagar oder Fatigar — ſüdlich von Iſat. Ein ebenes und ſehr fruchtbares Land ††).

25. Wed (bei den Portugieſen Ogge) weſtlich

---

*) Auch in ſeiner kurzen geographiſchen Skizze von Habeſſinien, III. B. S. 259.

**) Im 51. Kapitel, wo er ſagt, ſie ſei ein ſehr bergiges Land, und habe ſehr kriegeriſche Einwohner. Es ſcheint, Bugna, welches nach Alvarez ſüdlicher liegt, ſei ein Diſtrikt von Giannamora, weil derſelbe den Beherrſcher dieſes leztern einen ſehr mächtigen Herrn nennt.

***) Bruce, III. B. S. 156.

†) Ebendaſelbſt, u. S. 251.

††) Alvarez, im 112ten Kapitel.

von Fatigar. — Hier iſt der See Gawaja zu bemerken. Zu Bermudes Zeiten ſoll der mächtige Beherrſcher dieſes Landes, damals ein Schwager des regierenden Königs von Habeſſinien ein Mönch geweſen ſeyn, Namens Bruder Michael *).

26. Lizamo — ſüdweſtlicher.

27. Mugar — nordwärts über vorigem.

28. Gombo. — weſtlich von Mugar, iſt nur klein.

29. Ganz — ſüdweſtlich von Schoa, iſt auch ſehr klein.

30. Gafat — nach Ludolfs Karte ſüdlich vom Nil, nach Bruce's nördlich, gerade unter Damot **); Das Land ſoll ſehr fruchtbar und reich ſeyn. — Die Einwohner, die Gafater ſind Heiden ein grauſames, barbariſches, kriegeriſches Volk ***).

31. Rambat im ſüdweſtlichen Theile von Habeſſinien nach ſeinem ehemaligen Umfange. Die Einwohner werden (nach Ludolf, Seb-a-Had-ya genannt, woraus einige den Namen Adea oder Hadea gemacht, und dem ganzen Lande gegeben haben †).

Sangara iſt (nach Ludolfs Karte) die Hauptſtadt.

32. Guraghe weſtlich von vorigem ††). — nördlich von dieſem findet ſich auf Bruce's Karte der groſſe Landſtrich Guderu, welcher bei Ludolf fehlt.

33. Set

*) Bermudes, beim La Croze, S. 188. (Die geographiſchen Nachrichten dieſes habeſſiniſchen Patriarchen ſind mir ſehr verdächtig.)

**). Abermals ein Widerſpruch! Im I. B. S. 448. ſagt Bruce die Gafater wohnen ſüdlich vom Nil! —

***) Alvarez, im 134. Kap. Bermudes beim La Croze, S. 191.

†) Bruce ſetzt gar auf ſeine Karte ein Königreich Rambet und ein Königreich Hadea übereinander.

††) Bermudes (beim La Croze, S. 189.) läßt dieſe Landſchaften an Quiloa und Mongale gränzen, und macht ihre Einwohner zu gewaltigen Zauberern.

Genug, es iſt ſo gut als erwieſen, daß die Habeſſinier aus Arabien abſtammen. Die Unterſuchung der nähern Umſtände davon verliert ſich aber in Grübeleien, in welche wir uns hier nicht einlaſſen können *).

Den Habeſſiniern fehlt es (nach Ludolfs Schilderung) nicht an Kopf und Herz, aber an Ausbildung beider. Sie ſind weder grauſam noch Blutdurſtig; ſelten zanken ſie ſich, und noch ſeltener werden ihre Händel mit dem Degen ausgemacht. Von Natur ſind ſie billig und gerecht **). Weil man ihnen vor allen übrigen Völkern in Afrika einen beſonders guten Verſtand zuſchreibt, werden auch die Sklaven von ihrer Nazion ungleich theurer, als die von andern bezahlt. Gelehrſamkeit, beſonders ſchöne Künſte und Wiſſenſchaften ſind ganz nach ihrem Geſchmack. Ob ſie ſich gleich noch nie eigentlich

*) Man ſehe was Bruce in ſeinem erſten Bande nur allzuweitläuftig hierüber geſagt hat, und vergleiche damit Tychſen's Anmerkung im V. B. S. 310.

**) Nachdem was ſich aus Bruce's Erzählungen abſtrahiren läßt, paßt dieſe Schilderung jezt nicht mehr ſo genau auf die heutigen Habeſſinier; denn darinn finden wir ſie als grauſame, boshafte, äuſſerſt rohe, ausſchweifende und tükkiſche Menſchen dargeſtellt. Sind ſie durch den Umgang und die Kriege mit den barbariſchen Gallaern ſo verwildert? — Daß die Habeſſinier die größten Lügner ſind, die man finden kann; darinn ſtimmen alle Reiſebeſchreiber überein. (M. ſ. was Bruce im II. B. S. 601. hierüber ſagt.) Aus all' dem glaube ich die Hauptzüge des Karakters der Habeſſinier ſo beſtimmen zu dürfen: Sie ſind koleriſch-ſanguiniſche Menſchen, folglich ehrgeizig, zornig, lebhaft, das Vergnügen liebend, leichtſinnig, doch gutherzig, freundſchaftlich, höflich, tapfer; aber dieſer Grundkarakter iſt verwildert, und ſie ſind boshaft, tükkiſch und wollüſtig geworden, und ſtatt auf der Stufenleiter der Kultur fortzuſteigen, ſind ſie in halbviehiſche Rohheit herabgeſunken. Dies ergiebt ſich aus Bruce's Erzählungen.

2). Cigre, (nebſt Giannamora) ohne die Küſte welche die Türken oder vielmehr die Mohren inne haben.

3). Samen ein Fürſtenthum unter habeſſiniſcher Landeshoheit.

4). Die kleine Provinz Tzägäde.

5). Die Provinz Walkait *).

6). Wagara oder Woggora.

7). Begemder, nebſt Laſta, Foggora, Drida und Karuta.

8). Emfras —

9). Dembea, nebſt Kuara, u. ſ. w.

10). Goſam.

11). Damot, und

12). Amhara, nebſt Dſchannamora.

Alſo zwölf Landſchaften von ſechs und dreiſſigen ſind der Ueberreſt des jezzigen Staats von Habeſſinien!

---

*) Nach ihrer Lage auf Bruce's Karte, und nach ſeiner Angabe der Gränzprovinzen ſcheint dieſe Landſchaft doch nicht zum heutigen Staate von Habeſſinien zu gehören, ob er ſie gleich, S. 259. im III. B. dazu rechnet. — Eben daſelbſt rechnet er auch die Landſchaft Enzana dazu, welche nach ſeiner Karte nordwärts von Dankali am rothen Meere liegt.

Siebenter Abſchnitt.

Von Habeſſiniens Einwohnern überhaupt.

Habeſſinien umfaßt in dem weiten Raume, den es als Land betrachtet einnimmt mehrere gröſſere und kleinere Völkerſchaften, die in Rükſicht ihrer Abſtammung, Sprachen, Leibesgeſtalt, ihres ſittlichen Karakters, ihrer Lebensart und Religion gar ſehr von einander verſchieden ſind, und ein buntes Völkergemiſche bilden, das dem Menſchenforſcher einen wichtigen Gegenſtand zur Unterſuchung anbietet.

Aber hier laſſen uns die Schriftſteller von Habeſſinien in dunkelſter Finſterniß zurük. Die älteren derſelben geben uns ſehr unbefriedigende Nachrichten von den verſchiedenen Völkern Habeſſiniens, ein Fehler, den wir wol auf Rechnung ihres Zeitalters ſchreiben müſſen*) — und der neueſte Beſchreiber dieſes Landes Bruce tiſcht uns Hypotheſen, Vermuthungen, leere Grübeleien, in welchen er ſich ſelbſt verwikkelt und widerſpricht**), ſtatt brauchbarer Beiträge zur Völkerkunde auf. Zwar hat er uns durch ſehr ſchäzbare und ausführliche Nachrichten von zweien habeſſiniſchen Völkerſchaften, den Gallaern und Schangallaern***) bewieſen, was er wahrſcheinlich hätte leiſten können, wenn es ihm beliebt hätte, ſich in zwekmäſſigere Unterſuchungen einzulaſſen, als die ſind, die er zur Befriedigung ſeiner Hypotheſenſucht und zur Ausſchmükkung ſeines unhiſtoriſchen Syſtems von der Bevölkerung Habeſſiniens†) bis zum

*) In welchen Erweiterung der Völkerkunde nirgends der Zwek der Reiſebeſchreiber war.

**) Man ſehe Tychſen's Anmerk im V. Bande von Bruce's Reiſen.

***) Im zweiten Bande, wovon in der Folge.

†) Man vergleiche ſeinen erſten Band mit Tychſens Anmerkungen im V. Bande.

Ekkel ins Weitſchweifige trieb. So aber läßt er uns noch ſo vieles zur Völkerkunde dieſes Landes vermiſſen, behandelt dieſe ſo oberflächlich, daß jene beſſeren Proben von Völkerſchilderungen, uns nur noch mehr zu Vorwürfen gegen ihn reizen müſſen. Er läßt uns wegen des Urvolks von Habeſſinien ganz in der Ungewißheit; ſeine Nachrichten von den eigentlichen heutigen Habeſſiniern ſind nicht hinreichend, unſre Wißbegierde zu befriedigen; er vergleicht lieber ihre Sitten, mit den Gebräuchen der alten Perſer u. ſ. w.*) als daß er uns dies Volk ſo ſchilderte, wie er gekonnt hätte, und wie wir es von ihm erwarten dürften. Er belehrt uns nicht einmal gehörig von dem Unterſchied der Leibesgeſtalt der verſchiedenen Völker Habeſſiniens, und was er von ihrer Abſtammung und Verwandtſchaft unter einander ſagt, führt uns noch tiefer in das dunkle Labyrinth hinein, das er ſein Syſtem nennt. Kurz ſeine Völkernachrichten ſind oberflächlich, kurz, unbeſtimmt, und wiederſprechen ſich nicht ſelten.

Es bleibt uns hier, um doch eine ethnographiſche Skizze von Habeſſinien zu liefern, nichts übrig, als aus ſeinen und ſeiner Vorgänger Nachrichten alles dahin gehörige mühſam zuſammen zu klauben, und ſo viel es möglich iſt, in einige Ordnung zu bringen. —

Das jezzige Hauptvolk dieſes Landes ſind die eigentlichen Habeſſinier, die ſich Ethiopier nennen; dieſe ſind aber nicht Ureinwohner, ſondern frühe ſchon eingewanderte Fremdlinge, die ſich des Landes bemächtigt haben.

Wenn wir nun

I. In Rükſicht der Abſtammung die jezzigen Be-

*) Man leſe die Rezenſion in Zimmermann's Annalen der Geographie ꝛc.

wohner dieſes Landes eintheilen wollen, ſo finden wir

1. Von den Ureinwohnern wenig befriedigende Nachrichten. Wahrſcheinlich gehören in dieſe Abtheilung.

1) Die Agaus — ein uraltes Tragladytenvolk, deſſen Religion es zu den Ureinwohnern von Habeſſinien zu machen ſcheint*).

2) Die Hirtenſtämme am rothen Meere — die Schangallaer, Schiho, Hazorta, Belowa, u. ſ. w.

2. Eingewanderte Fremdlinge ſind:

a). Aus früheren Zeiten:

1) Die Habeſſinier — ein urſprünglich arabiſches Volk.

2) Die Juden oder Falaſchan.

b). In ſpätern Zeiten eingewandert:

1) Arabiſche Baduinen, in der weſtlichen Mazaga.

2) Arabiſche Städtebewohner, gemeiniglich (doch ſehr irrig) Mohren**) — in Habeſſinien Gibbertis (Dſchibertis) genannt.

3) Gallaer — ein wildes, barbariſches Negervolk aus dem innern Afrika, das vermuthlich den grauſamen Dſchagern oder Schagaern in Südafrika nahe verwandt iſt***).

---

*) Weil dieſes Volk die Quellen des Nils und des Takazze göttlich verehrt.

**) Man muß ſich an dieſen Namen nicht ſtoſſen; die portugieſiſchen und ſpaniſchen Reiſebeſchreiber, und ihre Nachfolger nennen alle Muhammedaner in Afrika und Oſtindien Mohren, ob ſie gleich nichts weniger als Negern ſind.

***) Dies ſcheint aus dem Namen Agag zu erhellen, den ſich beide Völker geben. (M. ſ. Dapper's Afrika, und den Anhang zu der deutſchen Ueberſetzung von Proyart.)

Zehnter Abſchnitt.

Lebensart. Nahrung, Speiſen und Getränke. Kleidung und Wohnung.

Die Hauptbeſchäftigung der Habeſſinier iſt die Viehzucht, und vorzüglich die Rindviehzucht, wozu ihr ſtark bewäſſertes bergiges Land beſonders tauglich iſt. Sie ſind alſo Hirten, und waren es von alten Zeiten her; dann bei dieſer Lebensart können ſie leichter die Thäler und Ebenen verlaſſen, wann der alljährliche Regen eintritt, und die Flüſſe ſo anſchwellen, daß ſie das ganze Land überſchwemmen; dann ziehen ſie mit ihren Heerden auf die Hügel und Berge, die ihnen den ſicherſten Zufluchtsort anbieten. Auch ſind ihre Dörfer meiſt auf Hügeln und Bergen erbaut.

Den Akkerbau treiben die Habeſſinier weit nachläßiger; ſie ſäen zwar Weizen, indiſchen Hirſe, Teff u. ſ. w. aber ſie ſammeln keinen Vorrath auf künftige Zeiten davon ein, da ihnen ihre Heerden die nöthigſten Bedürfniſſe, Fleiſch, treffliche Butter, Käſe, vorzüglich gute Milch und Häute zur Kleidung liefern.

Ueberhaupt iſt die Landwirthſchaft in Habeſſinien noch ganz in ihrer Kindheit; die Lebensart der Einwohner iſt zu roh, als daß ſie durch mehrere Bedürfniſſe genöthigt, ſich dieſe durch Verbeſſerung des Feldbaus, durch Künſte und Handwerke erwerben ſollten.

Mit einem Tuch, das ſeine Blöſſe kaum bedekt, mit einem Kuchen von Teffmehl, einem Stük rohen Rindfleiſchs (Brind) und einem Schluk Bier aus Teffkuchen iſt der Habeſſinier ſeelenvergnügt, und hält ſich für den glüklichſten der Sterblichen.

Das gewöhnlichſte Brod der Habeſſinier ſind Kuchen von Teffmehl gemacht. Dann von allen Getreide-Ar-

ten pflanzen ſie den Teff am häufigſten, weil er wenig Mühe erfordert, und ſehr reichlich ausgibt. Die Körner dieſes Gewächſes werden nicht auf Waſſermühlen ſondern auf ganz einfachen Handmühlen gemahlen, welche aus einer flachen ſteinernen Schüſſel und einem Stöſſel beſtehen, mittelſt deſſen die Körner zermalmt werden. Dieſe höchſtbeſchwerliche Arbeit wird nur allein von Weibern verrichtet.

Bruce ſagt*), die Habeſſinier haben einen Ueberfluß am Weizen, der zum Theil von vortreflicher Beſchaffenheit iſt. Sie bakken ſo feines Brod, ſo wohl in Geſchmak als in der Farbe, wie man nur in der Welt antrift. Aber der Gebrauch des Weizenbrodes ſchränkt ſich bloß auf Perſonen vom erſten Range ein. Den Teff gebraucht hingegen Jedermann vom Könige bis auf die niedrigſte Klaſſe: man hat Arten davon, die dem Weizen gleich geſchäzt werden. Der beſte giebt dem Weizenmehl an Weiſſe nichts nach, iſt ſehr leicht, und auch leicht zu verdauen. Andre Arten haben eine bräunlichere und manche ſogar beinahe eine ſchwarze Farbe. Lezteres eſſen die Soldaten und Bedienten. Seine Güte hängt von der Beſchaffenheit des Bodens ab, der ihn erzeugt, oder von der Jahrszeit in welcher er geerndtet wird. Viel hängt auch vom Ausſichten der Kleien ab, wenn er gemalen, und von den Mühlſteinen zerrieben iſt. Bei dem feinſten Brod in den Häuſern der Vornehmen und Reichen wiederholte man dies etlichemal. Es wird auf folgende Weiſe dabei verfahren; ſie rühren den Teig in einem groſſen irrdenen Gefäſſe mit Waſſer zur gehörigen Maſſe ein, legen ſolche in eine töpferne Pfanne, und ſezzen ſie etwas vom Feuer entfernt hin, bis ſie anfängt zu gähren, oder ſäuerlich zu werden; alsdann bakken ſie runde Kuchen daraus, die ungefähr zwei

*) Im naturhiſtoriſchen Anhange, V. B. S. 84. u. f.

8407474

in kleine innländische Völker, in Fremdlinge und in Gränzvölker.

A.) Hauptvölker in Habessinien.

sind:

1. Die eigentlichen Habessinier (Ohobusch, Itiopjawich) deren Gestalt, Sprache, Charakter, Lebensart, Sitten und Religion in den nächstfolgenden Abschnitten ausführlicher beschrieben werden.

2. Die Agaus, das wahrscheinliche Urvolk von Habessinien, von welchem ein Stamm in Lasta, zwischen Tigre und Begender wohnt; diese werden insbesondere Agaus von Lasta oder Tscheraz Agaus genannt. Ein andrer Stamm wohnt südwestlich von dem See Dembea auch um die Quellen des Nils, und heißt zum Unterschiede Agaus von Damot.

3. Die Gallaer haben jezt den größten Theil des südlichen Habessiniens inne. Man theilt sie hier in die westlichen und östlichen Gallaer, oder in die Boren Gallas und Bertuma Gallas, die wieder in mehrere Stämme zertheilt sind. (Man sehe hierüber den siebenzehnden Abschnitt dieses zweiten Theils.

B.) Kleinere Völkerschaften im Umfange von Habessinien.

1. Die Ganjars oder Ganscharen in den niedrigen Gegenden der Landschaft Kuara. — Bruce berichtet von demselben *): Diese Ganscharen sind eine zahlreiche und furchtbare Nazion von Jägern, die aus etlichen 1000 Reutern besteht: ihr Ursprung soll folgender seyn. Als die Junge oder die schwarze Nazion, die jezt Sennaar in Besiz hat, die Araber aus diesem

*) Im III. B. S. 257.

Lande verjagten, entflohen die ſchwarzen Sklaven die damals im Dienſte der Araber geſtanden, und nahmen die Diſtrikte die ſie noch bewohnen in Beſiz. Sie haben ſich ſeit der Zeit ſtark vermehrt, und ſind bis auf den heutigen Tag unabhängig. Sie ſind geborne Feinde ihrer Nachbarn in Ras el Fihl. Auf beiden Theilen iſt viel Blut vergoſſen worden, wenn ſie einander in ihr Land fallen, die Männer ermorden, und die Weibsperſonen in die Sklaverei führen. Ihr Oberhaupt führt den Namen Scheba, welches ſo viel als der alte Mann heißt.

2. Die Baaſa — Abkömmlinge von Schangallaern, welche den muhammedaniſchen Glauben angenommen, — in der Statthalterſchaft Ras el Fihl.

3. Die Falaſchan oder Juden, in der Landſchaft Samen — nebſt dem Kemmont, näher gegen Gondar. (Von welchem in der Folge noch ein Mehreres.)

4. Die Dobas oder Dobaer im ſüdlichen Theile von Tigre. — Alvarez ſagt *) ſie ſind Mohren welche nicht unter einem Monarchen, ſondern unter vier und zwanzig Oberhäuptern ſtehen, und beinahe immer in Krieg mit einander verwikkelt ſind.

5. Die Waito ein kleines Völkchen am See Dembea. Von dieſem Völkchen erzählt Bruce **): Dicht bei dem Orte wo der Fluß Reb in den See von Dembea fällt, liegt das kleine von Heiden bewohnte Dorf Waito, die ganz abgeſondert von den Habeſſiniern leben, und von ihnen dergeſtalt verabſcheut werden, daß wer einen ſolchen Heiden, oder etwas ihm Zugehöriges nur anrührt, bis auf den Abend unrein, von ſeinen Freunden und Familie getrennt, und von der Kirche und allen gottes-

*) Seite 127. der franz. Ueberſ.

**) Im III. B. S. 401.

dienſtlichen Verrichtungen ausgeſchloſſen iſt, bis er ſich den folgenden Tag gewaſchen und gereinigt hat. Dieſer Ekkel rührt ſicher zum Theil von ihrer Lebensart her: weil ſie ſich mit nichts anders beſchäftigen, als Krokodill und Nilpferde zu tödten, welches ihre tägliche Nahrung iſt. Sie haben einen unerträglichen Geſtank an ſich, und ſind auſſerordentlich blas und von elender Farbe, ſehr hager und ſterben wie man ſagt, oft an der Läuſe Krankheit. Die Sprache der Waito iſt völlig von allen andern in Habeſſinien verſchieden *).

6. Die Gafater, welche ein kriegeriſches, tapfres Volk ausmachen; man glaubte ehmals, ſie ſtammten von habeſſiniſchen Juden ab; welches aber ohne Zweifel ein Irrthum iſt **). — Ihr Land ſoll ſehr reich und fruchtbar ſeyn. Sie ſind jezt Heiden, und ein räuberiſches Volk.

7. Guraghes — ein grauſames, wildes Volk ***) auf der Südſeite des Nils — und

8. Die Gangas oder Gongaer, nordweſtlicher zu beiden Seiten des Nils.

C.) Fremdlinge in Habeſſinien ſind, ohne eigne Völkerſchaften auszumachen:

1. Die Gibbertis (Mohren) oder Muhammedaner, die dennoch ziemlich zahlreich ſind †).

2. Auch einige Griechen, die hier zerſtreut wohnen.

---

*) Bruce (am angef. Orte) bemühte ſich vergebens, einige nähere Nachrichten von ihnen herauszubringen. Selbſt die Androhung der Todesſtrafe vermochte nichts auf ſie.

**) Bermudes beim La Croze, S. 190. — Alvarez, S. 293.

***) Nach Bermudes (beim La Croze, S. 189.) ſind ſie arge Zauberer.

†) Dſchibbertis ſoll (nach Bruce, II. B. S. 8.) insbeſondere der Name der Einwohner des Königreichs Adel ſeyn, und Rechtgläubige bedeuten.

D.) Gränzvölker von Habeſſinien, die zum Theil auch über den Gränzen wohnen.

1. Die Gubaer, nördlich von den Gangaern am Nil.

2. Die Fundſchi oder Schilluk in Sennaar, weiter gegen Norden.

3. Die Araber in Otbara und andern Theilen der Mazaga.

4. Die Schangallaer im Norden des eigentlichen Habeſſiniens.

5. Die Hirtenſtämme am rothen Meere, die Belowihs, Schiho, Hazorta.

6. Die Taltal, ein heidniſcher Hirtenſtamm, der ſich das Reich Dankali unterworfen hat.

Von allen dieſen verſchiedenen Völkern wollen wir die vorhandenen, meiſt ſehr dürftigen Nachrichten aus den beſten Schriftſtellern über Habeſſinien ſammeln, und in gehöriger Ordnung zuſammenreihen; doch vorher müſſen wir das Hauptvolk, die Habeſſinier, in ſeinem gegenwärtigen natürlichen, ſittlichen, religiöſen und politiſchen Zuſtande ſchildern — welche Schilderung den Innhalt der nächſtfolgenden Abſchnitte dieſes Theils ausmacht.

Achter Abſchnitt.

Habeßinier. Ihr Urſprung. Körperliche Geſtalt und moraliſcher Karakter.

Der Name Habeßinier, oder wie man ſie ſonſt auch nennt, Abißinier, kömmt — wie wir ſchon angemerkt haben *) — von dem arabiſchen Worte Habeſch her, das ein Zuſammenlaufen mehrerer Völkerſchaften bezeichnet. Dieſer Name aber iſt in Habeſſinien ſo wenig beliebt, daß man ſich mit demſelben beſchimpft glaubt; man findet ihn auch nicht in ihren Schriften: insgemein aber nennen ſie ſich Ethiopier, ein Name, der ſonſt allen ſchwarzen und ſchwarzbraunen Völkern im Innern von Afrika beigelegt wurde **). Ihr Reich heiſſen ſie auch Ausſchlieſſungsweiſe das Land Genz, d. h. der Freien. Die Nazion iſt urſprünglich nicht in dieſem Lande geweſen, ſondern aus dem glüklichen Arabien, das gegenüber am rothen Meere liegt, hieher gezogen.

Denn daß die Habeſſinier einſt in Arabien gewohnt haben, und mit den Sabäern oder Homeriten in Verbindung geſtanden ſeyn, beſtätigen die alten Geographen, und man hat ſonſt noch andere Beweiſe davon. Einmal iſt ihre alte ethiopiſche Sprache mit der arabiſchen ſehr genau verwandt; zweitens haben ſie verſchiedene Gebräuche, z. B. die Beſchneidung beider Geſchlechter mit den Arabern gemein; drittens hat ihr Karakter und Körper beſonders aber ihre Geſichtszüge mehr Aehnlichkeit mit den Arabern als den afrikaniſchen Ethiopiern, und viertens gibt auch dies einen Beweis, daß Kaiſer Severus unter den überwundenen arabiſchen Völkerſchaften auch die Habeſſinier auf die Münzen prägen ließ. —

*) Im erſten Theile dieſes Werks, S. 27. u. ff.

**) Ebendaſelbſt iſt auch hierüber das Mehrere ſchon geſagt worden.

Genug, es iſt ſo gut als erwieſen, daß die Habeſſinier aus Arabien abſtammen. Die Unterſuchung der näheren Umſtände davon verliert ſich aber in Grübeleien, in welche wir uns hier nicht einlaſſen können *).

Den Habeſſiniern fehlt es (nach Ludolfs Schilderung) nicht an Kopf und Herz, aber an Ausbildung beider. Sie ſind weder grauſam noch Blutdurſtig; ſelten zanken ſie ſich, und noch ſeltener werden ihre Händel mit dem Degen ausgemacht. Von Natur ſind ſie billig und gerecht **). Weil man ihnen vor allen übrigen Völkern in Afrika einen beſonders guten Verſtand zuſchreibt, werden auch die Sklaven von ihrer Nazion ungleich theurer, als die von andern bezahlt. Gelehrſamkeit, beſonders ſchöne Künſte und Wiſſenſchaften ſind ganz nach ihrem Geſchmack. Ob ſie ſich gleich noch nie eigentlich

*) Man ſehe was Bruce in ſeinem erſten Bande nur allzuweitläuftig hierüber geſagt hat, und vergleiche damit Tychſen's Anmerkung im V. B. S. 310.

**) Nachdem was ſich aus Bruce's Erzählungen abſtrahiren läßt, paßt dieſe Schilderung jezt nicht mehr ſo genau auf die heutigen Habeſſinier; denn darinn finden wir ſie als grauſame, boshafte, äuſſerſt rohe, ausſchweifende und tükiſche Menſchen dargeſtellt. Sind ſie durch den Umgang und die Kriege mit den barbariſchen Gallaern ſo verwildert? — Daß die Habeſſinier die größten Lügner ſind, die man finden kann; darinn ſtimmen alle Reiſebeſchreiber überein. (M. ſ. was Bruce im II. B. S. 601. hierüber ſagt.) Aus all' dem glaube ich die Hauptzüge des Karakters der Habeſſinier ſo beſtimmen zu dürfen: Sie ſind koleriſch-ſanguiniſche Menſchen, folglich ehrgeizig, zornig, lebhaft, das Vergnügen liebend, leichtſinnig, doch gutherzig, freundſchaftlich, höflich, tapfer; aber dieſer Grundkarakter iſt verwildert, und ſie ſind boshaft, tükiſch und wollüſtig geworden, und ſtatt auf der Stufenleiter der Kultur fortzuſteigen, ſind ſie in halbviehiſche Rohheit herabgeſunken. Dies ergiebt ſich aus Bruce's Erzählungen.

darauf gelegt haben, und in allen Theilen von der Gelehrſamkeit fremde ſind. Weil ſie aber doch Freunde an Wiſſenſchaften haben, ſo waren auch die Jeſuiten bei ihnen ſehr beliebt, und darum halten ſie auch ſonſt jeden Chriſten hoch, bei dem ſie etwas von Wiſſenſchaften finden*).

Die Habeſſinier zeichnen ſich auch von den übrigen Ethiopiern durch die ſchöne Geſtalt ihres Körpers und beſonders durch ihre vortheilhafte Geſichtsbildung aus. Sie haben eine anſehnliche Größe, ein heiteres Ausſehen, und weder die breitgedrükte Naſe, noch die aufgedunſenen Lippen der Negern. Meiſtens ſehen ſie ſchwarz, ſchwarzbraun oder lederfarbigt aus, auf lezteres bilden ſie ſich beſonders viel ein; einige ſind auch röthlicht**).

Bei beiderlei Geſchlechtern findet man viel Leibesſtärke. Ihr gutes Klima macht ſie lebhaft und ausdaurend für jede Arbeit. Das anſtrengendſte Klettern auf ihren ſteilen Felſen und Gebirgen ermüdet ſie nicht.

---

*) Dies fand auch Bruce. — Die Zeugniſſe der Jeſuiten von der Fähigkeit ihrer habeſſiniſchen Schüler, und Ludolf's von den Talenten ſeines Freundes Gregorius, findet man in *Ludolfi* Commentar. p. 193.

**) Man ſehe auch was Poncet (im Anhange dieſes Theils) darüber ſagt. — Die körperliche Bildung der Habeſſinier iſt nach ihrem Stand und Geburtsorte ſehr verſchieden. Die Phyſiognomie eines gemeinen Habeſſiniers aus den heiſſeren Gegenden findet man in des Abbé Gregorius Bruſtbild (auf der Titelvignette dieſes Theils) das nach Ludolfs Original geſtochen iſt; man vergleiche damit des Ras Michaels Porträt auf der Titelvignette des II. B. von Bruce's Reiſen. (Iſt die lezte nicht verſchönert?) — Gewiß iſt es, daß die Bergbewohner von weiſſerer Farbe, ja daß die Prinzen, die auf den Bergen erzogen werden, ganz weiß ſind (Bruce II. B. S. 702.) und daß die Vermiſchung mit Negerinnen und die rohe Lebensart der Habeſſinier auch die negerartigen Bildungen erzeugt. (M. ſ. Blumenbachs Anmerk. Bruce's V. B. S. 157.)

Sie reiten und ſchwimmen gut. Sie können alle Strapazen des Kriegs ausſtehen; denn ſie kennen keine Weichlichkeit, und entbehren aller der Bequemlichkeiten, die wir Europäer beſizzen. Ihre rohe Lebensart härtet ſie ab, und macht ſie fähig, alle körperlichen Beſchwerlichkeiten zu erdulden. Dazu tragen die unaufhörlichen Kriege, welche dies Land zerütten, das Ihrige bei; aber eben dieſe ſind auch an der Verwilderung der Habeſſinier Schuld. Daß die Weiber auch ſehr fruchtbar ſind, erhellet zwar nicht aus der groſſen Volkszahl, denn dieſe iſt nach Verhältniß ziemlich mäſſig, ſondern aus der Menge der Getauften. Man darf auch gar nicht zweifeln, daß, wenn das Reich mehr Ruhe genöſſe, wenn die Städte beveſtigt, und Getreidmagazine angelegt wären, die Bevölkerung in Kurzem ſehr hoch anwachſen würde.

Neunter Abſchnitt.

Sprachen der Habeßinier.

Eine aus ſo vielerlei Völkerſchaften beſtehende Nazion hat, wie leicht zu begreifen, auch vielerlei Sprachen und Dialekte. Man findet gegenwärtig zweierlei Hauptſprachen unter ihnen, nämlich die alte ethiopiſche und eine neuere, die amhariſche. Erſtere, welche auch die Geezſprache genannt wird, iſt jezt — auſſer der Landſchaft Tigre — bloß Bücher- und Gelehrtenſprache geworden. Die Bibel iſt in dieſe Sprache überſezt, und alle anderen geiſtlichen und profanen Bücher ſind in derſelben abgefaßt. Auch iſt ſie noch die Sprache des öffentlichen Gottesdienſtes, wie auch aller Diplome und Edikte, die vom König oder Konſiſtorium erlaſſen werden. Sie wird nur aus Büchern, durch lange Uebung und Unterricht erlernt. Daß ſie eine Tochter der arabiſchen ſei, iſt ſchon geſagt worden; faſt alle Regeln der ara-

biſchen Grammatik können auf dieſe altethiopiſche angewandt werden.

Dieſe altethiopiſche oder Geezſprache wird aber nicht wie die arabiſche von der rechten zur Linken, ſondern wie die abendländiſchen Sprachen von der linken zur rechten Hand geſchrieben; auch haben die wenigſten ihrer Schrift-Zeichen einige Aehnlichkeit mit den arabiſchen Buchſtaben *). Denn jene ethiopiſchen haben noch das Beſondere, daß jeder Buchſtabe ſogleich ſeinen Vokal bei ſich hat. Dieſer Buchſtaben ſind ſechs und zwanzig **).

Ludolf hat dieſe Sprache vollkommen verſtanden und uns eine Sprachlehre und ein Wörterbuch derſelben geliefert, die von ſeinem ungeheuern Fleiſſe zeugen.

Am reinſten und unverdorbenſten iſt der tigreiſche Dialekt der ethiopiſchen Sprache, aber auch dieſer weicht ſchon von der Bücherſprache ab, doch ſo, daß man die Sprache der Bewohner von Tigre verſteht, wenn man die altethiopiſche kann.

Die amhariſche Sprache iſt nach Abgang der Könige aus der Familie Zague ***) durch den zuvor in Schoa regierenden habeßiniſchen König Ikon Amlak in Uebung gekommen, der ſie anfangs nur bei ſeinem Hofe und im Lager einführte, und an ſeinen Höflingen bald Nachahmer genug fand, ſo daß ſie zulezt unter dem Namen Königsſprache vollends allgemein angenommen wurde. Sie iſt von der ethiopiſchen wenigſtens ſo weit verſchieden,

*) Ludolf zeigt im I. Kap. des IV. Buchs ſeiner Hiſt. æth. daß die ethiopiſchen Buchſtaben auſſerordentlich viel Aehnlichkeit mit den ſamaritaniſchen haben.

**) Zu beſſerm Verſtändniß folgt hiebei ein dem Ludolfiſchen getreulich nachgeſtochenes ethiopiſches Alfabet.

***) Wovon in den Habeſſiniſchen Annalen, die ich dieſer erſten Abtheilung des gegenwärtigen zweiten Theils angehängt habe.

den, daß einer, der nur eine von beiden gelernt hat, die andre dadurch noch im geringſten nicht verſteht; doch kann eine die Erlernung der andern ziemlich erleichtern.

In Begember wird ein beſonderer Dialekt der amhariſchen Sprache geſprochen; einen andern Dialekt derſelben haben die Landſchaften Angot, Iſat, Schoa und Gojam mit einander gemein. Die Sprache der Gafater hat auch viele amhariſche Wörter; iſt aber äuſſerſt ſchwer zu erlernen.

Ludolf giebt uns folgendes Beyſpiel von dieſen verſchiedenen Dialekten:

Herr heißt

in der Geezſprache:	Egzi'e.
in der Amhariſchen Sprache:	Abet.
in der Tigreiſchen:	Hadari.
in der Dembeiſchen:	Jeg'ja
in der Enareiſchen:	Donzo.

Beide Sprachen die Geez und die amhariſche ſind ſchwer auszuſprechen, und beſonders die amhariſche. In jeder kommen ſieben Buchſtaben vor, die den Europäern gänzlich unbekannt ſind. Auch iſt die Ausſprache der Selbſtlauter ſo unangenehm und rauh, daß ſie wirklich Anfangs die Ohren beleidigt. —

Von den Sprachen der Agaus, der Gallaer und der übrigen Völkerſchaften von Habeſſinien haben wir keine befriedigende Nachrichten*).

*) Bruce hat im I. B. ſeiner Reiſen Proben von dieſen Sprachen gegeben, die aber den Philologen nicht befriedigen können. Bei Ludolf im 15. Kap. des I. Buchs der Hiſt. æth. findet man eine Reihe Wörter aus der Gallaerſprache.

Zehnter Abſchnitt.

Lebensart. Nahrung. Speiſen und Getränke. Kleidung und Wohnung.

Die Hauptbeſchäftigung der Habeſſinier iſt die Viehzucht, und vorzüglich die Rindviehzucht, wozu ihr ſtark bewäſſertes bergiges Land beſonders tauglich iſt. Sie ſind alſo Hirten, und waren es von alten Zeiten her; dann bei dieſer Lebensart können ſie leichter die Thäler und Ebenen verlaſſen, wann der alljährliche Regen eintritt, und die Flüſſe ſo anſchwellen, daß ſie das ganze Land überſchwemmen; dann ziehen ſie mit ihren Heerden auf die Hügel und Berge, die ihnen den ſicherſten Zufluchtsort anbieten. Auch ſind ihre Dörfer meiſt auf Hügeln und Bergen erbaut.

Den Akkerbau treiben die Habeſſinier weit nachläßiger; ſie ſäen zwar Weizen, indiſchen Hirſe, Teff u. ſ. w. aber ſie ſammeln keinen Vorrath auf künftige Zeiten davon ein, da ihnen ihre Heerden die nöthigſten Bedürfniſſe, Fleiſch, treffliche Butter, Käſe, vorzüglich gute Milch und Häute zur Kleidung liefern.

Ueberhaupt iſt die Landwirthſchaft in Habeſſinien noch ganz in ihrer Kindheit; die Lebensart der Einwohner iſt zu roh, als daß ſie durch mehrere Bedürfniſſe genöthigt, ſich dieſe durch Verbeſſerung des Feldbaus, durch Künſte und Handwerke erwerben ſollten.

Mit einem Tuch, das ſeine Blöſſe kaum bedekt, mit einem Kuchen von Teffmehl, einem Stük rohen Rindfleiſchs (Brind) und einem Schluk Bier aus Teffkuchen iſt der Habeſſinier ſeelenvergnügt, und hält ſich für den glüklichſten der Sterblichen.

Das gewöhnlichſte Brod der Habeſſinier ſind Kuchen von Teffmehl gemacht. Dann von allen Getreide-Ar-

ten pflanzen ſie den Teff am häufigſten, weil er wenig Mühe erfordert, und ſehr reichlich ausgibt. Die Körner dieſes Gewächſes werden nicht auf Waſſermühlen ſondern auf ganz einfachen Handmühlen gemahlen, welche aus einer flachen ſteinernen Schüſſel und einem Stöſſel beſtehen, mittelſt deſſen die Körner zermalmt werden. Dieſe höchſtbeſchwerliche Arbeit wird nur allein von Weibern verrichtet.

Bruce ſagt*), die Habeſſinier haben einen Ueberfluß am Weizen, der zum Theil von vortreflicher Beſchaffenheit iſt. Sie bakken ſo feines Brod, ſo wohl in Geſchmak als in der Farbe, wie man nur in der Welt antrift. Aber der Gebrauch des Weizenbrodes ſchränkt ſich bloß auf Perſonen vom erſten Range ein. Den Teff gebraucht hingegen Jedermann vom Könige bis auf die niedrigſte Klaſſe: man hat Arten davon, die dem Weizen gleich geſchäzt werden. Der beſte giebt dem Weizenmehl an Weiſſe nichts nach, iſt ſehr leicht, und auch leicht zu verdauen. Andre Arten haben eine bräunlichere und manche ſogar beinahe eine ſchwarze Farbe. Lezteres eſſen die Soldaten und Bedienten. Seine Güte hängt von der Beſchaffenheit des Bodens ab, der ihn erzeugt, oder von der Jahrszeit in welcher er geerndtet wird. Viel hängt auch vom Ausſichten der Kleien ab, wenn er gemalen, und von den Mühlſteinen zerrieben iſt. Bei dem feinſten Brod in den Häuſern der Vornehmen und Reichen wiederholte man dies etlichemal. Es wird auf folgende Weiſe dabei verfahren; ſie rühren den Teig in einem groſſen irrdenen Gefäſſe mit Waſſer zur gehörigen Maſſe ein, legen ſolche in eine töpferne Pfanne, und ſezzen ſie etwas vom Feuer entfernt hin, bis ſie anfängt zu gähren, oder ſäuerlich zu werden; alsdann bakken ſie runde Kuchen daraus, die ungefähr zwei

*) Im naturhiſtoriſchen Anhange, V. B. S. 84. u. f.

840747A

Fuß im Durchſchnitt halten. Sie ſind von löcheriger weicher Beſchaffenheit, und haben einen nicht unangenehmen ſäuerlichen Geſchmak. Täglich zwei ſolche Kuchen und des Jahrs ein grobes baumwollenes Kleid, machen den Lohn eines gemeinen Bedienten aus.

Bei ihren feſtlichen Mahlzeiten wird ſolches in kleine Biſſen geſchnitten, und mit einer proportionirten Quantität Salz und Kayenniſchen Pfeffer in Stükke von dieſem Brod gewikkelt. Ehe die Geſellſchaft ſich zum Eſſen niederſezt, wird eine Anzahl Kuchen von verſchiedener Güte über einander hingelegt, wie man bei uns die Teller hinſezt. Die Vornehmen laſſen ſich zuerſt nieder, und eſſen die oberſten Kuchen von weiſſem Teff. Die zweite ſchlechtere Sorte iſt für Perſonen von der zweiten Klaſſe, die nach ihnen eſſen, und die dritte für Bedienten. Ein jeder wiſcht, wenn er ſatt iſt, ſeine Finger an dem Brode ab, das er ſeinem Nachfolger zurük läßt, weil ſie keine Servietten haben, und dies iſt eine der viehiſcheſten Gewohnheiten von allen.

Auſſerdem iſt rohes, noch blutendes, zukkendes Rindfleiſch die gewöhnlichſte und liebſte Speiſe der Habeſſinier. Sie nennen es **Brind**, und halten es für einen groſſen Lekkerbiſſen, beſonders wenn es mit Ochſengalle beträufelt iſt, und wenn ſie den köſtlichen Senf dazu haben, den ſie **Minutal** nennen, und der aus den halbverdauten Kräutern beſteht, welche ſie aus den Eingeweiden des geſchlachteten Ochſen nehmen, und mit Pfeffer und Salz reichlich würzen. — Rohes Fleiſch iſt überhaupt für die Habeſſinier ein Lekkerbiſſen, und beſonders bei rohem ſtark durchpfefferten Rindfleiſche thun ſie ſich recht gütlich. Es ſchmekt ihnen aber am beßten wenn es dem Thiere noch lebend aus dem Leibe geſchnitten iſt.*)

*) Hieher gehört was D. Campbell in der von ihm beſchriebenen Reiſe des Kaufmanns Edward Brown von den Habeſſiniern erzählet:

Hieher gehört Bruce's Beſchreibung einer blutigen Mahlzeit der Habeſſinier *):

„ In der Hauptſtadt wo man vor jedem plözlichen Ueberfall jederzeit ſicher iſt, oder auf dem Lande und Dörfern, wenn der beſtändige Regen die Thäler ſo unwegſam gemacht hat, daß kein Pferd mehr durchkommen kann, oder man ſich nicht weit vom Hauſe wagen darf, aus Furcht von einem plözlichen Regenguß überfallen und weggeſchwemmt zu werden, der durch plözliche Regenſchauer auf den Gebirgen entſteht; kurz, wenn der Abyſſinier ſagen kann, daß er ſicher in ſeinem Hauſe iſt, und Schild und Speer an der Wand hangen, ſo verſammelt ſich eine zahlreiche Geſellſchaft von den

„ Ihre Häuſer ſind nicht beſſer als Hütten, und ihr Geräthe beſteht in einem niedrigen Tiſche, einigen wenigen Matten und einem Fell zum Schlafen. Ihre Schüſſeln und Teller ſind von einem ſchwarzen irdenen Geräthe, und werden nur blos bei dem Vornehmern gefunden. Der gemeine Mann macht eine Art breiter dünner Kuchen, welche ſie ſehr zähe backen. Dieſe bringen ſie auf den Tiſch, legen ihr Fleiſch darauf, wiſchen auch wohl ihre Hände damit ab, und geben ſie alsdann ihren Sklaven oder Weibern zu eſſen. In jeder andern Hinſicht ſind ſie gleich delikat, d. h. gar nicht. Das größte Lieblingseſſen in Abyſinien iſt rohes Rindfleiſch, wovon ſie ein ganzes Viertel auf den Tiſch bringen, warm wie es von dem Thiere geſchnitten iſt, nebſt einer Blaſe, oder einem irrdenen Geſchirr mit Galle angefüllt, welche ſie mit Pfeffer und Salz vermiſchen: und das Fleiſch darauf mit tatariſcher Gierigkeit hineintunken. Sie bereiten ſich auch eine Art Senf aus dem Milchſafte den ſie im Magen des Viehes finden, und mit Salz und Pfeffer vermiſchen. Und das nennen ſie obendrein noch eine Seltenheit, weil ſie ſelten einen vorlänglichen Vorrath von Pfeffer zu gehöriger Zubereitung dieſer Brühe haben.„ — Von dieſen blutigen Mahlzeiten ſpricht ſchon der arabiſche Geſchichtſchreiber Makrizi, der Portugieſe Alvarez, u. a. Man ſehe auch Michaelis moſaiſches Recht.

*) Im III. B. S. 300. u. ff.

besten Familien und beiderlei Geschlecht, der Höfling vom Hofe, oder der Bürger aus der Stadt, um zwischen 12 nnd 1 Uhr gemeinschaftlich mit einander zu speisen. Mitten in einem grossen Zimmer wird ein langer Tisch gesezt, und Bänke umher für die eingeladenen Gäste. Tische und Bänke haben die Portugiesen unter ihnen eingeführt. Ehemals bediente man sich auf dem Boden ausgespannter Ochsenhäute, so wie es noch jezt auf dem Lande Sitte ist, oder wenn sie zu Felde ziehen. Man führt alsdann einen Ochsen oder Kuh, oft auch mehrere, nachdem die Gesellschaft groß ist, dicht vor die Thüre an den Füssen festgebunden, und legt darauf folgendermassen davon vor. Die starke Fetthaut, welche unter dem Halse herab hängt, wird bis auf das Fett, woraus sie fast ganz besteht, eingeschnitten, und einige kleine Blutgefässe geöfnet, so daß nicht mehr als 6 oder 7 Tropfen Blut auf die Erde fallen *). Hiebei haben die grausamen Mörder keinen Stein, keine Bank, keinen Altar, worauf der Kopf des armen Thiers gelegt werden könnte; doch was sage ich Mörder? — Sie verdienen den Namen nicht, da sie nicht so viel Menschlichkeit besizzen, dem unglüklichen Schlachtopfer das Leben zu nehmen, im Gegentheil — sie erhalten ihm dasselbe so lange, bis es ganz aufgezehrt ist. Sobald sie, ihrer Meinung nach, das mosaische Gesez erfüllt, und 6 bis 7 Blutstropfen vergossen haben, so fallen zwei oder auch mehrere über den Rüken des armen Viehes her. Jede Seite des Rükgrades wird bis durch die Haut eingeschnitten, worauf sie das Fell bis mitten auf die Rippen und Lenden mit den Fingern abstreifen und geradezu wegschnei-

*) Bruce erzählt sogar (im III. B. S. 142.) daß Habessinier auf der Reise ein Stük Fleisch zum Essen aus einer lebenden Kuh künstlich herausschnitten, dann die Haut wieder darüber hefteten, und die Kuh weiter treiben.

den, wo es ſich nicht den Augenblik löſet. Alsdann wird aus den Lenden alles Fleiſch in groſſen viereckigten Stükken abgeſchnitten, ohne Knochen und viel Blut vergieſſen. Das ſchrekliche Gebrülle des armen Thiers iſt für die Geſellſchaft das Zeichen, ſich zu ſezzen.

Statt der Teller werden vor jeden Gaſt runde Kuchen gelegt, wenn ich ſie ſo nennen kann, ungefähr noch einmal ſo dik, als ein Pfannkuchen, oft auch dikker und zäher, die aus einem ungeſäurten, jedoch etwas ſäuerlichen, gar nicht unangenehmen und leicht zu verdauendem Brode beſtehen, das aus einem Korn gebakken wird, welches ſie Teff nennen. Es hat verſchiedene Farben, von ſchwarz bis zu dem weiſſeſten Weizenbrode. Drei oder vier dieſer Kuchen werden gewöhnlich vor einen jeden Gaſt oben auf zum Eſſen hingelegt, und 4 oder 5 vom gewöhnlichen ſchwarzen Brode darunter, die der Herr braucht um ſeine Finger daran abzuwiſchen, und die der Bediente nachher zu ſeinem Mittagsmahle erhält.

Zwei oder drei Diener treten darauf herein, ein jeder mit einem viereckigten Stük Fleiſch auf der bloſſen Hand, das ſie auf Teffkuchen legen, welche vorher aus dieſer Abſicht auf den Tiſch gelegt ſind, wo ſich kein Tiſchtuch oder irgend eine Art von Bedekkung findet. Um dieſe Zeit nimmt jeder Gaſt ein Meſſer zur Hand; die Männer ihr groſſes gekrümmtes Kriegsmeſſer, und die Weiber kleine Taſchenmeſſer.

Zwiſchen zwei Weiber ſizt ein Mann der mit ſeinem langen Meſſer, indem ſich die Fibern und Muskeln noch ſehr ſichtbar bewegen, ein dünnes Stük abſchneidet, das die Frau (denn in ganz Abyſſinien iſſet kein Mann von Erziehung und Stande mit ſeinen eigenen Händen, und berührt eben ſo wenig ſein Fleiſch) alsdann vor ſich nimmt, in lange Streifen zerlegt, und dieſe in

kleine Würfel schneidet, auf ein Stük Teffbrod legt, stark mit Pfeffer und Salz bestreut, und darauf länglicht einwikkelt. Der Mann hat unterdessen sein Messer weggelegt, ruht mit jeder Hand auf Knie seiner Nachbarinn, und wendet sich darauf mit vorwärts geneigtem und gesenktem Kopfe und fast ausgestrektem Körper, nach der, welche ihren Bissen zuerst fertig hat, den sie alsdann auf einmal in seinen Mund stopft, und ihn dermassen anfüllt, daß er jeden Augenblik Gefahr läuft zu erstikken. Das heißt bei ihnen bon ton, und je grösser das Stük ist, desto grösser macht das in ihren Augen den Esser; und jemehr Geräusche er bei dem Käuen macht, um so feiner sind seine Sitten. Sogar hat das unter ihnen Veranlassung zu einem Sprichworte gegeben: " Bettler und Diebe essen nur kleine Stükke, und käuen Läuse. „ So heißt es in Abissinien. Ist der erste Bissen hinunter, womit er gemeiniglich bald fertig ist, so hält ihm seine zweite Nachbarin einen andern hin, und das geht denn so fort, bis er gesättigt ist. Darauf trinkt er, und nie früher; vorher wikkelt er aber aus Dankbarkeit gegen seine Schönen, die ihn gefüttert, auf die oben beschriebene Weise zwei Stükke Fleisch zusammen, und stopft es zu beiden Händen in den Mund einer jeden. Darauf kommt der Becher der aus einem grossen hübschen Horn besteht. Die Damen essen unterdessen, und sobald sie gesättigt sind, trinkt alles gemeinschaftlich, und man stößt froh an: Vive la Joye et la Jeunesse. Es lebe Freude und Jugend! Man lacht und scherzt, und üble Launen und Bitterkeit finden hier selten Statt.

Während dieser ganzen Zeit steht das unglükliche Opfer vor der Thür und blutet, wiewohl nur geringe. So lange sie an den Knochen und anderwärts noch Fleisch finden, verschonen sie sorgfältig alle diese Theile, wo die grossen Schlagadern liegen; worüber sie am Ende auch

herfallen. Das Thier blutet ſich alsdann zu Tode, und wird ſo zähe, daß die Kanibalen, denen der übrige Theil gehört, ein derbes Stück Arbeit haben, das zähe Leder von den Knochen mit ihren Zähnen, gleich Hunden, abzureiſſen.

Im Zimmer ſelbſt herrſcht indeſſen laute Freude und Luſt; die Liebe zündet jeden verborgenſten Funken, und alles iſt erlaubt mit uneingeſchränkter Freiheit. Man kennt alsdann keine Sprödigkeit, keine Scham, keinen Vorzug, kein geheimes Gemach zur Befriedigung erhizter Begierde. Es giebt nur ein gemeinſchaftliches Zimmer, und in demſelben opfern ſie dem Bachus und der Venus zugleich. Die beiden Männer, welche dem Paare am nächſten ſind, das ſeine Stelle verlaſſen hat, halten ihr Oberkleid gleich einem Schirm vor daſſelbe. Sobald ſie wieder auf ihrer Stelle ſind, wird die Geſundheit des glüklichen Paars getrunken, und man folgt ihrem Beiſpiel an verſchiedenen Orten der Tafel, ſo wie ihre Begierde ſie auffordert. Alles dieſes geſchieht ohne die geringſte Bemerkung, ohne Spötterei und Zoten, auch nicht ein einziges zügelloſes Wort wird gehört — ſelbſt nicht die entfernteſte Anſpielung.

Die Frauenzimmer ſind größtentheils Damen von Rang, und haben Familie. Man zeichnet ſie beide durch den gemeinſchaftlichen Namen Wudaga aus, der Zizisbeo der Italiener; und ich glaube in der That, daß beides, der Name, ſo wie die Sitte ſelbſt, von den Hebräern abſtammen. „Schus chis bejim“ bedeutet, Begleiter, Gefährten der Braut, Brautdiener, wie ſie bei uns genannt werden. Der einzige Unterſcheid beſteht blos darinn, daß in Europa die vertraute Bekanntſchaft auch während der Ehe fortdauert, bei den Juden hingegen nur allein die wenigen Tage der Hochzeit erlaubt war. Die Abneigung des europäiſchen Frauenzimmers

gegen das Judenthum hat ſie wahrſcheinlich zu der Verlängerung veranlaßt. " —

Die Habeßinier eſſen auſſerdem auch Schaaf- und Ziegenfleiſch, aber nichts von Schweinen; eben ſo ſehr ſcheuen ſie die Haſen; doch eſſen ſie anderes Wildpret, und die Bewohner der Mazaga eſſen ſogar Löwenfleiſch *). Die Jäger in den nördlichen Gegenden verzehren mit Appetit das Fleiſch von Büffeln, Elefanten und Rhinozeroſſen. Die Waito am See Tzana eſſen Flußpferde und Krokodille, u. ſ. w.

Geflügel, als Tauben, Rebhüner, Perlhüner und dergleichen, theils geſotten und übermäßig mit Pfeffer gewürzt, theils in Weizen gekocht, oder auch in lederzähen Brühen werden auf die Tafeln der Vornehmen gebracht, die auch andre Lekkerbiſſen genieſſen.

Der gemeine Mann begnügt ſich mit ſeinen Teffkuchen, und hält es für ein Feſt, wenn er rohes Rindfleiſch eſſen kann.

Ueberhaupt aber ißt der Habeßinier mit keinem Fremden oder Ausländer, und reinigt Gefäſſe und Trinkgeſchirre, wenn ein ſolcher ſie gebraucht hat. **)

Das gewöhnlichſte Getränke der Habeßinier iſt Meth und Bier.

Den Meth, Tzed genannt, bereiten ſie aus einem Theile Honig und ſechs Theilen Waſſer, und wiſſen ihn ſo gut zuzurichten, daß er ſehr berauſchend wird.

Noch gemeiner iſt das Bier Bouza genannt, das ſie ohne Hopfen aus allerlei Getreide, aus Hirſe und Gerſte, vorzüglich aber aus Teff zu bereiten.

---

*) Bruce, IV. B. S. 326.

**) Bruce, III. B. S. 290.

Bruce beſchreibt uns die Zubereitungsart dieſes Letztern mit folgenden Worten *).

Wenn das Teffbrod gut geröſtet iſt, wird es in kleine Stükke zerbrochen, in ein groſſes Gefäß gethan, und warmes Waſſer darauf gegoſſen. Darauf ſezt man es zum Feuer, und rührt es einige Tage lang fleiſſig um: doch wird das Gefäß ſorgfältig zugedekt. Wenn man es drei bis vier Tage ſtehen und ſich ſezzen laſſen, bekommt es einen ſäuerlichen Geſchmak: dies iſt das gewöhnliche Bier, im Lande, Bouza genannt. Die Bouza in Atbara wird auf eben die Weiſe gemacht, nur nimmt man Kuchen von Gerſtenmehl ſtatt des von Teff dazu. Beides giebt ein elendes Getränk, aber das von Gerſtenmehl iſt das ſchlechteſte.

Alvarez ſpricht ſchon von den mancherlei Arten Bier, die in Habeſſinien bereitet und getrunken werden **).

Auch wird in Habeſſinien Branntwein ***) und Wein getrunken, doch lezterer nur von den Vornehmern, weil er ſelten iſt, und nur in zwei Provinzen am See Dembea gewonnen wird †).

Die Habeſſinier trinken nur nach dem Eſſen, denn ſie ſagen, man muß erſt pflanzen und dann begieſſen ††).

Ihre Trinkgefäſſe ſind theils Ochſenhörner, theils metallene Becher, theils gläſerne Flaſchen und Trinkgläſer, die ſie Brulhe nennen, und über Alexandrien aus

*) Im V. Band, Seite 85.

**) Seite 118. 127. 208 und 250. der franz. Ueberſezzung.

***) Bruce, III. B. S. 392.

†) Derſelbe ſagt ebendaſelbſt, daß er guten, ſehr ſtarken rothen Wein aus der Landſchaft Karuta getrunken habe, welcher dem franzöſiſchen Coteröti gleich kam.

††) Bruce, III. B. S. 391.

Trieſt erhalten *). Es iſt ein Vorrecht der Statthalter, aus goldenen Bechern zu trinken **).

Die Kleidung der Habeſſinier iſt eben ſo gering und einfach als ihre übrigen Bedürfniſſe; bloß fürſtliche Perſonen bedienen ſich ſeidener Kleider, und nur bei geiſtlichen oder reichen Perſonen trifft man baumwollne an. Aermere gehen halb nakkend, kleiden ſich in Häute, und bedekken kaum die Schaam ***), welches ſogar oft bei Vornehmen und Prieſtern der Fall iſt. Angeſehene Leute tragen Hoſen, die bis an die Ferſen hinabreichen, jedoch mit einer gewiſſen Sparſamkeit, deren ſich ſelbſt der König nicht ſchämt †). Denn ſo weit ſie vom Rok bedekt werden, ſind ſie leinen oder ſonſt von geringem Zeuge; der untere Theil aber vom Knie an beſteht aus Seidenzeug oder Damaſt. Wegen der warmen Witterung, oder vielmehr aus Armuth, läßt man Knaben und Mädchen, bis ſie mannbar werden, nakkend gehen.

Was ſie indeſſen in der Kleidung zu wenig thun, das wollen ſie im Haarpuz einbringen. Sie kräuſeln ihr Haar, und ſalben es ein, aber nicht mit Balſam oder wohlriechendem Oele, ſondern mit Butter, damit es fein hübſch glänze, und einen ſo übeln Geruch von ſich gebe, daß man eher die Naſe vor ihnen zuhält, und das Geſicht ſeitwärts wendet, als ſich mit Bewun-

*) Bruce, II. B. S. 649. und 670.

**) Daſelbſt, S. 649. Einmal aber ſagt er die Brulhe's ſeien Gläſer, und das andere Mal überſezt er ſie durch Flaſchen.

***) Alvarez klagt ſehr über die unſittliche, die Schaam kaum bedekkende Kleidung der Habeſſinierinnen (S. 102.) doch ſagt Poncet, die meiſten Habeſſinier trügen doch wenigſtens Hoſen.

†) Noch Bruce, (III. B. S. 510.) tragen die habeſſiniſchen Chriſten, um ſich von den Nichtchriſten zu unterſcheiden, eine blaue ſilberne (?) Schnur um den Hals.

derung ihres Puzzes abgiebt. Damit aber dieſe ſchöne Friſur im Bette nicht verdorben werden möge, legen ſie ihren Hals in eine künſtlich gemachte Gabel, wobei der Kopf frei hängt *).

Die Wohnungen der Habeſſinier ſind ebenfalls ſehr armſelig. Ein Theil der Nazion lebt — des ewigen Kriegs wegen — gewöhnlich gern unter Zelten. Die Häuſer überhaupt ſind nicht viel beſſer, als ihre Zelten; ſie ſind eine Art Feldhütten, in kegelförmiger Geſtalt, von trokkenen Mauern und Rohr, die ſie mit Thon oder Leimen beſtreichen, und mit Stroh oder Moos dekken. Nicht viel beſſer ſind ihre Höfe, Dörfer und Städte, in welchen man kaum vor dem Anfall wilder Thiere geſchüzt iſt. — Die meiſten Dörfer ſind auf Hügeln oder Bergen erbaut. Die Städte unterſcheiden ſich von dieſen nur durch ihre Gröſſe. Selbſt die Häuſer von Gondar ſind elende Lehmhütten, nur der Pallaſt daſelbſt, und die Ueberreſte der Gebäude zu Axum und zu Fremona ſind von dauerhafterer Bauart.

Eben ſo dauerhaft ſind die Berghölen, die man beſonders in Damot und Gojam häufig findet, und die unter König Lalibala in Felſen gehauene Kirchen.

Eilfter Abſchnitt.

Eheſtand. Geburt. Erziehung. Ergözlichkeiten. Krankheiten. Tod und Begräbniß.

Wenn gleich die Vielweiberei bei den Habeßiniern durch keine bürgerliche Geſezze unterſagt iſt, ſo heurathen ſie doch nicht leicht mehr als eine Frau auf einmal, weil be-

*) Nach Ludolf. — Von den abwechſelnden Moden in Habeſſinien ſpricht Bruce, im III. B. S. 107.

sonders ihre kirchlichen Gesezze dawider sind, und diejenigen exkommunizirt werden, die sich der Vielweiberei ergeben. *) Zur Gültigkeit der Ehe ist die priesterliche Einsegnung durchaus nothwendig; sie findet aber nur in denen Fällen Statt, die nicht gegen ihr Kirchenrecht laufen. Die Geistlichen haben bei ihren Heurathen das Vorrecht, daß sie allein öffentlich in der Kirche kopulirt werden. Bei den Weltlichen aber wird diese Handlung entweder in ihrem eigenen Hause, oder vor den Thüren des Tempels vorgenommen **) Leztere können sich auch leicht wieder scheiden lassen: Denn wenn irgend eine Uneinigkeit, die sich nicht wieder gut heben läßt, in ihrer Ehe entsteht, so werden sie von den königlichen Richtern geschieden. ***) Wenn aber die Geistliche sich scheiden lassen, oder nach dem Tod ihrer ersten Frau wieder heurathen wollen, so müssen sie auch zugleich ihr Amt niederlegen. Diese Schwierigkeiten bewirken bei ihnen einen dauerhaftern und friedlichern Ehestand.

Da die Weiber insgemein von starker, dauerhafter Leibesbeschaffenheit sind, so gebähren sie mit leichter Mühe. Kömmt die Stunde ihrer Niederkunft, so lassen

*) Dessen ohngeachtet haben alle Vornehmen so viele Weiber und Beischläferinnen, als sie erhalten können; ja selbst ein Abuna soll ihrer einst siebenzig gehabt haben. Ueberhaupt ist hier die Ausgelassenheit zu Hause. An Keuschheit und eheliche Treue wird gar nicht gedacht.

**) Diese Zeremonie beschreibt Alvarez im 21. Kap. (Seite 77. der franz. Uebers.) wo er sagt, daß der Priester den Brautleuten bloß die Hände auflegt, und sie zur Eintracht ermahnt. — Bruce (II. B. S. 506.) sagt, es gebe in Habeßinien gar keine regelmäßige Heurathen. Ferner sagt er, (III. B. S. 290.) in diesem Lande leben die Weiber gerade so, als ob sie allen Männern in Gemeinschaft angehörten.

***) Alvarez (S. 129.) erzählt ein Beispiel von einer Braut, die verstossen wurde, weil sie zu grosse Zähne hatte.

ſie ſich auf die Kniee nieder, und bringen ihre Kinder meiſt ohne den Beiſtand einer Hebamme glücklich zur Welt.

Auf die Erziehung wird nicht ſonderlich viel verwendet. Die geringe Sorgfalt für die Kinder läßt ſich auch ſchon daraus abnehmen, daß man ſie gewöhnlich bis zum mannbaren Alter nakt laufen läßt; eine Sitte, die zwar von dem warmen Himmelsſtriche, darinn ſie leben, begünſtigt wird, die aber auch die natürliche Folge hat, daß die Leute ſelbſt in zunehmendem Alter nicht leicht einen Begriff von Schamhaftigkeit haben. Leſen und Schreiben iſt meiſtens der ganze Unterricht, der ihnen entweder von ihren Aeltern, oder von den Mönchen ertheilt wird.

Von den Ergözlichkeiten der Habeßinier auſſer den kriegeriſchen Uebungen und ihren ausſchweifenden Schmauſereien, wiſſen wir ſehr wenig. Ihre Tänze ſind ſehr einförmig. *) — Von der Jagd ſind ſie groſſe Liebhaber, doch mehr aus Noth, oder um des Gewinnes willen, als zum Vergnügen. Im nördlichen Habeßinien leben ganze Dörfer von Agaſchirs oder Elefanten-Büffel- und Rhinozeros-Jägern. **)

Gewöhnlich geben die habeßiniſchen Könige bald nach ihrem Regierungsantritt, und, wenn es Friede iſt, alle Jahr eine groſſe Jagd, von welcher Bruce uns folgende Nachricht giebt. ***)

Dieſe Jagd wird allezeit in der Kolla gehalten, wo ſich eine unglaubliche Menge der größten und wildeſten Thiere aufhält, als Elefanten, Rhinozeroſſe, Löwen, Leoparden, Panther, Büffel, die wütender als alle vo-

*) Alvarez, S. 232.

**) Bruce, IV. B. S. 320. u. ff. Dieſe Jagd wird in demſelben Bande, S. 302. u. ff. beſchrieben.

***) Im II. Band, S. 523. u. ff.

rigen ſind, wilde Schweine, wilde Eſel, und allerlei Arten von rothem Wildpret.

Sobald das Wild von den Jägern zu Fuß und den Hunden aufgejagt und aus dem Walde getrieben iſt, greift ein jeder, oder verſchiedne zuſammen das Thier, nachdem es groß, oder der Reuter ſtark genug iſt, und Geſchiklichkeit in Regierung ſeines Pferds beſizt, mit langen Piken, oder zwei Wurfſpieſſen in der Hand an. Wenn der König nicht ſehr jung iſt, hält er zu Pferde auf einer Anhöhe, und iſt von dem Adel des Hofes umgeben, welcher ihm diejenigen anzeigt, die ſo glüklich ſind, ſich vor ſeinen Augen hervorzuthun. Die Verdienſte andrer lernt er nur durch Nachrichten davon kennen.

Ein jeder junger Mann bringt zum Zelte des Königs ein Stük des von ihm erlegten wilden Thieres als ein Siegeszeichen, z. E. den Kopf und die Haut eines Löwen oder Leoparden, die Hirnſchaale oder das Geweihe von einem Rothwildpret, die Schaamtheile eines Elefanten, den Schwanz eines Büffels, oder das Horn eines Rhinozeros. Die viele Mühe, Kräfte und Zeit, welche dazu gehört, die Elefantenzähne auszubrechen, erlauben es ſelten, ſie mit den übrigen Siegeszeichen ſogleich zu überreichen, zu dem wird Feuer erfordert, um ſie von dem Kinnbakken abzulöſen. Ein wilder Schweinskopf wird auf einer Lanze geſtekt gebracht, wird aber nicht berührt weil es ein unreines Thier iſt.

Die Elefantenzähne ſind ein Vorrecht und gehören allemal dem Könige. Es werden helfenbeinerne Ringe zu Armbändern daraus gedreht; viele davon theilt der König im Felde an diejenigen aus, die es am meiſten verdient haben, und dieſe hebt man zum Beweiſe eines tapfern Verhaltens auf. Dies iſt jedoch kein bloſſes Ehrenzeichen, ſondern wer vom Könige, oder der Königin Regentin, oder von dem Statthalter einer Provinz

ſo

ſo viel Ring erhält, daß er den Arm bis an das Handgelenke damit bedekken kann, zeigt ſich an einem gewiſſen Tage den zwölf Richtern mit dieſen Ringen am Arm, worauf der Koch des Königs einen jeden mit einem Kuchen-Hakmeſſer in der Rundung ſpaltet; die Richter geben ihm alsdann ein Zertifikat, welches bezeugt, daß er zu ſo viel Ländereien berechtigt iſt, als zwanzig Unzen Goldes eintragen, und dies wird ihm nie abgeſchlagen oder vorenthalten. Die verſchiedenen Gattungen wilder Thiere werden aber nicht gleich taxirt. Wer einen Galla oder Schangalla, jedoch blos Mann gegen Mann, todtſchlägt, iſt zu zwei Ringen berechtigt. zwei Ringe bekommt auch wer einen Elefanten, oder einen Rhinozeros, oder einen Giraffen, wegen ſeiner Geſchwindigkeit, und um zur Reitkunſt aufzumuntern, einen Büffel, einen Löwen, und einen Leoparden erlegt; für zwei wilde Schweine, deren Hauzähne bereits gewachſen ſind, wird ein Ring, und für jedes von den vier Arten des Rothwildprets auch einen gegeben.

Ueber das tödten dieſer Thiere entſteht beſtändig groſſer Streit. Zu deſſen Beilegung, damit keine Feindſchaften und heftige Zänkereien daraus erwachſen, ſizt alle Abende eine Rathsverſammlung, mit einem Vorſteher Dimshasha (die rothe Müzze) genannt, weil er ein Stük von rother Seide an der Stirne trägt, der Kopf bleibt oben aber entblößt, weil niemand das Haupt ganz bedekken darf als der König, die zwölf Richter und Prieſter, die auſſerdem eine geiſtliche Ehrenſtelle begleiten. Dieſer Vorſteher beſtimmt den Rang eines Adelichen über dem andern, und kennt die Geſchichte aller Stammbäume; für die vorzüglichſten Adelichen werden allemal die mit dem Könige am nächſten verwandten Familien gerechnet.

Ein jeder trägt ſeine eigene Sache dieſem Rathe vor, und empfängt ſogleich den richterlichen Ausſpruch. Es

iſt eine angenommene Regel, daß derjenige, welcher ein Thier zuerſt ſo trift, daß die Lanze aufrecht, oder in derſelben Richtung, wie ſie hineingefahren iſt, darinn ſtekken bleibt, für den gehalten wird, der es erlegt hat, es mögen ſich hernach noch ſo viel mit dem Thier herumſchlagen. Dieſe Jagd währt ſelten über vierzehn Tage.

Die Habeßinier werden meiſtens alt. Ihre Todten betrauern ſie ſehr kläglich, und ſchlagen ſich dabei ins Geſicht und auf die Bruſt. *) Wenn ſie vom Tode eines berühmten Mannes oder eines Freundes hören, werfen ſie ſich auf den Boden, und ſchlagen den Kopf ganz unſanft an die Erde. Wann ſie ihre Todten gewaſchen und beräuchert haben, wikkeln ſie ſelbige in ihre Kleider ein. Iſt der Verſtorbene etwas mehr als ein gemeiner Menſch, ſo wird er in einer Ochſenhaut auf die Bahre gelegt, und von Prieſtern, die mit Kreuzen, Rauchpfannen und Weihwaſſer verſehen ſind, ſo hurtig hinausgetragen, daß man Mühe hat, gleichen Schritt mit ihnen zu halten. Man ſetzt dann den Leichnam ſo lange neben dem Grab hin, bis ein Abſchnitt aus dem Evangelium Johannis verleſen iſt. Darauf wird der Todte noch einmal beräuchert, mit Weihwaſſer beſprengt, und ins Grab geworfen.

Zwölfter Abſchnitt.

Künſte. Gewerbe. Handel. Reiſen. Wiſſenſchaften.

An nichts fehlt es in Habeſſinien mehr als an Künſtlern. Sie ſtehen ſogar hier zu Lande in einer gewiſſen Verachtung. Jeder verfertigt ſich entweder ſelbſt oder

*) Bruce (im III. B. S. 349.) ſagt, ſobald ein Habeßinier ſtirbt, ſo zerkrazt ſich jedes Frauenzimmer ſeiner Familie beide Schläfe.

durch ſeine Sklaven alles nöthige, welches bei einer ſo ärmlichen, einfachen Lebensart, wie ſie die Einwohner gewohnt ſind, immer etwas leichtes iſt. Wenn ja irgend jemand eine Kunſt oder ein Gewerbe treibt, ſo hat er ſie gleichſam erblich, und er pflanzt ſie auch ſo auf ſeine Kinder fort *). Daher giebt es gewiſſe Familien, die alle Trompeter ſind, und ihre beſondere Wohnplätze haben. Die Baukunſt war hier vor Zeiten in gröſſem Flor, wie man das aus den prächtigen Ruinen der Stadt Axum, und aus den künſtlichen in Felſen gehauenen Gewölben abnehmen kann. Sie gieng aber unter den amhariſchen Königen wieder verlohren, weil man ſich von da an wegen der vielen Kriege und Märſche an Zelten gewöhnen mußte.

Wo keine Künſte zu Hauſe ſind, da ſteht es gewöhnlich auch mit dem Handel nicht zum beſten. Die Habeſſinier verſtehen ihn wenigſtens nicht, ſondern überlaſſen ihn den Türken und Armeniern, die für das Land einen ſehr nachtheiligen Tauſchhandel mit indiſchen Waaren trieben, wofür ſie alles Gold aus dem Lande ſchleppen. In Habeſſinien wird nicht einmal gemünzt, ſondern man wiegt das Gold oder verhandelt es nach Gutdünken. In mehrern Gegenden hat man Steinſalz ſtatt des Geldes, wofür man alles kaufen kann. Ehmals bediente man ſich zum nämlichen Zwek des Pfeffers. Die Einfuhr beſteht in ſeidnen, leinernen, baumwollnen und andern Kleidern; in Gewürzen, und beſonders in Pfeffer. Die Ausfuhr iſt gering, und beſteht in Gold, Pelzwerk, Leder, Honig, Wachs und Elfenbein **).

*) Nach Bruce ſind die Juden in Habeſſinien Dachdekker u. ſ. w.

**) Nach Bruce treiben die in Habeſſinien wohnenden Muhammedaner den vorzüglichſten Handel dieſes Landes. — Zu den Ausfuhrartikeln gehören auch Sklaven. Der ganze Handel iſt aber ſehr unbedeutend.

Dem Habeſſinier fällt es nicht leicht ein, in fremde Länder zu reiſen. Es ſind viele Hinderniſſe, die ihm bei einem ſolchen Unternehmen im Wege ſtehen. Fürs erſte hat er keine Kenntniß von fremden Sprachen und Ländern; und dann ſind auch die ungeheuren Wüſten ſehr gefährlich und nur mit groſſen Koſten zu durchreiſen. Ehmals machten ſie wohl auch mehrere Reiſen nach Jeruſalem; allein die Habſucht der Türken, der ſie dabei ausgeſezt ſind, hat es ihnen auch entleidet. Im Lande ſelbſt bedient man ſich auf ſeinen Reiſen der Maulesel, die ganz für ein Land geſchaffen ſind, wo man wegen der vielen ſteilen Gebirge ſich ganz keines Fuhrwerks bedient. Angeſehene und reiche Leute ſchleppen all ihren Hausrath auf den Maulthieren mit, und ſchlagen da, wo die Nacht ſie überfällt, ihre Zelte auf. Um die wilden Thiere von ſich abzuhalten, machen ſie Feuer an. Arme reiſen bettelnd durchs Land. Nirgends findet man weder Herbergen noch Wirthshäuſer; die Habeſſinier haben daher auch gar keinen Begriff von Gaſtwirthſchaft. Einſt trug ſich mit etlichen Habeſſiniern, die ſo eben aus dem Orient nach Rom kamen, eine luſtige Geſchichte zu. Sie giengen nämlich mit der europäiſchen Lebensart noch ganz unbekannt, in einer Vorſtadt ſpazieren, wo ſie von einem Gaſtwirth eingeladen wurden. Dieſe Höflichkeit kam ihnen äuſſerſt unerwartet, indem ſie gänzlich der Meinung waren, dieſer Mann wolle ſie umſonſt in ſeine Gaſtfreundſchaft aufnehmen. Als Reiſende, die gern allerhand Merkwürdigkeiten ſehen wollen, ſchlugen ſie es ihm nicht ab, ſondern machten ihm wirklich ihren Beſuch. Man trägt ihnen da reichlich auf, und ſie laſſen ſichs herrlich ſchmekken. Ehe ſie ſich aber verabſchieden wollten, ſannen ſie auf eine hübſche Dankſagung, die einer unter ihnen, der das Italieniſche ein wenig verſtand, dem guten, menſchenfreundlichen Wirth unter tauſend Segenswünſchen machen

ſollte. Da aber der Wirth dieſe Rede, worinn der Bezahlung nur im geringſten nicht erwähnt wurde, ein Wenig angehört hatte, brach er ungeduldig in die Worte aus: "Ei, meine Herren, wer bezahlt die Zeche?„ Erſchrokken gaben die Gäſte zur Antwort: ſie ſeien ja nicht von ſelbſt in die Schenke gekommen, ſondern von ihm, ohne der Bezahlung Meldung gethan zu haben, eingeladen worden: auch habe er ihnen Speiſen und allerlei Weine aufgeſtellt, ohne ihres Preiſes auch nur mit einem Worte zu gedenken, und kurz und gut, ſie hätten kein Geld. Die ehrlichen Habeſſinier ſahen ſich endlich genöthigt, ihre Mäntel zum Pfand zu geben, und ſie vom Pabſt auslöſen zu laſſen.

Die Litteratur der Habeßinier iſt geringe. Auſſer ihren theologiſchen Büchern haben ſie wenig andere. Denn was Jak. Baratti von der Bibliothek, die aus 10,000 Bänden beſtehen ſoll, fabelt, iſt ganz unrichtig. Eins ihrer Bücher, **Ruhm der Könige** betitelt, ſteht bei ihnen allgemein in ſehr groſſem Anſehen. Es enthält die Geſchichte der Königinn von Saba, und viele andere Nachrichten, an deren Aechtheit kein Habeßinier zweifelt. Eine **Kronik**, die vom König **Klaudius** in ſeinem Glaubensbekenntniß allegirt wird. **Das Buch der Philoſophie**; es ſteht ebenfalls in groſſem Anſehen bei den Ethiopiern. **Die Leiter**, ein Wörterbuch, worinn ethiopiſche Wörter durch amhariſche, aber oft ſehr unrichtig, erklärt ſind.

Auſſer einer gelehrten Kenntniß ihrer Sprache und Theologie, treiben ſie ſonſt keine Wiſſenſchaften. Die meiſten begnügen ſich ſchon mit einiger Fertigkeit im leſen und ſchreiben. Sie brauchen keine Juriſten, weil ſie keine geſchriebene Geſezze haben. In ſtreitigen Fällen muß das Herkommen entſcheiden, oder der Richter ſpricht ganz nach eigenem Gutdunken. Sie ſind auch ſo bedaurens-

würdige Wundärzte, daß sie Wunden und körperliche Schäden nur mit Brennen und Schneiden heilen. Die Gelbsucht kuriren sie mit einem spizzigen und glühenden Eisen, womit sie um das Armgelenk einen halben Zirkel ziehen, und ein Stükchen Baumwollenzeug darauf legen, damit die schädliche Feuchtigkeit so lange herausfliesse, bis die Gesundheit wieder hergestellt ist. In den meisten Krankheiten ist jeder sein eigner Arzt, wobei man sich gewöhnlich allerhand Hausmittel bedient. Ist der König krank, so läuft alles herzu, sich zu erkundigen, was ihm fehle? Wenn dann einer auch einmal dieselbe Krankheit gehabt hat, so erzählt er, was ihm wieder geholfen habe, damit die nämlichen Mittel beim König angewendet werden mögen. Das dreitägige Fieber kuriren sie mit dem Zitteraal, (Gymnotus. L.) Man bindet den Kranken auf eine Tafel, und legt den Fisch auf ihn hin, der ihm die schröklichsten Schmerzen in allen Gliedern verursacht, worauf aber der Fieberanfall unterbleibt. Wunden heilt man auch mit Myrrhen, die hier sehr gemein sind.

In der Philosophie und besonders in der Physik sind sie noch gar nicht weit gekommen. Was sie von der Mischung der vier Elemente in der Erschaffung des Menschen und seiner Seele statuiren, mag hier als Probe ihrer Kenntnisse in der Philosophie und Physik gelten. Ihre Lehre ist folgende: „Gott schuf Adam aus den vier Elementen, welche er so künstlich vermischte, daß sie einander nicht entgegen seyn konnten. Er verband nämlich das erste mit dem zweiten, das dritte mit dem vierten; feuchtes mit trokkenem, warmes mit kaltem; das unsichtbare mit dem sichtbaren, das fühlbare mit dem unfühlbaren; zwei machte er aus dem fühlbaren und zwei aus dem, was sich nicht fühlen läßt. Er machte drei aus trokkenem und eins aus nassem; drei aus dem sichtbaren und eins aus dem unsichtbaren; drei aus dem kal-

ten und eins aus dem warmen. Da nun der Baumeiſter wußte, daß das irdene ſich weder von ſelbſt bewegen, noch ohne Beimiſchung ſeines Hauchs reden könne: ſo blies er ihm ins Angeſicht, und machte ihn zum vernünftigen und ſich bewegenden Weſen. Im Menſchen ſind zwei Seelen; die eine iſt der Lebensgeiſt, der aus dem Munde ſeines Schöpfers kam; dieſer wird nicht zu den Elementen gezählt, und iſt unſterblich: Die andre iſt das Blut des Körpers (die fühlbare Seele), welche ihren Urſprung von den Elementen hat, und ſterblich iſt.

Es iſt wirklich zu verwundern, daß die Habeßinier, die doch zwei Seelen im Menſchen annehmen, die zwei Naturen in Chriſto nicht faſſen können.

Unter den ſchönen Wiſſenſchaften lieben ſie die Dichtkunſt am meiſten, aber bloß die geiſtliche. Die ganze Kunſt ihres Versbaues beſteht in Reimen, wenn es anders ein Reim genannt zu werden verdient, daß die Verſe mit gleichlautenden Konſonanten enden, die Vokale der letzten Silbe hingegen ungleichartig ſind. Auſſer dem wird man kaum ein ordentliches Silbenmaas darinn aufzufinden im Stande ſeyn. Sie haben übrigens viele Gattungen von Gedichten. Räthſel und Sprichwörter lieben ſie ſehr.

Die Habeßinier ſind bei all ihrer Unwiſſenheit dennoch ſehr wißbegierig und gelehrig. Von den Jeſuiten verlangten ſie durchaus, daß ſie ihre Kinder in der lateiniſchen Sprache unterrichten ſollten. Privatperſonen ſchreiben ſelten Briefe, und wiſſen ſie auch nicht zu überſchikken. Sie laſſen ſie aber gewöhnlich von einem in ihrer Provinz aufgeſtellten Schreiber ausfertigen.

Dreizehnter Abschnitt.

Religionsschriften. Tempel. Priester und Mönche. Gottesdienst, und Religionsgebräuche. Kirchenfeste. Zeitrechnung.

Mit der christlichen Religion erhielten die Habeßinier auch die Bibel. Sie ist nach einem in Alexandrien üblich gewesenen Exemplar der LXX, ins ethiopische übersetzt worden. Vom Urheber und der Zeit dieser Uebersezzung weiß man nichts mit Gewißheit zu bestimmen. Indessen besizzen sie das Alte und Neue Testament vollständig. Die Bücher des A. T. sind aber nicht ganz nach unsrer gewohnten Ordnung gerichtet, auch stehen die apokryphischen unter den kanonischen, ohne Bemerkung ihres geringern Gehalts. Zum N. T. rechnen sie noch ein anderes Buch, Synodus betitelt, das die ältesten Verordnungen der Apostel enthalten soll. Nach diesem Buch, das schlechtweg auch das Neue genannt wird, folgen im Ansehen die drei ökumenischen Konzilien, nämlich das von Nizäa, Konstantinopel und Ephesus, nebst etlichen Provinzialsynoden. Eine Generalliturgie aller in der ethiopischen Kirche gebräuchlichen öffentlichen Gebeter. Die Religion der Väter ist ihr symbolisches Buch, und steht bei ihnen im höchsten Ansehen; es ist aus den Homilien eines Athanasius, Basilius, Johannes Chrysostomus und Cyrillus zusammengetragen. Ferner sind bekannt; Geschichte der Väter, Kampf der Märtirer, Geschichte der Juden, Verordnungen der christlichen Kirche, das Buch der Geheimnisse, und einige andere. *)

*) Auser diesen aufgezählten Schriften haben sie noch:
Christi Leidensgeschichte, die vom Palmsonntag an bis auf den Samstag gelesen wird.

Die alten Tempel in Habeſſinien waren ſehr koſtbar und prächtig, beſonders diejenigen, welche König Lalibela in Felſen hauen ließ. Noch findet man Ueberbleibſel von dem herrlichen Gebäude, welches Helena, Davids Großmutter, errichtete, in welchem man weniger Gold, Silber und Edelſteine als Helle vermißte: indem man von jeher etwas Geheimnißvolles in dergleichen düſtern Gebäuden ſuchte. Die meiſten Kirchen *) ſind

---

Verſammlung der Heiligen. Enthält Lebensgeſchichten der Heiligen. Das Buch Hawi. Ein groſſes Werk, das ebenfalls Lebensbeſchreibungen der Heiligen enthält. Ludolfs Comm. 351.

*) In keinem Lande in der Welt gibt es ſo viel Kirchen, als in Habeſſinien. Ob es gleich ſehr bergicht, und das Geſicht ſehr eingeſchränkt iſt, ſo ſieht man doch ſelten unter fünf bis ſechs Kirchen: und wenn man auf einer rings umher freien Anhöhe ſteht, wol fünfmal ſo viel. Jeder Mann von Anſehen denkt auf ſeinem Todbette, er mache alle gottloſen Handlungen ſeines Lebens dadurch gut, wenn er ein Kapital anſetzt, um eine Kirche davon zu bauen, oder wenn er eine bei ſeinen Lebzeiten errichtet hat. Der König ſelbſt baut viele. Wo ein Sieg gewonnen iſt, wird eine Kirche auf dem, von den verweſenden Leichnamen der Erſchlagenen noch ſtinkenden Schlachtfelde errichtet. Ehemals geſchah es nur, wenn die Feinde Heiden oder Ungläubige waren, nun wird es auch nach einem Siege über Chriſten beobachtet.

Den Plaz zu einer Kirche wählt man allemal bei einem flieſſenden Waſſer, wegen der Bequemlichkeit bei den Reinigungen und Abwaſchungen, worinn ſie das levitiſche Geſez genau beobachten. Man errichtet ſie allemal auf einem ſchönen runden Hügel, der ganz mit Reihen von Oxycedrus oder virginiſchen Zedern umgeben iſt. Sie wachſen hier in groſſer Schönheit und Vollkommenheit, und heiſſen Arz. Nichts trägt zur Schönheit dieſes Landes ſo ſehr bei, als dieſe Kirchen und die Pflanzungen umher.

Alle Kirchen ſind rund, und mit Stroh bedekt, oben laufen ſie vollkommen koniſch zu. Auſſen herum ſtehen eine Anzahl hölzerne Säulen von Zederſtämmen, welche das Gebäude, und das acht Fuß über die Kirchenmauer vorſpringende Dach tragen, wodurch ein ſehr

nach Art der allerälteſten chriſtlichen Tempelgebäude, die immerhin mehr oder weniger Aehnlichkeit mit jüdiſchen Tempel zu Jeruſalem oder den Synagogen hatten, eingerichtet. So haben ſie noch ſehr altem Gebrauch in der Mitte ihrer Kirchen eine mit Teppichen umſchloſſene Kapelle, die ſie Heiquel nennen, und an deren Schwelle man den Laien das Abendmahl reicht. Es iſt eigentlich nur der Geiſtlichkeit erlaubt, in dieſes von der übrigen Kirche abgeſonderte Heiligthum zu gehen. Damit aber doch die Groſſen und ihre Söhne nicht genöthigt ſeien unter dem gemeinen Volk zu ſtehen, und ſich ebenfalls des Heiquels bedienen dürfen, haben ſie ſich und ihre Söhne, ja ſogar auch ihre unmündigen Knaben zu Diakonen und Unterdiakonen ordinieren laſſen. Selbſt die königlichen Prinzen bedienen ſich dieſes Rechts, und tragen zum Zeichen ihres Diakonats ein Kreuz, daß ſie auch nach Beſteigung des Throns noch beibehalten. An der öſtlichen Seite des Tempels ſteht die Sakriſtei, worinn ſich die Geiſtlichen umkleiden. In der ganzen Kirche giebt es keine Stühle: den man pflegt weder darinn zu ſizzen noch zu knien, ſondern man muß den ganzen Gottesdienſt über ſtehen. Damit aber doch durch dieſe ermüdende Stellung die Andacht nicht geſtört werde, bedienen ſie ſich einer Art Krukken, auf die ſie ſich ſtüzzen, und die ſie in der Tempelhalle wieder ablegen. Wenn aber ſchwächere Perſonen dies nicht aushalten können, und ſich an die Erde ſezzen, ſo rufen die Dia-

angenehmer Gang, oder Kolounade bei heiſſem oder Regenwetter entſteht. Inwendig hat die Kirche verſchiedene Abtheilungen, wie ſie das moſaiſche Geſez vorſchreibt. Die erſte beſteht aus einer Rundung, die etwas gröſſer iſt, als die innere. Hier ſizt die Verſammlung und betet. In derſelben iſt ein viereckigter Plaz, der durch einen Vorhang abgetheilt wird, darinn befindet ſich noch eine ſehr kleine Abtheilung, die das Allerheiligſte vorſtellt; ſie iſt ſo enge, daß bloß die Prieſter hineingehen können. Bruce III. 311.

konen unter dem Gebet einmal über das andre aus: ſtehet auf! Obgleich heut zu Tag ihre Kirchen meiſt niedrig, finſter und nur mit Rohr oder Stroh gedekt ſind, ſo erweiſen ſie ihnen doch ſo viel Ehre, daß ſie abſteigen, wenn ſie mit Laſtthieren daran vorbeikommen; ſie ſpukken auch in denſelben nicht aus, und gehen nie mit ihren Schuhen hinein. Man findet in ihren Tempeln keine andre als gemahlte Bilder, gegoſſene oder ausgehauene verabſcheuen ſie als Gözzenbilder. Daher findet man auch bei ihnen keine wirklichen Kruzefixe, ſondern bloſſe, leere Kreuze.

Das geiſtliche Oberhaupt der habeſſiniſchen Kirche iſt ein Metropolite und bekömmt gewöhnlich den Beinamen Abbuna d. h. unſer Vater. Er wird nach alter hergebrachter Sitte, auf Verlangen des Königs, von dem Patriarchen zu Alexandrien eingeſezt, und aus Egypten nach Etiopien geſchikt. Die Habeſſinier nehmen ſich nicht einmal die Freiheit, einen von ihren Landsleuten, der mit der Sprache, den Geſezzen und Gebräuchen ſeines Vaterlands bekannt wäre, zu ernennen, um ihn alsdann von dem Patriarchen ordiniren zu laſſen. Der Grund von dieſem widerſinnigen Gebrauch liegt in der übertriebenen Gewiſſenhaftigkeit, womit ſie die Vorſchriften der alten Kirche bobachten, nach welchen es beſonders in deren von Nizea *) den Ethiopern unter-

*) Es iſt klar, daß dieſer Kanon erſt um das Jahr 1300. aufkam, und daß es vor dieſem Verbot geſezmäßig war, einen gebornen Habeſſinier zum Abbuna zu wählen. Der Abbuna Tekla Haimanout war ein geborner Habeſſinier; alſo fand das Verbot damals noch nicht Statt. Weil aber in der Folge kein Habeßinier mehr zum Abbuna gewählt ward, ſo muß es nothwendig ein Verbot aus ſeiner Zeit ſeyn. Denn unmöglich konnte die nizäniſche Kirchenverſammlung einen Kanon machen, und einen Biſchoff für eine Nazion beſtimmen, die 200 Jahre nach dieſer Kirchenverſammlung den chriſtlichen Glauben noch nicht angenommen hatte.

ſagt iſt, ſich einen Patriarchen zu wählen, der nicht unter der Gewalt des Prälaten zu Alexandrien ſtehe.

Der Patriarch und ſeine ganze Geiſtlichkeit haben nichts von feinen Sitten und guter Lebensart an ſich, und ſind dabei in allen Wiſſenſchaften fremde. Man fordert weiter nichts von ihnen, als daß ſie arabiſch leſen können. Selbſt der Patriarch iſt gelehrt genug, wenn er leſen, ſchreiben und die H. Schrift nothdürftig erklären kann. Lauter dergleichen würdige Leute ſchikt der alexandriniſche Patriarch, um die groſſe Kirche in Habeſſinien zu regieren. Zu Zeiten der Jeſuiten mußte ſich ein ſolcher Abbuna in Habeſſinien, weil er verachtet wurde, durch ſein vorhin getriebenes Müllerhandwerk nähren. Sein eben ſo ungelehrter Nachfolger gab daher den Hofleuten zu dem Scherz Anlaß, daß ſie von ihm ſagten: Nun haben wir ja noch einen Müller. Bei ſo groſſer Unwiſſenheit haben dieſe Prälaten keine andre Amtsverrichtungen, als daß ſie ihren Geiſtlichen **), die ihnen an Ignoranz wenig nachgeben, mit gewiſſen beſtimmten Formeln ordiniren. Man kann alſo leicht abnehmen, wie übel die Angelegenhei-

---

Unſtreitig ward alſo zu Haimanouts Zeiten die merkwürdige und ſehr weiſe Einrichtung gemacht, daß es den Habeßiniern nicht frei ſtehen ſollte, einen aus ihren Landsleuten zum Abbuna zu wählen. Er ſah nämlich den ſchnellen Verfall der Gelehrſamkeit unter den habeßiniſchen Geiſtlichen voraus, und hofte deswegen durch einen anſehnlichen Gehalt gelehrte Männer zur Annahme dieſes Poſtens zu reizen, um der Gelehrſamkeit und Religion unter ihnen ſeinen Schuz angedeihen zu laſſen. Bruce. III. 315.

**) Die als Prieſter ordinirt werden wollen, müſſen im Stande ſeyn, ein Kapitel aus dem Evangeliſten Markus leſen zu können, welches ſie in einer Sprache verrichten, die er nicht einmal verſteht. Sie geben darauf dem Abbuna ein Stük Salz in der Gröſſe eines Mauerziegels für ihre Ordinazion. Bruce. III. 317.

ten der Kirche beſorgt ſind. Im ganzen Reiche giebt es weder Erzbiſchöffe noch Biſchöffe. Jede Hauptkirche hat indeſſen ihren Propſt oder Komoſar, deſſen Geſchäft darinn beſteht, daß er die weltlichen Angelegenheiten der Kirche beſorgen, und die Streitigkeiten der Geiſtlichen, ſo weit es ihre eingeſchränkte Gerichtsbarkeit erlaubt, beilegen muß. Ueber die Feldkapellen iſt ein Debtera-Gueta, oder Probſt geſezt, der die Debterat, eine Art Geiſtliche, die ihr Amt mit Singen verrichten, unter ſich hat. Nach dieſen folgt ein Kaſis-Presbyter, ein Unterpresbyter, ein Diakon und Unterdiakon. Wenn die Geiſtlichen ausgehen, tragen ſie ein Kreuz in der Hand, und geben es den Vorübergehenden zum Küſſen. Sonſt zeichnen ſie ſich faſt durch nichts aus. Alle Geiſtliche dürfen ſich verheurathen, wenn ſie nur keine Mönche geweſen ſind; die zweite Heurath aber iſt ihnen verboten.

In einem Lande, in deſſen Nachbarſchaft ehmals ein heiliger Antonius, Makarius, Pachomius und andere ihr Weſen mit ſo gutem Erfolge trieben wäre es ein Wunder, wenn ihre heiligen Inſtitute nicht auch Eingang gefunden hätten. Wirklich iſt auch Habeſſinien volker Mönche *). Ihre Disziplin aber iſt von den der Lateiner und Griechen ſehr verſchieden. Denn auſſer ihrem Schema oder Skapulier und Kreuz haben ſie vor weltlichen Perſonen nichts auszeichnendes. Sie tragen keine Mönchskleidung, und leben auch nicht in Klöſtern, ſondern in einer Art von umzäuntem Dorfe, das in der Nähe eine Kirche von lauter niedrigen Zelten angelegt iſt.

*) Die Mönche ſind gleichſam in zwei Korps getheilt, nämlich in die von Debra Libanos, und in die vom Abba Euſtathius. Einige haben geglaubt, daß ſich dieſer Unterſchied von dem Streite über beide Naturen in Chriſto herſchriebe. Aber dies iſt ein Mißverſtand. Bruce II. 578.

Sie verrichten täglich eine gewisse Anzahl Gebeter, die sie mit größter Geschwindigkeit hersagen. Uebrigens baut jeder seinen Akker, und lebt von dessen Erzeugnissen. Er darf auch ab- und zugehen, wie es ihm beliebt, in welcher Rükſicht sie also keine Mönche, und ihre Wohnungen keine Klöster genannt werden können. In gewisser Art sind sie bloß eheloſe Akkerleute, die sich nie verheurathen dürfen. Derjenige aber, welcher den Mönchsstand verläßt, und ein Weib nimmt, wird für ehrlos gehalten. Ihre Söhne können auch keine Geistlichen werden, und der Sohn eines Mönchs heissen, ist der größte Schimpf. Sie geben sich auch mit bürgerlichen Geschäften ab, und können bisweilen gar Landvögte werden. Es gibt sehr viele Ländereien oder Meierhöfe der Art (denn Klöster kann man sie doch nicht nennen), die durchs ganze Königreich zerstreut sind, und gewöhnlich Berge genannt werden, weil sie meist ihren Anfang auf Gebirgen genommen haben. Einige der vornehmsten sind: das Kloster Bizen, Halleluja, Damo, Albamata. Ueberdies gehören alle Inseln auf dem See Tzana diesen Mönchen. Der Vorsteher des ganzen Mönchswesens heißt Icegus *).

Es giebt auch Nonnen in Habessinien; von ihren Sitten und Gebräuchen aber weiß man nichts zuverläßiges.

---

*) Der Itcheque ist das Oberhaupt der Mönche überhaupt, und insonderheit derer von Debra Libanos. Das Oberhaupt der andern Mönche vom H. Eustathius ist der Superior des Klosters Mahrbar Selasse im nordwestlichen Winkel von Habessinien. Die ganze Zunft ist äusserst unwissend, und ich glaube, sie werden mit der Zeit die Kenntniß der Buchstaben gänzlich verlieren.

Die Ordination der Mönche geschieht durch den Abbuna.

Bruce III. 316. 317.

Die Bibel iſt bei den Habeſſiniern die einzige Richtſchnur ihres Glaubens und Gottesdienſtes. „Wenn „der Pabſt — ſagte König David zu Alvarez — mir „und meinen Unterthanen etwas aufbinden wollte, das „die Apoſtel nicht geſchrieben oder erlaubt haben, ſo „würden wir ihm ſo wenig gehorchen, als unſerm Patriarchen, wenn er ſich beigehen lieſſe, etwas dergleichen zu gebieten.“

Nicht viel geringer aber, als die Bibel, halten ſie die drei erſten ökumeniſchen Konzilien; auch nehmen ſie noch die übrigen griechiſchen Konzilien bis auf das Kalzedoniſche an. Was alſo die katholiſche Kirche von jener Zeit an, Neues in die Dogmatik gebracht hat, will ſich mit der ihrigen nicht gut vertragen. Für die Sakramente haben ſie keine allgemeine Benennung; auch keine beſtimmte Zahl. Von der lezten Oelung wiſſen ſie gar nichts. Das Nachtmal halten ſie unter beiderlei Geſtalt, und theilen es ohne Unterſchied den Laien wie den Geiſtlichen mit. Von der Transſubſtantiation haben ſie keinen Begriff*).

Lehren, die nicht unmittelbar mit der ewigen Glükſeligkeit in Verbindung ſtehen, dürfen ohne Gefahr ſo oder anders geglaubt und ausgelegt werden. Daher ha-

*) Ludolf glaubt, daß die Habeſſinier nicht an die Transſubſtantiation glauben. Mir ſcheint indeſſen nichts klarer, als daß ſie der Verwandlung beipflichten. Das Brod liegt auf einem Teller; ſie beten, daß der Teller möge geſegnet, und das darauf liegende Brod zu Gottes heiligem Leib werde. Und vom Wein ſagen ſie, daß es dein heiliges Blut werde; und in ihrem Gebet heißt es: Verwandle dies Brod, daß es dein Leib werde; und wiederum: möchte doch der heilige Geiſt auf dies Brod ſcheinen, daß es der Leib Chriſti, unſers Gottes, werde, und möchte doch dieſer Kelch verwandelt, und das wahre Blut nicht eine Vorſtellung des Blutes Chriſti unſers Gottes werden. Bruce, III. 335.

ben sie auch vielerlei Meinungen vom Zustand der Seelen nach dem Tode. Das Fegfeuer ist ihnen unbekannt. Die Anrufung der Heiligen ist bei ihnen ziemlich üblich, besonders verehren sie die Maria in noch weit höherm Grade als die Katholiken *). Die Engel, deren sie neun Ordnungen aufzählen, rufen sie ebenfalls an **).

In den habessinischen Kirchengebräuchen findet man noch viel von der edlen Einfalt der alten Kirche. Die Taufe, das Nachtmahl, die Liebesmahle, Fasten, Sabbate, Festtage haben sehr viel, das sie besonders von der römischen Kirche unterscheidet. Wir wollen bei der Taufe anfangen.

Wenn der Priester Erwachsene zu taufen hat, welches wegen des öftern Uebertritts heidnischer Personen zum christlichen Glauben nichts ungewöhnliches ist, so fängt er an, den 51. Psalm zu verlesen. Darauf zündet er Rauchwerk an, frägt die Täuflinge nach ihrem Namen, und, nachdem der Diakon einige Gebete hergesagt, und die Zuhörer öfters zum Gebet ermuntert hat, salbt er verschiedene Theile ihres Körpers mit heiligem Oele, und legt einem nach dem andern die Hand aufs Haupt. Nach dieser Zeremonie halten die Neubekehrten die rechte Hand in die Höhe, wenden ihr Angesicht gegen West, und schwören dem Satan, als den Fürsten der Finsterniß, ab. Dann kehren sie sich um, und schwören nach Osten zu mit aufgehobener Rechte, der christlichen Religion und ihrem Stifter getreu zu seyn.

*) Von ihren Heiligen wissen sie ungemein viele Wunder zu erzählen. Sie bewahren viele kleine Lobgedichte in ihrer Sprache davon auf. Ludolfs Com. 285.

**) Sie haben auch eine sehr kostbare Reliquie, nämlich das Haupt Christi mit der Dornenkrone, die, wie man glaubt, aus Jerusalem gekommen, und vom Evangelisten Lukas gemalt worden ist. Bruce II. 612.

seyn. Darauf sprechen sie dem Priester das Glaubensbekenntniß nach, und antworten auf seine Frage: ob dies jezt ihr vester Glaube sei? mit Ja! Nun wiederholt er die Salbung, und verliest nebst den gewöhnlichen Taufgebeten auch noch einige Perikopen aus dem Evangelium Johannis, der Apostelgeschichte und den paulinischen Briefen. Endlich gießt man das Oel kreuzweise ins Taufwasser, und nach vielen wiederholten Gebeten steigt der Priester in den See, der ausser vor der Kirche angebracht ist, hinab, und taucht die vom Diakon herbeigeführten Täuflinge dreimal mit dem ganzen Körper unter, und tauft sie nach der von Christo vorgeschriebenen Weise. Den Mannspersonen stehen Männer, den Weibspersonen aber Weiber zu Gevatter. Nach diesem heiligen Bade werden sie in ein weisses Hemd und in ein röthlichtes Gewand gekleidet, eine Anspielung auf die jezzige Reinheit ihrer Seele, und auf den Rettertod Christi. Man führt sie hernach erst feierlich in die Kirche ein, wo sie unter andern Christen zum Nachtmahl zugelassen werden. Beim Weggehen gibt man ihnen Milch und Honig, legt ihnen die Hand noch einmal auf, und entläßt sie mit dem Seegen: Ihr Kinder der Taufe, gehet hin im Frieden!

Die Kindertaufe ist weit nicht so umständlich. Man hat, wie bei uns, Taufpathen, welche dem Priester im Namen der Kinder antwotten. Diese Täuflinge werden aber nicht mit dem ganzen Körper ins Wasser getaucht, sondern nur damit besprengt und gewaschen, und zwar nicht innerhalb der Kirche, sondern aussen an der Schwelle, gleich als ob ihnen noch kein Plaz in derselben gebührte. Damit aber die Kinder in nichts zu kurz kommen mögen, gibt man ihnen gleich darauf auch das Nachtmahl, indem man einen ganz kleinen Theil des geweihten Brods in Wein einweicht, und mit der Spize des Fingers ihnen ein Tröpfgen in den Mund streicht.

Wir müssen hier auch der Beschneidung erwähnen, die zwar kein eigentliches Sakrament bei ihnen ausmacht, doch aber auch unter ihre Religionsgebräuche gezählet zu werden verdient. Sie wird nur von einem alten Weibe ohne weitere Zeugen, und zwar am achten Tage vorgenommen. Dies geschieht also gewöhnlich vor der Taufe, da man mit lezterer nie sehr eilt, sondern sie oft bis in den vierzigsten Tag aufschiebt. Dabei pflegt man auch selbst die Mädchen zu beschneiden*).

Ihr jährliches Tauffest, das man so gern an ihnen tadeln möchte, feiren sie am 15. Jenner zum Andenken der Taufe Jesu. Mit anbrechendem Tag fangen die Geistlichen schon an ihre festlichen Lieder anzustimmen. Der König kömmt dann mit den vornehmsten seines Hofs; der Patriarch mit seiner ganzen Geistlichkeit; Vornehme und Geringe; Alte und Junge — alles kömmt schon

---

*) Mit der Exzision des weiblichen Geschlechts hat es eine andre Beschaffenheit. Derjenige Theil, den die Natur, wegen seiner ausserordentlichen Empfindlichkeit, vollkommen bedekt hat, sieht in diesem Lande so weit über den bestimmten Ort vor, und übertrifft die gewöhnliche Grösse, daß daraus vielleicht nicht nur Ekel und andre Unbequemlichkeiten entstehen, sondern auch der Zwek, wozu die Ehe eingesezt worden, zum Theil verhindert wird. Weil man nun in den Ländern, wo diese Ausdehnung und Grösse sehr gemein war, die Volksmenge von jeher als ein Hauptaugenmerk aller Staaten angesehen hat, so ist man bemüht gewesen, diesem Uebel abzuhelfen, und etwas von den über die gewöhnlichen Gränzen hervorragenden Theilen wegzuschneiden. Daher nehmen alle Egypter, Araber und die Nazionen in den südlichen Gegenden von Afrika, als die Habessinier, Gallas u. a. diese Operation mit ihren Kindern vor; es ist keine Zeit dazu bestimmt, doch geschieht es allezeit ehe sie verheurathet werden. Bruce III. 347.

Von dieser ganzen Operazion scheint mir der Verfasser eine unrichtige Vorstellung zu haben, wenn er meint, daß man die Klitoris selbst amputire. Blumenb. Anmerk. zu Bruce V. 267.

vor Sonnenaufgang nakend an die Seen und Flüſſe, und macht ſich mit öfterm Untertauchen einen frohen Tag. Wenn nun gleich die Weibsperſonen nicht mit dabei ſind, ſo iſt doch nicht zu läugnen, daß viele Ausſchweifungen mit unter vorfallen, und daß die religiöſe Abſicht des Feſtes eben nicht zum beſten erreicht wird.

In der Beicht zählen ſie ihre Vergehungen nicht einzel auf, ſondern bekennen dem Prieſter nur überhaupt, ſie ſeien Sünder. Bei ihrer angebohrenen Weichherzigkeit aber laufen ſie ſehr oft, und gemeiniglich allemal nach einem gröbern Vergehen, zu ihrem Beichtvater, um zu beichten, und zur Beruhigung ihres Gewiſſens das heil. Abendmahl zu empfangen. Dies geſchieht aber nicht leicht vor dem fünf und zwanzigſten Jahre: denn mit dieſem ſchlieſſen ſie erſt die Zeit der jugendlichen Unſchuld.

Der ganze Gottesdienſt bei den Habeſſiniern beſteht in Austheilung des heil. Abendmahls und Verleſung einiger Perikopen aus dem N. Teſtamente. Sie haben dabei weder Kirchengeſänge noch Predigten. Den Abgang der leztern zu erſezzen, haben ſie verſchiedene Liturgien und Homilien zuſammen getragen und verfertigt. Mit dieſen verbinden ſie ihre Vorleſungen aus dem N. Teſtamente, die allemal aus viererlei Perikopen beſtehen und aus einem der vier Evangeliſten, aus der Apoſtelgeſchichte, der pauliniſchen und endlich aus den übrigen kanoniſchen Briefen genommen ſind.

Beim Nachtmahl bedienen ſie ſich eines geſäuerten Brods, das mit dem Kreuz bezeichnet iſt. Auch bakken ſie es jedesmal friſch *). Den Wein theilt der Dia-

*) Die Kommunikanten erhalten nach Proporzion ihres Standes groſſe Stükken Brod. Ich habe Männer von hohem Stande geſehen, welche den Mund ſo weit aufmachten, als es ſchiklich geſchehen kann,

kon mit Löffeln aus. Den Abgang des wahren Weins aber erſezzen ſie mit dem ausgepreßten Saft von Zibeben, den ſie noch überdies ſtark mit Waſſer vermiſchen *). Es iſt niemand vorgeſchrieben, wann und wie oft er zum Nachtmahl gehen ſoll; man hält es aber nie in einem Privathauſe, ſondern allemal in der öffentlichen Kirche. Selbſt der König und der Patriarch erlauben ſich keine Ausnahme hievon. Sie pflegen es nüchtern zu nehmen, und ſelbigen ganzen Tag nicht auszuſpukken.

Es iſt bei ihnen auch noch die ſehr alte Gewohnheit üblich, daß die Kommunikanten Brod, Oehl, Zehnten, Erſtlinge und dergleichen als Geſchenke mitbringen, welche nach Vollendung des Nachtmahls unter die Armen ſtatt der Liebesmahle ausgetheilt werden. Dieſe Theile des Gottesdienſt werden wöchentlich zweimal, nämlich am Sabbat und Sonntag gehalten. Jenen nennen ſie den Sabbat der Juden, den ſie, wie ſie ſagen, zum Andenken der vollbrachten Schöpfung feiern, übrigens aber nicht ſo hoch halten, als den Sonntag, den ſie den Sabbat der erſten Feier nennen.

---

und denen der Prieſter aus groſſem Reſpekt für ſie ein ſo groſſes Stük Brod in den Mund ſtekte, daß ihnen das Waſſer aus den Augen lief, weil ſie es nicht kauen konnten. Bruce. III. 333.

*) Es iſt ein Irrthum, wenn man glaubt, es gebe keinen Wein in Habeſſinien. Man macht vielen ſtarken vortreflichen Wein zu Drenda, 30. Meilen ſüdweſtwärts von Gondar. Die Quantität deſſelben macht mehr als zwanzigmal ſo viel aus, als man in ganz Habeſſinien zum Genuß des h. Abendmahls gebraucht. Die Einwohner ſelbſt machen ſich nicht viel aus Wein, und pflanzen die Reben nur an einem einzigen Ort.

Nach Empfang des h. Abendmahls wird ein groſſer Krug gebracht, daraus der Kommunikant einen ſtarken Trunk thut, und dies iſt auch nöthig, die eben verſchlukte groſſe Quantität Brods hinunter zu ſpühlen. Bruce III. 332.

Sie haben keine eherne Glokken; ſtatt deren bedienen ſie ſich hölzerner, ſteinerner oder eiſerner Schellen, die mehr ein Geräuſch, als einen lieblichen Ton von ſich geben. Ihre Kirchenmuſik iſt nicht viel ſchöner, denn der an ſich unangenehme Geſang ihrer ſogenannten Chorherren wird noch, nach Art der alten Egypter, mit Klappern, Schellen und Klingeleiſen begleitet. Hiezu kommen noch ihre Sprünge und Tänze, bei denen ſie mit den Füſſen ſo auf die Erde ſtampfen, daß ſie mehr einen Ball als ein chriſtliches Feſt zu halten ſcheinen.

Die Faſten werden wohl nirgends ſtrenger beobachtet, als bei den Habeſſiniern, denn ſie beſtehen nicht etwa darinn, daß nur einige gewiſſe Speiſen verbotten wären, wofür man ſich mit andern ungleich köſtlichern Lekkereien ſchadlos halten könnte: ſondern die Habeſſinier dürfen zu ganzen Tagen vor Sonnenuntergang weder eſſen noch trinken. Einige nehmen in der heiligen Woche zwei Tage lang keine Nahrungsmittel zu ſich. Sie faſten gewöhnlich zwei Tage in der Woche, nämlich Mittwochs und Freitags. Auſſer andern in der morgenländiſchen Kirche eingeführten Faſten halten ſie auch die groſſe vierzigtägige, aus welcher ſie gar eine fünfzigtägige machen. Von dieſer ſind weder Kranke noch Geſunde ausgenommen; am Sonntag eſſen ſie Fleiſch. Nach Oſtern aber bringen ſie wieder andere fünfzig Tage mit Wohlleben zu. Die Habeſſinier enthalten ſich auch des Schweinefleiſches, und anderen im moſaiſchen Geſez verbotenen Speiſen.

Auſſer dem Sabbath und Sonntag halten ſie alle in der alten Kirche üblichen Feſte, nämlich das Feſt der Empfängniß, der Geburt, der Taufe, (bei uns Epiphaniä) des Leidens, der Auferſtehung und Himmelfahrt Chriſti und das Pfingſtfeſt. Auch feiern ſie noch das ſehr alte Feſt, Rakeb genannt, welches nach unſerm

Kalender auf Cantate fällt. Ueberdies haben ſie noch einige beſondere, z. B. das Feſt der Maria und des Erzengels Michael.

Ihr Jahr fangen ſie mit den Griechen, Armeniern und andern morgenländiſchen Chriſten am erſten September an; denn ſie ſind, wie die Alten, der Meinung, daß die Welt im Spätlingsäquinoktium erſchaffen worden ſei. Sie zählen von dort an bis zu Chriſti Geburt 5500. Jahre, alſo acht Jahre weniger als die Griechen. Eben ſo haben ſie auch in der chriſtlichen Zeitrechnung acht Jahre weniger. Das Jahr hat bei ihnen auch zwölf Monate; jeder Monat aber beſteht, wie bei den Egyptern nur aus dreiſſig Tagen *). Sie müſſen alſo zu Ergänzung des Sonnenjahrs drei Jahre lang fünf, und wieder vier Jahre lang ſechs Tage hinzuthun. Daher kömmt es, daß ihre Feſte zwar mit dem julianiſchen Kalender übereinkommen, und auf die nämlichen Tage fallen, die Tage ſelbſt aber nichts deſto weniger anders gezählt werden. Denn das Feſt der Geburt Chriſti fällt bei den Europäern, die ſich des julianiſchen Kalenders bedienen, auf den fünf und zwanzigſten, bei ihnen aber auf den neun und zwanzigſten Dezember, welches ein und ebenderſelbe Tag iſt. Jedes Jahr bekömmt der Reihe nach einen von den Namen der vier Evangeliſten, der an ſelbigem in den Kirchen vorgeleſen wird. Man findet daher in ihrer gewöhnlichen Zeitrechnung öfters die Formel: in den Tagen des Matthäus, des Lukas u. ſ. w.

*) Die Tagszeit beſtimmen ſie auf eine ſehr willkührliche unregelmäſſige Art. Sobald die Sonne unter dem Horizont iſt, ſtellt ſich in Habeſſinien die Nacht ein. Dieſe Dämmerung wählen ſie zum Anfang ihres Tages, und nennen ſie Nagge; ſie verſtehen darunter die Zeit der Dauer der Morgendämmerung. — Die übrige Zeit beſtimmen ſie in der Unterredung auf die Weiſe, daß ſie auf den Ort am Himmel weiſen, wo die Sonne zu der Zeit ſtand, als ſich das, wovon ſie reden, zutrug. Bruce, III. 353.

Vierzehnter Abſchnitt.

Staatsverfaſſung. Thronfolge. Königliche Gewalt. Hofſtaat. Zeremoniel.

Der König regiert uneingeſchränkt, und dehnt ſeine Gewalt über politiſche und kirchliche Angelegenheiten aus.

Die Thronfolge unter den königlichen Prinzen iſt ziemlich unbeſtimmt; man macht auch nicht einmal zwiſchen rechtmäßigen und unrechtmäßigen Söhnen einen Unterſchied. Indeſſen ſind doch nur die männlichen Erben ſukzeßionsfähig. Weil aber die Gunſt des Vaters und der Mutter, wie auch der Groſſen des Reichs, hiebei groſſen Einfluß hat, ſo iſt die Thronfolge nicht ſelten ſehr ſtürmiſch und von übeln Folgen für das Reich. Um dergleichen ſchlimmen Verwirrungen vorzubeugen, führte man die grauſame Gewohnheit ein, daß den königlichen Prinzen ein Staatsgefängniß in den Felſen Geſchen und Ambazel *) angewieſen wurde. Man bewacht ſie daſelbſt äuſſerſt ſtreng, und beſtraft ſie hart, wenn ſie zu entfliehen trachten. **)

Der König kann nach ſeiner uneingeſchränkten Gewalt die Synoden der Kleriſei zuſammenberufen, wann es ihm

*) Damo war ehmals auch ein ſolches Gefängniß der männlichen Kollatralerben der königlichen Familie. Bruce. III. 106. Wechne in Beleſſen war zu ähnlichem Gebrauch beſtimmt. Bruce. II. 411.

**) In Habeſſinien wird es als ein Fundamentalgeſez angeſehen, daß keiner von der königlichen Familie, der an ſeinem Leib einen Fehler oder irgend ein Gebrechen hat, zur Krone gelangen darf. Zu dem Ende werden die Prinzen, wenn irgend einer vom Berge Wechne entwiſcht, und nachher gefangen wird, an einem ihrer Glieder verſtümmelt, um auf immer zur Nachfolge untüchtig gemacht zu werden. Bruce. III. 276.

gefällt. Seinen Prälaten läßt er aus Egypten kommen, und dieser steht mit der ganzen Klerisei unter seiner Oberhotmäßigkeit, und sie werden nach Beschaffenheit ihrer Vergehungen von ihm bestraft. Doch übt der König das Ernennungsrecht nicht aus. In weltlichen Sachen erkennt er keine bestimmten Gesezze. Ein König von Ethiopien ist also der oberste Richter in Krieg und Frieden, und er übt alle königlichen Rechte aus. Einige der wesentlichsten Vorrechte kennt er aber nicht einmal, nämlich das Bergwerk und das Münzen. Die Jagd trit er gern an jeden seiner Unterthanen ab, weil es hier wegen der Menge reissender Thiere nicht so viel Vergnügen macht, den Landmann mit den Bedrükkungen einer fürstlichen Jagd heimzusuchen.

Indessen übt der König ein anderes sonst fast nirgends erhörtes Recht über seine Unterthanen aus. Er glaubt nämlich der einzige rechtmäßige Herr von allen Ländereien und liegenden Gütern seiner Unterthanen zu seyn, und verschenkt sie daher wann und an wen er will, und zwar nicht nach vielen Jahren etwa einmal, sondern in einem Jahr oft zwei bis dreimal, so daß keiner weiß, ob er für sich und die Seinigen pflüge und säe, denn nicht selten fällt der Nuzzen seiner Arbeit in die Hände eines andern, den der König damit beschenkt.

Eine so unbeschränkte Gewalt, und eine so ungebundene Herrschaft über die Unterthanen könnte den König vor andern sehr mächtig und seinen Nachbarn furchtbar machen; wenn nur die übrige Einrichtung auch nach einer gesündern Staatsklugheit getroffen wäre. Allein hierinn werden die allergröbsten Fehler begangen. Fürs erste ist das tiranniſche Recht über die liegenden Gründe der Unterthanen gerade zu das Verderben des Landbaus; und zweitens überlassen sie die Häfen am rothen Meere sammt den Inseln ihren feindseligen Nachbaren, den Türken, da

es doch ganz in ihrer Macht ſtünde, ſie ſogleich daraus zu vertreiben, und ſich Meiſter von ihren eigenthümlichen Küſten zu machen.

Der Hofſtaat iſt ſehr anſehnlich. Der erſte Hofbeamte wird Ras, oder Haupt, genannt *). Auf dieſen folgen zwei Hofmeiſter; den erſten heißt man den Sklavenvorſteher, deſſen Gerichtsbarkeit ſich über die höhern obrigkeitlichen Perſonen, die Vizekönige, Landvögte, Vorſteher der Provinzen und die kleinern Richter erſtrekt. Der zweite Hofmeiſter aber hat das Hofgeſinde, die Stallbedienten und die übrige königliche Dienerſchaft unter ſeiner Aufſicht.

Nach dieſen kommen die Vizekönige und Gouverneurs der Provinzen, die Generäle, die königlichen Räthe, die Amtleute und niedrigern Magiſtratsperſonen. Der General der Leibwache wird Feuerhüter genannt, eine allegoriſche Redensart, indem ſie den König einem Feuer vergleichen, das, wenn man ſich in einiger Entfernung von ihm befindet, durch ſeine Wärme und Helle wohlthätig wird, in zu groſſer Nähe aber leicht ſchadet und verlezt.

Die königliche Tafel iſt nicht ſehr koſtbar; aber die Art, wie ſie gehalten wird, hat ungemein viel ſtolzes. Selten wird jemand dazu geladen, oder wenn je einige der Vornehmſten das Glük haben, ſo müſſen ſie erſt warten, bis der König aufgeſtanden iſt. Dann dürfen ſie ſich erſt an den nämlichen Tiſch ſezzen, und das, was der König übrig gelaſſen hat, verzehren; eine Ehre, die ſie ſehr zu ſchäzzen wiſſen. Statt der Tiſchtücher und Servietten haben ſie dünne Kuchen von Weizen im Umfang etwa ſechs Hand breit, die mit den Speiſen verzehrt werden. Teller, Löffel, Meſſer und Gabeln können ſie bei ihren Mahlzeiten ganz entbehren. Die Speiſen werden

*) Der Ras hat die höchſte Gewalt, ſowohl in Militair- als Zivilſachen. Bruce. II. 674.

in breiten irdenen Schüſſeln von Weibern aufgetragen. Dieſe aus ſchwarzem Thon verfertigten Geſchirre ſind mit niedlichen ſtrohernen Dekkeln die wie gemalte Hüte ausſehen, bedekt. Die Speiſen ſind einfach, und beſtehen aus Küchenkräutern, Fleiſch und verſchiedenen Brühen. Sobald die Gerichte aufgetragen ſind, werden die Vorhänge vorgezogen, damit niemand den König möge ſpeiſen ſehen. Dieſer hält es aber nebſt ſeinen Groſſen für zu mühſam, die Biſſen ſelbſt zum Munde zu bringen. Seine Pagen müſſen alſo die Speiſen zerſchneiden, und ſie ihm in ſtarken Porzionen in den Mund ſtekken. Selbſt die Broſamen, die dabei abfallen, leſen ſie ſorgfältig zuſammen, tauchen ſie noch einmal in die Brühe, und bringen ſie ihm wieder zum Munde. Den Trunk verſpart man allemal auf die Lezte.

Wir müſſen hier noch eines Gebrauchs erwähnen, der dieſe königliche Tafel vor allen andern in der Welt auszeichnen dürfte. Es wird nämlich bei groſſen Gaſtmahlen öfters der ganze Pſalter der Reihe nach hergeſagt. Dies geht folgender Geſtalt zu. Einer, der zu dieſem Amte beſonders aufgeſtellt iſt, theilt die Pſalmen unter die anweſenden Gäſte aus. Der König aber, und die, welche gewöhnlich an der Tafel ſind, wiſſen ſchon, was ihre Aufgabe iſt. Gröſſere Pſalmen werden unter mehrere vertheilt, und von den kürzern bekömmt oft einer etliche herzuſagen; und ſo geſchieht es, daß man in kurzer Zeit die ganze Pſalmenſammlung zu Ende bringt. Der Pſalter iſt als ihr gewöhnliches Gebetbuch in aller Händen.

Fünfzehnter Abſchnitt.

Beamte. Juſtizweſen. Strafen.

Der König ſezt ſeine Vizekönige, Gouverneure und Landvögte nach Belieben ein und ab. Bei einigen wenigen iſt ihre Würde erblich. Alle aus königlichem Geblüt entſproſſene Perſonen aber, wie auch die übrigen Edeln, die aus iſraelitiſchem Geſchlechte herzuſtammen glauben, ſind dem König ſo unterthan, als der gemeine Haufen; und alle vom Höchſten bis auf den Niedrigſten führen den für ſie Ehrenvollen Namen Sklave.

Die Art Gericht zu halten iſt hier ſehr einfach; denn es wird alles ohne das Geräuſch der Prozeſſe, ohne wechſelſeitige Schriften bloß mit mündlichen Worten verhandelt. Der Kläger darf ſeine Zeugen aufführen; der Beklagte aber kann ſie auch verdächtig machen, und verwerfen. Es iſt zwar jedem vergönnt, von einem ſolchen Urtheilsſpruch an den König oder ſeine Gerichtshöfe zu appelliren. Allein es geſchieht doch ſelten; denn theils erlaubt oft die Armuth eine ſo weite Reiſe nicht; theils verſpricht man ſich auch ſelten ein billigeres Urtheil. Ueberdies halten ſich die Landvögte und Unterbeamte wirklich ſchon durch das Appelliren für beleidigt. Auch kann man ſelten einen Richter nach abgelegtem Amte wegen ſeiner begangenen Ungerechtigkeiten belangen, weil ſie ſich für ihr erpreßtes Geld eine völlige Amneſtie in Anſehung ihres geführten Amtes vom Hofe erkaufen können *).

*) Es iſt eine beſtändige Gewohnheit in Habeſſinien, die Thüren und Fenſter des Königs, ſo weit er es hören kann, gleichſam zu belagern, und von Frühmorgens an bis in die Nacht aus vollem Halſe in einem kläglichen und klagenden Ton um Gerechtigkeit zu ſchreien, und zwar in allen Sprachen, die ſie nur wiſſen, um vor-

Unter den Strafen, womit man die Miſſethäter belegt, iſt das Steinigen die gewöhnlichſte. Man enthauptet, oder hängt ſie auch *). Trift die Todesſtrafe nicht ein, ſo legt man den Verbrecher auf den Boden, und ſchlägt ihn mit Prügeln oder Peitſchen. Vornehmere werden entweder auf eine Inſel im See Tzana, oder auf hohe Felſen verwieſen. Todtſchläger werden den Verwandten des Ermordeten zu ihrer Entſchädigung überlaſſen. Dieſen ſteht es alsdann frei, ſich entweder ihre Verzeihung von dem Verbrecher mit Geld abkaufen zu laſſen; oder ihn an auswärtige Kaufleute zu verhandeln, oder ihn endlich auf jede ihnen ſelbſt beliebige Art hinzurichten. Kann man den Mörder nicht finden, ſo müſſen alle Einwohner des Orts, ja ſogar die umliegenden Nachbarn, eine Geldſtrafe erlegen.

---

gelaſſen, und mit ihren Beſchwerden angehört zu werden. In einem ſo ſchlechtregierten Reiche als Habeſſinien, das in unaufhörlichen Kriegen verwikkelt iſt, kann man leicht denken, daß es nie an Unterthanen fehlt, die ſich über würkliches Unrecht und Gewaltthätigkeiten zu beſchweren haben. Wäre dieſes aber auch nicht, ſo iſt dies ſo ſehr zu einer beſtändigen Gewohnheit worden, daß man wenn zufälliger Weiſe wenig nach der Hauptſtadt kommen, (wie in der Mitte der Regenzeit) oder wegen des ſchlechten Wetters nicht draußen bleiben können, allerlei loſes Geſindel zuſammen bringt, unterhält, und dafür bezahlt das nichts anders thun muß, als ſchreien und wehklagen, als wenn ſie in der That das größte Unglük erlitten hätten, und unterdrükt würden; und dies, ſagen ſie, geſchehe dem König zu Ehren, damit es ihm nicht zu einſam vorkomme, wenn es im Pallaſt ſo ruhig ſei.

Bruce III. 270.

*) Hauptverbrechen werden in Habeſſinien mit dem Kreuze beſtraft. Die nächſte Todesſtrafe iſt, lebendig ſchinden. — Rebellen werden gewöhnlich die Augen ausgeſtochen.

Bruce III. 284.

Sechszehnter Abſchnitt.

Königliche Einkünfte. Kriegsweſen. Kriegsmacht.

Die königlichen Einkünfte beſtehen nicht in baarem Gelde, ſondern in natürlichen Erzeugniſſen des Landes. Denn einige Provinzen liefern Gold, andre Pferde, Laſt- und Hornvieh, Getreide, Ochſenhäute u. d. gl. etliche auch, wo ſich Weber befinden, Kleider. Das Gold bringen ſie roh und unbearbeitet, gerade wie ſie es aus dem Flußſand oder zwiſchen den Baumwurzeln herauskriegen. Die Provinz Enarea zahlt 1500 Unzen Gold. Gojam liefert jährlich ungefähr 1100 Unzen, und an Kleidern 3000 Thaler; überdies noch 200 ſehr breite, enggewobene baumwollene Tapeten, jede eine Unze an Werth. Tigra bringt 25000. Thaler, Dembea 5000 ein. Die Zölle kommen meiſtens den Vornehmen zu gut, ausgenommen die Lamalmoniſchen, die auf dem höchſten Gebirge entrichtet werden, über welches alle Waaren aus dem rothen Meere in das Land eingeführt werden. Dieſe hat ſich der König ſelbſt vorbehalten. Er beſizt auch eigene Ländereien, die ihm jährlich zwölf Kameelslaſten von allerlei Eßwaaren abwerfen. Die Akkerleute von Dembea, Gojam und Bagemdra entrichten ihre Abgaben zum Theil auch in Getreide und Lebensmitteln. Der hauptſächlichſte Tribut aber beſteht in Vieh, indem jeder von ſeiner Ochſenheerde alle drei Jahre das zehnte Stük abgeben muß. Das ganze Reich iſt ſchon ſo abgetheilt, daß jedes Jahr eine gewiſſe Zahl Ochſen dem König geliefert werden muß. Ueberdies muß jeder Weber, wenn er ein Chriſt iſt, jährlich ein baumwollenes Kleid, ein Mahomedaner aber eine Patake oder einen deutſchen Reichsthaler Tribut geben, wovon

der König alle Jahre ungefähr 1000 Thaler Einkünfte hat.

Dieſe Einkünfte zuſammengenommen ſcheinen für ein Reich von ſo groſſem Umfange ſehr gering. Man muß aber dabei auch bedenken, daß alles ſehr wohlfeil iſt, und daß man den größten Ochſen für anderthalb Thaler kaufen kann; daß die Soldaten faſt bloß mit Gemüſe zufrieden ſind, und die Beſoldungen der Beamten nicht in Gelde, ſondern in Waaren gegeben werden.

Die Habeſſinier leben faſt beſtändig im Kriege; nur der Winter, wo man wegen der ausgetretenen Flüſſe nichts mehr unternehmen kann, macht gewöhnlich einen kurzen Waffenſtillſtand. Denn ſie haben weder Flöſſe noch Schiffe, und ſelbſt auch keine Brükken, um über das Waſſer zu ſezzen. Sie ſind gute Reiter, und haben bei einem ſtarken Körper viele Behendigkeit. Hunger und Durſt können ſie in ſehr hohem Grade ertragen, und ſelbſt bei einer ziemlich mäſſigen Koſt ſind ſie allem Ungemach der Witterung gewachſen. Sie erhalten keinen Sold, und begnügen ſich mit Korn oder Aekkern, die der König, nach Art der alten Römer, unter die Verdienteſten austheilt. Dieſe ihre Armuth aber fällt den Provinzen, durch die ſie ihren Marſch nehmen, oder in denen ſie ſich niederlaſſen, ſehr zur Laſt. Denn ſie legen ſich in Ermanglung eines mitgebrachten Vorraths auf Rauben und Plündern, und verſchonen ihr eigenes Land ſo wenig als das feindliche. Mit dem Feuergewehr ſind ſie wenig bekannt, und wenn ſie auch einige hundert Muſketier aufſtellen können, ſo richten ſie doch nichts mit ihnen aus, weil ſie ſehr ſchlecht exerziert ſind. Die ganze königliche Armee beſteht etwa aus 45000 Mann, wovon nicht über 5000 Reiter ſind. Ihre Reiterei könnte übrigens in ſehr gutem Stande ſeyn, da ſie die beſten Pferde haben. Sie ſind leicht be-

wafnet, und ſizzen ſehr veſt, ob ſie gleich nur den groſſen Zehen, aus Furcht beim Sturz des Pferdes ſich zu verwikkeln, in die engen Steigbügel ſtellen. Ihre Waffen ſind Degen, Wurfpfeile, Lanzen und Spieſſe, womit ſie ſehr nachdrüklich von Ferne ſtreiten. Wenn ſie aber näher zuſammenrükken, bedienen ſie ſich der Säbel, indem ſie ihre Schilde vorhalten. Sie haben groſſe Pauken; die größten ſind die königlichen, und werden der Bär und der Löwe genannt*). Vor dem Könige her wird eine Feldmuſik von Zinken und Pfeifen gemacht. Das Fußvolk iſt meiſt mit zwei Spieſſen verſehen. Einer davon werfen ſie als Pfeil nach dem Feinde; mit dem andern ſtreiten ſie, und dekken ſich dabei mit ihrem Schilde.

Die habeſſiniſche Kriegszucht kann man übrigens nicht loben; denn die Soldaten fliehen beim erſten Anlaß, ohne ſich vor Schande oder Strafe zu fürchten. Sie geben ihren Flügeln weder die nöthige Stärke, noch ſondern ſie ihre alten geprüften Soldaten von den Rekruten ab. Sie ſtreiten auch nicht anders als in offenen Feldſchlachten, worinn ihnen doch ihre Feinde die Gallaer gewöhnlich überlegen ſind. Wie man durch Zaudern einen mächtigen Feind überwinden könne, wiſſen ſie entweder nicht, oder halten es für ſchimpflich. Die Kunſt, Feſtungen anzulegen, oder die Päſſe für den Feind unzugänglich zu machen, verſtehen ſie gar nicht. Ihre Felſen halten ſie für die einzige und beſte Schuzwehr.

*) Vor dem Thor des königlichen Pallaſts ſtehen ein paar groſſe Pauken auf jeder Seite, welche der Löwe und das Lamm heiſſen. Der Löwe wird bei Proklamazionen von Krieg, oder wenn Verſchwörungen und Rebellionen entdekt ſind, oder wenn hohe Befehle bekannt gemacht werden, gebraucht. Das Lamm hört man bloß bei wohlthätigen, friedfertigen Gelegenheiten. Bruce II. 594.

der König alle Jahre ungefä vom König selb
te hat. Stelle den P
ee.

Diese Einkünfte zus
Reich von so grossem
aber dabei auch bed
und daß man den
ler kaufen kann;
se zufrieden sin
nicht in Geld ...nisch.

Die H
der Win ...sart, Sitten, Gebräuche
nichts ...ntlichen Habessinier betrachtet haben,
kurzer ...ezt auch der übrigen beträchtlichern Völ
noch ... gedenken, welche in Habessinien wohnen.
de ... diesen finden wir zwar auch bei Ludolf, doch
noch mehr bei Bruce befriedigende Nachrichten, wel-
cher leztere uns besonders eine trefliche Schilderung der
Gallaer geliefert hat.

Das erste Volk, das wir hier zu betrachten haben sind die Agaus.

Diese Agaus — wahrscheinlich die Ureinwohner von Habessinien — wohnen theils südwärts von dem See Dembea, im westlichen Theile von Damot; theils in der Landschaft Lasta, im nördlichen Theile von Begemder.

Die Agaus von Damot sind die zahlreichsten — ein an Vieh und Gold reiches, aber unruhiges Volk.

Bruce gibt uns folgende Schilderung von denselben*):

Die Agaus, in deren Lande der Nil seinen Ursprung nimmt, sind in Ansehung der Volksmenge eine der

*) Im III. B. S. 733.

Sechszehnter Abſchnitt.

Königliche Einkünfte. Kriegsweſen. Kriegsmacht.

Die königlichen Einkünfte beſtehen nicht in baarem Gelde, ſondern in natürlichen Erzeugniſſen des Landes. Denn einige Provinzen liefern Gold, andre Pferde, Laſt- und Hornvieh, Getreide, Ochſenhäute u. d. gl. etliche auch, wo ſich Weber befinden, Kleider. Das Gold bringen ſie roh und unbearbeitet, gerade wie ſie es aus dem Flußſand oder zwiſchen den Baumwurzeln herauskriegen. Die Provinz Enarea zahlt 1500 Unzen Gold. Gojam liefert jährlich ungefähr 1100 Unzen, und an Kleidern 3000 Thaler; überdies noch 200 ſehr breite, enggewobene baumwollene Tapeten, jede eine Unze an Werth. Tigra bringt 25000. Thaler, Dembea 5000 ein. Die Zölle kommen meiſtens den Vornehmen zu gut, ausgenommen die Lamalmoniſchen, die auf dem höchſten Gebirge entrichtet werden, über welches alle Waaren aus dem rothen Meere in das Land eingeführt werden. Dieſe hat ſich der König ſelbſt vorbehalten. Er beſizt auch eigene Ländereien, die ihm jährlich zwölf Kameelslaſten von allerlei Eßwaaren abwerfen. Die Akkerleute von Dembea, Gojam und Bagemdra entrichten ihre Abgaben zum Theil auch in Getreide und Lebensmitteln. Der hauptſächlichſte Tribut aber beſteht in Vieh, indem jeder von ſeiner Ochſenheerde alle drei Jahre das zehnte Stük abgeben muß. Das ganze Reich iſt ſchon ſo abgetheilt, daß jedes Jahr eine gewiſſe Zahl Ochſen dem König geliefert werden muß. Ueberdies muß jeder Weber, wenn er ein Chriſt iſt, jährlich ein baumwollenes Kleid, ein Mahomedaner aber eine Patake oder einen deutſchen Reichsthaler Tribut geben, wovon

len in einem ſolchen Klima, weich würde und indem ſie ſchmilzt, bald in Fäulniß geriethe, wenn man ſolches nicht durch die Wurzel der Pflanze Mok moko, die gelb von Farbe, und einer Möhre ſehr ähnlich iſt, verhütete. Sie quetſchen ſolche und miſchen ſie unter die Butter, die durch eine kleine Quantität von jener auf lange Zeit friſch bleibt. Dies iſt ein wichtiges und ſehr ſchickliches Hülfsmittel, denn durch Salz würde ſchwerlich die Abſicht erreicht werden: zumal da ſolches auch überdies ſtatt Geldes gebraucht wird. Es iſt in Form von Ziegelſteinen in Umlauf; dient ſtatt des Silbergeldes, und wird gegen Gold verwechſelt. Gedachte Pflanze iſt alſo von dem größten Nuzzen, um dem hohen Preiſe eines ſo unentbehrlichen Artikels vorzubeugen, weil Butter das hauptſächlichſte Nahrungsmittel der Habeſſinier von allen Ständen iſt. Die Bräute bemalen ſich die Füſſe von den Fußknöcheln an abwärts, die Nägel, und die innwendige flache Hand mit dieſer Wurzel. Ich brachte vielen Saamen davon, der dem Koriandersaamen gleicht, mit nach Europa, und ſtreute ihn reichlich in allen königlichen Gärten aus: ich kann aber nicht ſagen, ob er aufgegangen iſt.

Auſſer dem, daß der Markt in Gondar damit verſorgt wird, kaufen die benachbarten wilden Völker, und die wollhaarigten Schangallas den größten Theil dieſer Produkte nebſt vielen andern von ihnen, die ſie auf der Rükkehr von der Hauptſtadt mitnehmen. Sie bekommen dagegen zum Tauſch Elefantenzähne, Rhinozeros Hörner, Gold in kleinen Blättgen, und eine Menge der feinſten Baumwolle. Sie könnten von dieſen Waaren eine weit gröſſere Quantität verlangen, wenn ſie ſich damit begnügten, die Handlung auf eine ordentliche eingerichtete Weiſe zu treiben, und nicht beſtändig um Sklaven zu erhaſchen, Einfälle in das Land der Wilden thäten, und ſie in ihren Beſchäftigungen Gold zu ſuchen, und Elefanten zu jagen, ſtörten.

Die Art, wie sie mit einander handeln, ist sehr eingeschränkt, aber auf folgende Weise eingerichtet: zwei Nazionen schikken sich einander ihre Kinder zu, alsdenn ist Friede zwischen den beiden Familien, die dergleichen Geisel von einander haben. Diese Kinder verheurathen sich oft wechselweise mit der Familie, zu der sie geschikt werden: und eine solche Familie ist dann geschüzt, und hat auf eine Generazion Friede. Dergleichen Beispiele sind aber selten; beide Nazionen haben einen gar zu grossen natürlichen Hang zum stehlen und rauben: zu diesem kehren sie allezeit wieder zurük, und die Folge davon ist gegenseitige Feindschaft.

Das Land der Agaus heißt Agau Midre wegen seiner hohen Lage, und diese macht es natürlicher Weise gemäßigt und gesund. Die Tage sind allerdings heiß, selbst zu Sakala; der Sonne bloß gestellt fühlt man eine brennende Hizze: sizt man aber im Schatten oder in einem Hause, so ist die Luft kühl, weil beständig ein gemäßigter Wind weht, der die Sonnenhizze selbst um den Mittag mäßigt, ob wir gleich hier nur 10° und etliche Minuten darüber von der Linie entfernt sind.

Dieses glüklichen Himmelsstriches ohngeachtet, sollen die Agaus doch kein hohes Alter erreichen. Ihr Alter läßt sich aber schwerlich mit einigem Grade von Gewißheit bestimmen, weil sie keinen gewissen Zeitpunkt haben, darnach sie sich richten könnten. Ob ihr Land gleich mit allen Bedürfnissen reichlich gesegnet ist, so sind doch ihre Abgaben und Dienste zumal jezt so vervielfältigt, und ihre lezten Unglüksfälle so groß gewesen, daß sie die zu erkaufende Artikel blos verhandeln, um die unaufhörlichen Erpressungen zu befriedigen, ohne selbst einigen Genuß von ihren Produkten zu haben, sondern in unglaublichem Elend und Mangel leben. Wir sahen viele Weiber voller Runzeln, und von der Sonne verbrannt,

die kaum ein Menschen ähnliches Ansehen hatten, und in der brennenden Hizze mit einem, zuweilen mit zwei Kinder auf dem Rükken herum giengen, und den Saamen eines gewissen Binsengrases sammelten, wovon sie eine Art Brod bakken.

Die Kleidung der Agaus besteht durchgehends aus Häuten, die sie auf eine ihnen eigne Art gar machen und bearbeiten. Sie tragen solche bei kaltem Wetter in der regnichten Jahrszeit, die hier lange währt und heftig ist, und aus bereits gemeldeten Ursachen immer zunimmt, je näher man der Linie kömmt. Die jüngere Klasse geht meist nakkend, die verheuratheten Weiber tragen die Kinder auf dem Rükken mit sich umher. Ihre Kleidung besteht aus einer Art von Hemde, das bis auf die Füsse geht, und um den Leib fest gegürtet wird. Der untere Theil gleicht einem gedoppelten Unterroke, wovon sie eine Falte über die Schultern werfen, und solche quer über den Busen mit einem Speiler oder kleinen Spieß befestigen: um die Kinder hinten darin zu tragen. Die Weiber sind fast durchgehends mager, und wie die Männer unter der mittlern Grösse. Unfruchtbarkeit ist gar nicht bekannt unter ihnen. Vor eilf Jahren fangen sie an Kinder zu bekommen, und heurathen gemeiniglich in diesem Alter, sind aber schon zwei Jahre zuvor mannbar. Mit dreißig Jahren hören sie auf Kinder zu zeugen, doch hat man auch Beispiele vom Gegentheil.

Dengui, Sakala, Dengla und Geesch werden alle mit dem Namen Ankasha belegt, und bezahlen ihren Tribut in Honig. Quaquera und Azena entrichten gleichfalls Honig, Banja Honig und Gold, Metakel und Zeegam blos Gold. Aus Dengla kommt eine besondere Art von Schaafen, Makoot, die von einer Zucht abstammen sollen, die südwärts von der Li-

nie hergebracht ſind. Aber weder Schaafe, Butter noch Sklaven machen einen Theil des Tributs aus: und werden blos zu Geſchenken an den König und die Vornehmen gebraucht.

Auſſerdem, was die Agaus erkaufen, und was ſie dem Statthalter von Damot entrichten, haben ſie noch eine beſondre Abgabe für den König, welche in 1000 Dabra mit Honig beſteht. Dabra iſt ein groſſes irrdenes Gefäß, darein ungefähr ſechszig Pfund gehen. Ueberdies bezahlen ſie 1500 Ochſen, und 1000 Unzen Gold. Ehemals belief ſich die Anzahl der Töpfe mit Honig auf 4000, da der König aber täglich verſchiedene dieſer Dörfer an Privatperſonen weggiebt ſo hat die Quantität durch ſolche Verminderungen auch abgenommen. Die Butter wird alle verkauft, und ſeit der unglüklichen Schlacht bei Banja beläuft ſich des Königs Antheil bloß auf ungefähr tauſend Töpfe. Der Aufſeher, welcher die Rechnung führt, und ſieht, wie die Abgaben bezahlt werden, heißt Agau Mizihér. Dieſer Poſten trägt in einem Jahr tauſend Unzen Goldes ein; daraus läßt ſich abnehmen, mit was für Oekonomie dieſe Einnahme geſammelt wird. Es iſt die nächſte Stelle nach dem Statthalter von Damot, aber das iſt nicht immer die Folge, weil es einzelne Provinzen ſind, die bloß durch beſondre Belohnung des Königs mit einander verbunden werden.

Nicht minder merkwürdig als dieſe Agaus ſind die habeſſiniſchen Juden, Falaſchas oder Falaſjan genannt (welches Ludolf durch Verbannte überſezt). — Dieſe Juden wohnen theils in ganz Habeſſinien zerſtreut, theils beſizzen ſie vorzüglich die Landſchaft Samen, wo ſie unter ihrem eigenen Könige ſtehen.

Bruce erzählt uns folgendes von dieser Nazion*).

Die Nachricht, welche sie von sich selbst geben, die aber bloß auf der unter ihnen herrschenden Sage beruht, besteht darinn, daß sie mit Menilek von Jerusalem kamen, so daß sie in der Geschichte des Königs von Saba völlig mit den Habessiniern übereinstimmen. Sie sagen, als die Handlung den Ausländern in die Hände fiel, und alle Verbindung zwischen ihnen und Jerusalem abgeschnitten war, hätten die damaligen Einwohner die Städte verlassen, und sich von den Küsten weggezogen; sie wären die Einwohner dieser Städte, und Ziegelstreicher, Töpfer, Dachdekker und dergleichen darin nöthige Arbeiter gewesen, und weil sie gefunden, daß das niedrige Land von Dembea ihnen Materialien zu ihrer Handthierung liefere, hätten sie vornämlich den Artikel der Töpferwaare daselbst zu einer solchen Vollkommenheit gebracht, die man sich kaum gedenken könne**).

Weil dieses Volk sehr arbeitsam war, so vermehrte es sich ausserordentlich und war zu der Zeit ihrer Bekehrung zum Kristenthum, oder wie sie es nennen, ihres Abfalls unter Abreha und Azbeha, ungemein mächtig. Zu der Zeit erwählten sie einen Prinzen aus dem Stamme Juda und dem Geschlecht Salomons und Menileks zu ihrem Oberhaupte. Sein Name hieß Phineas, er wollte die Religion seiner Vätter nicht verlassen, und von ihm stammen ihre Regenten in gerader Linie ab. Auf diese Art haben sie noch immer einen Prinzen aus dem Hause Juda, ob gleich die Abyßinier vorwurfsweise diese Familie, Bet-Israel nennen, anzudeuten, daß sie Rebellen waren, und von dem Hause Salamons und dem Stamme Juda abtrünnig wurden. Es ist wenig

*) Im I. B. S. 529. u. ff.

**) Ludolf stimmt damit überein.

Zweifeln unterworfen, daß nicht einige von den Azarias Nachfolgern ihrem alten Glauben getreu geblieben ſeyn ſollten. Obgleich wegen der Verſchiedenheit in der Religion kein Blut vergoſſen ward, ſo wurden doch, weil jede Parthei ihren eigenen König mit eben den Anſprüchen hatte, viele Schlachten geliefert, wozu Ehrgeiz und Neid, weil jeder die höchſte Gewalt ausüben wollte, die vornehmſten Triebfedern waren.

Um das Jahr 960 machte dieſe Familie einen Verſuch, ſich wie wir künftig ſehen werden, auf den Thron von Habeſſinien zu ſchwingen, als die Prinzen von dem Hauſe Salomons auf dem Felſen Damo beinahe vertilgt waren. Die Folge davon war vermuthlich Erbitterung und Blutvergieſſen. Zulezt ward die Macht der Falaſchas dergeſtalt geſchwächt, daß ſie ſich gezwungen ſahen, das platte Land von Dembea, weil es ihnen an Kavallerie ſich dort zu behaupten fehlte, zu verlaſſen, und Beſiz von den rauhen und faſt unzugänglichen Felſen in der hohen Bergkette zu nehmen, welche die Berge von Samen heiſſen. Einen darunter, welchen die Natur zu einer Fortreſſe gemacht zu haben ſchien, wählten ſie zu ihrer Hauptſtadt, und er behielt ſeit der Zeit immer den Namen, der Judenfelſen.

Ein groſſer Stoß, den ſie im J. 1600. ausſtehen mußten, brachte ſie an den Rand des Verderbens: Gideon und Judith, ihr König und ihre Königinn, wurden beide in einem Treffen erſchlagen. Seit der Zeit führen ſie ſich friedfertiger auf, beobachten ihre Schuldigkeit, bezahlen die Abgaben, und werden beim Genuß ihrer eigenen Regierungsform gelaſſen. Als ich in Habeſſinien war hieſſen ihr König und ihre Koniginn ebenfalls Gideon und Judith und es ſcheint als ob dieſe Namen vorzüglich für die königliche Familie beſtimmt ſind. Damals wurden ſie auf 100,000 brauchbare Männer geſchäzt.

Zu den habessinischen Juden müssen wir auch die Kemmont rechnen, von welchen uns Bruce folgende Nachricht gibt*).

Die Kemmont waren vormals einerlei Sekte mit den Falascha, wurden aber unter der Regierung des Fazilidas getauft, und haben sich seit der Zeit beständig von ihnen abgesondert erhalten. Man scheint seit ihrer Bekennung zum Christenthum sich nicht viel Mühe mit ihnen gegeben zu haben, denn sie behalten seitdem ihre meisten Gebräuche bei. Sie essen Rindfleisch, das von den Christen geschlachtet ist, aber keines von Mahommedanern, und den Falascha. Es ist ein Grundsaz bei ihnen, daß wer einmal getauft und zum heiligen Abendmahl gegangen ist, nicht nöthig hat weiter zu beten, oder dem Gottesdienst beizuwohnen. Sie waschen sich vom Haupt bis zum Fuß, wenn sie vom Markte oder einem andern öffentlichen Orte kommen, wo sie vielleicht jemand von einer andern Sekte, die sie alle für unrein halten, berührt haben könnten. Sie enthalten sich Sonnabends aller Arbeit, und bleiben allezeit zu Hause; hingegen verrichten sie Sonntags allerlei Geschäfte; sie mahlen Korn, u. d. gl.

Die Weiber stechen Löcher in ihre Ohren, und hängen etwas schweres hinein, um sie nieder zu ziehen, und die Löcher desto grösser zu machen; sie stekken in solche Ohrringe, so dik als Ketten, wie es die Beduinen in Sirien und Palästina machen. Sie reden mit den Falascha einerlei Sprache, nur ist der Dialekt etwas verschieden. Sie haben einen grossen Abscheu für Fische; sie enthalten sich ihrer nicht nur als Speisen, sondern können ihren Anblik nicht einmal vertragen; zur Ursache geben sie an, daß der Prophet Jonas, von

*) Im IV. B. S. 278.

dem ſie ſich rühmen abzuſtammen, von einem Wallfiſche, oder einem andern groſſen Fiſche verſchlungen worden ſei. Sie ſind in Gondar Holzhakker und Waſſerträger, und werden von den Habeſſiniern ſehr verabſcheut.

Am merkwürdigſten iſt das, was uns Bruce von dem Volke der Gallaer berichtet. *)

Die Gallaer ſind ein zahlreiches Volk von Hirten, die vermuthlich ehmals unter, oder jenſeits der Linie lebten. Die Urſache ihrer Auswanderung getraue ich mir nicht genau anzugeben; aber ſie haben ſich ſeit vielen Jahren immer gegen Norden ausgebreitet. Sie beſtanden ehmals aus lauter Infanterie, und ſagen, das Land, daraus ſie kommen, habe ihnen keine Pferdezucht erlaubt, welches auch der Fall unter dem 13 Grad nördlicher Breite rund um Sennaar iſt. Seitdem ſie ſich aber weiter gegen Norden gezogen, und die habeßiniſchen Provinzen nebſt den kleinen daran ſtoſſenden mahomedaniſchen Diſtrikten erobert, haben ſie ſich der Pferdezucht befliſſen, und ſie mit ſolchem Fleiß vermehrt, daß ſie jezt eine Nazion mit vieler Kavallerie geworden, und ihre Infanterie nicht viel achten.

Weil die Gallas unter der Linie ſüdwärts von Habeſſinien in einem ſehr hoch liegenden Lande wohnen, wo die Sonne wegen des beſtändigen Regens ſelten ſcheint, ſo ſind ſie von brauner Farbe, und haben langes ſchwarzes Haar, doch ſind einige, die in den Thälern des niedrigen Landes wohnen, vollkommen ſchwarz. Anfangs war ihre vornehmſte Nahrung Milch und Butter, als ſie aber in troknere Himmelsgegenden kamen, lernten ſie von den Habeßiniern pflügen, ſäen und Brod bakken.

*) Im II. B. S. 214.

Sie ſcheinen die Zahl 7. ſehr zu lieben, und theilen daher ihre ungeheure Menge in dieſe Zahl dreimal genommen ein. Sie ſind alle darinn einig, daß ſich die Nazion, ehe ſie ſich den habeßiniſchen Gränzen nahte, im Mittelpunkte des feſten Landes befand. Wie der Boden vor ihnen anfieng ſich zu erheben, ſo wandten ſich ſieben von ihren Nazionen oder Stämmen oſtwärts gegen das indiſche Meer, und nachdem ſie ſich dort niedergelaſſen, und ſich auſſerordentlich vermehrt hatten, zogen ſie vorwärts gerade gegen Süden nach Bali und Dawaro, und verwüſteten dieſe Länder anfangs durch unaufhörliche Einfälle und eroberten ſie endlich 1537 während der Regierung Davids III. und lieſſen ſich darinn nieder.

Eine andere Abtheilung von ſieben Stämmen wandte ſich ungefähr um eben die Zeit gegen Weſten, und breitete ſich in einem halben Zirkel um die Südſeite des Nils, und längs ſeinem Ufer rund um Goſam, und gegen Oſten hinter dem Lande der Agaus (die an der Oſtſeite des Fluſſes wohnen) bis an das Land der Gongas und Gafats aus. Die hohen waldigten Ufer dieſes Fluſſes ſind bis jezt ihre Gränzen gegen Süden geweſen, nicht als ob nicht oft über die Länder auf der habeſſiniſchen Seite des Fluſſes gekriegt, ſolche oft erobert, und noch öfter geplündert worden: ja in folgenden Zeiten nach dieſes Königs Regierung iſt der Kriegsſchauplaz mit den Habeſſiniern beſtändig auf der Oſtſeite des Fluſſes geweſen. Ich will damit nichts weiter ſagen, als daß ſie nie auf der habeſſiniſchen Seite des Nils einen Wohnplaz angelegt, ausgenommen diejenigen Stämme, die wegen der Kriege unter ihnen ſelbſt zum Könige von Habeſſinien übergegangen ſind, und am Ufer des Fluſſes Ländereien erhalten haben, der Nazion gegen über, von der ſie ſich trennten, und gegen die ſie ſeit der Zeit die ſicherſte Schuzmauer geweſen ſind.

Die dritte Abtheilung von ſieben Stämmen blieb im Mittelpunkt, gerade in Süden von dem niedrigen Lande von Schoa. Dieſe ſind am wenigſten bekannt, weil ſie am ſeltenſten Einfälle gewagt haben. Sie haben zwar die kleine Provinz Wadaka zwiſchen Amhara und Schoa ſchon in Beſiz genommen, aber dies hat ihnen der Statthalter von Schoa aus Politik erlaubt, weil es eine Schuzwehr zwiſchen ihm und Habeſſinien iſt, von deſſen Regenten er ſich kaum zum Schein abhängig bekennt, weil ſeine Provinz eine erbliche Statthalterſchaft vom Vater auf den Sohn iſt.

Alle dieſe Horden der Gallas umgeben Habeſſinien rings um von Oſten gegen Weſten, brechen in das Land ein, und verbrennen und morden, was ihnen vorkömmt. Sie ſchneiden den Männern die Schamtheile ab, und hängen ſie getroknet in ihren Häuſern auf. Sie verſchonen ſogar aus Wildheit ſchwangere Weiber nicht, ſchneiden ſie auf, in der Hoffnung ein Kind männlichen Geſchlechts umzubringen. Den weſtlichen Theil dieſer Gallas, welche die Halbinſel Gojam und Damot umgeben, nennt man die Boren Galla, und den öſtlichen die Bertuma Galla; wiewohl die lezte Benennung in der Geſchichte ſelten vorkömmt, weil die weſtlichen Gallas Boren und die andern ſchlechtweg Gallas ohne Zuſaz genannt werden. Alle dieſe Stämme ſind zwar die grauſamſten, die man je in einem Lande geſehen hat, aber doch zu Hauſe der ſtrengſten Ordnung unterworfen, weil der geringſte Zank oder Streitigkeiten zwiſchen einzelnen Perſonen unterſucht, und unmittelbar beſtraft wird. Jede von dieſen drei Abtheilungen wählt einen König, d. h. ein König beherrſcht allemal ſieben Stämme. Sie haben auch eine Art von Adel unter ſich, und aus dieſen Familien allein kann nur der König gewählt werden. Es giebt aber gewiſſe

Grade von Verdienst, die alle eine Beziehung auf den Krieg haben, wodurch ihre bürgerlichen Familien sich von Zeit zu Zeit zu Adelichen und zum Stimmrecht erheben. Keiner dieser Adelichen darf unter vierzig Jahren erwählt werden, wenn er nicht so viel Menschen mit eigner Hand erlegt hat, als zu seinen Lebensjahren hinzugerechnet, vierzig ausmachen.

Jeder der sieben Stämme versammelt anfangs einen Rath in seinem eignen Distrikte; hier wird ausgemacht, wie viel zurük bleiben müssen, um die übrigen zu regieren, das Gebiet zu bewahren, und anzubauen; andere, welche die meisten Stimmen haben, gehen als Gevollmächtigte um sich mit den Repräsentanten der andern Stämme in dem Wohnorte oder dem Hauptquartier des Königs unter dem Stamme, woraus der Regent der lezten sieben Jahre gewählt worden, zu versammeln. Hier sezzen sie sich unter einem Baume nieder, welcher heilig und der Gott dieser Nazion zu seyn scheint. Er heißt Wanzey, hat eine weisse Blume, sehr vieles Laub, und ist in Habessinien sehr gemein. Nach vielen Stimmen, wird die Anzahl der Kandidaten zur Krone auf viere eingeschränkt, und alsdann stimmen die sechs Nazionen nicht weiter, sondern die siebente Nazion, welche an der Reihe ist, daß ein König aus ihr genommen werden muß, wählt alsdenn einen von obigen vieren, den sie mit einem Kranze von Wanzei krönen, und ihm einen Zepter oder Stok von eben dem Holze in die Hand geben, welchen sie Buko heissen.

Der König der westlichen Gallas heißt Lubo, und der andere Mooty. Bei dieser Versammlung erlaubt der König einem jeden Stamm eine Szene von Morden oder Rauben; schreibt ihnen aber allezeit eine baldige Zurükkunft vor, im Fall die ganze Nazion sie nö-

thig haben ſollte. Man hält die Gallas für gute Soldaten beim Ueberfall, und beim erſten Angriff, ſie haben aber nicht Standhaftigkeit genug zum Ausdauern. Sie machen unglaubliche Märſche; ſie ſchwimmen durch Flüſſe, indem ſie ſich am Schwanze ihrer Pferde halten, wozu ſie und ihre Pferde vollkommen abgerichtet ſind; ſie ſtiften in kurzer Zeit ſo viel Unglük, als nur möglich iſt, nnd kehren ſelten auf eben dem Wege zurük, den ſie vorher nahmen. Sie gäben eine vortrefliche leichte Reuterei bei einer regulären Armee im feindlichen Lande ab.

Eiſen iſt ſehr ſelten bei ihnen: daher beſtehen ihre vornehmſten Waffen in Stangen, die am Ende zugeſpizt und im Feuer gehärtet ſind, deren ſie ſich ſtatt der Lanzen bedienen. Ihre Schilde beſtehen aus Ochſenhäuten, ſind aber nur einfach, daher ſie ſich in der Hizze werfen, oder zu biegſam und weich in feuchtem Wetter werden. Dieſer für ſie ſo nachtheiligen Waffen ungeachtet machten die Erzählungen ihrer Grauſamkeiten einen ſolchen Eindruk auf die Habeſſinier, daß ſie in den erſten Schlachten mit ihnen ſelten den erſten Angriff aushielten. Ueberdieſes pflegte ihr wildes durchdringendes Geſchrei in dem Augenblikke, da ſie angreifen, Pferde und Reuter ſo ſehr zu erſchrekken, daß gemeiniglich auf den Angriff der Reuterei der Gallas die Flucht von Seiten der Habeſſinier folgte.

Dies melankoliſche raſende Geheul hatte ich oft Gelegenheit bei den Gefechten zu hören, die bei meiner Anweſenheit in Habeſſinien vorfielen. Die Edjows, einen Theil der Gallas, die in des verſtorbnen Königs Joas Dienſten, und von Seiten ſeiner Mutter, die von den ſüdlichen Gallas abſtammte, mit ihm verwandt waren, hielten ſich allezeit bei der rebelliſchen Armee auf, und zwar bei der Partei, die ihm am meiſten gehäſſig

war. Sie griffen mit den Truppen von Begember und Lasta des Königs Haustruppen an, bei denen er sich in Person befand; und ob sie sich gleich bis zur Verwegenheit kühn bewiesen, so büßten die meisten doch durch die langen Spiesse der königlichen schwarzen Reuterei ihr Leben ein, ohne daß sie etwas wesentliches ausgerichtet hätten. Jene Reuterei war zu gut abgerichtet, um sich durch ihr Geschrei beim Angriff in Unordnung bringen zu lassen, obgleich ihre Tapferkeit und Treue ein besseres Schikſal verdient hätte.

Ihre Weiber sollen sehr fruchtbar seyn. Sie halten sich nach der Niederkunft kaum einen Tag zu Hause, sondern waschen sich, und gehen gleich wieder an ihre Arbeit. Sie pflügen, säen und ernten ein *). Das Rindvieh drischt das Getreide durch treten aus. Die Männer sind Hirten, und besorgen das Vieh auf dem Felde.

Beide Geschlechter haben eine Grösse etwas unter der mittelmäſigen; sie sind ausserordentlich leicht und beweglich. Beide, vornehmlich die Männer, flechten ihr Haar mit den Eingeweiden von Ochsen; sie tragen diese auch wie Gürtel um den Leib gewunden, und dies verursacht, wenn sie in Fäulniß gehen, einen scheußlichen Gestank. Sie salben sich Kopf und Leib reichlich mit Butter oder geschmolznem Fette, welches beständig von ihnen herabtrieft, und anzeigt, daß sie ursprünglich aus einem Lande kommen, welches heisser als das ist, welches sie jezt bewohnen. In Ansehung dieser schmuzigen Art, sich zu kleiden, haben sie mit den Hottentotten viel ähnliches. Uebrigens gehen sie ganz nakkend, ausser daß sie vorne ein Stük Haut hängen haben. Ueber die Schultern tragen sie ein Ziegenfell, wie ein Weiberhalstuch.

*) Ludolf behauptet das Gegentheil von ihnen. Er sagt, sie trieben keinen Akkerbau, und hätten kein Brod.

Einige haben behauptet, man habe nie Religion bei ihnen entdekt; ich halte aber dafür, daß die Thatsachen, worauf sich diese Meinung gründet, nie hinlänglich untersucht worden. Der Baum Wanzey, darunter die Könige gekrönt werden, wird sicher in jedem Stamme göttlich verehrt. Sie haben auch gewisse Steine, die Gegenstände ihrer Verehrung sind, wovon ich mich aber nie habe sattsam unterrichten können, um eine hinlängliche Beschreibung davon zu geben. Sie beten zuverläßig den Mond an, vornämlich den Neumond, wovon ich oft Zeuge gewesen bin. Sie verehren auch gewisse Sterne, zumal in gewissen Stellungen, und in gewissen Jahrszeiten: sie sind nach meiner Meinung der alten Religion des Sabäismus zugethan. Sie glauben durchgängig ein zweites Leben nach dem Tode, daß sie mit ihrem Körper, so wie er auf Erden war, wieder auferstehen, und ein neues Leben, aber wo, wissen sie nicht, anfangen; daß sie einen weit vollkommnern Zustand erlangen, alsdann nie wieder sterben, und keinen Kummer, Krankheit oder Unruhe irgend einer Art dulden werden.

Von künftigen Strafen haben sie nur dunkle, oder vielmehr gar keine Begriffe: aber ihre Belohnung wird in einem mäßigen Vergnügen mit ihrer Familie und den Personen, unter welchen sie auf Erden lebten, bestehen. Dies ist ungefähr derselbe Glaube, den auch andere heidnische Völker in Afrika hegen, mit denen ich sehr vertraute Unterredungen gepflogen habe, und dies ist es, was die Schriftsteller überhaupt den Glauben an die Unsterblichkeit der Seele nennen. Nie habe ich einen Wilden gekannt, der einen deutlichen Begriff davon gehabt, oder sie von der Unsterblichkeit des Körpers getrennt hätte.

Die gegen Süden wohnenden Gallas, sind mehrentheils Mahomedaner, die in Osten und Westen vornehm-

lich Heiden *). Sie heurathen ſich untereinander, leiden aber keine Ausländer unter ſich. Inzwiſchen haben die Mohren durch Herzhaftigkeit, Geduld und Aufmerkſamkeit Mittel gefunden, Handel mit ihnen zu treiben, und dabei ziemlich ſicher zu ſeyn. Die Güter, welche ſie bringen, ſind grobes ſurattiſches blaues Tuch, Marowry genannt, Myrrhen und Salz. Lezteres iſt der vornehmſte und am meiſten geſchäzte Artikel.

Zuweilen heurathen die Gallas habeßiniſche Weiber, aber die Kinder aus ſolchen Ehen ſind zu allen Aemtern unfähig. Ihre Heirathsgebräuche ſind folgende: Der Bräutigam ſtellt ſich vor den Eltern der Braut hin, hält Gras in der rechten, und Kuhdünger in der linken Hand, und ſagt dazu: möge dies nie hinein, und das nie wieder heraus kommen, wenn er ſein Verſprechen nicht erfülle: welches ſo viel heiſſen ſoll, als: das Gras ſoll nie in das Maul der Kuh kommen, oder ſie ſoll eher ſterben, als ſie es von ſich giebt. Die Ehegelübde ſind äuſſerſt einfach. Er verſpricht ſeiner Braut lebenslang Eſſen und Trinken zu verſchaffen, und ſie nach ihrem Tode zu begraben.

Die Vielweiberei iſt unter ihnen erlaubt, aber insgemein ſind ſie mit einer Frau zufrieden. Sie ſind in dieſem Punkte ſo beſcheiden, daß die Weiber ihre Männer darum bitten, die Zahl ihrer Weiber zu vermehren. Die Liebe zu ihren Kindern ſcheint bald über Leidenſchaften und Vergnügungen das Uebergewicht zu bekommen: und dies iſt ein edler Zug in dem Karakter dieſer Wilden, der nicht aus der Acht gelaſſen werden darf. Wenn ein junges Weib ihrem Manne ein oder zwei Kinder ge-

*) Unter dem König Baſilides ſollen einige tauſend den chriſtlichen Glauben angenommen haben. Ludolf.

geboren hat, ſo bittet ſie ihn dringend, eine andere Frau zu nehmen, und nennt ihm alle artige Mädchen, die ſie kennt, und vorzüglich diejenigen, die ihrer Muthmaſſung nach die meiſten Kinder bekommen werden. Wenn ihr Mann ſich eine ausgeſucht hat, ſo gehet ſie nach dem Zelt der jungen Frauensperſon, und ſezt ſich in einer demüthigen Stellung hinter daſſelbe, bis ſie die Aufmerkſamkeit der ſich darin aufhaltenden Familie erregt. Alsdann entdekt ſie mit vernehmlicher Stimme, wer ſie iſt; daß ſie die Frau von dem und dem iſt; daß ihr Mann alle Eigenſchaften beſizze, eine Frau glüklich zu machen; daß ſie nur zwei Kinder von ihm habe; und weil ihre Familie ſo ſchwach ſeie, ſo komme ſie, für ihren Mann um ihre Tochter zur Frau anzuhalten, damit ihre Familien zuſammenkommen, und ſtark werden mögen; und damit ihre Kinder, wegen der geringen Anzahl, nicht ein Opfer der Feinde in der Schlacht werden. Die Gallas fechten allemal Familienweiſe, ſie mögen gegen einander ſelbſt, oder gegen andere zu Felde ziehen.

Wenn ſie auf dieſe Art eine Frau für ihren Mann erhalten hat, ſo nimmt ſie ſolche mit ſich nach Hauſe, bringt ſie ihrem Manne ins Bette, läßt ſie beiſammen, und macht ſich mit den Verwandten der Braut luſtig. Die Kinder erſter Ehe werden dabei vorgeführt, und die Männer von der Braut Familie legen die Hände auf den Kopf dieſer Kinder und ſchwören auf die gewöhnliche Weiſe, daß ſie mit ihnen leben und ſterben wollen, als wenn ſie von ihrer eignen Abkunft wären. Die Kinder gehen alsdann nach dieſer Art von Adopzion zu ihren Verwandten, und beſuchen ſie ſieben Tage lang. Die ganze Zeit über bleibt der Mann zu Hauſe, und im Beſiz ſeiner neuen Braut. Nach Verfluß derſelben gibt er ein Feſt, wo ſich die erſte Frau zu ihrem Manne ſezt, und die junge die ganze Geſellſchaft bedient.

Von dieſem Tage an, hat die erſte Frau das Vorrecht, und begegnet der zweiten als ihrer erwachſenen Tochter.

Wenn ein Vater ſtirbt und viele Kinder hinterläßt, ſo erbt der älteſte Sohn alles ohne Theilung; iſt auch nie, oder nur durch gewiſſe Umſtände verbunden, ſeinen Brüdern etwas herauszugeben. Lebt der Vater, wenn ſein Sohn zuerſt anfängt ſein Haupt zu ſcheeren, welches ſo viel heißt, daß er ſeine Mannheit erlangt habe, ſo giebt er ihm zwei oder drei melkende Kühe, oder auch noch mehr, nach ſeinem Stande und Vermögen. Dieſe und ihre Nuzzung bleiben ein Eigenthum des Kindes, dem der Vater ſie giebt, und der Bruder muß ſie ihm nach des Vaters Tode bezahlen, ſo viel deren, und von was für Art ſie ſind. Ueber dieſes iſt der älteſte Bruder verbunden, ſeiner Schweſter, wenn ſie heurathet, alles das zu geben, was der Vater ihr bei ſeinen Lebzeiten beſtimmt hat, mit dem Zuwachſe vom Tage der Schenkung an.

Wird der Vater alt, und zum Kriege untüchtig, ſo iſt er verbunden, ſeinem älteſten Sohn, alles was er beſizt zu übergeben, wogegen dieſer ihm ſeinen Unterhalt, aber weiter nichts geben muß. Stirbt der ältere Bruder, und hinterläßt jüngere, und eine noch zum Kinderzeugen fähige Wittwe, ſo iſt der jüngſte verbunden, ſie zu heurathen; aber die aus dieſer Ehe entſtehende Kinder werden allezeit für des älteſten Bruders Kinder geachtet. Die Heurath des jüngſten Bruders mit der Wittwe giebt ihm aber kein Recht auf irgend etwas von des Verſtorbenen Vermögen.

Die ſüdlichen Gallas heiſſen Elma Kilelloo, Elma Gooderoo, Elma Koboli, Elma Doolo, Elma Bodena, Elma Horreta, und Elma Michaeli. Dies ſind die ſieben ſüdlichen Nationen, welche die

mahomedaniſchen Handelsleute auf dem Wege nach Tarea, der ſüdlichſten von den Habeſſiniern jemals eroberten Provinz paſſiren müſſen.

Die vornehmſten Stämme der weſtlichen Gallas ſind die **Djawi, Edjou oder Ayzo und Columa**, und mit dieſen führten wir bei meiner Abweſenheit in Abiſſinien Krieg. Sie ſind meiſtentheils Heiden. Einige ihrer Kinder, die jung am Hofe zurükblieben, als ihre Väter nach der Ermordung des lezten Königs ihres Herrn entflohen, waren beſſere Chriſten und Soldaten, als alle Abiſſinier, die wir hatten.

Achtzehnter Abſchnitt.

Von den Schangallaern.

Von dieſem Volke, das theils als Nachbarn, theils als Unterthanen von Habeſſinien hier eine beſondere Bemerkung verdient, erzählt uns Bruce folgendes: *) —

Die Schangallaer waren ehemals ein ſehr zahlreiches Volk, das in beſondere Stämme, oder, wie man es nennt, in verſchiedene Nazionen getheilt ward. Jede Nazion lebte abgeſondert in ihrem Diſtrikte unter der Regierung eines Oberhaupts von ihrem eignen Namen, und jede Familie von eben dieſem Namen unter der Jurisdikzion ihres eigenen Oberhaupts.

Dieſe Schangallas leben während der ſchönen Hälfte des Jahrs unter dem Schatten der Bäume, von denen ſie die unterſten Zweige nahe am Stamm oben einſchneiden, ſolche alsdenn niederbiegen oder brechen, und das Ende der Zweige in die Erde ſtekken. Die Zwei-

*) Im II. B. Seite 539. u. ff.

ge werden oben mit den Häuten wilder Thiere zugedekt. Alsdenn ſchneiden ſie innwendig alle kleinen überflüßigen Zweige weg, und formiren auf dieſe Weiſe eine geräumige Laube, welche von weitem einer Zelte ähnlich ſieht. Der Baum dient anſtatt der Stange in der Mitte, und der groſſe Gipfel beſchattet es, ſo daß das Ganze ein ſehr mahleriſches Anſehen hat.

Jeder Baum iſt alſo gleichſam ein Haus, darinn eine Menge Schwarzen leben, bis ſich die tropiſchen Regen einſtellen. Alsdenn gehen ſie auf die Jagd des Elefanten, den ſie durch allerlei Kunſtgriffe tödten, ſo wie auch die Rhinozeroſſe und andere groſſe wilde Thiere. Die Schangalas, welche reichlich mit Waſſer verſehene Gegenden bewohnen, tödten mit gleichem Fleiſſe die Flußpferde (Hippotami), welche in den Teichen der nicht mehr laufenden Flüſſe ungemein zahlreich ſind. Wo dieſer platte Strich Landes am breiteſten iſt, wo die Bäume am dikſten, und die größten Teiche ſind, da leben die mächtigſten von dieſen Nazionen, welche oft die königliche habeſſiniſche Armee geſchlagen, die Provinzen Tigre und Sire verheert und beinahe erobert haben, obgleich dieſer Theil von Habeſſinien am meiſten bewohnt iſt, und die kriegeriſchſten Einwohner hat.

Die wichtigſte Niederlaſſung dieſer Nazion iſt zu Amba Tzaada zwiſchen dem Mareb und Takazze, doch um ein Drittheil näher gegen den Mareb und nordweſtwärts von Dobarwa. Die Völker, welche einen Ueberfluß von allerlei Wildpret haben, tödten es in den ſchönen Monaten, ſchneiden es in lange Streifen oder Riemen von der Dikke eines Mannsdaumens, und hängen es wie Strikke an den Bäumen umher auf. Die Sonne troknet und härtet es wie Leder, oder wie den gedörrteſten Fiſch aus Neufundland. Dies iſt ihr Vorrath auf die Wintermonate. Erſt ſchlagen ſie es mit

hölzernen Hammern, dann kochen ſie es, und röſten es in glühender Aſche: es bleibt aber nach allen dieſen Operazionen doch noch hart genug.

Die Dobenahs, welche unter allen Schangallas die mächtigſten ſind, und eine Art von Oberherrſchaft über alle Nazionen ausüben, leben insgeſammt von den Elefanten und Rhinozerroſſen. In andern Gegenden, wo ſich wenig Waſſer und Bäume, und mehr Gras findet, nähren ſie ſich von allerhand Fleiſch, als Büffel, rothem Wild, wilden Schweinen, Löwen und Schlangen. Dies ſind die Nazionen, welche näher gegen den Takazze, Ras el Feel, und die Ebnen von Sire in Habeſſinien wohnen; die vornehmſte darunter heißt Baaſa. Weiter weſtwärts vom Takazze, und dem Thal von Walduba wohnt ein Stamm, welcher ſich hauptſächlich vom Krokodill, Flußpferd und allerlei Fiſchen, und im Sommer von Heuſchrekken ernährt, und in Körben aufbewahrt, die ſehr künſtlich von geſpaltenen Baumzweigen gemacht, und ſo feſt zuſammen geflochten ſind, daß ſie ſo gut Waſſer halten als ein hölzernes Gefäß.

Dieſe Nazion gränzt an die Gegend, wo die habeſſiniſchen Jagden gehalten werden: weil ſie es aber nicht wagen, ſich mit der Jagd wilder Thiere auszubreiten, ſo ſind ſie auf die Nachbarſchaft des Takazze und der hineinfallenden Flüſſe eingeſchränkt, wo ſie ſicher fiſchen können, theils wegen der tiefen Ufer des Fluſſes, und wegen der ſteilen Abgründe, die für die Kavallerie unzugänglich ſind, theils wegen der dikken Wälder, voll von unzähligen Arten von Dorngebüſchen, wo nicht einmal jemand zu Fuß durch kann. Dieſe Flüſſe gehören bloß den Baaſa und liefern ihnen die ſchönſten Fiſche in größtem Ueberfluſſe.

In dem Theile des Landes der Schangallas, welches mehr ostwärts, ohngefähr nordostwärts von Amba Tzaada liegt, wo der Mareb Dabarwa verläßt, und durch dikkes Gebüsche läuft, bis er sich im Sande verliert, wohnt eine Nazion dieser Neger: welche wegen der Nachbarschaft des Baharnagasch eines Offiziers, dessen Provinz viele Pferde hervorbringt, es um deswillen nicht wagen, die Jagd der mancherlei wilden Thiere, wovon die Wälder südwärts ganz voll sind, zu benuzzen, aus Furcht von ihrem Feinde aufgefangen zu werden, der ihnen beständig auflauert, weil er einen Theil seines Tributs in schwarzen Sklaven bezahlen muß. Sie schränken sich also auf den südlichen Theil ihres Gebiets in der Nähe von Barnaba ein.

Der ausserordentliche Lauf dieses Flusses unter dem Sande lokt eine Menge Strausen herbei, welche den Schangallas ebenfalls zur Nahrung dienen, so wie noch eine schöne Eidechse, die noch, so viel ich weiß, von keinem beschrieben worden. Von diesen leben die östlichen Schangallas.

Dieser Boden welchen die Habessinier Magaza nennen, nöthigt die wilden Bewohner wenn er durch die tropischen Regen angefeuchtet, und in Koth oder Schlamm verwandelt ist, Winterquatiere zu suchen. Die Zelte unter den Bäumen sind nun nicht mehr bewohnbar. Sie begeben sich also mit ihren an der Sonne getroknеten Nahrungsmitteln, die nach ihrem Wohnorte verschieden sind, in Felsenhöhlen, die in diesem Lande nicht aus Basalt, Marmor oder Alabaster bestehen, wie die ganze Bergkette längst dem rothen Meere nach Egypten hinunter, sondern aus einem weichen grob-körnigten Sandstein, der leicht ausgehauen, und zu verschiedenen Kammern eingerichtet werden kann. Sie sind gemeiniglich in den steilsten Gegenden des Bergs angebracht,

und in dieſe nehmen die Wilden zur Vermeidung des Regens ihre Zuflucht, und leben indeſſen von dem während des guten Wetters zubereiteten Fleiſch.

Ich kann die Nachricht von den Schangallas nicht ſchlieſſen, ohne ſie vorher wieder aus ihren Höhlen zu laſſen, weil dieſes mit einer Operazion verbunden iſt, von der man vielleicht nie etwas in Europa gehört hat, und die gleichwohl ein groſſes Licht über die alte Geſchichte verbreitet. Sobald die Sonne über den Zenith weg iſt, und ſüdwärts läuft, So haben die Regen gleich ein End, die Dekke von Wolken, welche den Himmel, ſo lang jene dauren überzogen hat, verſchwindet, die Sonne ſcheint an einem blaß blauen, mit kleinen Wolken beſäten Himmel, welche bald verſchwinden, und er bekömmt alsdann das ſchöne Lazurblau. Wenige Tage der brennenden Hizze ſind hinlänglich, die Erde ſo vollkommen auszutroknen, daß ſie aufreißt. Das Gras wird von den Sonnenſtrahlen getroffen, es ſteht nicht mehr, ſondern fällt und verſengt. Um dies wegzuſchaffen, zünden die Schangallas es an, und das Feuer lauft mit einer unglaublichen Heftigkeit über die ganze Breite von Afrika, dem troknen Graſe nach, und geht unter den Bäumen, zwiſchen den Zweigen mit ſolcher Geſchwindigkeit weg, daß es zwar den Bäumen nicht ſchadet, aber doch das Abfallen des Laubes veranlaßt.

Um jede Wohnung und um die vornehmſten Plätze, wo ſie das Waſſer holen, wird der nöthige Raum verſchont. Hier ſchlagen die Schangallas alsdann ihre Zelte, nach obiger Manier auf. Man kann ſich nichts ſchöners vorſtellen, als die ſchattigen Wohnungen: ſie thun aber die ſchlimme Wirkung, daß man ſie von den Anhöhen bemerken kann, und daß ihren Feinden dadurch der Weg zu den bewohnten Stellen gezeigt wird.

Wenn das Land auf dieſe Art geräumt iſt, gehen die Jagden an, und mit dieſen zugleich die Gefahren der Schangallas. Alle Statthalter, welche ihr Land von dem Baharnagaſch an, bis in Weſten an den Nil einſchlieſſen, ſind verbunden, eine gewiſſe Anzahl Sklaven zu liefern. Ras el Feel (meine Statthalterſchaft) war um einer Urſache willen davon ausgenommen, die man, wäre ich länger in Habeſſinien geblieben, vermuthlich für Habeſſinien vortheilhafter gefunden hätte, als alle Sklaven die ſie durch das barbariſche Blutvergieſſen, ſo vieler unglüklicher Wilden erhalten. Wenn die Habeſſinier einen ſolchen Wohnſiz überfallen, machen ſie alle Männer nieder; auch von den Weibern werden manche erſchlagen, einige ſtürzen ſich in Abgründe hinab, werden raſend, und hängen ſich, oder ſchlagen alle Nahrungsmittel aus, und hungern ſich zu Tode.

Knaben und Mädchen von 17 bis 18 Jahren, je jünger je beſſer, werden weggenommen; der König läßt ſie erziehen, und ſie dienen hernach in allen groſſen Häuſern von Habeſſinien. Sie werden zeitlich in der kriſtlichen Religion unterrichtet, und die längſten, wohlgebildeſten, und am beſten gearteſten, ſind die einzigen Bedienten zur Aufwartung des Königs in ſeinem Pallaſt. Die Anzahl der Männer belief ſich zu meiner Zeit auf 300, die Pferde hatten. Einmal waren ihrer 280. und vor meiner Zeit unter 200. Sie tragen alle Panzerhemde, reiten ſchwarze Pferde, und werden von Fremden kommandirt, die dem Könige ganz ergeben ſind. Durch genaue Aufſicht auf ihr moraliſches Betragen, indem alle, die ein böſes Beiſpiel gaben, fortgeſchaft wurden, durch Prämien, wer am beßten und am meiſten las, (denn dazu hatten ſie Zeit genug zumal im Winter) und vornämlich durch das Vergnügen, welches der König, wenn er allein war, in der

Unterhaltung mit ihnen empfand, und dadurch, daß er ſie nach meiner Methode, die er kannte, unterſtüzte und belohnte, kam das kleine Korps ſo weit, daß es an Standhaftigkeit und Kaltblütigkeit im Treffen, vielleicht keinem Korps in der Welt von gleicher Anzahl etwas nachgab. Die meiſte Schwierigkeit machte es, ſie zuſammen zu behalten, weil alle Groſſen einen davon zum Thürhüter, ein Poſten, in deſſen Anvertrauung die Habeſſinier ſehr vorſichtig ſind, wünſchten. Man machte ſich des Königs Willfährigkeit, ſie herzugeben, zu Nuzze, und daraus entſtunden groſſe Unbequemlichkeiten, bis Ras Michael dieſe Gewohnheit durch eine Proklamazion aufhob, und ſelbſt ein gutes Beiſpiel gab, indem er vier, die er zu obgedachtem Endzwek genommen hatte, wieder heraus gab.

Wenn das Feuer alles trokne Gras in der Ebne, und hernach auch das auf den höchſten Bergen bis an die Spizze verzehrt hat, ſo ergreift es zulezt die mit allerlei Pflanzen ganz angefüllten Ravinen, oder Abflüſſe, welche die von oben herabſtürzenden Ströme geriſſen haben, weil ſie durch ihre Tiefe beſchattet werden, und lezte herablaufende Waſſer bei ſich führen. Die ſtarken Bamboos und anderes inwendig hohles Rohr, und dergleichen Pflanzen, welche ſo dicht als möglich an einander wachſen, bleiben grün, und troknen nicht eher zum Brennen aus, bis das Feuer alles übrige Gras im Lande verzehret hat. Endlich, wenn nichts mehr zu verbrennen übrig iſt, ſo zünden die Hirten dieſe Ravinen oben auf den Bergen an, und das Feuer läuft in eben dem Kanal hinab, darinn vor einigen Monaten das Waſſer floß, füllt ſolchen ganz mit Feuer an, und hört nicht eher auf, als bis es die See erreicht, wo der Strom ſich in die See ergießt, und wo die brennbaren Pflanzen ein Ende haben. Ich habe

dies oft ſelbſt geſehen, und bin gleichſam davon eingeſchloſſen geweſen: ich kann daher bezeugen, daß es ſich, zumal von einem Fremden, der nichts von der Urſache weiß, in der Entfernung ſchwerlich von einem Feuerſtrom unterſcheiden läßt.

Die Schangallas gehen alle nakkend, und haben mehrere Weiber, die ſehr fruchtbar ſind. Sie gebären ſehr leicht, und ruhen nach der Entbindung nicht aus, oder halten ſich inne, ſondern waſchen ſich und das Kind mit kaltem Waſſer, wikkeln es in einen weichen, von Baumrinde gemachten Zeug, und hängen es an einem Baum auf, damit die groſſen Ameiſen, womit ſie ſehr geplagt ſind, und die Schlangen es nicht verzehren.

Nach etlichen Tagen, wann das Kind mehr Kräfte bekommen hat, trägt es die Mutter in eben dem Zeuge eingewikkelt auf dem Rükken, und wirft ihre Bruſt über die Schulter, die bei einigen Weibern hier ſo lang iſt, daß ſie bis auf die Knie hinab hängt.

Die Schangallaer haben nur Eine Sprache, und reden ſehr durch die Gurgel. Sie erzeigen verſchiednen Bäumen, Schlangen, dem Mond und den Planeten bei einem gewiſſen Stande, eine göttliche Verehrung, von dem ich mir aber nie einen hinlänglichen Begriff machen können, um einige Nachricht davon zu geben. Wenn ein Stern den Hörnern des Mondes vorbei paſſirt, ſo bedeutet es die Ankunft eines Feindes. Sie haben Prieſter, oder vielmehr Wahrſager, aber es ſcheint, daß ſolche mehr für Diener eines böſen als eines guten Weſens geachtet werden. Sie prophezeihen üble Begebenheiten, und bilden ſich ein, daß ſie ihre Feinde auch in der Entfernung krank machen kön-

nen. Sie tragen gemeiniglich kupferne Armbinder um die Hände und um die Arme.

Wenn die Schangallaer gleich in beſondern Stämmen oder Nazionen leben, ſo werden dieſe doch wieder in Familien abgetheilt, deren jede von ihrem eigenen Haupte oder Anführer regiert wird, und aus einer Zahl von dieſen beſteht die Nazion, und dieſe vereinigen ſich, es mag die Vertheidigung oder einen Angriff betreffen, wieder ihre gemeinſchaftlichen Feinde, die Abeſſinier und Araber. Wenn eine Expedizion von einer Schangalliſchen Nazion unternommen wird, es ſey gegen ihre nördliche Feinde die Araber, oder gegen die ſüdlichen, die Abeſſinier zum Beweiſe, von der Nazion oder dem Stamme der Baaſa, ſo greift jede Familie für ſich an, und vertheidigt ſich auch für ſich, und ihnen gehört auch was ſie erobern oder plündern.

Die Mütter ſehen daher den Nachtheil einer ſchwachen Familie ein, und ſuchen ſolche auf die einzige Weiſe, die in ihrer Macht ſteht zu vermehren. Durch ihre ungeſtümmen Anforderungen läßt der Ehemann ſich überwinden. Die erſte Frau wirbt für ihn um die Zweite, ungefähr auf eben die Art wie es bei den Gallas üblich iſt.

Beide Geſchlechter der Schangallaer gehen ſo lange ſie noch ledig ſind, ganz nakkend. Verheirathete Männer und Weiber tragen nur eine kleine unbeträchtliche Bedekkung um den Unterleib. Junge Männer und Weibsbilder haben, wenn ſie gleich lange mannbar ſind, gar keine Bedekkung, ſie leben beſtändig bei und unter einander in Wäldern und einſamen Oertern, ohne Zwang und ohne Strafe im Uebertrettungsfall. Gleichwohl iſt ein verbotener Umgang zwiſchen ihnen weit

ſeltener als unter einer gleichen Anzahl Menſchen bei kriſtlichen Nazionen, wo mächtige Vorurtheile der Erziehung dem einen Geſchlecht ſo viele Vortheile bei Bezwingung der Leidenſchaften verſchaffen, und wo die allemal mit einer gewiſſen Strafe verbundenen Folgen des Genuſſes die Begierden des andern in Schranken halten.

Eine Frau von zehn oder eilf Jahren, die ein oder ein paar Kinder gebiert, ſieht ihre Bruſt gleich auf die Knie herabſinken. Die gewöhnliche Art Kinder zu ſtillen iſt, ſie auf dem Rükken, wie unſre Bettlerweiber thun, zu tragen, und ihnen die Bruſt über die Schulter zu reichen. Nach 22. Jahren werden ſie ſelten Mütter, und unter 10 Jahren bekommen ſie ſelten Kinder, ſo daß ſie nur in einem Zeitraume von 12 Jahren Kinder gebären. In Europa hat man viele Beyſpiele, daß Weiber mit 14 Jahren ſchwanger werden, die bürgerlichen Geſeze nehmen 12 Jahre zur Mannbarkeit an, aber in den Gerichten ſcheint man auch noch wohl etwas eher einzuräumen. Das Verhältniß der Jahre zum Kindergebären zwiſchen einer Schangalla und einer Europäerin iſt alſo wie 12. zu 38. Ohne Zweifel richten ſich die Triebe nach ihrer Stärke und Leibes Beſchaffenheit: nun hat eine zwey und zwanzig jährige der Schangallaer mehr Runzeln, und iſt augenſcheinlich mehr durch das Alter verunſtaltet, als eine Europäerin von ſechzig.

Die Schangallaer haben kein Brod. Weder Getreide noch Hülſenfrüchte gedeihen in dieſem Lande. Einige Araber, die ſich hier niedergelaſſen, haben es verſucht aus den Körnern einer Art Hierſe (Guineagras) Brod zu bakken, aber es iſt ohne Geſchmak und

schlecht, hat die Farbe von Kuhdünger, und bekommt gleich Würmer.

Die Schangallaer sind alle von Jugend auf Bogenschüzzen. Ihre Bogen sind von wildem Fenchel gemacht, stärker als gewöhnlich, sieben Fuß lang, und sehr elastisch. Die Knaben bedienen sich eben des Bogens, den sie nachher als Männer behalten; sie sind deswegen genöthigt, ihn in den ersten Jahren parallel mit dem Horizont anstatt perpendikular zu halten. Ihre Pfeile sind völlig 1½ Elle lang mit breiten Spizzen von schlechtem und grob gearbeitetem Eisen. Sie sind die einzigen Wilden, die ich je gekannt, die sich keine Mühe in der Form und Verzierung dieser Art von Waffen geben; ein vom Palmbaum abgebrochener und gerade gemachter Zweige wird ein Pfeil, der hinten nie Federn hat. Es herrscht eine merkwürdige und zugleich religiöse Gewohnheit bei ihnen, daß sie um den Bogen einen Ring oder Riemen von der Haut eines dadurch erlegten wilden Thieres, von der Eidechse und Schlange bis zum Elefanten, wenn sie noch rauh ist, befestigen. Dies macht den Bogen immer nach und nach steifer, bis er wenn er überall bedekt ist, auch von seinem Herrn nicht mehr gebogen werden kann. Er wird alsdenn an einen Baum gehangen, und an seine Stelle ein neuer gemacht, bis ein gleicher Fall damit eintritt. Einer dieser Bogen, welcher seinem Besizzer am besten gefiel, wird mit ihm begraben, in der Hoffnung daß er ihn dereinst bei der Auferstehung so wie er ist wieder finden wird, da der Verstorbene alsdenn mehr Kräfte, und keine Noth haben, sondern fähig seyn wird, alle menschliche Vergnügungen im Ueberfluß zu genüssen. Bei dieser Auferstehung gedenken sie nichts geistiges, oder was die Seele betrift, sondern blos eine körperliche und

materielle; wenn gleich einige Schriftſteller mit der eingebildeten Entdekkung groß thun, daß die Wilden eine Unſterblichkeit der Seele glauben.

Wir ſchlieſſen hiemit unſre Beſchreibung von Habiſſinien und ſeinen mannichfaltigen Einwohnern ſo weit unſre Nachrichten reichten. Möchte doch bald die Erdkunde mit genaueren Berichten über dies wichtige Land bereichert werden! —

Habeſſiniſche Annalen.

Allgemeine Ueberſicht der Geſchichte von Habeſſinien.

Vorzüglich nach Ludolf und Bruce.

Die Geschichte von Habeſſinien iſt, ſo wie die Geſchichte aller halbkultivirten Völker, die nicht auf dem groſſen Schauplaz auftraten, wo Griechen und Römer ihre groſſen Rollen ſpielten, in undurchdringliches Dunkel verhüllt, das ſich erſt in ſpäteren Zeiten etwas aufhellt.

Die frühere Geſchichte dieſes Landes iſt ganz unbekannt. Alles was davon geſagt wird und geſagt werden kann gründet ſich auf ſehr trügliche Vermuthungen und ganz unhiſtoriſche, fabelhafte Sagen, die weder Glauben noch nähere Unterſuchungen verdienen.

Ritter Bruce fand hier ein deſto gröſſeres Feld, um ſein Steckenpferd, die Hypotheſenſucht, nach Herzensluſt vor dem Publikum herum zu reiten. Die Grundloſigkeit aller ſeiner gewagten Vermuthungen, und die Unnüzlichkeit ſeiner hiſtoriſch-antiquariſchen Grübeleien iſt ſchon von Männern erwieſen worden, auf deren Urtheilsſpruch das ganze Publikum die Sache beruhen laſſen kann.*)

Wir wollen uns alſo nicht dabei aufhalten, ſondern bloß der Sagen und Angaben erwähnen, die das fabelhafte Gebäude der alten Geſchichte Habeſſiniens bilden.

Die Hauptſumme derſelben iſt dieſe:

Habeſſinien ſoll zuerſt von Ruſchiten bevölkert worden ſeyn, die hier als Hirten und Troglodyten (Höhlenbewohner lebten **).

Dieſe Troglodyten ſollen ſich allmählich zu einem reichen, mächtigen, kultivirten Volke emporgeſchwungen haben ***).

---

*) Ich meine den Rezenſenten in der Jenaer allgemeinen Litteratur-Zeitung, dem in Zimmermanns Annalen und vorzüglich Herrn Prof. Tychſen, deſſen Anmerkungen im V. B. von Bruces Reiſen hier zum Nachleſen empfohlen werden müſſen.

**) Bruce, im erſten Band.

***) Ebendaſelbſt.

Sie sollen Sternseher und Sternanbeter gewesen seyn *).

Zu König Salomo's Zeiten soll ihre Königinn Maketa, die unter dem Namen der Königinn von Saba bekannt ist, zu jenem Könige gereiset seyn, und von demselben nicht nur einen Thronerben, sondern auch für ihr Volk die jüdische Religion nach Hause mitgebracht haben **).

Von diesem Beweise salomonischer Weisheit und sabaischer Gelehrigkeit sollen die Könige von Habessinien in gerader männlicher Linie abstammen ***). —

Dies sind die Sagen, auf welchen die ältere Geschichte von Habessinien beruht, und diese Sagen, so sehr auch eine die andere an Unwahrscheinlichkeit und Fabelhaftigkeit übertrift, müssen die Lükke ausfüllen, die sich hier in der Weltgeschichte findet.

Griechen und Römer haben uns nichts verzeichnet, das uns hier den Mangel inländischer Nachrichten ersezzen könnte, und die wenigen Geschichtsbücher welche die Habessinier besizzen, werden nur bei der Geschichte neuerer Zeiten brauchbar, da sie zu spät geschrieben sind, um über die ältere Geschichte Licht verbreiten zu können; auch mögen sie wohl nicht sehr zuverläßig seyn, und sind von europäischen Geschichtforschern noch nicht gehörig benuzt worden.

Wir wollen jezt hier die Angaben von den habessinischen Regenten und den wichtigsten Begebenheiten, so wie wir sie bei Bruce und seinen Vorgängern aufgezeichnet finden zusammenreihen, und die nähere Prüfung derselben den historischen Kritikern überlassen.

Zu unserm gegenwärtigen Zwekke — nämlich als allgemeine historische Uebersicht, die zum Verständniß der Geographie und jezzigen Verfassung dieses Landes unentbehrlich ist — mag diese Skizze hinreichen.

*) Bruce im ersten Band.

**) Ebendaselbst. Womit Ludolf und Le Grand in seinem Anhange zum Lobo zu vergleichen.

***) Nach der alten, aber sehr unwahrscheinlichen Sage der Habessinier.

Habeſſiniſche Annalen.

Allgemeine Ueberſicht der Geſchichte von Habeſſinien.

Vorzüglich nach Ludolf und Bruce.

Reihe der ſalomoniſchen Könige von Habeßinien bis zu Chriſtus Geburt.

Jahr der Welt	Nach Bruce *)	Jahre der Regierung	Nach Dapper **)	Jahre der Regierung
3024.	Hendebya od. Zaydur.	1	Andebo, Manilechs Sohn.	1
	Awida.	11	Auda, Bruder d. vorigen.	11
	Auſys.	3	Guaaſio oder Gigaſio.	3
	Sawe	31	Zangua.	44
	Geſaya	15	Guaſio, reg. nur ½ Tag.	
	Katar	15	Antet oder Antet.	61
	Mouta	20	Bahaza oder Bahare.	9
	Bahas	9	Kawada.	2
	Kawida	2	Kauze.	10
	Kanaza	10	Endur.	9
	Katzina	9	Guazha.	1
	Wazeha	1	Endra.	1
	Hazer	2	Kaales.	1
	Kalas	6	Setia.	17
	Solaya	16	Safeelia.	27
	Falaya	26	Aglubu oder Aglaba.	3
	Aglebu	3	Auſena oder Auskua.	1
	Aſſiena	1	Bregnas.	19
	Brus	29	Guaaſe.	17
	Moheſa	1	Bezelengua.	17
	Bazen	16	Baazene.	27
	Summe: 230 Jahre.		Summe:	271 J.

Anmerkung. Daß dieſe Liſten der Könige mangelhaft ſind, erſieht man aus der Summe der Regierungsjahre, denn Bazen regierte zur Zeit von Chriſtus Geburt (worinn, beide hier eingerükte Verzeichniſſe übereinſtimmen) folglich müßte die Summe aller Regierungsjahre dieſer Könige wenigſtens 900 ſeyn.

4000. Bazen — daß dieſer habeßiniſche König zur Zeit des römiſchen Kaiſers Auguſtus regierte, und daß

*) Im I. Band, Seite 524.

**) Am angeführten Orte. — Ludolf hält dieſe Königsverzeichniſſe mit Recht für untergeſchoben.

Die Geſchichte von Habeſſinien iſt, ſo wie die Geſchichte aller halbkultivirten Völker, die nicht auf dem groſſen Schauplaz auftraten, wo Griechen und Römer ihre groſſen Rollen ſpielten, in undurchdringliches Dunkel verhüllt, das ſich erſt in ſpäteren Zeiten etwas aufhellt.

Die frühere Geſchichte dieſes Landes iſt ganz unbekannt. Alles was davon geſagt wird und geſagt werden kann gründet ſich auf ſehr trügliche Vermuthungen und ganz unhiſtoriſche, fabelhafte Sagen, die weder Glauben noch nähere Unterſuchungen verdienen.

Ritter Bruce fand hier ein deſto gröſſeres Feld, um ſein Steckenpferd, die Hypotheſenſucht, nach Herzensluſt vor dem Publikum herum zu reiten. Die Grundloſigkeit aller ſeiner gewagten Vermuthungen, und die Unnüzlichkeit ſeiner hiſtoriſch-antiquariſchen Grübeleien iſt ſchon von Männern erwieſen worden, auf deren Urtheilsſpruch das ganze Publikum die Sache beruhen laſſen kann.*)

Wir wollen uns alſo nicht dabei aufhalten, ſondern bloß der Sagen und Angaben erwähnen, die das fabelhafte Gebäude der alten Geſchichte Habeſſiniens bilden.

Die Hauptſumme derſelben iſt dieſe:

Habeſſinien ſoll zuerſt von Ruſchiten bevölkert worden ſeyn, die hier als Hirten und Troglodyten (Höhlenbewohner lebten **).

Dieſe Troglodyten ſollen ſich allmählich zu einem reichen, mächtigen, kultivirten Volke emporgeſchwungen haben ***).

---

*) Ich meine den Rezenſenten in der Jenaer allgemeinen Litteratur-Zeitung, dem in Zimmermanns Annalen und vorzüglich Herrn Prof. Tychſen, deſſen Anmerkungen im V. B. von Bruces Reiſen hier zum Nachleſen empfohlen werden müſſen.

**) Bruce, im erſten Band.

***) Ebendaſelbſt.

Jahr nach Christus Geburt

Verzeichniß ihrer Nachfolger, aus Ludolf und Bruce. *)

Azfa (Aefeha)
Azfad und Amey (Arphad und Amzi)
Arado (Araad)
Aladoba (Saladoba)
Alamid (Alamida)
Tazena (Tezhana)

522 Kaleb, auch Elesbaas genannt.

Dieser König führte den in der habessinischen Geschichte berühmten Krieg mit Arabien **).

Gebra Meskel (Guabra Maskal)
Konstantin.

Bazzer.
Azbeha.
Armaha.
Jan Acfeha
Jan Segued
} Diese fünf Könige fehlen in Ludolf's Verzeichnisse.

Fre-Sennai (Fere Sanai)

Aderaaz.
Aizor.
} Diese zwei fehlen auch bei Ludolf.

960 Delnoad (Del Naad)

Revoluzion in Habessinien.

Um das Jahr 960. nach dem frühen Tode des Königs Aizor — so erzählt Bruce diese merkwürdige Geschichte ***) — bemächtigte sich Ju-

*) Die Namen, wie Bruce sie schreibt, stehen in Klammern dabei.

**) Bruce, im I. B. S. 560. u. ff.

***) Eben daselbst Seite 570. — Ludolf sagt, diese Revolution sei nach Delnoad's Tod ausgebrochen; er nennt die Familie der Usurpatorinn Zague, und giebt einige Namen ihrer Nachfolger an, die bei Bruce fehlen.

Jahr nach Chriſtus Geburt

dith, ſonſt auch Saat, das heißt Feuer, genannt, des habeſſiniſchen Reichs. Sie war eine Jüdinn, Tochter des Judenkönigs von Samen, Gattinn des Statthalters von Bugna, eine Feindinn der chriſtlichen Religion, und benuzte jezt die günſtigen Umſtände um ſich auf den Thron zu ſchwingen. Sie hatte ſich einen ſtarken Anhang gemacht, ſie eroberte den ſteilen Berg Damo in Tigre, wo das Staatsgefängniß der habeſſiniſchen Prinzen war und ermordete alle die ſie daſelbſt fand. Der junge König Del Naad, Aizor's Sohn und Nachfolger war noch ein Kind, und konnte keinen Widerſtand thun; einige Edle aus Amhara flüchteten mit ihm in das mächtige und treue Königreich Schoa, wo dieſer einzige noch übrige Sprößling der unglüklichen Königsfamilie eine neue Linie ſtiftete, die in Schoa regierte, während der Ueberreſt von Habeſſinien in den Händen der Kronräuberinn und ihrer Familie war. — Dieſer Judith, die Geſchichte ſchildert ſie, als ein unzüchtiges, boshaftes, grauſames und geiziges Weib *) — war es alſo gelungen, die chriſtliche Königsfamilie von dem Throne zu verdrängen, und ſich und ihre Nachkommen eine lange Reihe von Jahren hindurch im Beſiz der geraubten Krone zu erhalten. Zwar vemochte ſie es nicht, die chriſtliche Religion, nach ihrem Wunſche zu vertilgen, doch gab ſie den Habeſſiniern eine Zeit lang jüdiſche Regenten.

*) Nach Ludolf.

Jahr nach Christus Geburt 960 1000

Nun regierten

in Habessinien

bis gegen Judith — ihre 40 jährige Regierung soll sich durch Verbrechen aller Art ausgezeichnet haben.

Als ihre jüdischen Nachfolger werden genannt:

Totadem.
Jan Schum.
Garima Schum.
Harbai.
Marari.

Die Habessinier schildern diese Regierungen als die gräuelvollsten.

Nach dieser jüdischen kam die mit ihr verwandte edle christliche Familie Zague aus Lasta auf den Thron. Von denselben regierten Habessinien.

Tekla Haimanout.
Kedus Harbe.
Itibarek.

um 1200 Lalibela, ein Regent, der seiner grossen Talente wegen gerühmt wird. Er rief die in Egypten von den Türken verfolgten Christen zu sich und nahm sie in Schuz. Dadurch erhielt er Künstler, mit deren Hülfe er Kirchen in Felsen hauen ließ, und den Nil abgraben wollte, worüber er starb.

Imeranha Christos.

Naakueto Laab — Dieser lezte König aus dem Hause Zague trat durch Vermittelung des Abuna's Tekla Haimanout, dem damaligen Könige von Schoa Ikon Amlak, als dem rechtmäßigen Erben freiwillig die habessinische Krone ab, und erhielt dagegen die unumschränkte Herrschaft über einen bestimmten Strich Landes in Lasta für sich und seine Nachkommen auf ewig, nebst anderen grossen Vorrechten *).

in Schoa

Del Naad, der seines Thrones beraubte junge König von Habessinien, der nun in Schoa regierte und seinen Stamm daselbst fortpflanzte.

Seine Nachkommen die auch über Schoa herrschten sind:

Mahaber Wedem.
Igba Sion.
Tzenaf Araad.
Nagasch Zare.
Asfeha.
Jakob.
Bahar Segued.
Adamas Segued.
Ikon Amlak, welcher wieder auf den Thron seiner Voraltern gelangte.

*) In deren Besiz diese Familie nach zu Bruce's Zeit war. Den Hauptinhalt jenes Vertrags giebt derselbe im I. B. S. 577 und 578.

Jahr nach Chriſt. Geburt

die Geburt des Meßias in das achte Jahr ſeiner Regierung falle, dies wird von den Geſchichtſchreibern für eine erwieſene hiſtoriſche Wahrheit angenommen.

Das Verzeichniß ſeiner Nachfolger bis auf Abreha und Azbeha, das verſchiedentlich angegeben wird, darf ſich dieſes Vorzugs nicht erfreuen, denn man zweifelt ſehr an ſeiner Aechtheit. *)

Die Namen der Nachfolger Bazen's werden genannt:

	Nach Bruce **)	Nach Dapper.	Jahre der Regierung.
8.	Tzenat Segued.	Königinn Kandaze, Tochter des Bazen †).	
	Garima Aſferi.	Mesne, ihr Sohn.	6
		Seltna.	9
	Saraada.	Adgala.	10
		Agba.	½
	Tzion.	Mali.	4
		Alle.	13
	Sargai.	Didima.	10
		Autete.	2
	Bagamai.	Alda.	30
	Jan Segued.	Zekghin von Rama.	8
		Gazele.	26
	Tzion Heges.	Beſeſſeoch.	4
		Asgua.	77
	Meal Genſa.	Herk.	21
	Saif Araad.	Beſeſane — Guachem — Habas — Sagel, regierten ganz kurz nach einander.	
	Agebar.	Aſfe.	14
		Azgheba.	23
333.	Abreha und Azbeha, zwei Brüder ***). Unter ihrer Regierung wurde die chriſtliche Religion durch Frumentius in Habeſſinien eingeführt.	Samra.	3
		Aiba.	6
		Stenden.	37
		Secham.	9
		San.	30
		Igga.	18
		Alamide.	30
		Achimas.	3

*) Wie Ludolf, weil die Namen nicht ethiopiſch ſind.
**) Welcher die Regierungsjahre nicht anzeigt.
***) Bruce vermuthet Abreha und Azbeha ſeien nur Eine Perſon geweſen; aber aus Ludolfs angeführten Stellen eines habeſſiniſchen Dichters erhellt das Gegentheil.
†) Dieſe Kandaze gehört gar nicht hieher; denn ſie war noch aller Wahrſcheinlichkeit — eine Hirtenkönigin aus

Jahr nach Christus Geburt	
	Aufnahm der katholischen Religion.
1604	Jakob.
1605	Socinios (Susneus) oder Melek Segued.
	Er nimmt die katholische Religion an. Ankunft des römischen Patriarchen. P. H. Lobo.
1632	Facilidas oder Sultan Segued.
	Die katholischen Missionnare werden verjagt.
1665	Hannes I., oder Oelafe Segued.
1680	Yasous I.
	Poncet kömmt nach Habessinien.
1704	Tekla Haimanout, I.
1706	Tisilis.
1709	Oustas.
	Ein Usurpator, unterhält heimlich katholische Priester.
1714	David IV.
	Hinrichtung katholischer Priester.
1714	Bakuffa.
	Ein harter Regent.
1729	Yasous II., oder Adiam Segued.
1753	Joas.
	Er begünstigt seine Verwandte, die Gallaer.
1769	Hannes II.
1769	Tekla Haimanout II.
	Bruce kömmt nach Habessinien.

Habeſſiniſche Annalen.

Allgemeine Ueberſicht der Geſchichte von Habeſſinien.

Vorzüglich nach Ludolf und Bruce.

Als Anhang zu dieſem zweiten Theile liefre ich noch zwei in verſchiedener Rükſicht merkwürdige Reiſen nach Habeſſinien.

Die erſte iſt die des Italieners **Jakob Baratti**, die ſo ſeltſam iſt, daß man ſie leicht für eine bloſſe Edichtung halten könnte.

Ludolf nennt dieſen **Baratti** einen **Lügner**, ohne gerade zu ſagen, derſelbe ſei gar nicht in Habeſſinien geweſen. Was aber von ſeiner Reiſebeſchreibung zu halten ſei, ob ſie ganz Erdichtung oder nur ſchiefe, mit Lügen durchwebte Erzählung iſt; dies möchte wohl ſchwer zu beſtimmen ſeyn.

Baratti erzählt manches von Habeſſinien, das mit den Nachrichten der übrigen Reiſebeſchreiber ganz übereinſtimmt, oder doch leicht zu erklären iſt; aber er bringt weit mehr Berichte vor, die dem, was die glaubwürdigſten Schriftſteller ſagen, gerade entgegen iſt.

Ich habe deßwegen bloß hier, um der Sonderbarkeit willen einen kurzen Anszug aus ſeiner **Reiſegeſchichte** geliefert — die ſchon gar nichts für ſie Sprechendes hat, ohne ſeine Nachrichten zu benuzzen, die auch der Erwähnung nicht werth ſind.

Die zweite Reiſe, deren Beſchreibung ich in dieſem Anhange mittheile, iſt die des Franzoſen **Poncet**, von welcher ich noch Einiges ſagen werde.

Jakob Baratti's
Reise nach Habessinien.

Von ihm selbst beschrieben.

(In einem kurzen Auszuge.

Im Jahr 1655 fand ich Gelegenheit, mit florentinischen Kaufleuten auf einem deutschen Schiffe nach Alexandrien zu segeln. Ich hatte einiges Geld und einen Bedienten mitgenommen, und landete innerhalb vierzehn Tagen glüklich bei Alexandrien an. Weil aber damals die Pest sehr stark in dieser Stadt wüthete, hielten wir uns nicht lange daselbst auf. Meine Absicht war eigentlich, eine Reise ins gelobte Land zu machen, und meine Andacht beim heiligen Grabe zu verrichten. Allein weil es gerade keine Gelegenheit dahin gab, und einige französische Kaufleute so eben nach Groß-Kairo abreisten, so beredeten mich meine Gefährten, in Gesellschaft jener Franzosen den Weg nach dieser berühmten Stadt anzutreten. Ich ließ mir dies gefallen, und war noch keinen Monat lang zu Kairo, als sich eine Karavane versammelte, um an's rothe Meer zu gehen. Der französische Konsul, bei dem ich wohnte, munterte mich auf, diese Reise mitzumachen; und überdies mußte es sich gerade fügen, daß der Abbuna aus Habessinien sich zu Kairo befand und mit der nämlichen Karavane abreisen wollte. Dies nahm ich als einen besondern Wink der Vorsehung an, und war von dem an entschlossen, meine Reise zu den afrikanischen Christen fortzusezzen.

Nachdem ich mich nun auf eine lange Reise mit Geld und Wechselbriefen versehen hatte, suchte ich mit dem Abbuna Bekanntschaft zu machen. Dies war

nun so schwer nicht, weil er die italienische Sprache verstand, und von den europäischen Sitten schon viele Kenntniß hatte. Er war von schwärzlichter Farbe, lustig und doch dabei ernsthaft, von hohem Wuchs, und etwa sechzig Jahre alt. Er hatte wenig Dienerschaft bei sich, weil er von den Türken nicht erkannt seyn, und sich dadurch ihrer Habsucht aussezzen wollte. Um sich für einen Kaufmann ausgeben zu können, hatte er etliche Waaren von geringem Werthe bei sich. Ich aber gab mich ebenfalls um grösserer Sicherheit willen für einen italienischen Pilgrim aus, weil man unter dieser Maske auch bei Heiden in größrer Achtung steht.

Wir traten im März unsre Reise an, und trafen nach vielen ausgestandenen Mühseligkeiten in Suez ein. Dies ist ein berühmter Handelsplaz, der von sehr vielen Nazionen besucht wird. Die Stadt hat ein Kastell, und ist etwa so groß als Pisa. Die Gebäude sind geräumig und ganz zum Handel eingerichtet. An etlichen findet man schwarzen und weissen Marmor. Es ist hier eine jüdische Synagoge, und selbst ein heidnischer Tempel; die Christen aber müssen ihren Gottesdienst in Privathäusern halten. Der Abbuna fand hier einige habessinische Kaufleute, die ihn sehr gut aufnahmen, und auch mich ihrer Gastfreundschaft würdigten. Wir mußten hier etliche Monate lang eine sichere Gelegenheit abwarten, um unsre Reise fortsezzen zu können. Diese fand sich denn endlich, indem der türkische Bassa von Egypten einen Gesandten an den ethiopischen Hof abschikte. Es hatte zwar anfangs einige Schwürigkeit, bis man die Erlaubniß mitzureisen erhielt. Allein man bewilligte sie uns endlich für zweihundert Kronen. Der Gesandte zog nun mit grossem Gefolge aus der Stadt, dem wir uns auf unsern Maulthieren anschlossen.

Wir kamen auf unserm Wege durch verschiedene Länder; etliche davon waren fruchtbar, besonders an Dattelbäumen; andere aber sehr unfruchtbar. Der größte Theil unsers Wegs gieng über rauhes Gebirg, wo nichts als wilde, in Europa ganz unbekannte Thiere zu sehen waren. Zuerst kamen wir in das Land, welches die Einwohner Ganfila nennen, und zunächst an Dafroha ligt. Weiterhin zogen wir durch Barnagasso, Lakka und einen Theil von Dangali.

Die türkische Armee, welche gerade damals im Begriff war, gegen die Habessinier zu Felde zu ziehen, trafen wir bei einem fischreichen See in dem Königreiche Barnagasso, welches vor kurzem dem König von Ethiopien abgenommen worden war. Die Einwohner dieses Landes sind Christen, die man nur dem Namen nach von den Heiden unterscheiden kann, so unwissend sind sie in ihrer Religion. Sie leben hin und her im Lande in kleinen elenden Hütten, welche mehr fürs Vieh als für Menschen bestimmt zu seyn scheinen. Die Wände sind von Koth und Steinen aufgeführt, und mit geflochtenem Stroh oder Binsen bedekt. In der Mitte steht eine Säule, auf welcher der innere Bau des Hauses ruhet. Die Städte selbst haben keine bessere Bauart. Das Land ist ganz dürre. Man findet daher nur wenige Städte, weil die fruchtbaren Plätze mit frischem Wasser oder Seen ebenfalls rar sind.

Die türkische Armee streifte mit starken Parteien das Land auf und ab. Das Hauptkorps aber stand am See Guereſch. Bei unsrer Ankunft waren sie in allem nicht über 6000 Mann stark, und zu schwach, sich mit den Habessiniern in ein Treffen einzulassen. Sie waren jezt bloß auf einen sichern Rükzug bedacht, nachdem sie zuvor das Land umher ausgeplündert und Weiber und Kinder in die Gefangenschaft geführt hatten.

Wir brachten unter dem Schuz des Gesandten zwei Nächte unter ihnen zu. Es ist unter den Völkern, die an Habessinien gränzen, etwas gewöhnliches, daß sie jährlich einen Streifzug dahin machen, weil man mit geringer Gefahr einen beträchtlichen Raub daraus holen kann.

Die Habessinier waren ehmals als tapfere Leute berühmt, jezt aber sind sie verzagt, und lassen es geschehen, daß jede geringe Nazion ihre Gränzen beunruhigt, und ihnen grossen Schaden zufügt.

Nachdem wir uns hier etliche Tage verweilt hatten, sezten wir unsre Reise nach der Stadt Bashaw im Königreiche Tigremahon fort. Sie liegt an einem grossen Fluß, den die Einwohner Togassi, andre aber Guekarhok nennen. Er nimmt viele andre Flüsse in seinem Lauf auf, und fällt endlich in den Nil. Dieser Fluß kömmt dem Lande äusserst gut zu Statten, weil er es durch eine Menge Arme und Kanäle fast in allen Theilen bewässert.

Wir fanden überall die schröklichsten Spuren von der Wuth der Feinde. Die Städte waren bis auf den Grund abgebrannt; die Einwohner entflohen, oder gefangen genommen, und selbst eine Menge Bäume umgehauen.

Darauf kamen wir in ein Land, das so fruchtbar ist, als irgend eins in Afrika. Hier stiessen wir wieder auf streifende Parteien von der türkischen Armee, die sich fast, ohne Wiederstand zu finden, bis an die kaiserlichen Gezelte gewagt, und grosse Beute gemacht hatten. Sie waren wirklich auf ihrem Rükzug begriffen, und wurden von den Habessiniern verfolgt.

Wir

Wir mußten mehrere Meilen reisen, ehe wir die Einwohner des Landes fanden. Endlich begegnete uns ein leichtes Korps, das den Feinden nachsezte. Sie beklagten sich beim türkischen Gesandten über die Grausamkeit seiner Landsleute, und wurden so ungestümm, daß wir in Sorgen standen, sie könnten zulezt Rache an ihm nehmen. Aber die Gegenwart des Abbuna verhinderte sie, an seiner Person Gewalt zu verüben. Sie erwiesen ihrem geistlichen Oberhaupt alle mögliche Hochachtung, und liessen ihn durch einige von ihnen vollends heimbegleiten.

Sobald der Kaiser von der Ankunft des Abbuna gehört hatte, schikte er ihm etliche vom Hof entgegen, die ihn bewillkommen sollten. Wo er durchkam, gieng ihm die Geistlichkeit und das Volk entgegen; und als er sich dem kaiserlichen Zelte näherte, empfieng ihn der ganze Hof. Beim Eintritt in dasselbe bezeugte er dem Kaiser seine Ehrfurcht dadurch, daß er ihm den Gürtel küßte. Um das kaiserliche Gezelt her war ein grosser freier Plaz, auf welchem die Hofleute hin und her zu gehen pflegten. Zur Rechten stand ein anderes schönes Gezelt, in welchem die Weiber des Kaisers und seine Konkubinen wohnten. Auf der Spizze des kaiserlichen Zeltes stand ein Engel, der in der Linken ein Kreuz in der Rechten aber ein Schwerd hielt.

Nachdem sich der Patriarch seiner erzbischöflichen Würde gemäß angekleidet hatte, wurde er von dem Zeremonienmeister in den Audienzsaal geführt, wo der Kaiser auf einem Ruhebett lag, das mit weissem Baumwollenzeug überzogen, und mit goldnen Franzen besezt war. Hinter ihm hieng ein blosses Schwerd, und zu beiden Seiten standen seine geheimen Räthe. Ueber seinem Throne hieng eine Dekke von Goldstoff mit grü-

ner Seide durchwürkt, das ganze Zimmer war mit dem nämlichen Zeuge ausgeschlagen.

Beim Eintritt kniete der Abbuna dreimal nieder. Dann stieg er auf die Stufen des Throns, um dem Kaiser seine Ehrfurcht zu bezeugen. Dieser richtete sich ein wenig auf, umarmte den Prälaten, und wünschte ihm viel Glük zu seinem angetretenen Amte. Auf diese Zeremonien folgte noch eine kurze Unterredung, dann wurde er wieder mit aller Achtung und Höflichkeit entlassen. Ich hatte bei dieser Gelegenheit auch die Ehre, des Kaisers Gürtel küssen zu dürfen.

Ich folgte hierauf dem Abbuna, der mich zu sich nahm, und die ganze Zeit über seine Gastfreundschaft genieſſen ließ.

II.

Karl Poncets Reise

nach Habessinien,

in den Jahren 1698. 1699. und 1700.

Gegen das Ende des vorigen Jahrhunderts erwachte wieder der Bekehrungseifer der Jeſuiten, und ſie ſuchten mit Hülfe König Ludwigs XIV. von Frankreich wieder in Habeſſinien einzudringen.

Sie brachten es endlich auch dahin, daß der franzöſiſche Konſul zu Kahira, de Maillet, den Auftrag erhielt, vorläufig eine Geſandtſchaft nach Habeſſinien zu ſchikken.

Dazu wurden nun auserſehen der Arzt und Apotheker Karl Poncet und der Pater Brevedent.

Lezteret ſtarb auf der Hinreiſe; erſterer aber vollbrachte dieſe Reiſe, und kam nach Frankreich zurük, wo man ſeine Erzählung für ein Mährchen hielt, weil ſie nicht durchaus mit den älteren Nachrichten von Habeſſinien übereinſtimmte. Bruce, hat aber dieſen Reiſebeſchreiber hinlänglich gerechtfertigt.

Poncet wurde hierauf wieder als Geſandter nach Habeſſinien geſchikt, aber er gieng mit den Koſtbarkeiten, die er bei ſich hatte, durch und ſtarb endlich in Perſien.

Nachher wurde Du Raule in gleichem Karakter in dieſes Land geſandt, da er aber zu Sennaar mit ſeinem Gefolge ermordet wurde, ſo wagte ſich nicht ſobald wieder ein Europäer in dieſe barbariſchen Gegenden.

Poncet war ein Mann von ſchlechtem Karakter; da es aber Bruce übernommen hat*), ihn von dem Verdachte der Erdichtung zu reinigen, ſo bleibt ſeine Reiſebeſchreibung immer ſehr merkwürdig, und ich hielt

*) Im II. B. S. 455. u. ff.

es der Mühe werth, sie hier in einer getreuen deutschen Uebersezzung zu liefern. Ich habe zugleich das, was Bruce bei Gelegenheit der Erwähnung dieser Reise, an der Beschreibung derselben tadelt oder verbessert, in Anmerkungen beigefügt, welche diese Reisebeschreibung um so brauchbarer machen.

Man vergleiche nun Lobo, Ludolf, Poncet und Bruce — es ist der Mühe werth! Ich habe hiezu vorgearbeitet soviel in meinen Kräften stand.

Karl Poncet's Reise nach Habessinien.

Von ihm selbst beschrieben.

(Aus dem Französischen übersetzt.)

Ich verließ Kachira*) am 10ten Junii 1698, begleitet von Hagi-Ali einem Offizier des Kaisers von Ethiopien, und dem Pater Brevedent, einem Missionar von der Gesellschaft Jesu. Bei Bulak eine halbe Meile von dieser Stadt, schifften wir uns auf den Nil ein. Weil das Wasser sehr niedrig stand, und unsre Steuerleute sehr unwissend waren, brachten wir 14 Tage bis nach Manfelut zu, eine Fahrt die man sonst bei hohem Wasser und gutem Wind in fünf Tagen zu machen pflegt.

Manfelut ist eine Stadt in Oberegypten, die zum Leinwandhandel sehr bequem liegt. Sie hat eine Garnison von 500 Janitscharen und 200 Spahis, um die Streifereien der Araber, die das ganze Land dort umher verwüsten, abzuwehren.

Der Sammelplaz der Karavanen nach Sennaar und Ethiopien ist Jbnali**), eine halbe Meile oberhalb Manfelut. Wir lagerten uns in diesem Dorfe, um abzuwarten, bis die ganze Karavane beisamen seyn würde, und blieben da länger als drei Monate unter unsern Zelten, wo wir nicht wenig auszustehen hatten: Denn die Hizze ist in diesen Gegenden unerträglich, vornehmlich für Europäer, die nicht daran gewöhnt

*) Poncet war hier ansässig, und hatte sich der Chymie und Apothekerkunst gewidmet. Bruce.

**) Ibnab. Bruce.

ſind. Die Glut der Sonne iſt ſo heftig, daß wir von 10 Uhr des Morgens, bis gegen Abend kaum athmen konnten. Nachdem wir Kameele gekauft, und uns mit allem zum Uebergang in die Wüſten Libiens nöthigen Vorrath verſorgt hatten, verlieſſen wir am 24ten September Nachmittags dieſen unangenehmen Aufenthalt und nahmen unſer Nachtlager anderthalb Meilen davon, am öſtlichen Ufer des Nils, an einem Ort der Lautora*) heißt, wo wir wieder einige Tage ſtill liegen mußten, um die Kaufleute von Girge und Siut, die noch nicht angekommen waren, zu erwarten.

Ein Verwandter des Königs von Sennaar lud mich ein nach Siut zu kommen, und ſchikte mir dazu ein arabiſches Pferd. Ueber den Nil fand ich eine ſehr breite Brükke**) von ſchönen Werkeſtükken. Ich ſah da auch Trümmer von einem alten prächtigen Amphitheater, nebſt einigen Grabmählern, alles Werke der Römer. Die Stadt Siut hat rings umher ſehr anmuthige Gärten und ſchöne Palmbäume, welche die vortreflichſten Dateln in ganz Egypten tragen.

---

*) Mcantara. Bruce.

**) Poncet glaubte, er wäre am öſtlichen Ufer des Nils, aber dies iſt falſch. Die Städte Siut und Monfalout liegen beide auf der Weſtſeite des Fluſſes; die Karavane hatte auch nichts mit der Oſtſeite zu thun, weil ihr Weg viele Tagreiſen gegen Weſten und ſüdwärts von Weſten gieng. Die Brükke, die er paſſirte, gieng auch nicht über den Nil. Es gibt keine Brükke über dieſen Fluß vom mittelländiſchen Meere an, bis man an den zweiten Waſſerfall, nicht weit vom See Tzana in Habeſſinien kommt. Das Amphitheater und die Ruinen, wovon er redet, ſind nicht die Ueberbleibſel der alten Stadt Iſiu, und was er für den Nil anſah, war ein Kanal aus dem Fluſſe, um die Stadt mit Waſſer zu verſorgen. Bruce.

Als ich bei meiner Zurükkunft alles beisamen fand, brachen wir am 2ten Oktober in aller Frühe auf. Noch an eben dem Tage kamen wir in eine fürchterliche Wüste. Man ist in diesen Einöden grossen Gefahren ausgesezt, weil sich der flüchtige Staub beim geringsten Lüftchen erhebt, die Luft verdunkelt, und dann, indem er wie Regen wieder herab fällt, die Reisenden öfters unter sich begräbt, oder wenigstens den Weg, den sie halten müssen, überdekt.

Bei dem Zug der Karavanen wird eine sehr genaue Ordnung beobachtet. Ausser dem Anführer der über alle Streitigkeiten, die etwa vorfallen können, entscheidet, giebt es noch Wegweiser, die vor der Karavane hergehen, und auf einer kleinen Trommel das Zeichen zum Aufbruch oder Stillhalten geben. Drei bis vier Stunden vor Tag wird aufgebrochen; um die Zeit müssen alle Kameele und Lastthiere bereit seyn. Man kann die Karavane nicht aus den Augen lassen, noch sich davon entfernen, ohne die augenscheinlichste gröste Gefahr in der Wüsten umzukommen. Die Wegweiser sind so geschikt, daß, unerachtet keine Spur im Sande zu sehen ist, sie doch niemals auch nur den geringsten Umweg nehmen. Ist man nun bis Mittag gereißt, so hält man ein halb Stündchen, ohne doch die Kameele abzupakken, und ruht ein wenig aus; dann geht der Zug weiter bis drei, vier Stunden in die Nacht hinein. Da man bei jedem Stillager den Rang behält, den man am Tage der Abreise hatte, so giebt es hierüber niemals den geringsten Streit unter den Reisenden.

Am 6ten October kamen wir nach Helaue *). Es ist dieses ein ziemlich grosser Flekken, und der lezte

*) Al-Vah heißt der Originalname. Bruce.

im Gebiethe des Großsultans. Es liegt darinn eine Garnison von fünf hundert Janitschaaren und dreihundert Spahis, unter einem Offizier, der Kachif-Helaue genannt wird. Der Ort ist sehr angenehm, und entspricht vollkommen seinem Namen, der ein Wonneland bedeutet *). Man sieht dort eine Menge Gärten von Bächen durchwässert, und eine grosse Anzahl von immer grünenden Palmen. Man findet da Koloquinten, und die Felder stehen voll von Sennessträuchen. Die Blätter davon, deren man in Europa beinahe nicht entbehren zu können glaubt, werden dort gar nicht gebraucht. Die Einwohner von Helaue bedienen sich in ihren Krankheiten bloß der Ezulawurzel, die sie eine Nacht durch von Milch ausziehen, und den Morgen darauf durch ein Sieb laufen lassen. Es ist ein sehr gewaltsames Mittel, aber ganz nach ihrem Geschmak, und sie rühmen's sehr. Ezula ist ein grosser Baum, dessen Blüte blau ist. Aus dieser Blüte wird eine Art von eirundem Ball mit Wolle angefüllt, welche die Eingebohrnen zu ziemlich feinem Kattun verarbeiten.

Wir blieben vier Tage zu Helaue, um Wasser und Lebensmittel einzunehmen; denn wir hatten eine Wüste vor uns, wo man weder Bäche noch Quellen findet. Die Hizze ist so groß, und der Sand dort so heiß, daß man nicht barfuß gehen kann, ohne daß die Füsse gar bald ausserordentlich schwellen. Dabei sind die Nächte sehr kalt; welches den Reisenden beschwerliche Krank-

*) Die Araber nennen El-Vah einen Strauch, der unserm Hagedorn an Wuchs und Blüthe nicht ungleich ist. Sie sagen, der Stab Moses sei von diesem Holze gewesen, als er das Wasser von Marah, süß machte. Mit einem Stabe von eben diesem Holze versüßte Kaleb Ibn el Waalid, der grosse Vertilger der Christen, das Wasser zu El-Vah, welches vorher sehr bitter war, und gab ihm von diesem Wunder den Namen. Bruce.

heiten zuzieht, wofern sie nicht grosse Vorsicht brauchen. Nach zwei Tagreisen kamen wir nach Chabbe *). Einer Gegend wo viel Alaun gefunden wird, und nach drei Tagen nach Selima, wo wir aus einer herrlichen Quelle, mitten in dieser Wüste Wasser auf fünf Tage schöpften. Der Anblik dieser unermeßlichen Einöde, wo man weder Vögel, noch wilde Thiere, noch irgend ein Gewächs, nicht einmal ein Mükchen antrift, wo man nichts sieht als Sandberge und Kameelgerippe, erfüllt die Seele mit einem gewissen Schauer, der die Reise langweilig und unangenehm macht. Es würde sehr schwer seyn, durch diese Wüsten zu kommen, wenn man nicht die Kameele hätte. Diese Thiere behelfen sich sechs bis sieben Tage ohne Fressen und Saufen; welches ich nicht hätte glauben können, hätte mich nicht die genaueste Beobachtung davon überzeugt. Und was noch wunderbarer ist, ein ehrwürdiger Greis, ein Bruder des Patriarchen von Ethiopien, der mit bei unserer Karavane war, versicherte mich, er hätte zweimal die Reise von Selima nach Sukkan im Negerlande gemacht, und jedesmal auf dem Zuge durch die Wüsten auf diesem Wege vierzig Tage zugebracht, auf beiden Reisen aber hätten die Kameele die ganze Zeit über weder gefressen noch gesoffen. Drei, vier Stunden Ruhe des Nachts erhalten sie, und ersezzen den Abgang der Fütterung, die man ihnen nicht eher geben darf, als wenn man sie getränkt hat, sonst ist es ihnen tödtlich. Den Maulthieren und Eseln, die man auch auf dem Zuge durch die Wüsten zu brauchen pflegt, giebt man täglich nur eine gewisse Portion Wasser.

Das Königreich Sudan liegt westwärts von Sennaar. Die Kaufleute des Oberegypten holen von da

*) Chob. Bruce.

Gold und Sklaven. Die Könige von Sennaar und Sudan führen fast beständig Krieg mit einander.

Am 26ten Oktober kamen wir nach Machou, einem grossen Flekken am östlichen Ufer des Nils *). Dieser Fluß bildet hier zwei grosse Inseln mit Palmen, Sennos und Koloquinten besezt. Machou ist von Helaoue an der erste bewohnte Ort, und liegt in der Provinz Tungi; es gehört dem Könige von Sennaar, und macht den Anfang des Landes der Barauras **), die wir Barbarinen nennen. Der Erbab oder Gouverneur dieser Provinz, der erfahren hatte, daß uns der Kaiser von Ethiopien an seinen Hof kommen ließ, lud uns ein nach Argos, wo er sich aufhält, zu kommen. Dieser Flekken liegt Machou gegenüber, am andern Ufer des Nils: wir fuhren auf Nachen hinüber. Der Gouverneur empfieng uns sehr höflich, und bewirthete uns drei Tage lang, welches uns nach den vielen Beschwerlichkeiten, die wir ausgestanden hatten, sehr gut bekam. Der oberste Zollaufseher, ein Sohn des Königs von Dongola, hält sich auch zu Argos auf. Dieser Prinz erscheint öffentlich niemals anders als zu Pferde, welches mit 200 metallenen Glökchen behängt ist, die kein geringes Geräusch machen, und von 200 mit Lanzen und Säbeln bewafneten Soldaten begleitet. Er kam unsere Zelten zu durchsuchen, wo ihm Caffee vorgesezt, und der Zoll bezahlt wurde, der in Seife und Kattun besteht. Er bat uns auf den andern Tag zum Mittagessen; wir giengen hin. Sein Pallast ist groß und von Bakſteinen, die an der Sonne getroknet worden, gebaut: die Mauern sind sehr hoch, und hin und

*) An der Westseite des Nils, der sich hier am meisten nach Westen wendet. Bruce.

**) Das Land der Barabra, oder Berberiner. Die wahre Bedeutung des Worts ist, das Land der Hirten. Bruce.

wieder mit dikken viereckigten Thürmen ohne Schießscharten versehen, weil man in diesen Gegenden keine Kanonen, sondern nur Musketen gebraucht.

Nach einem Aufenthalt von acht Tagen verliessen wir Machou am 4 November, und kamen am 14 desselben Monats nach Dongola. Das ganze Land, das wir auf unserm Wege bis zu dieser Stadt antrafen, ist sehr anmuthig; aber es ist nicht mehr als ungefähr eine Meile breit: weiterhin giebt es nichts als fürchterliche Einöden. Der Nil fließt mitten durch diese reizende Ebene. Seine Ufer sind hoch und steil: also ist es nicht das Austreten dieses Flusses, wie in Egypten, was hier die Felder fruchtbar macht, sondern der Fleiß und die Geschiklichkeit der Einwohner. Da es hier zu Lande nur sehr selten regnet, so sind sie sorgfältig darauf bedacht, vermittelst gewisser Räder, die durch Ochsen getrieben werden, eine erstaunliche Menge Wasser herauf auf zu pumpen, welches sie mitten durch die Aekker hin, in gewisse dazu bestimmte Behältnisse leiten, und aus diesen wieder ausschöpfen, um ihre Aekker wenns nöthig ist, damit zu wässern, die sonst unfruchtbar und unbebaut liegen bleiben würden.

In diesen Gegenden braucht man im Handel kein Geld, alles macht man da durch Tausch, wie in den ersten Zeiten der Welt. Für Pfeffer, Anis, Hanf, Nelken, Churga, eine Art von blau gefärbtem Kattun, französischen Lavendel, egyptischen Mahaleb und dergleichen kaufen die Reisenden die nöthigen Lebensmittel. Man ißt nichts als Brod von Dora, einem kleinen runden Korn, aus dem auch eine Art von dikkem sehr übel schmekendem Bier gemacht wird. Da es sich nicht hält, so muß man fast alle Stunden welches machen. Ein Mensch der Dorabrod und eine Kürbisflasche voll

von diesem widrigen Getränke hat, dünkt sich glüklich, und im Stand ein herrliches Mahl zu halten. Bei einer so leichten Nahrung befinden sich diese Leute wohl, und sind stärker und stämmiger als die Europäer. Ihre Häuser sind von Erde, niedrig und mit Dorrrohr gedekt. Ihre Pferde sind vollkommen schön, und lassen sich sehr gut reiten. Die Sättel haben sehr hohe Rükken, welches sie nicht wenig ermüdet. Die Vornehmen gehen mit blossem Kopf, und ihr Haar ist mit Geschmak geflochten. Ihre ganze Kleidung besteht in einer Art von ziemlich unreinlichen Unterrok, an den Füssen tragen sie weiter nichts als eine Sohle, die sie mit Riemen anbinden. Die gemeinen Leute hüllen sich in ein Stük Kattun, das sie auf hundert verschiedene Arten um sich herumwikkeln. Die Kinder gehen fast nakkend. Alle Mannsleute haben eine Lanze, die sie überall mit sich tragen; das Eisen daran ist gekrümmt, es giebt deren, die sehr gut gearbeitet sind. Wer Degen hat, trägt sie am linken Arm. Schwüre und Gotteslästerungen sind sehr gemein bei diesen rohen Leuten, die weder Schaam noch Höflichkeit noch Religion besizzen. denn ob sie sich gleich zu Mahomeds Lehre bekennen, so wissen sie doch davon nichts als das Glaubensbekenntniß, welches sie alle Augenblikke herbeten. Was hiebei zu bedauern ist und meinem guten Reisegefährten, dem Pater Brevedent, Thränen auspreßte, ist dieses, daß vor nicht allzu langer Zeit das Christenthum in den Gegenden hier ausgebreitet war, aber wieder verloren gieng, weil sich niemand fand, der eifrig genug gewesen wäre, dieses verlassene Volk zu belehren. Wir fanden noch auf unserer Reise eine Menge von Einsiedeleien und Kirchen halb in Trümmern *).

*) Dongola ward frühzeitig erobert und fiel von seinem Glauben ab. Die Ruinen von den Einsiedeleien und Kirchen waren lange

Wir reisten von Machou nach Dongola, um uns von den ſtarken Zügen durch die Wüſten zu erholen. Erſt vor zwei Jahren war dieſes ganze Land durch die Peſt verheert worden. Zu Kachira, wo ich mich (1696.) aufhielt, und dem Dienſt der Kranken widmete, war ſie ſo heftig, daß man verſichert, es wären täglich an 10,000 Menſchen geſtorben. Dieſe ſchröckliche Plage entvölkerte ganz Ober-Egypten, und das Land der Barbarinen; ſo daß wir verſchiedene Städte, und eine groſſe Anzahl Dörfer ohne Einwohner fanden, ſo wie groſſe Strekken von ſonſt fruchtbaren Gefilden ganz unbebaut und gänzlich verlaſſen waren.

Als wir Dongola im Geſicht hatten, begab ſich der Führer unſerer Karavane zum König um für ſeine Geſellſchaft, daß ſie in die Stadt kommen durfte, die Erlaubniß ſich auszubitten, die ihm auch ſehr gerne zugeſtanden wurde. Wir waren in einem Dorfe, welches gleichſam die Vorſtadt ausmacht, und fuhren über den Fluß auf einem Nachen, den der König zur Bequemlichkeit des Publikums unterhält. Waaren bezahlen einen Zoll, Reiſende aber nichts.

Die Stadt Dongola liegt *) am öſtlichen Ufer des Nils am Abhang eines dürren ſandigen Hügels. Die Häuſer ſind ſehr ſchlecht gebaut, und die Straſſen halbleer, aber mit Sandhäufen angefüllt, welche Waſſergüſſe vom Berge dahin ſchwämmen. Im Mittelpunkt der Stadt liegt ein groſſes geräumes Schloß, deſſen Befeſtigung aber nichts ſagen will. Indeſſen hält es doch

vor dieſer Zeit weggeſchleppt, und zum Bau der Moskeen verwandt worden. Wenn Vater Brevedent alſo um einer Geſellſchaft von Chriſten willen zu Dongola weinte, ſo mußte es die bereits vor 500 Jahren umgekommenen gelten. Bruce.

*) Unterm 20. Grad, 22 Minuten nördlicher Breite. Bruce.

die Araber im Zaum, die auf dem flachen Lande wohnen, wo sie gegen einen leichten Tribut an den Mek oder König von Dongola ihre Heerden ungestört weiden lassen. Wir speißten verschiedenemal bei diesem Fürsten, aber an einer von der seinigen abgesonderten Tafel. Bei der ersten Audienz, die er uns gab, trug er eine Weste von grünem Sammet, die bis auf den Boden hieng. Er hält eine zahlreiche Garde. Die zunächst um ihn sind, tragen einen langen Degen in der Scheide vor sich her: die äussere Wache hat Halbpiken. Er kam zu uns in unser Zelt, und weil ich einige glükliche Kuren gemacht hatte, lud er uns ein, an seinem Hofe zu bleiben; als wir ihm aber sagten, daß wir mit dem Kaiser von Ethiopien in gewissen Verbindungen stünden, drang er nicht weiter in uns. Sein Reich ist erblich, aber dem König von Sennaar zinsbar.

Wir verliessen Dongola am 6ten Jenner 1699. und vier Tage hernach kamen wir in das Königreich Sennaar. Erbad Ibrahim, ein Bruder des ersten königlichen Ministers, den wir auf der Gränze fanden, empfieng uns sehr gütig, und hielt uns frei bis nach Korti einen grossen Flekken am Nil, wohin er uns begleitete, und wo wir am 13ten Jenner ankamen. Da die Völkerschaften, die oberhalb Korti längs dem Nil hin wohnen, sich gegen den König von Sennaar empört haben, und die Karavanen, wenn sie durch ihr Land ziehen, plündern; so ist man gezwungen, seinen Weg zwischen Ost und Süd zu nehmen, und durch die grosse Wüste Bihuda*) zu reisen; ein Zug, den man auch bei der größten Anstrengung unter fünf Tagen nicht vollenden kann. Doch ist diese Wüste nicht so fürchterlich, als die libischen; man findet hier zuweilen Kräuter und Bäume. Nachdem wir sie durchwandert hat-

*) Bahjouda. Bruce.

Gegen das Ende des vorigen Jahrhunderts erwachte wieder der Bekehrungseifer der Jesuiten, und sie suchten mit Hülfe König Ludwigs XIV. von Frankreich wieder in Habessinien einzudringen.

Sie brachten es endlich auch dahin, daß der französische Konsul zu Kahira, de Maillet, den Auftrag erhielt, vorläufig eine Gesandtschaft nach Habessinien zu schikken.

Dazu wurden nun ausersehen der Arzt und Apotheker Karl Poncet und der Pater Brevedent.

Lezteret starb auf der Hinreise; ersterer aber vollbrachte diese Reise, und kam nach Frankreich zurük, wo man seine Erzählung für ein Mährchen hielt, weil sie nicht durchaus mit den älteren Nachrichten von Habessinien übereinstimmte. Bruce, hat aber diesen Reisebeschreiber hinlänglich gerechtfertigt.

Poncet wurde hierauf wieder als Gesandter nach Habessinien geschikt, aber er gieng mit den Kostbarkeiten, die er bei sich hatte, durch und starb endlich in Persien.

Nachher wurde Du Raule in gleichem Karakter in dieses Land gesandt, da er aber zu Sennaar mit seinem Gefolge ermordet wurde, so wagte sich nicht sobald wieder ein Europäer in diese barbarischen Gegenden.

Poncet war ein Mann von schlechtem Karakter; da es aber Bruce übernommen hat*), ihn von dem Verdachte der Erdichtung zu reinigen, so bleibt seine Reisebeschreibung immer sehr merkwürdig, und ich hielt

*) Im II. B. S. 455. u. ff.

am 1ten Februar, und nahmen unser Nachtlager zu Alfaa, einem grossen Dorf von Werkstükken gebaut, dessen Bewohner grosse hübsche Leute sind.

Nachdem wir uns gegen Nordwest gewendet hatten, um die grossen Krümmungen, die der Nil macht zu vermeiden*), nachdem wir ferner die Dörfer, Alfon, Kotran und Kamin, und eine grosse Insel, die auf unsern Karten nicht angegeben ist, hinter uns hatten, kamen wir nach Harbagi, einer Stadt, wo es Lebensmittel genug giebt, und wo wir ein wenig ausruhten. Die folgenden Tage zogen wir durch Akaziawälder, deren hohe stachlichte Bäume mit gelben und blauen Blüthen bedekt waren; diese leztern verbreiten einen sehr lieblichen Geruch. In diesen Wäldern giebt es Schaaren von kleinen grünen Papageien, von einer Art Haselhühnern und vielen andern Gattungen von Vögeln, die man in Europa nicht kennt. Aus diesen reizenden Wäldern kamen wir in sehr fruchtbare gut angebaute Ebenen. Nachdem wir noch einige Zeit fortgezogen waren, sahen wir die Stadt Sennaar, deren Lage uns wie gezaubert zu seyn schien.

Diese Stadt die fast anderthalb Meilen im Umfang hat, ist sehr bevölkert, aber unreinlich, und die Polizei Anstalten darinnen sind schlecht. Man zählt ungefähr hunderttausend Einwohner. Sie liegt westwärts vom Nil auf einer Anhöhe in 13. Gr. 4. M. nördlicher Breite, nach einer Beobachtung die P. Brevedent Mit-

*) Ich begreife nicht, warum Poncet sagt, er hätte zur Vermeidung der vielen Krümmungen des Nils nordostwärts reisen müssen. Dies hätte ihn offenbar rükwärts nach Bahiouda und zu den Arabern gebracht. Er muß südwestwärts gegangen seyn, um die Krümmungen des Nils zu vermeiden, weil er nach Herbagi kam. Bruce.

tags am 21ten März 1699. anstellte *). Die Häuser haben nur ein Stokwerk, und sind schlecht gebaut; aber die Terassen, die ihnen zu Dächern dienen, sind sehr bequem. Die Vorstädte bestehen bloß aus armseligen Rohrhütten. Der königliche Pallast hat hohe Mauern von Bakſteinen, die an der Sonne gedörrt worden; aber da ist nichts regelmässiges, man sieht da bloß ein unordentliches Gewirre von Gebäuden, ohne alle Schönheit. Die Zimmer sind ziemlich kostbar möblirt, und auf morgenländische Art mit grossen Teppichen belegt.

Gleich den Tag nach unserer Ankunft wurden wir dem König vorgestellt. Zum Anfang mußten wir unsere Schuhe ausziehen; ein nothwendiges Stük des Zeremoniels, das die Ausländer beobachten müssen; die Unterthanen des Königs dürfen ohnedem niemals anders als barfuß vor ihm erscheinen. Wir kamen zuerst in einen grossen Hof, mit viereckigten Stükken Fayance von verschiedenen Farben gepflastert. Auf beiden Seiten stand Wache mit Lanzen bewafnet. Als wir fast durch waren, hielt man uns nahe bei einem offenen Saal, wo der König den Gesandten Audienz zu geben pflegt, vor einem Steine an. Wir grüßten den König nach Landesgebrauch, das heißt, indem wir niederknieten, und dreimal den Boden küßten. Der König ungefähr neunzehn Jahr alt, ist schwarz, aber wohl ge-

*) In Ansehung der Lage von Sennaar ist er sicher irrig, wenn er behauptet, es liege auf einer Anhöhe. Es liegt in einer Ebne, dicht am westlichen Ufer des Nils. In Ansehung der Breite ist auch ein kleiner Irrthum vorgefallen. Der Leser darf sicher glauben, daß die Breite von Sennaar vermöge beinahe fünfzig Beobachtungen mit einem dreischuhigen messingenen Quadranten, die ich während eines Aufenthalts von etlichen Monaten angestellt, bis auf einen geringen Unterschied 13°. 34′. 36″. beträgt. Bruce.

bildet, und von majestätischem Wuchs; er hat keine so aufgeworfene Lippen, auch keine so plattgedrükte Nase wie seine Unterthanen. Er saß auf einem niedlichen Ruhebette wie eine Kanape geformt, die Beine nach Art der Morgenländer über einandergeschlagen, und von etwa zwanzig alten Herren, die auch wie er, aber etwas tiefer saßen, umgeben. Seine Kleidung war eine lange Weste von Seide mit Gold gestikt, und mit einer Art von Scherpe von sehr feinem Kattun umgürtet. Auf dem Kopf hatte er einen weissen Turban. Die alten Herren waren fast eben so gekleidet. Der erste Minister, der am Eingang des Saals stand, führte das Wort für uns an den König, und antwortete wieder an dessen Stelle. Wir begrüßten diesen Fürsten noch einmal, wie wir's im Hofe gethan; und überreichten ihm einige Kristalle, und europäische Seltenheiten, die er mit Wohlgefallen annahm. Er that verschiedene Fragen an uns, die von Wißbegierde und vielem Verstande zeugten. Er sprach mit uns über die Veranlassung unserer Reise, und schien für den Kaiser von Ethiopien viel Zuneigung und Ehrfurcht zu haben. Nach einer Stunde entfernten wir uns wieder mit drei tiefen Verbeugen. Er ließ uns durch seine Leibwache bis an unsere Wohnung begleiten, und schikte uns grosse Gefässe voll Butter, Honig, und andere Erfrischungen, nebst zwei Ochsen und zwei Schaafen.

Der König speißt zweimal die Woche auf einem Landgut, eine Meile von der Stadt, zu Mittage; der Zug dahin geht in folgender Ordnung. Drei bis vier hundert Reuter auf sehr schönen Pferden machen den Anfang. Darauf erscheint der König umgeben, mit einer grossen Menge Bedienten, zu Fuß, und von Soldaten begleitet, die mit lauter Stimme Loblieder auf ihn singen und dazu auf einer kleinen Trommel spielen,

welches eine ziemlich angenehme Wirkung macht. Sieben bis achthundert Mädchen und Weiber haben sich unter diese Soldaten gemischt, und tragen auf den Köpfen grosse runde Körbe von Stroh, von verschiedenen Farben, und sehr niedlich gearbeitet. In diesen Körben, die allerhand Arten von Blumen vorstellen, und mit einem pyramidenförmigen Dekkel versehen sind, haben sie kupferne und verzinnte Schüsseln, die mit Obst und schön zugerichteten Fleischspeisen angefüllt sind. Diese Schüsseln werden dem König aufgetragen, und hernach unter sein Gefolge ausgetheilt. Zwei bis dreihundert Reuter in eben der Ordnung, wie die ersten, beschliessen den Zug.

Der König, der sich öffentlich niemals anders, als mit einem seidenen Schleier von verschiedenen Farben vor dem Gesichte sehen läßt, sezt sich, sobald er angekommen ist, an die Tafel. Seine gewöhnliche Ergözlichkeit besteht darin, daß er mit den vornehmen Herren seines Hofs, um ausgesezte Preise mit Flinten, von denen sie noch keinen starken Gebrauch gemacht haben, nach der Scheibe schießt. Wenn er damit den gröſten Theil des Tags zugebracht hat, so kehrt er Abends nach der Stadt zurük, und zwar in eben der Ordnung, wie er am Morgen ausgeritten ist. Diese Lustreise geschieht ordentlicherweise am Mittwoch und Sonnabend. Die übrigen Tage hält er Früh und Abends geheimen Rath, und bemüht sich sehr seinen Unterthanen Recht zu verschaffen, denen er auch kein Verbrechen hingehen läßt. Man sucht hier nicht die Prozesse zu verlängern. Sobald man einen Beschuldigten eingezogen hat, bringt man ihn vor den Richter. Dieser befragt ihn, und findet er ihn strafbar, so verurtheilt er ihn zum Tode. Das Urtheil wird auf der Stelle vollzogen: man nimmt den Verbrecher, wirft ihn rüklings zu Boden und

schlägt ihn mit Stökken auf die Brust, bis ihm die Seele ausgeht.

In Sennaar ist alles sehr wohlfeil. Ein Kameel kostet nicht mehr als 7 bis 8 Sols, ein Ochse 50 S., ein Schaaf 15, und ein Huhn 1 S. So ist es nach Verhältniß mit allem Uebrigen. Weizenbrod will den Eingebornen nicht schmekken; sie bakken's nur für Fremde. Das von Dora ist ihnen lieber. Dieses Brod ist ganz gut, wenn's frisch ist; aber in einem Tage wird es schon unschmakhaft und ungenießbar. Es ist eine Art von breiten Kuchen, so dik wie ein grosser Thaler. Die Waaren dieses Landes sind Elephantenzähne, Tamarinden, Bisam, Tabak, Goldstaub u. s. w. Alle Tage ist Markt auf einem grossen Plaz mitten in der Stadt, wo alle Arten von Lebensmitteln und Waaren zu verkaufen sind. Ein anderer Markt wird auf dem Plaz vor dem königlichen Pallast gehalten. Hier sind Sklaven feil. Sie sizzen an der Erde, die Beine über einander geschlagen, Männer und Jungen auf der einen, Weiber und Mädchen auf der andern Seite. Für zehn Thaler bekömmt man einen der gesundesten und stärksten Sklaven, welches auch die Ursache ist, daß die egyptischen Kaufleute jährlich eine grosse Anzahl davon ausführen.

Die geringste Münze dieses Königreichs gilt so viel als ein französischer Zweier (double), und ist ein kleines Stük Eisen, wie ein Antoniuskreuz gestaltet. Der Fadda kömmt aus der Türkei; es ist eine Silbermünze, sehr dünn und kleiner als ein Denar; an Werth so viel als ein Sols. Ausser diesen beiden Münzen bedient man sich blos spannischer Reglen und Piasters, die aber rund seyn müssen, denn die viereckigten haben im Handel keinen Kurs. Die Piasters gelten dort ungefähr vier Franken.

Die Hizze ist in Sennaar so unerträglich, daß man den Tag über kaum Athem schöpfen kann. Sie beginnt im Jenner, und hört mit Ende Aprils auf. Alsdenn folgen Regen, die drei Monathe anhalten, die Luft faul machen, und dadurch unter Menschen und Vieh grosses Sterben verursachen. Zum Theil liegt auch die Schuld an den Einwohnern, die zu nachläßig sind, um dem Wasser Ablauf zu verschaffen, welches also stehen bleibt, faul wird, und schädliche Ausdünstungen verbreitet.

Die Leute sind von Natur tükkisch und betrügerisch; dabei aber sehr abergläubisch und für ihren Muhamedismus eingenommen. Wenn sie auf der Strasse einem Christen begegnen, so ermangeln sie gewiß nicht, ihr Glaubensbekenntniß herzusagen, welches in drei Worten besteht: Es ist nur ein Gott, und Mahomed ist sein Prophet. Branntwein und sogar Most ist ihnen verboten, und sie trinken ihn nur heimlich. Ihr gewöhnliches Getränk ist eine Art von Bier, fast wie das zu Dongola. Sie nennen's Busa; es ist sehr dik und von schlechtem Geschmak. Die Zubereitung davon ist diese. Sie lassen Dorakörner am Feuer rösten, werfen sie darauf in kalt Wasser, und in 24 Stunden ist es zum Gebrauch fertig. Sie trinken auch gerne Kaffee, der hingegen in Ethiopien gar nicht getrunken wird.

Frauenzimmer vom Stande tragen eine Weste von Seide oder sehr feinen Kattun mit langen Aermeln, die bis auf die Erde herabhängen. Ihre Haare sind geflochten und voller Ringe von Silber, Kupfer Messing, Elfenbein oder gefarbten Glas. Diese Ringe sind an den Lokken in Gestalt von Kränzen befestigt: auch ihre Arme, Füsse, Ohren, und selbst ihre Nasenlöcher sind mit solchen Ringen behangen. An den Fingern tragen sie Ringe von geringen Steinen. An den Füssen haben

sie weiter nichts als Sohlen, die sie mit Schnüren anbinden. Gemeine Weiber und Mädchen gehen nur vom Gürtel bis auf die Knie bedekt.

Die Einfuhrwaaren bestehen in Gewürz, Papier, Messing, Eisen, Drat von beiden, Mennig, Sublimat, weissem und gelbem Arsenik, kurzer Waare, französischen Lavendel, egyptischen Mahaleb, und Schwärze, die hier Kool genannt, und sehr geschäzt wird, weil man sie braucht, Augen und Augenbraunen damit zu färben. Alle diese Waaren gehen auch in Ethiopien, nur mit dem Unterschied, daß in Sennaar die grössten Glaskügelchen am meisten geschäzt werden, in Ethiopien hingegen die kleinsten.

Die Kaufleute von Sennaar treiben nach Osten zu einen starken Handel. Zur Zeit des Monsoon gehn sie bei Suoguen am rothen Meere zu Schiffe. Die Perlenfischerei, die hier gehalten wird, und die obengenannte Stadt gehören dem Großsultan. Von da gehen sie nach Mocha einer Stadt im glüklichen Arabien, die dem König von Yemen gehört, und dann weiter nach Surate, wo sie Gold, Bisam und Elephantenzähne hinbringen, und dagegen Gewürz und andere indische Waaren mit zurüknehmen. Sie bringen auf dieser Reise gewöhnlich zwei Jahre zu.

Wenn ein König von Sennaar gestorben ist, so versammelt sich der grosse Rath, und läßt vermöge eines barbarischen Herkommens, alle Brüder des Prinzen der den Thron besteigen soll, umbringen. Der Prinz Gorech, der bis an den Tod seines Bruders unbekannt blieb, wurde von seiner Amme verborgen, und vor der Grausamkeit dieser furchtbaren Versammlung geschüzt. Auch rettete man einen von den Brüdern des jezt regierenden Königs. Dieser Prinz hält sich am

ethiopischen Hofe auf, wo er sich durch Verdienst und Geburt auszeichnet.

Nach einem dreimonatlichen Aufenthalt am Hofe des Königs von Sennaar, der sich gegen uns sehr gütig bezeigte, nahmen wir von ihm Abschied. Er gab uns noch Sokkori oder Bedekkung mit, die uns frei halten, und bis an die Gränzen des Reichs begleiten sollte. Wir bestiegen einen Nachen, der nichts anders war, als ein dikker ausgehölter Stamm von einem Baume: am 12 ten May fuhren wir über den Nil, und lagerten uns bei Basboch *), einem grossen Dorfe, eine halbe Meile von der Stadt Sennaar. Da blieben wir drei Tage, um abzuwarten, bis unsere ganze Karavane beisamen wäre, und verliessen's wieder am 15 Abends. Wir reiseten die ganze Nacht bis nach Bakras, einem grossen Flekken, dessen Herr ein ehrwürdiger Greis von 130 Jahren, uns noch so stark und rüstig wie ein Vierziger vorkam. Er hatte fünf Königen von Sennaar gedient. Tags darauf kamen wir nach Abek, einem elenden Dörfchen, wo man bloß armselige Schäferhütten antrift, und den folgenden, nachdem wir zehn Stunden, ohne auszuruhn, fortgereiset waren nach Baha **), einem kleinen Dorf an einem Arm des Nils, der trokken war. Am 19 hatten wir unser Nachtlager zu Dodar, welches um nichts besser als Baha ist. Von da kamen wir in vier Stunden nach Abra, einem grossen Flekken; hierauf nach dem Dorfe Debarke, alsdann nach Bulbul ***), und endlich, nachdem wir eine sehr

*) Baboch ist ein elendes Dorf, das kaum aus hundert von Lehm und Rohr aufgeführten Hütten besteht. Bruce.

**) Baha liegt nicht am Nil, sondern an einem kleinen Fluß, der in jenen fällt. Bruce.

***) Kubulbul. Bruce.

sie weiter nichts als Sohlen, die sie mit Schnüren anbinden. Gemeine Weiber und Mädchen gehen nur vom Gürtel bis auf die Knie bedekt.

Die Einfuhrwaaren bestehen in Gewürz, Papier, Messing, Eisen, Drat von beiden, Mennig, Sublimat, weissem und gelbem Arsenik, kurzer Waare, französischen Lavendel, egyptischen Mahaleb, und Schwärze, die hier Kool genannt, und sehr geschäzt wird, weil man sie braucht, Augen und Augenbraunen damit zu färben. Alle diese Waaren gehen auch in Ethiopien, nur mit dem Unterschied, daß in Sennaar die gröbsten Glaskügelchen am meisten geschäzt werden, in Ethiopien hingegen die kleinsten.

Die Kaufleute von Sennaar treiben nach Osten zu einen starken Handel. Zur Zeit des Monsoon gehn sie bei Suoguen am rothen Meere zu Schiffe. Die Perlenfischerei, die hier gehalten wird, und die obengenannte Stadt gehören dem Großsultan. Von da gehen sie nach Mocha einer Stadt im glüklichen Arabien, die dem König von Yemen gehört, und dann weiter nach Surate, wo sie Gold, Bisam und Elephantenzähne hinbringen, und dagegen Gewürz und andere indische Waaren mit zurüknehmen. Sie bringen auf dieser Reise gewöhnlich zwei Jahre zu.

Wenn ein König von Sennaar gestorben ist, so versammelt sich der grosse Rath, und läßt vermöge eines barbarischen Herkommens, alle Brüder des Prinzen der den Thron besteigen soll, umbringen. Der Prinz Gorech, der bis an den Tod seines Bruders unbekannt blieb, wurde von seiner Amme verborgen, und vor der Grausamkeit dieser furchtbaren Versammlung geschüzt. Auch rettete man einen von den Brüdern des jezt regierenden Königs. Dieser Prinz hält sich am

ethiopischen Hofe auf, wo er sich durch Verdienst und Geburt auszeichnet.

Nach einem dreimonatlichen Aufenthalt am Hofe des Königs von Sennaar, der sich gegen uns sehr gütig bezeigte, nahmen wir von ihm Abschied. Er gab uns noch Sokkori oder Bedekkung mit, die uns frei halten, und bis an die Gränzen des Reichs begleiten sollte. Wir bestiegen einen Nachen, der nichts anders war, als ein dikker ausgehölter Stamm von einem Baume: am 12 ten May fuhren wir über den Nil, und lagerten uns bei Basboch *), einem grossen Dorfe, eine halbe Meile von der Stadt Sennaar. Da blieben wir drei Tage, um abzuwarten, bis unsere ganze Karavane beisamen wäre, und verliessen's wieder am 15 Abends. Wir reiseten die ganze Nacht bis nach Bakras, einem grossen Flekken, dessen Herr ein ehrwürdiger Greis von 130 Jahren, uns noch so stark und rüstig wie ein Vierziger vorkam. Er hatte fünf Königen von Sennaar gedient. Tags darauf kamen wir nach Abek, einem elenden Dörfchen, wo man bloß armselige Schäferhütten antrift, und den folgenden, nachdem wir zehn Stunden, ohne auszuruhn, fortgereiset waren nach Baha **), einem kleinen Dorf an einem Arm des Nils, der trokken war. Am 19 hatten wir unser Nachtlager zu Dodar, welches um nichts besser als Baha ist. Von da kamen wir in vier Stunden nach Abra, einem grossen Flekken; hierauf nach dem Dorfe Debarke, alsdann nach Bulbul ***), und endlich, nachdem wir eine sehr

*) Baboch ist ein elendes Dorf, das kaum aus hundert von Lehm und Rohr aufgeführten Hütten besteht. Bruce.

**) Baha liegt nicht am Nil, sondern an einem kleinen Fluß, der in jenen fällt. Bruce.

***) Enbulbul. Bruce.

schöne volkreiche Gegend durchzogen hatten, nach Gesim, einem grossen Flekken am Ufer des Nils, und mitten in einem Walde, dessen Bäume von denen, die wir bisher gesehen hatten, sehr verschieden waren. Sie sind höher als unsere größten Eichen, und es giebt darunter so dikke, daß wohl neun Männer sie nicht umspannen konnten. Ihre Blätter sind denen von der Melone beinahe ähnlich, und ihre Frucht, die sehr bitter ist, dem Kürbis: es giebt deren auch runde. Ich sah zu Giesein, einen von diesen dikken Bäumen ganz natürlich ohne Kunst ausgehölt. Man gieng durch eine kleine Thüre in eine Art von Kammer, die von oben offen, und so geräumig war, daß fünfzig Personen sehr leicht darinn hatten stehen können.

Ich sah noch einen andern Baum Geling genannt, der nicht dikker als unsere Eichen, aber eben so hoch ist als diejenigen, von denen ich oben geredet habe. Seine Frucht sieht fast aus wie Wassermelonen, nur ist sie etwas kleiner. Ihr Inneres ist in Zellchen abgetheilt, die mit gelben Körnern angefüllt sind, und mit einer gewissen Substanz, die gepulvertem Zukker gleich kömmt. Diese Substanz schmekt ein wenig sauer, aber dabei angenehm, riecht gut, und ist sehr erfrischend, eine Wohlthat in diesen heissen Gegenden: ihre Rinde ist hart und dik. Die Blüthe dieses Baums hat fünf weisse Blätter wie die Lilie, und tragt Körner, die fast wie Mohnsaamen aussehen.

Es giebt dort noch einen Baum, der Deleb heißt. Er ist noch einmal so hoch als die höchsten Palmen, und fast eben so gestaltet. Seine Blätter gleichen einem Fächer, sind aber noch breiter. Die Frucht davon ist rund, traubenförmig, und vom Stiel an bis in die Mitte ein wenig dikker als die vorherbeschriebenen. Sie liegt in fünf sehr harten Schaalen, die eine Art von

Kelch bilden. Zu Zeit ihrer Reife ist sie gelb, und die äussere Rinde davon so dik und hart, daß wenn sie der Wind an einander schlägt, ein entsezliches Getöse davon entsteht. Fiele alsdenn eine solche Frucht einem Menschen auf den Kopf, so würde sie ihn unfehlbar erschlagen. Wenn man diese äussere Rinde zerschlagen hat, welches nicht wenig Mühe kostet, so entdekt man eine Menge von Fäden und Fasern, die eine Substanz, fast wie Honig, enthalten. Diese Substanz von einem balsamischen Geruche, ist so süß und lieblich, daß ich mich nicht erinnere, jemals etwas köstlicheres gegessen zu haben. Mitten in dieser Substanz findet man einen braunen, dikken und sehr harten Kern, welcher der Saame des Baums ist. Ausser dieser eben beschriebenen Frucht trägt dieser Baum noch eine andere, die wie eine Rübe gestaltet ist, und wie gebratene Kastanien schmekt.

Der Domi ist gleichsam das Männchen vom Deleb. Er ist um die Hälfte niedriger als eine Palme: aber seine Blätter sind fast eben so lang, und noch einmal so breit. Man macht daraus Körbe, Dekken und sogar Segel für die Schiffe auf dem rothen Meere. Dieser Baum trägt eine Frucht einen Fuß lang, mit fünf oder sechs Blättern bedekt, und deren weisses Mark süß wie Milch und sehr nahrhaft ist.

Der Baum Cugles ist auch ausserordentlich dik. Es sind neun bis zehn starke Bäume unregelmäßig in einander gewachsen. Er hat kleine Blätter und trägt keine Frucht, sondern nur kleine blaue Blüthen ohne Geruch. Es giebt in den ungeheuern Wäldern dieses Landes noch viele Gattungen von Bäumen, die den Europäern ganz unbekannt sind.

Wir blieben neunzehn Tage zu Geesim. Dieser Flekken liegt auf halbem Wege von der Stadt Sennaar

nach den ethiopiſchen Gränzen, im 14ten Grade nördlicher Breite, nach P. Brevedents Beobachtungen *). Wenn man dahin kömmt, muß man ſeine Kameele verkaufen, wegen der Berge, über die man zu reiſen hat, und wegen der Gewächſe, an denen dieſe Thiere ſich vergiften, weswegen man auch in Ethiopien bloß Mauleſel und unbeſchlagene Pferde braucht. Man verkauft zu Geeſim die Kameele nicht anders als unter der Bedingung, daß man ſie bis nach Giranna brauchen wolle, wo ſich die Käufer, die ſie ſuchen, einzufinden pflegen.

*) Wollte man dieſe Beobachtung als richtig annehmen, ſo würde ſie eine Verwirrung über die ganze Geographie dieſer Reiſe verbreiten. Poncet ſagt, Geeſim liege auf dem halben Wege zwiſchen Sennaar und den Gränzen von Ethiopien, und ein kleiner Bach, etwas jenſeits Serke, mache die Gränze zwiſchen beiden Staaten. Nun aber ſind von Sennaar bis Geeſim neun Stazionen, darunter man eine doppelt nennen kann, und zwiſchen Geeſim und Serke nur vier; alſo kann Geeſim nicht der halbe Weg zwiſchen Sennaar und Serke ſeyn. Ferner iſt die Breite von Sennaar nach Brevedent 13° 4′, oder beſſer 13° 34′. Nimmt man nun die Breite von Geeſim 10° an, ſo muß die Weite zwiſchen dieſem Orte und Sennaar ungefehr 250 Meilen betragen, die ſie in acht Tagen zurükgelegt hätten, oder täglich über 30 Meilen, welches in dieſem Lande ſchlechterdings unmöglich iſt.

Am meiſten wird dieſer Fehler dadurch offenbar, daß wir gewiß wiſſen, daß die Hauptſtadt Gondar, wohin ſie reiſten, unter 12° 34′ nördlicher Breite liegt. Geeſim mußte folglich ſüdwärts von Gondar liegen, und die Karavane ſolches ſchon paſſirt ſeyn, als die Obſervazion angeſtellt wurde. Sie waren aber noch nicht einmal an den Gränzen von Sennaar, viel weniger an der Hauptſtadt von Habeſſinien, wohin die Reiſe gieng, ſondern noch nordwärts davon. Folglich ſtekt in der Obſervazion ein Irrthum, welcher aber um ſo verzeihlicher iſt, weil Brevedent tödtlich an der Ruhr krank lag. Wir wollen alſo dieſen Fehler verbeſſern, und für die nördliche Breite von Geeſim 14° 12′, ungefähr 100 engliſche Meilen von Sennaar, und 203 von Gondar annehmen. Bruce.

heiten zuzieht, wofern sie nicht grosse Vorsicht brauchen. Nach zwei Tagreisen kamen wir nach Chabbe *). Einer Gegend wo viel Alaun gefunden wird, und nach drei Tagen nach Selima, wo wir aus einer herrlichen Quelle, mitten in dieser Wüste Wasser auf fünf Tage schöpften. Der Anblik dieser unermeßlichen Einöde, wo man weder Vögel, noch wilde Thiere, noch irgend ein Gewächs, nicht einmal ein Mükchen antrift, wo man nichts sieht als Sandberge und Kameelgerippe, erfüllt die Seele mit einem gewissen Schauer, der die Reise langweilig und unangenehm macht. Es würde sehr schwer seyn, durch diese Wüsten zu kommen, wenn man nicht die Kameele hätte. Diese Thiere behelfen sich sechs bis sieben Tage ohne Fressen und Saufen; welches ich nicht hätte glauben können, hätte mich nicht die genaueste Beobachtung davon überzeugt. Und was noch wunderbarer ist, ein ehrwürdiger Greis, ein Bruder des Patriarchen von Ethiopien, der mit bei unserer Karavane war, versicherte mich, er hätte zweimal die Reise von Selima nach Sukkan im Negerlande gemacht, und jedesmal auf dem Zuge durch die Wüsten auf diesem Wege vierzig Tage zugebracht, auf beiden Reisen aber hätten die Kameele die ganze Zeit über weder gefressen noch gesoffen. Drei, vier Stunden Ruhe des Nachts erhalten sie, und ersezzen den Abgang der Fütterung, die man ihnen nicht eher geben darf, als wenn man sie getränkt hat, sonst ist es ihnen tödtlich. Den Maulthieren und Eseln, die man auch auf dem Zuge durch die Wüsten zu brauchen pflegt, giebt man täglich nur eine gewisse Portion Wasser.

Das Königreich Sudan liegt westwärts von Sennaar. Die Kaufleute des Oberegypten holen von da

*) Cheb. Bruce.

dert Häuser, die zwar nur von indischem Rohr, aber doch hübsch gebaut sind. Serke liegt mitten in Bergen in einem schönen Thale. Wenn man aus der Stadt kömmt, findet man einen kleinen Bach, der Ethiopien vom Königreich Sennaar scheidet: Von Serke, das wir am 20. Junius verliessen, bis Gondar, der Hauptstadt von Ethiopien, fanden wir eine Menge schöner Quellen, und fast immer zusammenhängende Gebirge, von verschiedenen Gestalten, alle sehr anmuthig und mit Bäumen bewachsen, die in Europa unbekannt sind, und uns noch schöner und höher, als die in Sennaar vorkamen. Diese Gebirge, die zum Theil wie Pyramiden, zum Theil kegelförmig aufsteigen, sind so gut angebaut, daß kein Flek Erdreich unbenuzt da liegt; und ausserdem sind sie auch so bevölkert, daß man sie eine zusammenhängende Stadt nennen könnte. Unser Nachtlager war darauf zu Tambisso, einem grossen Flekken, der dem Patriarchen von Ethiopien gehört, und den folgenden Tag kamen wir nach Abiad, welches auf einem hohen Berge liegt, der mit Maulbeerfeigenbäumen bewachsen ist. Von Geesim bis an dieses Dorf, stehen alle Felder voll von Baumwollenstauden. Am 23. Junius hielten wir still in einem Thale, das mit Ebenbäumen und Bambusrohr angefüllt ist. Auf diesen Bergen findet man auch häufig die wohlriechende Binse, und eine Menge von andern aromatischen Pflanzen und Kräutern.

Am 24. sezten wir über den Fluß Gandova, der sehr tief und schnell ist. Er ist nicht ganz so breit, wie die Seine bei Paris. Er stürzt von den Bergen mit solcher Schnelligkeit herab, daß er in seinen Ueberschwemmungen alles mit sich fortreißt. Diese sind zuweilen so heftig, daß man zehn Tage mit der Ueberfahrt zubringen muß. Da er eben sehr niedrig gieng,

so sezten wir ohne Mühe über. Er ergießt sich in einen andern Fluß, den man Tekesel den schröklichen nennt und beide Flüsse fallen vereinigt in den Nil. Den folgenden Tag kamen wir wieder über zwei grosse Flüsse. An ihren Ufern standen Buchsbäume von ungeheurer Dikke, und so hoch, wie unsere Buchen.

Am 26. kamen wir in eine grosse Ebene voller Granatbäume, und nahmen da unser Nachtlager. Vor uns lag Girana, wo wir den andern Morgen hinkamen. Girana ist ein Dorf auf dem Gipfel eines Bergs, von dem man die schönste Gegend übersehen kann. Hier wechselt man, wie schon gesagt, mit den Lastthieren, und nimmt Pferde statt der Kameele. Der Herr des Orts besuchte uns, und ließ uns Erfrischungen bringen. Wir fanden da eine Bedekkung von dreissig Mann, die uns der Kaiser von Ethiopien zu unsrer Sicherheit entgegengeschikkt hatte. Hier wurden wir auch, wie's dort gebräuchlich ist, der Mühe, unser Reisegeräthe wie bisher fortzuschaffen überhoben. Wenn nämlich der Kaiser von Ethiopien jemand an seinen Hof kommen läßt, so wird sein Reisegeräthe dem Herrn des ersten Dorfs, das man auf dem Wege findet, anvertraut. Dieser überliefert es seinen Unterthanen, die es bis ins nächste Dorf tragen müssen. Diese übergeben's dann den Einwohnern des zweiten Dorfs, die's wieder bis zum nächsten Dorfe fortschaffen; und so immer weiter bis zur Hauptstadt. Alles dies geschieht mit bewunderungswürdiger Genauigkeit und Treue.

Anhaltende Regen, Ermüdung von der Reise, und vornehmlich des P. Brevedents Krankheit nöthigten uns einige Tage in Girana zu bleiben. Wir verliessen's am 1 Julius, und nach einem dreistündigen Zuge über Berge und ungangbare Wege, kamen wir nach Barangoa, und den Morgen darauf nach Chelga, einer grossen schö-

nen Stadt mit Alleen umgeben. Es wird hier ein starker Handel getrieben: alle Tage ist Markt, wohin die Einwohner der umliegenden Gegend Bisam, Gold und alle Arten von Vieh und Lebensmitteln zum Verkauf bringen. Der König von Sennaar hat hier mit Genehmigung des Kaisers von Ethiopien einen Zolleinnehmer, für die Abgabe von Kattun, welche unter diesen beiden Fürsten zu gleichen Theilen getheilt wird. Zwei Meilen von Chelga nordwärts, sieht man einen Strom, der von einem sehr hohen und steilen Berg herabstürzt, und eine natürliche Kaskade macht, die sich kaum durch Kunst würde nachbilden lassen. Das Wasser von dieser Kaskade wird in verschiedene Kanäle getheilt, und durchwässert alle umliegende Felder, und macht sie fruchtbar.

Am 3 Julius erreichten wir endlich Barko, ein artiges Städtchen, mitten in einer Ebene, noch eine halbe Tagreise von der Hauptstadt Ethiopiens. Wir mußten da liegen bleiben, weil ich sehr krank wurde, und mein guter Reisegefährte, der P. Brevedent, sich äusserst schwach befand. Ich verlohr ihn auch nach einigen Tagen, und sein Verlust gieng mir sehr nahe.

Krankheit und Betrübniß hielten mich in Barko bis zum 21 Julius auf; erst an diesem Tage kam ich Abends nach Gondar. Ich stieg im Pallast ab, wo ein Zimmer neben denen der kaiserlichen Kinder, für mich bereit gehalten wurde. Gleich am andern Morgen bekam ich den Kaiser zu sprechen, der mir viel Gnade erzeigte, und mir befahl, ich sollte, so lang es bei meiner Schwächlichkeit nöthig wäre ausruhn, ehe ich mich öffentlich sehen liesse. Er kam fast täglich zu mir durch eine kleine Gallerie, die an sein Zimmer stieß. Nachdem ich mich von einer so langen und beschwerlichen Reise erholt hatte, gab er mir am 10 August Morgens um zehn Uhr öffentliche Audienz. Man hol-

te

te mich in meinem Zimmer ab und nachdem ich wohl durch zwanzig andere gegangen war, kam ich endlich in einem Saal, wo der Kaiser auf seinem Throne saß.

Dieser Thron, dessen Fuß von gediegenem Golde ist, stand im Hintergrund des Saals in einem Alcov der mit einem von Gold und Lasur hellglänzenden Baldachin bedekt war. Der Kaiser hatte ein seidenes, goldbordirtes Kleid mit sehr langen Aermeln, und eine eben so bordirte Schärpe an. Er saß mit blossem Haupte, und seine Haare waren sehr zierlich geflochten. Ein grosser Smaragd funkelte auf seiner Stirne, und gab ihm ein majestätisches Ansehen. Er saß allein in dem Alcov auf seinem Kanape, die Füsse nach morgenländischer Sitte über einander geschränkt. Die Grossen standen zu beiden Seiten aufrecht und in Reihen, die Hände kreuzweise über einander geschlagen, und beobachteten das größte Stillschweigen.

Als ich am Throne war, machte ich dem Kaiser drei tiefe Verbeugungen, und küßte ihm die Hand. Dies ist aber nur denen erlaubt, die der Kaiser auszeichnen will; andern giebt er seine Hände nicht eher zu küssen, als bis sie sich zuvor dreimal zur Erde niedergeworfen, und ihm die Füsse geküßt haben. Ich übertreichte ihm den Brief von Maillet, dem französischen Konsul zu Kairo; er ließ ihn sogleich verdolmetschen, und schien damit zufrieden zu seyn. Nachdem ich ihm hierauf mehrere Fragen, den König von Frankreich betreffend, beantwortet hatte, gab ich ihm meine Geschenke, die in Gemählden, Spiegeln, Kristallen und andern künstlichen Glasarbeiten bestanden. Der Kaiser nahm sie gütig auf, und weil ich noch schwach war, hieß er mich sizzen, und mir eine herrliche Mahlzeit geben.

Ich fand diesen Fürsten sehr religiös. Er war mit bei den Feierlichkeiten an Maria Himmelfahrt, die von den Ethiopiern auf besondere Weise begangen werden. Er lud mich auch dazu ein. Ich kam um 8. Uhr, und fand ungefähr 12000. Mann, die im grossen Hofe des Pallasts in Schlachtordnung standen. Der Kaiser war diesmal mit einem blausametnen Kleide angezogen, das mit goldnen Blumen gestikt war, und bis an die Erde hinabhieng. Sein Haupt war mit Gold durchwürktem Musselin bedekt, das eine Art Krone, wie die alten sie trugen, bildete, und ihm die Mitte des Kopfs bloß ließ. Seine Schuhe waren nach indischer Art, mit Blumen von Perlen geschmükt. Zwei Prinzen vom Geblüt erwarteten ihn in prächtiger Kleidung an der Thüre des Pallasts mit einem kostbaren Thronhimmel, unter welchem der Kaiser einher gieng. Vor ihm her traten Musikanten mit Trompeten, Pauken, Queerpfeifen, Harfen, Hautbois und andren Instrumenten, die eine ziemlich angenehme Musik machten. Hinter ihm folgten die ersten sieben Minister des Reichs, die einander am Arme führten. Jeder hatte eine Lanze in der Hand, und war fast mit der nämlichen Krone geziert, wie der Fürst. Der mittlere trug die kaiserliche Krone mit blossem Haupte, nnd schien sie mit Mühe an seiner Brust anzuhalten. Diese geschlossene Krone, über welche ein Kreuz von Edelsteinen hergeht, ist sehr prächtig. Ich gieng im nämlichen Reihen mit den Ministern, türkisch gekleidet, und von einem Offizier am Arme geführt. Die Kronbeamten führten einander auf gleiche Weise, und sangen in Chören Loblieder auf den Kaiser. Darauf folgten die Musketiers in eine Art von Ueberröken gekleidet; hinter welchen dann die Trabanten mit Bogen und Pfeilen bewaffnet sich anschlossen. Dieser ganze Zug endigte sich mit den kaiserlichen Handpferden, die

Wir reisten von Machou nach Dongola, um uns von den ſtarken Zügen durch die Wüſten zu erholen. Erſt vor zwei Jahren war dieſes ganze Land durch die Peſt verheert worden. Zu Kachira, wo ich mich (1696.) aufhielt, und dem Dienſt der Kranken widmete, war ſie ſo heftig, daß man verſichert, es wären täglich an 10,000 Menſchen geſtorben. Dieſe ſchröckliche Plage entvölkerte ganz Ober-Egypten, und das Land der Barbarinen; ſo daß wir verſchiedene Städte, und eine groſſe Anzahl Dörfer ohne Einwohner fanden, ſo wie groſſe Strekken von ſonſt fruchtbaren Gefilden ganz unbebaut und gänzlich verlaſſen waren.

Als wir Dongola im Geſicht hatten, begab ſich der Führer unſerer Karavane zum König um für ſeine Geſellſchaft, daß ſie in die Stadt kommen durfte, die Erlaubniß ſich auszubitten, die ihm auch ſehr gerne zugeſtanden wurde. Wir waren in einem Dorfe, welches gleichſam die Vorſtadt ausmacht, und fuhren über den Fluß auf einem Nachen, den der König zur Bequemlichkeit des Publikums unterhält. Waaren bezahlen einen Zoll, Reiſende aber nichts.

Die Stadt Dongola liegt *) am öſtlichen Ufer des Nils am Abhang eines dürren ſandigen Hügels. Die Häuſer ſind ſehr ſchlecht gebaut, und die Straſſen halbleer, aber mit Sandhäufen angefüllt, welche Waſſergüſſe vom Berge dahin ſchwämmen. Im Mittelpunkt der Stadt liegt ein groſſes geräumes Schloß, deſſen Befeſtigung aber nichts ſagen will. Indeſſen hält es doch

---

vor dieſer Zeit weggeſchleppt, und zum Bau der Moskeen verwandt worden. Wenn Vater Brevedent alſo um einer Geſellſchaft von Chriſten willen zu Dongola weinte, ſo mußte es die bereits vor 500 Jahren umgekommenen gelten. Bruce.

*) Unterm 20 Grad, 22 Minuten nördlicher Breite. Bruce.

des Throns, wo einer von den Ministern ihre Bittschriften annahm, und sie mit lauter Stimme ablas. Der Kaiser nahm sich selbst bisweilen die Mühe, sie zu lesen, und gab sogleich seinen Bescheid darauf.

Der Fürst speiste dismal öffentlich. Er saß auf einem Bette, und vor ihm stand eine grosse Tafel. Es waren noch andere niedrige Tafeln für die Herren des Hofs da. Ochsenfleisch, Hammelfleisch, und Geflügel sind die Speisen, die man aufträgt. Ich sah kein Wildpret, und man versicherte mich, es werde keins in Ethiopien gegessen. Ich war sehr überrascht, als ich rohes Ochsenfleisch auf die Tafel des Kaisers bringen sah. Man richtete es auf eine besondere Art zu. Nachdem ein Stük von einem Ochsen in kleine Theile geschnitten worden, beträufelt man sie mit Galle vom nämlichen Thiere, die vortreflich auflöst, und streut Pfeffer und andere Gewürze darauf. Dieser Ragout, der nach ihrem Geschmakke das auserlesenste Gericht ist, kam mir sehr unappetitlich vor. Man hat in diesem Lande noch eine andere Art, rohes Fleisch zuzurichten. Man nimmt nämlich aus dem ersten Magen der Ochsen die Kräuter, welche noch nicht ganz verdaut sind, heraus, vermischt sie mit dem Fleisch und macht daraus mit Senf einen Ragout, den man Menta nennt, der aber noch weit ekelhafter ist, als das, wovon ich so eben geredet habe.

Die Speisen werden wie in Frankreich zuvor gekostet, ehe sie der Monarch genießt. Darauf trinkt er ein wenig Branntwein, Meth aber während der ganzen Mahlzeit.

Man wird sich vielleicht wundern, daß man sich in einem Lande, wo es so vortrefliche Trauben giebt, nur des Meths allein bedient. Ich erfuhr aber, daß der

Wein aus Trauben sich wegen der grossen Hizze nicht gut erhält. Den Meth macht man auf folgende Weise: man läßt die Gerste keimen und röstet sie sodann, und macht sie zu Pulver. Das nämliche macht man mit einer Traube, die hier zu Lande wächst, und Taddo genannt wird. Man nimmt ein glasirtes Gefäß, und gießt zu vier Theilen Wasser einen Theil Honig, und mischt sie untereinander. Zu zehn Pfund von diesem Wasser nimmt man zwei Unzen Gerste und zwei Unzen Taddo. Man mischt dies alles untereinander, und läßts drei Stunden an einem warmen Orte gähren; man rührets auch von Zeit zu Zeit um, und so hat man nach drei Stunden einen vortreflichen Meth, der lauter und klar ist, und dem weissen spannischen Wein gleich sieht. Dies Getränke ist sehr gut, erfordert aber einen starken Magen; man zieht auch Branntwein daraus, der so gut ist als der unsrige.

Nach der Tafel kam die Kaiserinn, ihrem Gemahl einen Besuch zu machen. Sie war ganz mit Juwelen bedekt, und prächtig gekleidet. Ihr Gesicht ist weiß und ihre Gestalt majestätisch. Bei ihrem Eintritt zog sich der ganze Hof aus Ehrfurcht zurük; mich aber hieß der Kaiser mit meinem Dolmetscher da bleiben. Nachdem mich die Kaiserinn wegen einiger Unpäßlichkeiten um Rath gefragt hatte, erkundigte sie sich nach den Damen in Frankreich, ob sie auch schön seien, wie sie sich kleideten, und womit sie sich gewöhnlich beschäftigten.

Der Pallast ist groß und geräumig, und die Lage desselben sehr reizend. Er steht mitten in der Stadt auf einem Hügel, der die ganze Gegend beherrscht; er hat ungefähr eine Meile im Umfang; die Mauren sind von Quadersteinen, und mit Thürmen umgeben, auf welchen man hohe steinerne Kreuze errichtet hat. Es sind vier kaiserliche Kapellen im Umfang des Pallastes. Sie

werden von hundert Geistlichen bedienet, welche auch die Aufsicht über ein Kollegium haben, wo man den Hofbeamten in Lesung der H. Schrift Unterricht gibt.

Die Prinzessin Helzia, Schwester des Kaisers, hat einen prächtigen Pallast zu Gondar. Da es den Prinzessinnen in Ethiopien nicht erlaubt ist, Fremde zu heurathen, so nahm sie einen der Vornehmsten im Reiche zu ihrem Gemahl. Dreimal in der Woche macht sie dem Kaiser, der grosse Achtung und Freundschaft für sie hegt, ihre Aufwartung in seinem Pallast. Wann diese Prinzessin öffentlich erscheint, reitet sie auf einem reichgesattelten Maulthier, und zwei ihrer Kammerfrauen tragen über ihrem Haupt einen Thronhimmel. Vier bis fünfhundert Frauen umgeben sie, und singen Loblieder auf sie, während sie auf einer blechernen Trommel munter und lebhaft spielen. Es gibt in Gondar einige Häuser, die nach europäischer Art gebaut sind, die meisten aber gleichen einem umgestürzten Trichter.

Obgleich der Umfang der Stadt Gondar drei bis vier Meilen beträgt, so hat sie doch weit nicht das Angenehme unsrer Städte, weil es nur einstökkige Häuser sind und auch nirgends Kaufläden angetroffen werden. Dem ungeachtet wird in dieser Hauptstadt ein starker Handel getrieben. Die Kaufleute versammeln sich auf einem grossen Plaz, um da ihre Geschäfte abzumachen, und ihre Waaren zum Verkauf auszustellen. Der Markt dauert vom Morgen bis zum Abend. Alle Arten von Waaren sind hier zu verkaufen. Jeder Kaufmann hat eine ihm eigene Stelle, wo er dasjenige, was er feil hat, auf Dekken auslegt. Gold und Salz sind die Münze, deren man sich hier bedient. Jenes hat kein Gepräge vom Landesherrn, wie in Europa, es ist in Stangen, die man zerschneidet, wie man's gerade nöthig hat, von einer Unze bis zu einer halben Drach-

me, die 30 S. nach unserer Münze gilt: damit es aber nicht verfälscht werden möge, so sind überall Goldschmiede, die's nach der Probe untersuchen. Zur Scheidemünze braucht man Bergsalz. Dieses ist weiß wie Schnee, und stein hart. Es wird aus dem Berge Lasta genommen, und in die kaiserliche Magazine geschaft, wo man Täfelchen daraus macht, die Amuli genannt werden, oder halbe Täfelchen, die Kurman heissen. Jedes Täfelchen ist einen Fuß lang und drei Zoll breit und dik. Zehn solche Täfelchen gelten drei französische Livres. Man bricht davon so viel ab, als man gerade zur Bezahlung nöthig hat, und bedient sich dieses Salzes eben so gut zur Münze als zum häußlichen Gebrauch.

Es giebt in der Stadt Gondar ungefähr hundert Kirchen. Der Patriarch, das geistliche Oberhaupt, der in einem schönen Pallast bei der Patriarchalkirche wohnt, hängt von dem zu Alexandrien ab, der ihn einweiht. Er ernennt alle Superioren der Klöster, und hat unumschränkte Gewalt über die Mönche, die sehr zahlreich sind; denn es gibt keine andern Priester in Ethiopien, so wie ausser den Patriarchen keine andern Bischöffe. Der Kaiser hat viel Achtung für dieses Oberhaupt der Kirche. Er befahl mir ihn zu besuchen, und ließ mir einige Seltenheiten geben, die ich ihm überreichen sollte. Der Prälat, der Abona Markos hieß, empfieng mich höflich; er legte mir gleich ein Meßgewand um die Schultern, und murmelte mit einem Kreuz in der Hand einige Gebete über mich, zum Zeichen, daß er mich künftig als eins von seinen geistlichen Kindern und Schäfchen betrachten wollte. Die Priester vermögen sehr viel über das gemeine Volk; aber zuweilen mißbrauchen sie auch ihre Gewalt. Der Kaiser Ati Basiri, des jezt regierenden Großvater, ließ deren siebentausend vom Berg Balbau herab stürzen, weil sie sich gegen ihn

empört hatten. Welch eine grosse Menge Geistliche es hier geben müsse, kann man leicht daraus abnehmen, was mir der Vorgänger des jezzigen Patriarchen davon sagte, daß er nämlich bei einer einzigen Ordinazion zehn tausend Priester, und sechstausend Diakonen gemacht hätte. Die ganze Zeremonie der Ordinazion besteht darinn, daß der Patriarch sizzend, den Anfang des Evangeliums Johannis über diejenigen, die er zu Priestern nehmen will, abbetet, und ihnen mit einem eisernen Kreuz von sieben bis acht Pfund, das er in der Hand hat, seinen Segen gibt. Den Diakonen gibt er bloß den Segen ohne das Evangelium herzusagen.

Die Ethiopier haben einen beinahe gleich starken Widerwillen gegen Muhammedaner und Europäer. Die Veranlassung dazu ist diese. Sie hatten sich zu Anfange des sechszehnten Jahrhunderts in Ethiopien mächtig gemacht, und die Oberherrschaft an sich gerissen. Da die Habessinier aber ein so hartes verhaßtes Joch nicht ertragen konnten, riefen sie die Portugiesen zu Hülfe, die damals in Indien, wo sie sich kurz vorher niedergelassen hatten, sehr berühmt waren. Diesen neuen Eroberern war es sehr willkommen, Eingang in Ethiopien zu finden. Sie bekriegten die Muhammedaner, schlugen sie gänzlich, und sezten die kaiserliche Familie wieder auf den Thron. Ein so wichtiger Dienst verschaffte den Portugiesen grosses Ansehen am ethiopischen Hofe. Verschiedene von ihnen liessen sich da nieder, und erhielten die vornehmsten Aemter. Ihre Anzahl wuchs; ihre Sitten verfielen; und endlich trieben sies so weit, daß sie den Ethiopern verdächtig wurden, die nichts anders glaubten, als sie wollten sich ihres Staats bemächtigen, und ihn der Krone Portugal unterwerfen. Dieser Argwohn brachte das Volk gegen die Portugiesen in Wuth; überall griff man zu den Waffen, und begann über ih-

nen ein gräuliches Blutbad, zu einer Zeit, wo sie gläubten, daß ihr Ansehn im Reich am festesten gegründet wäre. Diejenigen, die ihm entgangen waren, bekamen Erlaubniß sich zu entfernen. Siebentausend Familien verliessen Ethiopien, und zerstreuten sich in Indien und an den Küsten von Afrika. Einige nur blieben im Lande, von denen nun die weissen Habessinier abstammen, die man noch hier sieht. Die Muhammedaner werden in Gondar geduldet, aber im untern Theile der Stadt, und in einem abgesonderten Viertel. Man nennt sie Gabertis, Sklaven. Die Ethiopier leiden sie nicht bei sich am Tische; sie mögen nicht gern einmal Fleisch essen, das ein Mohammedaner geschlachtet, noch aus einer Tasse trinken, daraus er getrunken hat, es müßte denn vorher ein Geistlicher darüber gebetet, das Kreuz geschlagen, und dreimal gehaucht haben, um den bösen Geist daraus zu vertreiben. Wenn ein Ethiopier einem Mohammedaner auf der Strasse begegnet, so grüßt er ihn mit der linken Hand, welches ein Zeichen von Verachtung ist.

Das ethiopische Reich ist sehr groß, und aus mehrern Königreichen zusamen gesezt. Das von Tigra hat vier und zwanzig von ihm abhängige Fürstenthümer, die man als eben so viele kleine Gouvernements ansehen kann. Das Königreich Agau *) ist eine neue Eroberung des Kaisers. Vorher war's eine Republik, die ihre besondere Regierungsform und Gesezze hatte. Der Kaiser von Ethiopien hält für beständig zwei stehende Armeen: die eine an den Gränzen des Königreichs Nerea, die andere an denen vom Königreich Goyam, wo die reichsten Goldgruben sind. Alles Gold aus diesen Gruben wird nach Gondar gebracht, gereinigt, und in

*) Das Land der Agaus.

Stangen in den kaiserlichen Schaz geliefert, aus dem es zum Unterhalt der Truppen und des Hofs verwendet wird.

Die grosse Macht des Kaisers rührt daher, daß er unumschränkter Herr über alles Vermögen seiner Unterthanen ist. Er nimmt und giebt wie's ihm gefällt. Wenn das Haupt einer Familie stirbt, so zieht er alle unbewegliche Güter desselben ein, von denen er den Kindern oder Erben zwei Drittheile läßt. Das übrige Drittheil vergibt er an einen andern, der dadurch sein Vasall und verbunden wird, ihm im Krieg auf seine Kosten zu dienen, und ihm nach Verhältniß der überlassenen Güter, Soldaten zu stellen. Daher kann dieser Fürst, der eine unendliche Menge von Vasallen hat, in kurzer Zeit, und mit geringen Kosten, sehr zahlreiche Armeen aufbringen.

In allen Provinzen werden genaue Register über alle Güter geführt, die durch den Tod ihrer Besizzer an den Kaiser zurückfallen, der sie hernach wieder an andre vergiebt. Die Art der Belehnung ist diese. Er schikt demjenigen, den er zum Vasallen gewählt hat, eine Binde von Taffet, auf der mit goldenen Buchstaben geschrieben steht: Jesus, Kaiser von Ethiopien, aus dem Stamme Juda, der immer über seine Feinde siegte. Der Ueberbringer bindet selbst feierlich diese Binde dem neuen Lehnsmann um die Stirne, und sezt ihn darauf, unterm Schall von Trompeten, Pauken und andern Instrumenten in den Besiz der verliehenen Güter ein.

In Ethiopien währen die Regen ein halbes Jahr; sie beginnen im April, und hören erst im September auf. Die ersten drei Monate sind die Tage schön und heiter: sobald aber die Sonne untergeht, regnet es bis wieder zu ihrem Aufgang, gemeiniglich mit Donner und Blitz. Man hat lange nach der Ursache des jährlichen ordentlichen Austretens des Nils in Egypten geforscht, und

es sehr unschiklich dem Schmelzen des Schnees zugeschrieben; denn ich glaube nicht, daß jemals in Ethiopien, Schnee gesehen worden. Man darf davon keine andere Ursache suchen, als eben diese Regen, die eine herabstürzende Sündfluth zu seyn scheinen. Die Ströme schwellen davon ausserordentlich an, und schwemmen Gold mit sich fort, welches viel reiner als das aus der Grube ist. Die Landleute raffen es sorgfältig auf.

Es gibt wenig Länder, die volkreicher oder fruchtbarer als Ethiopien wären. Alle Felder, und selbst die zahlreichen Berge sind angebaut. Man sieht ganze Ebenen mit Kardamomen bedekt, und mit Ingber, der einen sehr lieblichen Geruch hat. Sein Gewächs ist viermal grösser, als das in Indien. Die Menge grosser Flüsse, die Ethiopien durchwässern, und an deren Ufern beständig Lilien, Jonquillen, Tulpen und unendlich viele andere Blumen, die ich in Europa nicht gesehen habe blühen, macht dieses Land sehr angenehm. Die Wälder haben einen Ueberfluß an Schasmin, Orangen, Zitronen, Granaten, und andere Bäumen mit sehr schönen Blüthen, die einen herrlichen Geruch um sich her verbreiten. Man findet auch einen Baum, der eine Art von Rosen trägt, die noch viel stärker als die unsrigen riechen.

Sobald die Regenzeit vorbei ist, pflegt der Kaiser ins Feld zu rükken. Er bekriegt die Könige von Galla und Changalla, das seine mächtigsten Feinde sind. Diese Fürsten, welche ehmals Vasallen von Ethiopien waren, bedienten sich der Schwäche der vorherigen Regierungen, um ihr Joch abzuschütteln, und sich frei zu machen. Der jezt regierende Kaiser forderte sie auf, in ihre vormalige Abhängigkeit zurük zu kehren; und da sie's ihm abschlugen, kündigte er ihnen den Krieg an. Er hat sie in mehreren Schlachten überwunden, worü-

ber diese Völker so in Furcht geriethen, daß sie so oft eine ethiopische Armee im Felde erscheint, sich in unzugängliche Gebirge flüchten, wo sie, wenn man sie angreift, ihr Leben theuer bezahlen. Dieser Krieg war im Anfang sehr mörderisch, und täglich kamen eine Menge tapferer Leute um, weil die Soldaten ihre Waffen mit einer Art Frucht die unsern rothen Johannisbeeren gleicht, vergiften. Die Ethiopier fanden aber seit kurzem ein sicheres Mittel, die Wirkung eines so heftigen Gifts zu hintertreiben. Sie machen nämlich einen Umschlag mit ihrem Urin, den sie in Sand lassen. Wird dieser Sand auf die Wunde gelegt, so zieht er aus derselben das Gift mit so gutem Erfolg heraus, daß der Kranke in kurzer Zeit hergestellt ist.

Ehe der Kaiser zu Felde zieht, läßt er den Tag seiner Abreise bekannt machen, und seine Zelte in einer grossen Ebene im Angesicht der Stadt Gondar aufschlagen. Das kaiserliche Zelt ist von rothem Sammet, und mit Gold bordirt. Drei Tage hernach bricht er wirklich auf, und begibt sich nach **Orringon**, dem Sammelplaz der ganzen Armee. Der Kaiser hält hier drei Tage lang Revûe, worauf der Krieg seinen Anfang nimmt; er daurt aber nicht länger als etwa drei Monate. Die Armeen sind sehr zahlreich; ja man hat mich versichert, daß die, welche der Kaiser von Ethiopien im J. 1699. kommandirte, aus 4. bis 500,000 Mann bestanden habe*).

*) Ich übergehe alles, was sich während Poncets Aufenthalt zu Gondar zutrug, und aus Unkenntniß der Sprache vielen Irrthümern unterworfen seyn mußte. Was er aber von den grossen Armeen, von des Königs Kleidung bei der Audienz, von der Menge Juwelen, die er hatte und trug, von seiner einzigen Gemahlinn, und von den grossen steinernen Kreuzen an den Ekken des Pallastes zu Gondar schreibt, das halte ich, nebst manchen andern Sachen, für Zusäze, die nach der Zeit gemacht worden. Bruce.

Man hat sich in Europa in Ansehung der Gesichtsbildung und Gesichtsfarbe der Ethiopier, lange Zeit mit einem Irrthum unterhalten, weil man sie mit ihren Nachbarn, den Schwarzen in Nubien verwechselte. Ihre natürliche Farbe ist braun und olivenfarbig. Sie haben einen schlanken, ansehnlichen Wuchs, schöne wohlgestaltete Augen, gut geformte Nasen, und weisse Zähne; da hingegen die Einwohner von Sennaar oder Nubien plattgedrükte Nasen, dikke aufgeworfene Lippen, und ganz schwarze Gesichter haben.

Die Kleidung der Vornehmen ist eine Weste von Seide oder feinem Kattun, mit einer Art von Scherpe. Die Bürgersleute sind eben so gekleidet, nur mit dem Unterschied, daß sie keine Seide, und gröbern Kattun tragen. Das gemeine Volk hat weiters nichts als Beinkleider von Kattun, und eine Scherpe, die den halben Leib bedekt. Die Art sich zu grüssen ist sonderbar: man nimmt sich bei der rechten Hand, und führt sie wechselweise zum Mund; man nimmt auch die Scherpe desjenigen, den man grüßt, und wikkelt sie sich um den Leib: daher bleiben diejenigen, die keine Weste tragen, wenn man sie grüßt, halb nakt stehen.

Der jezzige Kaiser heißt Jesus. Er hat, obgleich erst ein und vierzig Jahre alt, schon eine zahlreiche Familie, von acht Prinzen und drei Prinzessinnen. Es ist ein Herr von vorzüglichen Eigenschaften: er hat einen lebhaften, durchdringenden Verstand, viel Sanftmuth, und Freundlichkeit, und die Gestalt eines Helden. Er liebt die Wissenschaften und Künste; aber Krieg ist seine Leidenschaft. Er ist unerschrokken und tapfer im Gefecht, und immer an der Spizze seines Heers. Seine Liebe zur Gerechtigkeit ist ausserordentlich; er läßt sie mit der größten Genauigkeit verwalten; da er aber kein Freund von Blutvergiessen ist, so

geht es ihm allemal schwer ein, einem Verbrecher das Leben abzusprechen. So grosse Eigenschaften machen ihn eben so gefürchtet als beliebt bei seinen Unterthanen, deren Ehrfurcht für ihn fast bis zur Anbetung geht. Ich hab ihn sagen hören, ein Christ dürfe das Blut eines andern Christen nicht ohne wichtige Ursache vergiessen. Daher will er, man soll eine genaue und umständliche Untersuchung anstellen, ehe man einen Verbrecher zum Tode verdammt. Die Strafen sind Henken oder Köpfen. Auch werden einigen Verbrechern ihre Güter eingezogen, mit einem sehr strengen Verbot, ihnen beizustehen und sogar ihnen Essen oder Trinken zu geben, wodurch denn diese Elenden gezwungen werden, wie wilde Thiere, herumzuirren. Indessen da der Kaiser ein gütiger Herr ist, so läßt er sich leicht bewegen, die Unglüklichen zu begnadigen. Es ist zu verwundern, daß, ungeachtet die Ethiopier so lebhaft und hizzig sind, man dennoch fast gar nichts von Todtschlägern, oder andern solchen Verbrechern, die Schaudern erregen, hört. Ich bin überzeugt, daß ausser der Religion die genaue Verwaltung der Justiz, und die gute Polizei in diesem Reiche sehr viel zur Reinigkeit und Unschuld der Sitten beitragen.

Um meine chymische Geheimnisse zu sehen und kennen zu lernen, beschied mich der Kaiser einst nach Tzemba, eine halbe Meile von Gondar, welches ein am Flusse Rab gelegenes Kloster ist. Von Tzemba hat man nur noch ungefähr 60. französische Meilen zu den Quellen des Nils. Ich war willens, die berüchtigten Quellen zu sehen, und der Kaiser hatte die Güte, mir eine Kompagnie Reiter mitzugeben, ich konnte aber eine so günstige Gelegenheit nicht einmal benuzzen, weil ich schon lange stark an der Brust litt Mourat, einer der ersten Minister im Reiche, der selbst oft bei den

Nilquellen gewesen war, und sie mit aller Sorgfalt untersucht hatte, erzählte mir folgendes davon.

Im Königreich Gojam giebt es ein sehr grosses Gebirg, auf dessen Höhe zwei starke Wasserquellen sind, die eine gegen Ost, die andere gegen West. Diese zwei Quellen bilden zwei Bäche, die sich mit grossem Ungestümm gegen die Mitte des Gebirgs auf ein lokkeres und zitterndes Erdreich herabstürzen, das mit Rohr und Binsen bewachsen ist. Diese Wasser kommen erst zehn oder zwölf Meilen von da zum Vorschein, wo sie nach ihrer Vereinigung den Nilfluß bilden, der sich in kurzer Zeit durch die Wasser von verschiedenen andern Flüssen, die er aufnimmt, verstärkt. Was einem wunderbar vorkommen muß, ist, daß der Nil mitten durch einen See fließt, ohne sein Wasser mit ihm zu vermischen. Dieser See ist so groß daß man ihn das Meer von Dembea nennt. Das Land um ihn her ist bezaubernd schön. Man erblikt von allen Seiten nichts als grosse Dörfer, und reizende Lorbeerwälder. Seine Länge beträgt ungefähr 100 Meilen, und seine Breite 35 bis 40. Sein Wasser ist süß und angenehm, und viel leichter als das Nilwasser. Fast in der Mitte dieses Sees ist eine Insel, wo der Kaiser einen Pallast hat, der dem in Gondar nichts an Schönheit und Pracht der Gebäude nachgiebt, ob er gleich nicht so groß als jener ist.

Der Kaiser machte eine Reise dahin, und ich hatte die Ehre, ihn zu begleiten. Er fuhr allein in einem kleinen Schiffchen, von drei Ruderen geführt. Der Neffe des Ministers Mourat und ich folgte ihm in einem andern. Diese Schiffe, die nicht über sechs Personen führen können, bestehen aus Binsenmatten, die sehr zierlich in einander verbunden aber nicht verpicht sind. Obgleich die Binsen an diesen Matten sehr stark

angezogen sind, so begreife ich doch nicht, wie sie Wasser halten können. Wir verweilten drei Tage in diesem bezaubernden Pallast, wo ich einige chymische Versuche machte, die dem Kaiser ausnehmend gefielen. Dieser Pallast ist mit einer doppelten Mauer umgeben, und hat zwei Kirchen, davon eine dem heiligen Claude gewidmet ist, und dieser Insel den Namen gibt, die man die Insel St. Claude nennt, und etwa eine Meile im Umfang hat.

Von da begab sich der Kaiser nach Arringon, den Schauplaz des Kriegs, woselbst auch ein eben so schöner Pallast, wie in Gondar, steht; ich aber nahm meinen Weg nach Emfras, eine Tagreise von Gondar. Diese Stadt ist nicht so groß als Gondar, aber angenehmer und in einer schönen Lage; selbst die Häuser sind besser gebaut. Sie stehen alle zwischen lebendigen Zäunen, die immer grünen, blühen und Früchte tragen, und mit regelmässig dazwischen gesezten Bäumen untermischt sind. Dies ist der wahre Begriff, den man sich von den meisten Städten Ethiopiens machen muß. Der Pallast des Kaisers liegt hoch, und beherrscht die ganze Stadt.

Emfras ist durch seinen Sklaven- und Zibethandel berühmt. Man zieht hier eine so ungeheure Menge von diesen Thieren, daß mehrere Kaufleute deren bei 300 haben. Das Zibetthier ist eine Art Kazze; man hat Mühe es zu füttern; die Woche giebt man ihnen dreimal rohes Ochsenfleisch, die übrigen Tage aber ein Getränk von Milch. Man beräuchert dieses Thier von Zeit zu Zeit mit gutem Rauchwerk, und schabt jede Woche einmal eine salbenartige Materie davon ab, das mit dem Schweiß aus seinem Körper dringt, welches dann der Zibet ist, den man mit Sorgfalt in Ochsenhörnern verwahrt.

Ich

Ich kam in der Weinlese nach Emfras, die man nicht, wie bei uns im Herbst, sondern im Februar hält. Hier fand ich Trauben, die über acht Pfund wogen, und deren Beere den grossen Nüssen gleich kamen. Es giebt Trauben von allerhand Farben; die weissen aber, so gut sie auch sind, werden nicht geschäzt.

Emfras ist die einzige Stadt Ethiopiens, wo die Muhammedaner freie Religionsausübung haben, und wo ihre Häuser zwischen denen der Christen stehen.

Die Ethiopier haben nur eine Frau, aber sie wünschen sehr, daß es ihnen erlaubt sein möchte, mehrere zu haben, und daß sie in der Schrift etwas finden könnten, daß ihren Wunsch begünstigte. Ihre Priester sind sehr streng gegen diejenigen, die mehrere Weiber unterhalten; die weltlichen Richter hingegen haben weit mehr Nachsicht.

Die Ethiopier bekennen sich zum Christenthum; sie haben die Bibel und Sakramente, und glauben die Verwandlung des Brods und Weins in den Leib und das Blut Jesu Christi. Sie rufen die Heiligen an, wie wir, kommuniziren unter beiderlei Gestalt, und weihen mit dem aufgehabnen Brod, wie die Griechen. Sie beobachten wie die Morgenländer vier Fasten in welchen man weder Eier, noch Butter, noch Käse geniesst, und erst nach Sonnenuntergang speißt. Weil es in Ethiopien keine Oehlbäume giebt, so müssen sie sich eines Oehls bedienen, das von einer Art Rübsaamen kömmt, und einen ziemlich angenehmen Geschmak hat. Sie fasten auch mit der nämlichen Strenge des Mittwochs und Freitags. Vor dem Essen wird allemal gebetet. Eine Stunde vor Sonnenuntergang verlassen die Bauern ihr Feld, um Beten zu gehen, indem sie nichts essen wollen, ohne sich dieser Pflicht zu

vor entledigt zu haben. Niemand ist vom Fasten ausgenommen. Junge und Alte, ja Kranke selbst sind dazu verpflichtet. Kinder läßt man im zehnten Jahr zum Abendmahl gehen, und von dem an müssen sie auch fasten.

Ihre Beicht ist sehr unvollkommen. Sie werfen sich zu den Füssen des Priesters nieder, und klagen sich überhaupt als grosse Sünder an, die die Hölle verdient hätten, ohne ins Detail ihres Sündenbekenntnisses hineinzugehen. Darauf berührt der Priester, der in der Linken das Evangelienbuch, in der Rechten aber ein Kreuz hält, die Ohren, die Nase, den Mund und die Hände der Beichtenden mit dem Kreuze, wobei er einige Gebete hersagt. Endlich liest er das Evangelium, macht mehrere Zeichen des Kreuzes über ihm, legt ihm eine Busse auf, und läßt ihn gehen.

Die Ethiopier haben weit mehr Bescheidenheit und Hochachtung in den Kirchen, als mans gewöhnlich in Europa findet. Nie gehen sie anders als mit blossen Füssen hinein, und zwar darum, weil der Boden ihrer Tempel mit Teppichen belegt ist. Man hört in denselben weder reden noch sich schneuzen, ja man schaut nicht einmal hinter sich. Wer zur Kirche geht, muß weisse Wäsche tragen, sonst würde man ihm den Eingang versagen. Bei Austheilung des Abendmahls bleibt niemand in der Kirche, als der Priester und die Kommunikanten.

Ihre Kirchen sind sehr schön; man findet darin viele Malereien, aber keine Statuen oder Bilder in erhabener Arbeit. Indessen nahm der Kaiser doch die geschnizten Kreuzifixe, die ich ihm nebst einigen Miniaturen zu überreichen die Ehre hatte, an. Er küßte sie mit Ehrfurcht, und ließ sie in seinem Kabinet aufstellen. Die Miniaturgemählde stellten einige Heilige vor,

deren Namen er unten auf ethiopisch anschreiben ließ. Sie räuchern beständig während der Messe und dem Gottesdienst. Wenn sie gleich keine Notenbücher haben, so ist ihr Gesang doch regelmässig und angenehm; Sie begleiten ihn auch mit Instrumentalmusik. Die Geistlichen stehen des Nachts zweimal auf, um Psalmen zu singen. Ausserhalb der Kirche ist ihre Kleidung fast wie die der Weltlichen; sie sind von diesen durch nichts ausgezeichnet, als durch eine gelbe oder violenblaue Müzze. Diese verschiedenen Farben zeigen ihre Orden an; die Mönche stehen in Ethiopien sehr in Ehren.

Man hat in Ethiopien die jüdische Beschneidung beibehalten. Das Kind wird am siebenten Tag nach seiner Geburt beschnitten, hernach tauft man es, ausser wenn es Gefahr lauft zu sterben, wo man dann die Taufe nicht aufschiebt. Die Beschneidung gilt unter ihnen für kein Sakrament, sondern bloß für eine Zeremonie, die man um des Beispiels Jesu willen nachahmt, der ja auch beschnitten seyn wollte.

(Poncet's schwächliche Gesundheit die durch das ungewohnte Klima noch mehr gelitten hatte, nöthigte ihn, früher als er wollte, nach Frankreich zurükzukehren. Der Kaiser gab ihm nach seiner Versicherung, sehr ungern die Erlaubniß dazu. Zugleich beschloß dieser Fürst, an Ludwig XIV. einen Gesandten mit Briefen und Geschenken zu senden. Ein Neffe von Mourat, einer der ersten Minister wurde dazu ernannt. Der kaiserliche Großschazmeister bekam Befehl, Poncet mit allem was er verlangen würde, zu versehen, und dieser trat nun die Rükreise nach Frankreich an. Hier folgt sein Tagebuch davon aber hin und wieder abgekürzt.)

Meine Abreise wurde auf den 2ten Mai 1700 vestgesezt. Man gab mir eine Bedekkung von 100 Reu-

tern, um mich bis an die Gränzen des Reichs zu bringen, und einen Dollmetscher der alle Sprachen derjenigen Provinzen, durch die wir zu reisen hatten, verstand, denn jede von diesen hat ihre besondere Sprache. Einige Kaufleute, die nach Messuah reisten, machten mir Gesellschaft, und waren sehr vergnügt, bei dieser Gelegenheit ihre Reise desto sicherer machen zu können. Obgleich der Gesandte Mourat in mich drang, meine Abreise zu beschleunigen, aus Furcht vor den Regen, die schon alle Nacht zu fallen anfiengen, so konnt' er doch selbst sobald nicht aufbrechen, weil ihn der Kaiser noch zurükhielt. Wir bestimmten also Duvarna, um uns da wieder zu finden, und dann unsere Reise zusammen fortzusezzen.

Wir nahmen unsern Weg über Emfras*). Der Offizier, der uns führte, gieng allemal eine Stunde vor uns in die Oerter, wo wir einkehren sollten, zu dem Gouverneur oder Befehlshaber, und zeigte ihm die Befehle des Hofs, die auf eine Rolle Pergament geschrieben sind. Diese Rolle stekt in kleinen Kürbissen, die er an seidenen Schnüren gericht um den Hals trägt. Sobald er angekommen ist, versammeln sich die Vornehmsten des Orts, vor dem Hause des Gouverneurs, wo er in ihrer Gegenwart seinen Kürbis abbindet, ihn zerbricht, und die kleine Rolle herausnimmt, die in der Landessprache Ati-Hefes, Befehle des Kaisers, genannt wird. Diese übergibt er ehrerbietig dem Gouverneur, mit dem Zusaz, daß wenn er sie nicht vollzieht, sein Kopf darauf steht. Wenn ein solcher

*) Poncet machte also einen starken Umweg, denn Emfras liegt in einer Breite von 12° 12′ 38″, und in einer Länge von 37° 38′ 30″, folglich etwa 22 Meilen von Gondar, beinahe unter eben dem Meridian. Seine erste Stazion hätte am Fluß Angrab seyn sollen. Bruce.

Befehl bei Lebensstrafe erlassen wird, so ist er mit rothen Buchstaben geschrieben. Der Gouverneur nimmt zum Zeichen der Ehrfurcht und des Gehorsams die Rolle, und legt sie sich auf den Kopf. Darauf gibt er Befehl in allen Orten seines Gouvernements, dem Offizier und der ganzen Bedekkung alles frei zu geben.

Wir brachten einen ganzen Tag auf dem Wege von Gondar nach Emfras zu, weil wir sehr beschwerliche Wege über ein hohes Gebirg zu passiren hatten. Auf diesem grossen Gebirge steht ein Kloster mit einer Kirche, daß der heil. Anna gewidmet ist. Dieser Ort ist durch die Wallfahrten berühmt, die man von fernen Gegenden hieher anstellt. Man findet in diesem Kloster eine klare frische Quelle; die Wallfahrer trinken davon aus Andacht, und behaupten, daß sie durch Mitwirkung der h. Anna wunderbare Kuren hervorbringe.

In Emfras hörte ich ein Konzert von Harfen, und einer Art von Geige, die den unsrigen nahe kömmt. Ich war auch in einer Art von Schauspiel. Die spielenden singen Verse denjenigen, die sie belustigen wollen, zu Ehren. Einige tanzen Ballette nach kleinen Trommeln oder Pauken, und da sie sehr leicht und flüchtig sind, so machen sie im Tanze mancherlei seltsame Wendungen. Andere, mit einem blossen Säbel in der einen, und einen Schild in der andern Hand, stellen im Tanze Gefechte vor, und machen so wunderbare Sprünge, daß man's nicht glauben kann, wenn man's nicht gesehen hat. Einer von diesen Springern brachte mir einen Ring und sagte mir, ich sollte ihn verstekken, oder von jemand verstekken lassen, er wollte mir dann bald sagen, wo er wäre. Ich nahm den Ring, und verstekte ihn so gut, daß ich glaubte, es würde ihm unmöglich sein zu errathen, wo ich ihn

verborgen hätte. Einen Augenblikk hernach kam zu meiner grossen Verwunderung, der Springer, stets nach dem Takte tanzend, auf mich zu, und sagte mir leise in's Ohr, er hätte den Ring, und ich hätte ihn nicht gut verstekt gehabt. Noch andere halten in der einen Hand eine Lanze, und in der andern ein volles Glas, und springen erstaunlich hoch, ohne einen Tropfen daraus zu verschütten.

Von Emfras reisten wir nach **Koga**, wo wir des Nachts blieben. Hier hielten sich sonst die ethiopischen Kaiser auf. Die Stadt ist klein, aber ihre Lage und Gegend angenehm. Hier fieng man an, unser Reisgeräthe dem Dorfherrn zu übergeben, der es auf die obenbeschriebene Art bis an die Gränze schaffen ließ. Ich habe die Oerter, durch die wir kamen, nicht genau aufgezeichnet; die Schwäche, in der ich mich befand, erlaubte mir nicht zu schreiben, wie ich gern gewollt hätte.

Wir brachten sieben bis acht Tage auf der Reise durch die Provinz **Ogora** *) zu, wo die Hizze nicht so heftig, als sonst ist, weil es da verschiedene hohe Berge gibt. Man hat mir gesagt, man finde dort zu einer gewissen Zeit im Jahr Eis, ich möcht es nicht versichern. In diesem Gebirge gibt es eine so grosse Anzahl von Häusern, daß es eine ganze Stadt zu seyn scheint. Sie sind rund gebaut: das Dach, wie ein umgekehrter Trichter gestaltet, ist von Rohr und steht auf Mauern; die zehn bis zwölf Fuß Höhe haben. Das innere der Häuser ist reinlich, und mit Bambusrohr künstlich ausgeschmükt. Man findet überall Marktplätze, wo alle Arten von Vieh und Waaren verkauft werden, und ein grosses Gewühl von Menschen zu sehen ist.

*) Foggora oder Woggora. Bruce.

Aus der Provinz Ogora kamen wir in die Provinz Siry, wo man die Sprache von Tigra zu reden anfängt. Ehe wir die Hauptstadt Siry erreichten, mußten wir über den Fluß Tekesel,*) oder den Fürchterlichen, wie man ihn wegen seiner reissenden Schnelligkeit nennt. Er ist viermal breiter als die Seine bei Paris; man sezt mit Nachen über, denn Brükken gibt es nicht. Es gibt da schöne Ebenen von Quellen durchwässert, und mit grossen Wäldern von Orangen, Zitronen, Schasmin und Granaten bedekt. Diese Bäume sind in Ethiopien so gemein, daß sie auf dem freien Felde ohne alle Kultur wachsen: auf Wiesen und Feldern blühen Tulpen, Ranunkeln, Nelken, Lilien, weisse und rothe Rosen, und tausend andere Gattungen von Blumen, die wir nicht kennen, und welche die Luft mit noch stärkern und balsamischern Düften anfüllen, als in den schönen Gegenden von der Provence.

Aus Siry giengen wir in die Provinz Adua über, deren Hauptstadt eben den Namen führt. Der Gouverneur ist einer von den sieben ersten Ministern des Reichs, und hat vier und zwanzig kleine Gouvernements oder Provinzen unter sich. Er hatte Befehl, mir alles, was zu meiner Einschiffung auf dem rothen Meer nöthig seyn würde, reichlich zu verschaffen, und er that es auch auf eine sehr verbindliche Art.

Ich wurde hier mit wildem Ochsenfleisch bewirthet, das die Ethiopier sehr hoch schäzzen: das Fleisch ist auch wirklich sehr gut und schmakhaft. Diese Ochsen haben keine Hörner, sind auch nicht so groß, als unsere Ochsen in Frankreich. Es gibt auch in dieser Provinz eine

*) Sein wahrer Name ist Takazze; er hieß bei den Alten Sirys.
Bruce.

Menge Ziegen; aber ich sahe weder Rehe noch Hirsche. Wir nahmen unsern Weg durch einen Wald, der voller Affen von verschiedener Grösse war. Sie erstiegen die Bäume mit einer Geschwindigkeit, die uns wegen der tausendfachen Sprünge, die damit unterliefen, sehr belustigte.

Von Adua kamen wir in die Provinz Saravi, wo ich den Verdruß hatte meinen kleinen Elephanten sterben zu sehen, den ich mit genommen hatte. In diesem Lande findet man die schönsten Pferde von Ethiopien, mit welchen auch die Marställe des Königs versehen werden. Diese Pferde, die voll Feuer, und so stark als die arabischen sind, tragen den Kopf immer hoch. Sie haben keine Hufeisen, weil man in Ethiopien das Beschlagen der Pferde und andrer Lastthiere gar nicht kennt.

Von da kamen wir endlich nach Duvarna, der Hauptstadt des Königreichs Tigra *). Diese Provinz steht unter zwei Gouverneurs; warum? weiß ich nicht, auch nicht welches Departement jeder hat. Man nennt sie Barnagas, Meerkönige, vermuthlich wegen der Nachbarschaft des rothen Meers.

Duvarna ist in zwei Städte, die obere und untere eingetheilt; die leztere haben die Mohammedaner inne. Alles was nach Egypten übers rothe Meer kömmt, geht durch Duvarna. Diese Stadt die ungefähr zwei Meilen im Umfang hat, ist gleichsam die allgemeine Niederlage für alle Waaren aus Indien. Die Häuser sind alle von Quaderstükken gebaut, und haben Terras-

*) Dobarwa ist nicht die Hauptstadt von Tigre, sondern des Barbarnagasch, der gegen seinen Herrn rebellirte, und die Stadt 1559, an die Türken übergab. Bruce.

sen anstatt der Dächer. Der Fluß Moruba, der unten an der Stadt hinfließt, fällt in den Tekesel; er ist nicht breit, aber sehr schnell, und deswegen gefährlich. Wir brachten dritthalb Monate von Gondar bis hieher zu, wo ich den Gesandten Murat erwarten sollte.

Kurz nach meiner Ankunft erhielten die beiden Gouverneurs die traurige Nachricht von dem Tode des Prinzen Basilius, des ältesten Sohns des Kaisers und Thronerbens. Er war etwa neunzehn bis zwanzig Jahr alt, und hatte alle Eigenschaften, die einen vollkommenen Fürsten ausmachen können. Er verband mit einer männlichen Schönheit, Verstand, Muth, und ein gutes gefühlvolles Herz, welches alles ihn zur Freude des ganzen Hofs machte. Er liebte sein Volk, dessen Vater er geworden wäre, wenn er länger gelebt hätte. Dieses zeigte sich deutlich, am Abend vor seinem Tode. Der Kaiser besuchte ihn in Gesellschaft der angesehensten Herren des Hofs. Hier sagte der Prinz zu ihm, er hätte ihn nur um eine Gnade zu bitten, nämlich um die, daß er seinem Volke, welches unersättliche habsüchtige Minister unterdrükten, die Last abnehmen möchte. Der Kaiser wurde bis zu Thränen gerührt, und versprach, er wolle dafür sorgen. Ich erfuhr diesen Umstand von demjenigen, der nach Duvarna die Nachricht von seinem Tod, und den Befehl brachte, ihn wie gewöhnlich zu betrauren.

Was man sich sonst noch von den Tugenden dieses Prinzen erzählt, ist eines ewigen Andenkens würdig. Der Kaiser, sein Vater, war einst in einen feindlichen Hinterhalt gerathen. Da dies der Prinz sah, sprengte er mit verhängtem Zügel zu seiner Rettung herbei, warf sich mitten ins Gedränge, schlug die Feinde von allen Seiten zurük, und zeigte sich so ungemein tapfer, daß er das Leben seines Vaters mit Gefahr seines eigenen rettete.

Der Kaiser pflegt sich bisweilen, sei es nun aus Politik oder Liebe zum Vergnügen, zu verheelen, und mit zwei oder drei Vertrauten zu entfernen, ohne daß man erfährt, was aus ihm geworden ist. Einst war er zwei Monate lang so verstekt, welches den Prinzen in die schröklichste Unruhe und in einen tödtlichen Gram versezte, weil man glaubte, der Kaiser wäre gestorben.

Einige von den Grossen am Hofe riethen dem Prinzen, die Regierung an sich zu ziehen, und sich als Kaiser ausrufen zu lassen; weil zu befürchten wäre, daß bei gegenwärtigen Umständen einer seiner Brüder ihm zuvor kommen möchte; er könne auf ihre Treue zählen, und sie würden sich bereit finden lassen, alle ihre Güter, ja ihr Leben selbst für seine Dienste aufzuopfern.

Der Prinz aber, der eine zärtliche Liebe und eine unbestechliche Anhänglichkeit für seinen Vater hegte, verwarf diesen Vorschlag seiner eigennüzzigen Hofleute mit Unwillen, und erklärte ihnen, daß er niemals gesonnen sei, den Thron zu besteigen, ehe er den Leichnam seines Vaters gesehen, oder die zuverläßigsten Nachrichten von seinem Tode eingezogen hätte. Der Kaiser kam dann wirklich einige Tage nach diesem Vorfall zurük, und erfuhr die boshaften Rathschläge, die seinem Sohne gegeben worden waren. Er machte weiter kein Aufsehen damit; aber die Schmeichler verschwanden nach und nach, ohne daß man sie bisher wieder gesehen hätte. Der muthmasliche Erbe des Reichs hat ein Fürstenthum, das ihm sehr ergeben ist.

Ich reiste durch dieses Fürstenthum auf dem Wege nach Duvarna. Die Stadt heißt Heleni. Es findet sich darinn ein sehr schönes Kloster und eine prächtige Kirche. Es ist dies die schönste und größte, die ich in Ethiopien gesehen habe. Mitten auf dem grossen Plaz

vor der Kirche, sieht man drei dreiekigte Piramiden voller Hierogliphen. Unter den Figuren dieser Piramiden bemerkte ich auf jeder Seite ein Schloß, das mir sehr sonderbar vorkam, denn die Ethiopier haben keine Schlösser, und kennen ihren Gebrauch nicht einmal. Ob man gleich keine Fußgestelle unter diesen Piramiden sieht, so sind sie doch so hoch, als der Obelisk auf dem St. Petersplaz in Rom, der auf seinem Fußgestelle steht. Man glaubt, dies sei das Land der Königinn von Saba: mehrere Dörfer, die von diesem Fürstenthum abhangen, führen noch heut zu Tag den Namen Sabaim. In den Gebirgen findet man Marmor, der dem europäischen nichts nachgiebt, und viel Gold, ja man findet schon welches, wann man das Feld umgräbt. Man hat mir heimlich einige Stükke gebracht, die sehr fein waren.

Nach der Ankunft des Kuriers, der die traurige Nachricht von dem Tode des Kronprinzen brachte, liessen sie die Barnagas in allen Städten ihres Gouvernement bei Trompetenschall bekannt machen. Jedermann legte Trauer an, welche darinn besteht, daß man sich die Haare vom Kopf scheeren läßt: dieses geschiehet im ganzen Reiche, an Männern, Weibern und Kindern. Tags darauf begaben sich die beiden Gouverneurs, von der ganzen Milz und einem grossen Haufen Volks umgeben, nach einer Kirche, die der heiligen Jungfrau gewidmet ist; hier wurde dem Verstorbenen eine feierliche Seelmesse gehalten, und dann gieng der Zug in eben der Ordnung nach dem Pallast zurük. Die beiden Barnagas sezten sich hier in einem grossen Saal, und liessen mich zwischen sie sizzen; die Offiziers und die vornehmsten Personen stellten sich an die Wände des Saals. Weiber mit kleinen Trommeln und Mannsleute nahmen ihren Plaz mitten im Saal und sangen wechselweise zu

Ehren des Verstorbenen in einem so traurigen Tone, daß ich gerührt wurde, und so lange die Zeremonie währte, wol eine Stunde weinte. Unter diesen Leuten waren welche, die zum Zeichen der Betrübniß sich das Gesicht zerkrazten, daß es von Blut treifte, oder sich an den Schläfen mit Wachskerzen sengten. Im Saale waren blos Personen von Stande; das gemeine Volk war in den Höfen, wo es ein so erbärmliches Geschrei machte, daß auch die härtesten Seelen hätten gerührt werden müssen. Diese Zeremonien dauern nach Landesgebrauch drei Tage.

Man muß bemerken, daß wenn ein Ethiopier stirbt, man überall ein fürchterliches Geschrei hört. Alle Nachbarn kommen in der Wohnung des Verstorbenen zusammen, und weinen mit den Anverwandten, die sie da versammelt finden. Man wascht den Leichnam mit besondern Zeremonien, und wenn man ihn in eine neue Dekke von Kattun gewikelt hat, legt man ihn in einen Sarg mitten in einen Saal, der mit Wachsfakkeln erleuchtet ist. Hier wird das Heulen und Schreien unter Trommelschall verdoppelt. Einige bitten Gott für die Seele des Verstorbenen, andere sagen Verse zu seinem Lobe her, oder reissen sich die Haare aus, zerkrazen sich das Gesicht, oder versengen sich die Haut mit Wachskerzen. Diese Zeremonie ist rührend und schröklich zugleich, und währt so lange bis die Religiosen die Leiche abholen. Nachdem man noch einige Psalmen abgesungen, und geräuchert hat, beginnen sie den Leichenzug, in der rechten Hand ein eisernes Kreuz, in der linken ein Gebetbuch: sie tragen den Leichnam selbst und singen den ganzen Weg über Psalmen. Ihnen folgen die Verwandten und Freunde des Verstorbenen, unter beständigem Geschrei und Trommeln, alle mit geschornem Haupte. Kömmt man vor einer Kirche vorbei,

ſo hält der Zug, man betet einige Gebete, und dann geht es weiter bis zum Begräbnißplaz. Hier wird von neuem geräuchert; man ſingt noch eine Zeitlang Pſalmen in ſchwermüthiger Melodie, und nun wird die Leiche eingeſenkt. Perſonen vom Stande werden in den Kirchen begraben, die andern in öffentlichen Begräbnißplätzen, wo eine Menge von Kreuzen, ungefähr wie bei den Karthäuſern, geſezt werden. Die Leichenbegleiter gehen darauf zurük ins Trauerhaus, wo eine Art von Feſt gehalten wird. Man kömmt da drei Tage Früh und Abends zuſammen, um zu weinen, und ißt dieſe ganze Zeit über ſonſt nirgends als da. Wenn dieſe drei Tage verfloſſen ſind, ſo geht man auseinander, bis zum achten nach dem Sterbetage; alsdann kömmt man von acht Tagen zu acht Tagen wieder zuſammen, um nocheinmal zwei Stunden zu weinen, und dieſes geſchieht das ganze Jahr hindurch. Es iſt dies ihre Jahresfeier.

Wenn der Kronprinz oder ſonſt ein Herr vom Range ſtirbt, ſo entſchlägt ſich der Kaiſer drei ganzer Monate lang aller Geſchäfte, ſie müßten denn ſehr dringend ſeyn. Da er einen Geſandten nach Frankreich ſchikken wollte, ſo ließ er Murat kommen, gab ihm ſeine Befehle nebſt einem Kreditiv an den König, bekleidete ihn in eine öffentliche Audienz mit dem Zeremonienmantel, und ließ ihn ſo abreiſen. Die Reiſe des Geſandten war nicht glüklich. Die Pferde die er dem Könige bringen ſollte, fielen unterwegs. Er ſchikte zurük nach Hofe, um andere holen zu laſſen: das verzögerte ſeine Reiſe und brachte mich auf den Entſchluß, ihn zu Meſſua zu erwarten, und dort das Nöthige zu unſerer Einſchiffung zu veranſtalten.

Den Abend vor meiner Abreiſe gaben die Barnagas Befehl, daß 100 Mann zu Fuß mit Lanzen bewaffnet,

unter Anführung eines Offiziers zu Pferd sich fertig halten sollten, mich den Tag darauf nach Messua zu begleiten. Ich verließ also Duvarna am 8 Sept. 1700, und kam mit vieler Mühe und Gefahr über einen sehr schnellen Fluß, der Moraba heißt.

Von Duvarna an lassen die Dorfherren, nicht mehr das Gepäkke der Reisenden durch ihre Unterthanen tragen, sondern man braucht dazu eine Gattung Ochsen, die man Bers nennt, und die von den gewöhnlichen, welche Frida heissen, unterschieden sind. Diese Thiere, deren Fleisch man nicht ißt, legen in kurzer Zeit ein groß ses Stük Weges zurük. Ich hatte deren zwanzig, wovon der eine Theil unsern grossen Schiffsvorrath, der andere unsere Zelten trug, denn seitdem die Regen aufgehört hatten, schliefen wir des Nachts auf freiem Felde. Die Einwohner dieses Landes, theils Christen theils Mohammedaner, bringen den vorüberziehenden Karavanen Lebensmittel, und was sie sonst nöthig haben.

Acht Tage nach der Abreise kamen wir nach Arkuva *) einem Städtchen am Ufer des rothen Meers, welches die Geographen ganz unrichtig Areguies nennen: wir blieben da nur eine Nacht. Tags darauf fuhren wir in einem Nachen über einen Arm des Meers nach Messua **), einer kleinen Insel, oder vielmehr einem unfruchtbaren Felsen mit einer Festung, die dem Großsultan gehört, und die Wohnung eines Bassen ist.

Die Festung will nicht viel sagen; ein gut bewaffnetes Kriegsschiff könnte sie leicht erobern. Als ich da war, kam ein englisches Schiff auf der Rhede vor Anker, wel-

*) Der einzige wahre Name, den weder Mohamedaner noch Christen kennen, ist Arkeniko. Bruce.

**) Masuah. Bruce.

ches die ganze Insel in Bestürzung sezte. Man machte schon Sicherheitsanstalten, aber der Kapitain schikte seine Schaluppen ans Land, um den Kommendanten zu versichern, daß er von Engländern, die Freunde des Grossultans wären, nichts zu befürchten hätte. Der Bassa von Messua sezt einen Gouverneur zu Suaquen, einer von der Pforte abhängigen Stadt am rothen Meere. Hier ist eine Perlen- und Schildkrötenfischerei, mit denen ein starker, und für den Großsultan sehr einträglicher Handel getrieben wird. Der Bassa von Messua empfieng mich sehr höflich auf Empfehlung des Kaisers von Ethiopien, der dort sehr gefürchtet wird, und zwar mit Recht; denn die Ethiopier könnten sich dieses Orts, der ihnen vormals gehörte, sehr leicht bemächtigen, wenn sie ihn aushungerten, und den Einwohnern das Wasser abschnitten, welches sie vor Arkova bekommen müssen, indem es auf der Insel selbst keines giebt.

Während meines Aufenthalts am ethiopischen Hofe erfuhr ich, die Holländer hätten's mehr als einmal versucht mit den Ethiopiern zu handeln; allein, es sei nun, daß die Verschiedenheit der Religion oder die grosse Macht der Holländer in Ostindien, die Ethiopier argwöhnisch gemacht haben, so ist so viel gewiß, daß sie von keinem Handel mit ihnen wissen wollen, und ich habe sie sagen hören, sie würden niemals solchen Christen trauen, die nicht fasten, die Heiligen nicht anrufen, und nicht die wirkliche Gegenwart Christi im heiligen Sakrament glauben.

Die Engländer haben auch Lust zu Verkehr mit den Ethiopiern, und ich weiß, daß ein armenischer Kaufmann, Agaryri, sich mit ihnen für diesen Handel, associirt hatte, der ihnen allerdings vortheilhaft seyn würde. Denn ausser Gold, Bisam, Elephantenzähnen u. s. w. würde man auch noch aus Ethiopien

Aloe, Mirrhen, Kassia, Tamarinden und Caffee ziehen. Aus dem leztern machen sich die Ethiopier nicht viel, und man hat mir gesagt, es wäre vormals aus Ethiopien nach Yemen oder dem glüklichen Arabien, aus dem man ihn gegenwärtig zieht, versezt worden; denn jezt baut man ihn in Ethiopien bloß zur Nachfrage.

Daß der Gesandte so lange ausblieb, machte mich unruhig, denn ich besorgte, den Mouson zu verlieren. Ich schrieb ihm, ich wäre entschlossen ihn zu Gedda zu erwarten. Er gab mir zur Antwort, ich möchte immer dahin reisen, er würde suchen sobald als möglich dahin zu kommen. Ich gab also allen meinen Bedienten, nachdem ich sie reichlich belohnt hatte, den Abschied. Alle weinten und wollten bei mir bleiben; aber ich gabs nicht zu. Darauf schiffte ich mich am 28. October auf einen zu Surate gebauten Nachen ein. Fahrzeugen wie sie dort gebräuchlich sind, möcht ich mich nicht anvertrauen: sie schienen mir sehr schlecht und unsicher zu seyn, indem die Breter zwar gepicht, aber nur mit elenden Strikken aneinander beveſtigt sind, eben so wie die Segel, die bloß aus Domiblättern bestehen. Indessen so elend diese Fahrzeuge gebaut, und so ungeschikt ihre Besizzer sind, so tragen sie doch viel, und werden, ob sie gleich nur etwa sieben Führer haben, auf diesem ganzen Meere stark gebraucht.

Zwei Tage nach unserer Abreise von Messue, landeten wir auf einer kleinen Insel, die Dehelek*) heißt. Die Schiffe, die aus Indien kommen, pflegen da frisches Wasser, und allen andern Vorrath einzunehmen, den man daselbst in Ueberfluß findet, Brod ausgenommen, daran die Einwohner oft selbst Mangel leiden, in-

*) Dahalak. Bruce.

indem sie die meiste Zeit von Fleisch und Fischen leben. Von da kamen wir nach einer andern Insel Abugafar genannt, welches Vater der Verzeihung bedeutet. Der Kapitain ermangelte nicht an Land zu steigen, und an das Grab dieses unglüklichen Abugafar eine Fakkel zu bringen. Die Mohammedaner würden einen Schiffbruch befürchten, wenn sie das unterliessen; sie beugen sogar von ihrem Wege ab, um den vorgeblichen Heiligen zu besuchen. Wir segelten darauf bei hohem Meere mitten durch die Klippen hindurch, welche dem Wasser gleich, und sehr zahlreich sind, und diese Fahrt sehr gefährlich machen; allein die Steuerleute, die alle diese Klippen kennen, fahren ohne Furcht hindurch, ob man gleich jeden Augenblik eine findet. Am sechsten Tage erreichten wir Kantumbul,*) einen sehr hohen Felsen im Meer, eine halbe Meile von vesten Lande von Arabien; wir lezten da vor Anker, und brachten daselbst die Nacht zu. Am folgenden Tage segelten wir an den Küsten von Arabien hin, und legten bei Ibrahim Mersa an. Acht Tage darauf landeten wir bei Konsira. Dies ist ein artiges Städtchen, welches dem Könige (Scherif) von Mekka gehört, und der erste Haven in seinem Lande gegen Süden. Man landet da gerne, weil man daselbst nur einen Zoll bezahlt, da man sonst zwei bezahlen muß. Es gibt hier sehr schöne Magazine, worin die ausgeladenen Waaren niedergelegt, und dann weiter zu Land auf Kameelen nach Gedda**) geschafft werden, welches nur fünf bis sechs Tagreisen davon entfernt ist. Wir blieben acht Tage zu Konsita, um auszuruhen, und guten Wind abzuwarten. Der Handel ist in dieser Stadt beträchtlich, weil eine grosse Menge mohamme-

*) Kontumbal (Nach Bruce.)
**) Dschidda.

danischer, arabischer und indischer Kaufleute dahin kömmt; von der leztern Nazion werden die, welche den Götzen dienen, nicht aufgenommen. Lebensmittel sind hier wohlfeiler, und in grösserm Vorrathe zu haben, als zu Gedda, wo wir am 5 Dezember 1700 ankamen. Vom Felsen Kantumbule bis Gedda segelten wir nur am Tage, und legten alle Abende aus Furcht vor den Klippen bei.

Gedda (Dschidda) ist eine grosse Stadt am Ufer des Meers, eine halbe Tagreise von Mekka. Der Haven oder die Rhede dabei ist ziemlich sicher, ob sie gleich Nordostwinden ausgesezt ist. Sie hat an gewissen Stellen guten Grund, und für kleine Schiffe Tiefe genug; nur grosse Schiffe müssen eine Meile davon in See bleiben. Ich gieng an Land, und nahm meine Wohnung in einem Okel. Dieses besteht aus vier grossen Wohngebäuden von drei Stokwerken, mit einem Hof in der Mitte. Der Erdstok ist für Magazine bestimmt; die andern haben die Reisenden inne. Andere Gasthöfe giebt es dort herum eben so wenig, als in der Türkei. Es giebt zu Gedda eine Menge solcher Okels. Sobald ein Reisender angekommen ist, sucht er sich eine Wohnung und Magazine aus, die ihm anstehen; dafür bezahlt er dem Eigenthümer einen vestgesezten Miethzinns, der niemals steigt noch fällt. Ich gab monatlich vier Thaler für zwei Zimmer, eine Terrasse und eine Kuche. Diese Okels sind Freistätte, heilige Oerter, wo man weder Beleidigungen noch Diebstähle besorgen darf. Unbequem ist es nur, daß man hier den Reisenden nichts giebt; er muß sich selbst meubliren, und was er essen will, selbst kaufen und zubereiten, oder es durch seine Bedienten thun lassen.

Gedda ist kein Ort, wo sich Christen niederlassen könnten, wegen der Nachbarschaft von Mekka; die Muhamedaner würden's nicht erlauben. Doch wird hier ein

starker Handel getrieben, denn die Schiffe, die aus Indien kommen, legen hier an. Der Großsultan unterhält gewöhnlich dreißig grosse Schiffe zum Transport der Waaren. Diese Schiffe, die für 100 Kanonen gebohrt seyn könnten, haben gar keine. — Alles ist zu Gedda theuer, selbst das Wasser, wegen der vielen Fremden, die immer dahin kommen; eine Pinte Wasser, Pariser Maaß, kostet zwei bis drei Sols, weil man es vier Meilen weit herbringt. Die Stadtmauern taugen nichts; ein wenig besser ist die Vestung auf der Meerseite, aber eine Belagerung könnte sie doch nicht aushalten, ob sie gleich einige Kanonen hat. Die Häuser sind meistens von Stein und haben Terrassen statt der Dächer, nach Art der Morgenländer. Die Gegend umher ist äusserst unangenehm; man sieht da nichts als unfruchtbare Felsen, und unangebaute Sandstrekken. Mekka hätte ich gerne gesehen, aber es ist den Christen bei Lebensstrafe untersagt, sich da sehen zu lassen. Zwischen Gedda und Mekka giebt es keinen Fluß, wie einige ganz falsch berichtet haben; nur eine Quelle gibt es, aus der das Wasser für Gedda geschöpft wird.

Nach einem Aufenthalt von einem Monate erfuhr ich, der Gesandte würde sobald noch nicht kommen, und wäre erst die Zeit des Monsons vorüber, so würde er wohl noch ein Jahr in Ethiopien bleiben müssen. Ich entschloß mich daher, auf einem von den Schiffen, die nach Suez zu segeln Anstalt machten, mich einzuschiffen, und den Berg Sinai zu besehen, welchen Murat, im Fall er nicht nach Gedda käme, zum Ort unserer Zusammenkunft bestimmt hatte.

Ich bestieg also am 12 Januar 1701. eines von den Schiffen, die der Großsultan zu Surate hatte bauen lassen. Diese Schiffe sind sehr groß, haben aber doch nur einen Boden. Sie sind so hoch von Bord, daß auch

der größte Mann stehend nicht daran hinaufreichen kann. Das Tauwerk ist sehr dik und vest; ihre Masten und Segel sind von den unsrigen wenig unterschieden. Das Besondere davon besteht in gewissen darinn angebrachten Kajüten oder Zisternen, die so geräumig sind, daß sie Wasser auf fünf Monate für 150 Menschen fassen können. Von innen sind diese Zisternen mit einem Firniß so gut verwahrt, daß sich das Wasser darin vollkommen rein und wohlschmekkend, und noch viel besser als in Fässern erhält.

Nach einer gefährlichen Fahrt zwischen Klippen, legten wir nach etwa sechs Tagen, an der Insel Hassama, zwei Meilen vom vesten Lande an. Diese Insel ist nicht bewohnt, aber man nimmt da sehr gutes Wasser ein. Von da bis Suez legt man alle Abend nahe am Lande an, und die Araber bringen Erfrischungen zu den Schiffen.

Zwölf oder dreizehn Meilen weiterhin erreichten wir die Rhede von Yambo. Dieses ist eine ziemlich grosse Stadt, durch ein Schloß an der Küste gedekt, dessen Bevestigung schlecht genug ist. Sie gehört dem Könige von Mekka. Die Räubereien der herumstreifenden Araber hielten mich ab, sie zu besehen. Mieula war die nächste Stadt, wo wir zwei Tage darnach landeten. Sie ist ungefähr eben so groß als Yambo, und hat auch ein ziemlich unbedeutendes Schloß. Von da kamen wir am 12. April nach Chiurma, welches ein sehr guter sicherer Haven ist. Es gibt dort herum weder Städte noch Dörfer, sondern nur einzelne Zelten, unter welchen Araber wohnen. Weil die Zeit des Monsons fast vorüber war, so glaubte ich nicht viel länger mehr die See halten zu können, und stieg daher bei Chiurma an's Land; hier nahm ich Kameele, die

mich in sechs Tagen nach Tor brachten. Tor gehört dem Großsultan; im Schloße liegt eine Besazzung mit einem Aga; im Dorfe befindet sich eine grosse Anzahl griechischer Christen. Diese haben ein Kloster, welches von dem grossen auf dem Berge Sinai abhängt.

Dieses leztere besuchte ich.

Es liegt unten am Fuße des Berges. Die Thüren desselben sind wegen der Streifereien der Araber beständig zugemauert. Man zog mich vermittelst einer Rolle mit Strikken hinein; eben so auch mein Reisegepäkke. Es ist vest gebaut, mit guten starken Mauern. Die Kirche, nach der Aussage der Mönche, ein Werk Kaiser Justinians, ist prächtig. Es wohnen darin fünfzig Mönche, diejenigen ungerechnet, die ausgehen, um Gaben zu suchen. Ihre Lebensart ist sehr strenge; sie trinken keinen Wein, und essen niemals Fleisch, auch in den härtesten Krankheiten nicht. Das Wasser, das sie trinken, ist vortrefflich; es kömmt aus einer Quelle, die mitten im Kloster ist. Man gibt ihnen dreimal in der Woche ein Gläschen Branntwein, der aus Datteln gebrannt wird. Eben so streng beobachten sie die vier Fasten, die in der morgenländischen Kirche gebräuchlich sind. Ausser dieser Zeit bekommen sie Gemüse und gesalzene Fische. Sie stehen des Nachts auf, um zu singen, und bringen den größten Theil derselben im Chore zu. Sie zeigten mir ein Reliquienkästchen von weissem Marmor mit einem reichen goldgestiktem Tuche bedekt, welches den Körper der heiligen Katharina in sich verschließt. Den Körper selbst sieht man nicht; man zeigt nur eine Hand von der Heiligen, die ganz abgedorrt und mit goldenen Ringen an allen Fingern versehen ist. Der Erzbischof, der zugleich Abt des Klosters ist, hat einen Prior unter sich, der bei Anwesenheit des Erzbischofs nicht viel zu sagen hat. Die Neugierde reizte mich, den

Gipfel des Bergs zu besteigen, bis an den Ort, wo Moses die zwei Gesetztafeln empfieng. Der Erzbischof war so gefällig, mich von einigen seiner Mönche begleiten zu lassen.

Wir mußten wenigstens 4000 Stufen steigen, ehe wir den Gipfel dieses berühmten Bergs erreichten, worauf man eine ziemlich artige Kapelle gebaut hat. Wir besahen darauf auch die Eliaskapelle, und kamen sehr müde wieder ins Kloster zurük. Der benachbarte Berg ist noch höher; ich getraute mir nicht, ihn zu besteigen, weil ich von der ersten Wallfahrt noch so müde war. Auf diesen zweiten Berge brachten die Engel den Leichnam der heiligen Katharine, nachdem sie den Martirertod gelitten hatte.

Einen ganzen Monat mußte ich mit in diesem Kloster die Zeit lang werden lassen, als endlich der so sehnlich erwartete Gesandte Murat auch dahinkam. Mit ihm reiste ich nun zu Lande fast immer längs der Küste hin über Suez nach Kahira, von wo ich in mein Vaterland zurükkehrte. *)

*) Von Poncet's weiteren Schiksalen spricht Bruce in seinem zweiten Bande weitläufiger.

III.

Al Makrizi's

Nachrichten

von

Habessinien,

insbesondere die muhammedanischen Fürsten daselbst betreffend.

Um mein Werk über Habeſſinien ſo vollſtändig zu machen, als in meinen Kräften ſteht, liefre ich hier auch Anhangsweiſe eine deutſche Ueberſezzung von des arabiſchen Geſchichtſchreibers Makrizi hiſtoriſchen Nachrichten von Habeſſinien, nach Rink's Ausgabe. *)

Der arabiſche Schriftſteller Takieddin Achmed mit dem Beinamen Al Makrizi, weil er aus dem Viertel Makriz zu Baalbek in Syrien gebürtig war, wo er im Jahr 769 der Hedſchrah **) das Licht der Welt erblikte, hat uns nämlich auſſer ſeiner bekannten trefflichen Geſchichte von Egypten und andern Schriften auch ein Werkchen hinterlaſſen, betitelt: Sammlung von Nachrichten islamitiſche Könige in Habeſſinien betreffend. — Dieſes Werkchen iſt zwar an ſich nicht von groſſer Bedeutung, indem der Verfaſſer ſeine Nachrichten nur vom Hörenſagen geſammelt hat; da er aber Vieles ſagt, das zur Beſtätigung der Nachrichten anderer Schriftſteller dienen kann, und da er doch dem Lande ſelbſt ſo nahe war, und wahrſcheinlich nicht jeder Sage Glauben beigemeſſen hat, ſo mögen ſeine

*) M. ſ. im 1. B. dieſes W. S. 301.

**) Herbelot's orientaliſche Bibliothek, Artikel: Makrizi.

Nachrichten doch hier eine Stelle verdienen. Freilich muß der Leſer dabei bedenken, daß ein eifriger, gegen die Kriſten eingenommener Muhammedaner dieſe zum Theil ſehr einſeitigen, oft ſehr übertriebenen Nachrichten zuſammen ſchrieb, und wird es nicht vergeſſen, die in dieſem und dem vorhergehenden Theile gegenwärtigen Werks gegebenen ſichreren Berichte über Habeſſinien damit zu vergleichen. Als Beitrag zur Länderkunde mögen dieſe Blätter aber immer hier eine nicht unſchikliche Stelle behaupten. Für dieſe gewagte Ueberſezzung muß ich um Nachſicht bitten; die ſparſam eingeſtreuten Anmerkungen ſind bloß Fingerzeige zu Rükweiſungen.

Nilquellen gewesen war, und sie mit aller Sorgfalt untersucht hatte, erzählte mir folgendes davon.

Im Königreich Gojam giebt es ein sehr grosses Gebirg, auf dessen Höhe zwei starke Wasserquellen sind, die eine gegen Ost, die andere gegen West. Diese zwei Quellen bilden zwei Bäche, die sich mit grossem Ungestümm gegen die Mitte des Gebirgs auf ein lokkeres und zitterndes Erdreich herabstürzen, das mit Rohr und Binsen bewachsen ist. Diese Wasser kommen erst zehn oder zwölf Meilen von da zum Vorschein, wo sie nach ihrer Vereinigung den Nilfluß bilden, der sich in kurzer Zeit durch die Wasser von verschiedenen andern Flüssen, die er aufnimmt, verstärkt. Was einem wunderbar vorkommen muß, ist, daß der Nil mitten durch einen See fließt, ohne sein Wasser mit ihm zu vermischen. Dieser See ist so groß daß man ihn das Meer von Dembea nennt. Das Land um ihn her ist bezaubernd schön. Man erblikt von allen Seiten nichts als grosse Dörfer, und reizende Lorbeerwälder. Seine Länge beträgt ungefähr 100 Meilen, und seine Breite 35 bis 40. Sein Wasser ist süß und angenehm, und viel leichter als das Nilwasser. Fast in der Mitte dieses Sees ist eine Insel, wo der Kaiser einen Pallast hat, der dem in Gondar nichts an Schönheit und Pracht der Gebäude nachgiebt, ob er gleich nicht so groß als jener ist.

Der Kaiser machte eine Reise dahin, und ich hatte die Ehre, ihn zu begleiten. Er fuhr allein in einem kleinen Schiffchen, von drei Ruderen geführt. Der Neffe des Ministers Mourat und ich folgte ihm in einem andern. Diese Schiffe, die nicht über sechs Personen führen können, bestehen aus Binsenmatten, die sehr zierlich in einander verbunden aber nicht verpicht sind. Obgleich die Binsen an diesen Matten sehr stark

die man auch Zaila nennt. *) Ueber eine jede von dieſen zwölf Landſchaften iſt ein König geſezt, die aber zu gleicher Zeit alle zuſammen vom Hati, den man arabiſch Sultan nennt, beherrſcht werden. Es ſtehen neun und neunzig ſolcher Könige oder Gouverneurs unter ihm. Er ſelbſt iſt der hundertſte. Ihre verſchiedenen Gebiete aber ſind uns wenig bekannt. In ganz Habeſſinien ſäet man des Jahrs zweimal, nämlich zur Regenzeit, wodurch jährlich eine doppelte Aerndte gewonnen wird. In der eigentlichen Regenzeit aber fallen ſtarke Gewitter ein. Es gibt in dieſem Lande viele Bäume, unter welchen der Ebenholzbaum und andere, die zweihundert Reuter beſchatten können. Auch gibt es in Habeſſinien zweierlei Gattungen von Rohr, nämlich hohles und dichtes; überhaupt giebt es es hier Pflanzen, die man weder in Egypten, noch in Syrien und Irak findet. Das Land enthält auch Gold- und Eiſengruben, und in einer gewiſſen Gegend gräbt man Silber. Die Schlangen ſind hier auſſerordentlich groß. Ein glaubwürdiger Mann erzählte mir, er habe einſt eine ſolche Schlange geſehen, welche auf dem Gipfel eines Berges einen Bogen beſchrieb, der zwar nicht an Farbe, aber an Gröſſe, einem Regenbogen gleich kam. Es gibt auch Zauberer, welche verhindern, daß der Wind nicht bläſt; der Hati läßt ſie darum ſo lange prügeln, bis der Wind wieder in ſeinem Gange iſt; und nun weiß man, daß ſie Bosheit getrieben haben. Die Habeſſinier haben ſchwarze Waldhüner. In der Gegend von Hadiah, welche zur Landſchaft Zaila gehört, gibt es auch Waſſerhüner,

*) Man vergleiche damit die geographiſche Beſchreibung von Habeſſinien in dieſem Bande. Amhar iſt Amhara, Schava — Schoa; Damout — Damot — Hamaſa wahrſcheinlich Hamaſen. Die übrigen Namen ſind ſchwerer zu errathen. Makrizi ſcheint dem habeſſiniſchen Reiche eine gröſſere Ausdehnung zu geben, als es je gehabt hat, weil er auch Zeila dazu rechnet.

die gleich den Enten aus dem Waſſer hervorkommen, und darin gleichſam erzeugt werden.

In Habeſſinien iſt jederzeit ein Metropolite, welcher unter dem kriſtlichen Patriarchen von Egypten ſteht. Der Hati ſchreibt deswegen an den König in Egypten, der dann die Ernennung des Metropoliten dem Patriarchen aufträgt. Die habeſſiniſche Nazion bekennt ſich von den älteſten Zeiten her zur kriſtlichen Religion, und hält ſich zur Sekte der Jakobiten. Da ſie über ihrer Religion veſt halten, ſo verfolgen ſie auch alle Sekten, die anderer Meinung ſind, mit dem bitterſten Haſſe, und unter dieſen beſonders die Melchiten, ſo daß mir einer, der von dieſen weg nach Habeſſinien gereiſt war, erzählte, er habe ſich aus Furcht, für einen Melchiten erkannt und getödet zu werden, für einen Jakobiten ausgegeben.

Die Habeſſinier flechten ihre Häuſer aus Stroh oder Rohr, und überſchmieren ſie mit Kühmiſt. Sie eſſen gern ihre Speiſen roh. Dies erzählte mir einer, der dabei war, als Hati David Ben Saif Arad einen halbgekochten Ochſenmagen, aus welchem der Miſt ihm über das Kinn herabfloß, verzehrte. Ebenderſelbige ſah auch einen Mann, der eine Henne fraß, welche, da ſie angebiſſen ward, noch vor Schmerzen ſchrie. Die Habeſſinier gehen nakkend, denn ſie kennen faſt keine genähten Kleider; doch bedekken ſie die Mitte des Leibs mit einem Schurze. Der König muſtert zwar ſeine Soldaten nicht; wenn aber ein Kriegszug unternommen wird, ſo muß auf ſeinen Befehl jeder Soldat an einem von ihm beſtimmten Orte einen Stein hinlegen; jeder, der aus dem Feldzug wieder zurük kommt, muß ſodann dieſen Stein wieder nehmen, worauf man aus der Zahl der übrig bleibenden Steine erfährt, wie viele umgekommen ſind.

Als Hati David Ben Saif Arad *) im Jahr (der Hedschrah) 812 starb, folgte ihm sein Sohn Theodorus in der Regierung nach; und da auch dieser bald hernach den Geist aufgab, kam das Reich an seinen Bruder Ishak Ben David Ben Saif Arad. Ich habe ihn auch Ibrahim nennen hören. **) Unter seiner Regierung gewann das Reich viel an innerer Kraft, weil ein gewisser Mamluk aus Tscherkassien, von der Zahl derer, welche in Egypten Brustharnische verfertigen, zu ihm kam, und sich in seinem Reiche niederließ. Dieser legte ihm grosse Zeughäuser an, worin allerlei Waffen für den Krieg, nämlich Degen, Spiesse, Harnische und andere ähnliche Instrumente aufbewahrt wurden. Denn zuvor bestanden ihre Waffen bloß in kurzen Spiessen, die sie nach dem Feinde warfen.

Ferner kam auch ein vornehmer Egypter, Namens Tanbaga, zu ihm, der sich alle Mühe gegeben hatte, das Gouvernement über einen Theil von der Landschaft Said davonzutragen, zulezt aber sich flüchten mußte, und sich zu ihm begab. Dieser Mann verstand sich gut auf Waffenübungen, und besonders auf Reuterei. Da er nun beim König in Amt und Ansehen stand, so lehrte er seine Soldaten mit Pfeilen, Spiessen und Degen exerziren, und Feuerballen aus Naphtha verfertigen. Auf diese Weise lernten die Habessinier die Kriegskünste.

Ueberdieß fand sich noch ein Kopte von den Jakobitischen Kristen in Egypten bei ihm ein, der in der Kunst

*) Dies ist König David II, welcher im J. 1409. unserer Zeitrechnung starb, sein Vater war Saif Arad. (Bruce, II. B. S. 62.)

**) Dies stimmt ganz mit dem oben S. 185. gegebenen kronologischen Verzeichnisse der habessinischen Könige überein.

zu regieren wohl erfahren war. Dieſer brachte ihm ſein Reich ſo in Ordnung, und ſammelte ihm ſo viele Reichthümer, daß er nun auch das Anſehen eines Königs behauptete, und ſich einen Divan oder Räthe hielt; da vorhin alles ſchlecht, ohne Räthe, ohne Ordnung und Vorſchrift verwaltet ward. Nachdem nun die Sachen ſolchergeſtalt ein beſſeres Anſehen gewonnen hatten, zeichnete er auch den König durch einen prächtigeren Aufzug vor ſeinen Unterthanen aus, da ehmals David Ben Saif Arad nakkend, d. i. ohne Schürze auszugehen pflegte. Er ſezte ihm auch einen Turban auf. Wenn ſich daher Iſhak öffentlich ſehen ließ, ſo gieng er, von einem dichtgeſchloſſenen Haufen umgeben, in königlichem Glanz einher. Zwar erzählte mir einer, der dabei geweſen war, er habe ihn auf einem Pferde reiten, und zwiſchen einem dichten Haufen ſeiner Unterthanen einhergehen ſehen, wobei er in der rechten Hand ein Kreuz von rothem Hyazinthenholz hielt, das er mit voller Hand anfaßte, und auf das dikke Bein ſtellte, ſo daß die zwei Seiten davon, welche von der Hand nicht bedekt wurden, einen groſſen Glanz von ſich warfen. Da er aber jezt eine ſo glükliche Regierung genoß, und ſo viel Tapferkeit beſaß, reizte ihn der Satan, die iſlamitiſchen Gegenden anzufallen. Er griff daher mit allen ſeinen Soldaten, die in Habeſſinien waren, die Moſlems in ſchändlichen, langwierigen Schlachten an, machte ſie nieder, führte ſie gefangen weg, und plünderte eine groſſe Menge derſelben, daß kein Menſch, ſondern der erhabene Gott allein, der ſie erſchaffen hat, ihre Anzahl zu beſtimmen im Stande iſt. Von dieſer Zeit an gieng die Oberherrſchaft der Moslems zu Grunde; wovon wir, ſo Gott will, unten noch reden werden.

Darauf ſchrieb er an die Könige der Franken, um ſie zum Angriff und Umſturz des iſlamitiſchen Reichs

aufzuhezzen, und verſprach ihnen dazu ſeine Beihülfe. Er fieng daher an, alles, was zwiſchen ſeinem und dem moslemitiſchen Gebiete lag, zu unterjochen und an ſich zu reiſſen. Aber die Rache des groſſen Gottes nahm ihn vor der Zeit weg, und lohnte ihm für ſein Verbrechen mit einem gewaltſamen Tode, im Monat Dſulkadha des Jahrs 833. Auch wurden die Amharer von König Dſchemal Edin beſiegt, der ſie mit ſchweren Kriegen überzog, viele Völkerſchaften davon vertilgte, und eine Menge Menſchen gefangen wegführte, welche verſchiedene Gegenden der Erde, nämlich das glükliche Arabien, Indien, Hedſchas, Egypten, Syrien und Griechenland anfüllten. *)

Auf Iſhak, von dem wir vorhin erzählt haben, folgte ſein Sohn Andaras, **) der nach einer viermonatlichen Regierung ſtarb. Darauf kam das Reich an ſeinen Vetter Hazbana Ben David Ben Saif Arad, der nur wenige Tage regierte, denn er ſtarb im Monat Ramadan 834. ***) Der Nachfolger von dieſem war Salmoun Ben Iſhak Ben David; da nun dieſer auch in kurzem ſtarb, ſo herrſchten ungefähr innerhalb eines Jahrs nach einander vier Könige über Habeſſinien. Die Kriege zwiſchen den Moslems und

*) Wie viel an dieſen kurzen Nachrichten von König Iſaak's Regierung wahr iſt, können wir nicht beſtimmen, da wir keine genauere Kunden davon haben, indem die habeſſiniſchen Jahrbücher von ſeiner und ſeiner vier Nachfolger Regierung verloren gegangen ſind. (Bruce, II. B. S. 65.)

**) Andreas I. oder Amda Sion. Er regierte nach Bruce ſieben Monate.

***) Bruce (II. B. S. 66.) nennt dieſen König, welcher David's II dritter Sohn war, Tekla Mariam mit dem angenommenen Namen Haſeb Nanyer, und ſagt, er habe vier Jahre regiert.

und dieſen Königen dauerte in einem fort, und zeichneten ſich durch Niederlagen, Gefangennehmungen, Verbannungen, Brand und Raub aus. Im Jahr 839. kam auch eine ſtarke häßliche Seuche (Peſt) unter die Einwohner Habeſſiniens. Der König ſtarb ſelbſt daran, und überdies eine ſo groſſe Menge Leute, daß das ganze Land entvölkert worden ſeyn ſoll. Gott iſt der Erbe der Erde und derer, die auf ihr wohnen. Ja er iſt der beſte Erbe!

Beſchreibung des Landes Zaila.

Zaila gehört zu den Landſchaften Habeſſiniens, welche wir oben aufgezählt haben; ſeinen Namen hat es von der Stadt Zaila, die auf einer Halbinſel im Meere liegt. *) Die Länge dieſer Provinz beträgt zu Waſſer und zu Land ungefähr zwei Monate; doch iſt die Breite noch beträchtlicher. Der größte Theil davon iſt unbewohnt, ſo daß die Länge des bewohnten Landes nur drei und vierzig, die Breite aber dreiſſig Tage ausmacht. Dieſes Land wird in ſieben Königreiche eingetheilt, nämlich: Aufat, Davaru, Arababni, Hadiah, Scherha, Bali, Darah. Jedes dieſer ſieben Königreiche hat ſeinen eigenen König; alle aber ſtehen wieder unter dem Hati, König in Amhara, der alle Jahre ſeinen Tribut in Hausrath oder andern Dingen erhält. Dieſe Länder ſind mager und gar nicht fruchtbar. Man findet daſelbſt Tempel oder Oerter, wo die Einwohner, welche ſo veſt an ihrer Religion hangen, öffentlich zuſammen kommen. Man nennt dieſe Provinz auch Jabarta, das iſt, das heiſſe Land. Die Häuſer ſind aus Lehm, Steinen und Holz erbaut. Die Einwohner haben keinen Handel, und ſind überhaupt nicht im blühendſten Zuſtande.

*) Nach Andern eine Inſel.

Das Königreich Aufat.

Die Länge dieses Königreichs beträgt fünfzehn, und die Breite zwanzig Tagreisen. Es hat Ueberfluß an volkreichen Städten; auch ist der Preiß der Lebensmittel gar nicht theuer; wie mir Scheik Moammer Adib Eshaar Shehaboddin Ahmed Ben Abdolchalak Ben Mohammed Ben Halef Ben Mohammed, ein Abendländer aus Mogat, dem Gott gnädig seyn wolle, von seiner Reise durch dies Land berichtet hat. „Als ich in Aufat war, sagte er, sah ich in dieser „Stadt Damaszener Trauben, die in ganzen Büscheln, „woran ungefähr hundert Trauben hiengen, für vier „Dirhem *) zu haben waren. Auch sah ich Leute, „welche Stükke Fleisch zu dreissig Pfund um anderthalb „Dirhem verkauften.“ — Das Land Zaila steht unter dem König in Aufat. Die Einwohner folgen der Sekte der Shaphäer, obgleich in unsern Tagen viele von ihnen Hanisiten sind. Ihre Sprache ist die habessinische, doch giebt es welche, die Arabisch sprechen. Uebrigens hat dieses Königreich viele Städte. Der König sizt auf einem Throne, und geht nur mit grosser Pracht und unter dem Gesang musikalischer Instrumente aus. Es gerathen bei ihnen auch viele Gattungen von Früchten, auch das Zukkerrohr, und andere in Egypten und Syrien unbekannte Kräuter. Es giebt auch einen alten Baum, den sie Jaat nennen. Er trägt keine Frucht, seine Blätter aber, die an Geschmak dem Mark der Pomeranzenbaumblätter gleich kommen, werden gegessen. **) Diese Speise schärft den Verstand, ruft vergessene Dinge wieder ins Gedächtniß zurük, erheitert den

*) Dirhem ist eine arabische Münze. Der silberne Dirhem ist eine Drachme; der kupferne ist eine ganz kleine Scheidmünze.

**) Der Enfete r

Aus der Provinz Ogora kamen wir in die Provinz Siry, wo man die Sprache von Tigra zu reden anfängt. Ehe wir die Hauptstadt Siry erreichten, mußten wir über den Fluß Tekeſel,*) oder den Fürchterlichen, wie man ihn wegen ſeiner reiſſenden Schnelligkeit nennt. Er iſt viermal breiter als die Seine bei Paris; man ſezt mit Nachen über, denn Brükken gibt es nicht. Es gibt da ſchöne Ebenen von Quellen durchwäſſert, und mit groſſen Wäldern von Orangen, Zitronen, Schasmin und Granaten bedekt. Dieſe Bäume ſind in Ethiopien ſo gemein, daß ſie auf dem freien Felde ohne alle Kultur wachſen: auf Wieſen und Feldern blühen Tulpen, Ranunkeln, Nelken, Lilien, weiſſe und rothe Roſen, und tauſend andere Gattungen von Blumen, die wir nicht kennen, und welche die Luft mit noch ſtärkern und balſamiſchern Düften anfüllen, als in den ſchönen Gegenden von der Provence.

Aus Siry giengen wir in die Provinz Adua über, deren Hauptſtadt eben den Namen führt. Der Gouverneur iſt einer von den ſieben erſten Miniſtern des Reichs, und hat vier und zwanzig kleine Gouvernements oder Provinzen unter ſich. Er hatte Befehl, mir alles, was zu meiner Einſchiffung auf dem rothen Meer nöthig ſeyn würde, reichlich zu verſchaffen, und er that es auch auf eine ſehr verbindliche Art.

Ich wurde hier mit wildem Ochſenfleiſch bewirthet, das die Ethiopier ſehr hoch ſchäzzen: das Fleiſch iſt auch wirklich ſehr gut und ſchmakhaft. Dieſe Ochſen haben keine Hörner, ſind auch nicht ſo groß, als unſere Ochſen in Frankreich. Es gibt auch in dieſer Provinz eine

*) Sein wahrer Name iſt Takazze; er hieß bei den Alten Sirys.

lich nach der Stadt Vashlu, deren Einwohner einfältige Leute sind, die gar keine Religion haben; daselbst macht man sie also zu Verschnittenen. Dies ist aber die einzige Stadt im ganzen habessinischen Reiche, die das zugibt. Dann werden die Kastraten nach der Stadt Hadiah gebracht, und noch einmal in Kur genommen, bis der Uringang, welcher von einer eiterigen Materie verstopft wurde, sich wieder öffnet. Die Hadienser, die überhaupt eine wundernswürdige Fertigkeit in dieser Kunst haben, bringen sie durch Arznei bald wieder zu recht. Doch kommen viele Kastraten schon deswegen um, weil sie gemeiniglich krank nach Hadiah gebracht werden.

Das Königreich Sherha

ist drei Tagereisen lang und vier breit. Die Einwohner folgen der hanifitischen Sekte.

Das Königreich Bali

hat zwanzig Tagereisen in der Länge, und sechs in der Breite. Dies ist unter allen Provinzen von Zaila die fruchtbarste. Die Einwohner haben kein Geld, sondern vertauschen ihre Waaren gegen einander, z. B. einen Ochsen für einen andern, einen Ochsen für Kleider, und so andere Sachen für andere. Uebrigens halten sie sich zur Sekte der Hanisiten.

Das Königreich Darah.

Seine Länge beträgt drei Tagereisen, und seine Breite eben so viel. Es ist die schlechteste Landschaft von Zaila. Die Einwohner bekennen sich zur hanfitischen Sekte, und bedienen sich anderer Sachen statt des Geldes. Alle Könige in diesem Lande sind Statthalter des Hati, von welchem sie auch eingesezt werden. Neben diesem Königreiche liegen Natsa, Souachem und Dahla, deren Einwohner Muhammedaner sind.

Dieſe ſechs Königreiche von Zaila haben ſo mancherlei Dialekte, daß man mehr als fünfzig aufzählen könnte; und alle werden mit habeſſiniſchen Buchſtaben geſchrieben. Sie ſchreiben von der Rechten zur Linken, und haben ſechszehn Buchſtaben. Jeder Buchſtabe hat wieder ſieben Figuren, ſo daß ihre Zahl auf hundert und zwölf anwächst, auſſer ſechs andern Buchſtaben, die für ſich ſtehen, und nichts gemeinſchaftliches mit irgend einem der vorhin aufgezählten ſechzehn Buchſtaben haben. Dabei aber ſind die Vokale mit den Konſonanten verbunden, und nicht von ihnen getrennt. *)

So war der Zuſtand in dieſem Lande; der zum Theil noch jezt der nämliche iſt, zum Theil auch abgenommen hat, wie denn alle Reiche abnehmen. Alle aber beſtehen durch den Willen Gottes, der unveränderlich und unwandelbar iſt.

Nachricht von der Geſchichte der Kriege in Habeſſinien gegen die Kriſten.

Dieſes Reich ſoll von einem gewiſſen Volke aus den Coraiſhiten, oder, wie andere wollen, aus Abdæddariten, oder, was noch andere behaupten, von einem Volke aus den Heſhamiten gegründet worden ſeyn. Es ward von einem Sohne des Okail Ben Abi Taleb aus dem Lande Hejaz ausgeführt, und ließ ſich zuerſt in der Gegend von Jabrah, die jezt Jabarta heißt, nieder. Jabarta gehört aber zum Reiche Zaila. Dies Land bewohnten ſie alſo, wie auch die Stadt Aufat. Ihre Tapferkeit und ihre Liebe zum Frieden machte ſie bis auf die Zeiten Omars, der auch Valaſhma genannt wird, weit und breit berühmt.

Dieſer verwaltete das Amt eines Gouverneurs der Stadt Aufat und aller dazu gehörigen Länder, das er

*) M. ſ. oben den 9ten Abſchnitt.

vom Hati erhalten hatte, lange Zeit und mit nicht geringer Gewalt, und ſtarb endlich von allen wegen ſeiner vortreflichen Eigenſchaften geſchäzt und geliebt. Er hinterließ vier oder fünf Söhne, die nach ſeinem Tode der Reihe nach in Aufat regierten. Unter dieſen waren Bazau und Hakeddin, welche zuerſt regierten; nach denſelben kam Tſabreddin Mohammed Valahui Ibn Mantſur Ben Omar Valaſhma, der ums Jahr 700 nach der Hedſchrah regierte. Dieſer ſtarb in ſehr hohem Alter, und hatte zum Nachfolger ſeinen Sohn Ali Ben Tſabreddin Mohammed Ben Omar Valaſhma, der ſich im ganzen Lande berühmt machte. Denn er ſagte zuerſt dem Hati den Gehorſam auf, unterwarf ſich ihm aber bald wieder, da ſich die Einwohner des Landes nicht zu ſeinem gemachten Schritte verſtehen wollten. Der Hati übertrug ſodann das Gouvernement der Stadt Aufat ſamt der umliegenden Gegend deſſen Sohne Ahmed, ſonſt Harb Arad Ben Ali Ben Tſabreddin Mohammed Ben Omar Valaſhma genannt. Den Ali ſelbſt aber behielt er ſammt ſeinen übrigen Söhnen acht Jahre lang bei ſich in Verwahrung. Endlich nahm er ihn doch zu Gnaden auf, und machte ihn wieder zum Gouverneur von Aufat.

Nun wurde alſo Ali, der ſeinen Sohn Ahmed verfolgte, zum zweitenmal König von Aufat. Sein Sohn Ahmad Harb Arad aber begab ſich zum Hati, und ließ nichts unverſucht, um an ſeinen Hof und in den Schuz deſſelben aufgenommen zu werden; welches ihm auch gelang. Er zeugte daſelbſt drei Söhne, unter welchen Saadeddin Mohammed.

Als ihn der Hati wieder lieb gewann, ſchrieb er an deſſen Vater Ali, und befahl ihm, ſeinen Sohn über einen gewiſſen Ort im Lande Jabarta zu ſezzen. Der Vater gehorchte dem Befehl, und machte ſeinen

Sohn zum Fürsten über eine gewisse ihm unterworfene Gegend. In dieser Eigenschaft regierte er auch eine Zeit lang, bis er in einem Volksaufruhr umkam.

Sein Bruder Abu Bechr Ben Ali folgte auf ihn. Ahmed Harb Arad hatte aber zu Aufat einen Sohn, Namens Hakeddin hinterlassen. Dieser legte sich auf die Kriegskunst, war aber ganz verachtet, indem ihn sein Großvater Ali Ben Tsabreddin verabscheute und fortjagte, und sein Oheim Mola Atsfah Ben Ali mit aller nur möglichen Feindschaft und dem bittersten Haß verfolgte.

Da er sich nun aus der Stadt Aufat in eine benachbarte Provinz vertrieben sah, brachte er es bei dem Statthalter über dieselbige dahin, daß er von ihm gut empfangen und in seinen Schuz aufgenommen ward. Dieser bediente sich sodann des Hakkedins, um durch ihn seinen Tribut aus den entlegenen Gegenden einzutreiben. Da aber lezterer zu Betreibung dieses Geschäfts daselbst angelangt war, so fieng er in kurzem an, seine Maasregeln so einzurichten, und das Land, über welches er gesezt war, so stark zu bevestigen, daß er mit einer grossen Mannschaft, die er auf seine Seite gezogen hatte, dem Statthalter, von welchem er abgeschikt war, eine gleich starke Macht entgegenstellen konnte. Nun zog er mit einer ausgerüsteten Armee gegen ihn zu Felde, überwand und tödtete ihn, beraubte ihn sodann aller seiner Güter, und zog alle seine dienstfähige Soldaten an sich, denen er grosse Geschenke machte. Da er aber gegen seinen Oheim Mola Atsfah einen Aufstand erregte, schrieb dieser die Nachricht davon an den Hati, und bat ihn um Hülfe gegen Hakkeddin. Darauf kam Hati Saif Arad, ihn mit einer Armee von dreissig tausend Mann zu unterstüz-

zen. Hakeddin gieng ihm entgegen, und lieferte ein Treffen, worin er, unter Gottes Beystand, eine grosse Niederlage machte, den Proviant wegnahm, und seinen Oheim, der beim Treffen war, in die Flucht schlug. Dieser aber floh zum Hati, der ihm wieder eine grosse Armee mitgab, welche Hakeddin, nachdem sein Oheim Mola Atsfah Ben Ali Ben Tsabreddin Mohammed Ben Omar Valashma getödtet war, so zusammenhieb, daß sehr wenige der Niederlage entrannen. Nachdem er diese ausgeplündert hatte, belagerte er die Stadt Aufat, worin sein Großvater Ali Ben Tsabreddin residirte, und über den Tod seines Sohns Mola Atsfah, den er vor allen seinen Söhnen wegen guter und weiser Verwaltung der Regierungsgeschäfte liebgewonnen hatte, in die tiefste Trauer versunken war. Sein Haß und Widerwille gegen Hakeddin war daher nur um so grösser. Aber seine zerrüttete Lage versagte ihm die Kräfte sich zu rächen. Hakeddin hingegen verfuhr noch gelinde mit ihm, indem er ihn in der Regierung von Aufat bestätigte, und seine Macht vermehrte. Nach dieser Einrichtung, zog er sich mit seinen Truppen von der Stadt Aufat zurük, und führte die Einwohner derselben sammt ihrer ganzen Familie mit sich in das Land Shavah, wo er die Stadt Vahal erbaute, und zur Hauptstadt erhob, und sie den Bürgern von Aufat zum Wohnsiz einräumte. Seit der Zeit verlor die Stadt Aufat allmählig ihren Glanz, bis sie endlich ganz zerstört ward.

Hakeddin war der erste aus seiner Familie, der sich wider den Hati, König von Amhara und der ungläubigen Habessinier, sezte, ihm den Gehorsam verweigerte und das Reich wieder herstellte. Er hörte nie auf, gegen den Hati Krieg zu führen. Er schlug sich stets mit seiner Armee, und führte viele in Banden weg, bis Hati Saif Arad starb, auf welchen sein

Sohn Hati David, mit dem Zunamen Ben Saif Arad, folgte, den Hakeddin ebenfalls mit immerwährenden Kriegen heimsuchte, indem ihm Gott die Kraft verlieh, die Amharenser zu unterjochen, so daß innerhalb neun Jahren mehr als zwanzig Schlachten geliefert wurden. Bei seiner lezten Unternehmung aber fiel er, nach einem harten Widerstand, für die Sache Gottes im Jahr 776, und ungefähr im zehnten seiner Regierung. Sein Leichnam aber konnte unter den übrigen Erschlagenen nicht gefunden werden. Er war ein Mann von kriegerischem Muthe, kühn, großmüthig, schnell im Handeln, furchtbar.

Auf ihn folgte sein Bruder Saadeddin Abul Borchat Mohammed Dalahua Ben Mantsur Ben Omar Dalashma, welcher nach dem Beispiel Hakeddins die ungläubigen Einwohner von Amhara in einem fort bekriegte. Ja er zeichnete sich so durch eine standhafte Seele und billige Regierung aus, daß seine Armee zunahm, die Reuterei immer zahlreicher wurde, und das Reich selbst öfters einen beträchtlichen Zuwachs erhielt.

Einst griff er mit zwei und siebenzig Reutern die Feinde an, und jagte sie anfangs in die Flucht, ward aber nachher bei Abbeza geschlagen, und gebunden zu ihrem Fürsten geführt. Kurz darauf kam einer seiner Reuter herbei gesprengt, hieb die, welche ihn begleiteten, nieder, entriß ihnen den König, sezte ihn auf sein Pferd, und brachte ihn zu den Seinigen zurük, die er wieder zusammenzog, und neuerdings gegen die Amharenser anführte.

Er schlug sich auch mit Aman Harfa, dem Emir des Hati, jagte ihn in die Flucht, und nahm eine grosse Zahl Feinde gefangen. Als er aus dem Lande

Faurah zurükzog, eroberte er in kurzem Talla, wo er so grosse Reichthümer vorfand und wegschleppte, daß des Sultans Privatantheil vierzigtausend Ochsen betrug. Er theilte sie aber alle unter Arme und Dürftige und unter seine Armee aus, so daß ihm zulezt nichts zu essen übrig blieb, als was ihm eine seiner Frauen reichte.

Solaim Ben Ajad aber, sein Tochtermann, hatte zehntausend Ochsen bekommen. Da er nun von diesem verlangte, er möchte auch etwas davon aus Dankbarkeit gegen Gott verschenken, schlug ers ihm rund ab. Dies zog ihm nicht nur den Zorn seines Schwiegervaters zu, sondern der Höchste schikte auch die Unglaubigen hinter ihn, von denen er selbst und alle seine Truppen so vertilgt wurden, daß auch nicht Einer von ihnen entkam, ausser seine Frau, die Tochter Saadedins, sammt ihren Kindern, welche ihm Gott nach seiner Gnade geschenkt hatte.

Darauf belagerte er mit vierzig Reutern die Stadt Zamduh, worin unzählig viele Unglaubige wohnten. Mit diesen ließ er sich in manches hizziges Gefecht ein, gieng aber mit Gottes Hülfe siegreich aus der Schlacht, und führte eine beträchtliche Zahl Gefangene mit sich fort. Nachher belagerte er Bali mit fünfzig Reutern. Die Amharenser aber hatten zehn Generäle, deren jeder zehn tausend Soldaten kommandierte. Alle aber, die mit ihm waren, machten nicht einmal die Zahl jener Offiziere aus. Als nun beide Armeen auf einander stiessen, verrichtete er zuvor mit seinen Gefährten das heilige Waschen, bükte sich zweimal, sagte Gebeter her, und rief Gott um Beystand an. Da sich nun alle derselben getrösteten, grief er mit den Seinigen die Feinde an, und machte mit Gottes Hülfe eine grosse Niederlage unter ihnen. Sehr viele blieben auf dem Wahlplaz, viele wurden zu Gefangenen gemacht. Ja

die Zahl der Gebliebenen war so groß, daß ihre Köpfe und Leichname die Erde bedekten, und kein anderer Weg übrig blieb, als über sie wegzuschreiten. Zwischen diesem Lande aber und dem, das Saadeddin besaß, war ein Zwischenraum von zwölf Tagreisen. Indessen kam er doch siegreich und mit Beute beladen dahin zurük, und detaschirte Asad, einen seiner Kriegsgefährten, mit vierzig Reutern. Dieser stieß auf Jan Sash, den Feldherrn des Hati, mit fünfzig wohl bewaffneten Reutern. Er führte aber noch überdies eine grosse Armee von Reuterei mit sich, die auf ungesattelten Pferden saß; er selbst aber hatte sich durch seine kriegerische Tapferkeit grossen Ruhm erworben. Beide Armeen fochten tapfer mit einander, Gott aber, der den Glaubigen beistand, vertilgte die Unglaubigen, und bereicherte seine Verehrer mit der Beute von jenen. Darauf zog der Hati die Amharenser zusammen, und machte einen Einfall in das Land der Moslems. Emir Mohammed kam ihm aber mit sechs Reutern und ungefähr tausend Mann Fußvolk entgegen, und ward mit ihm handgemein. Aber in diesem Treffen fiel Emir Mohammed für die Sache Gottes, und alle, die mit ihm waren. Nur ein einziger Reuter entkam der Gefahr.

Der Hati schikte wieder einen Emir, mit Namen Barva, gegen welchen Saadeddin selbst zu Felde zog. Er hatte in seinem Gefolge Priester, Fakiren und Akkerleute, welche sich auf den lezten Blutstropfen zu wehren versprochen hatten. Diese beide Armeen hatten einander ein hartes Treffen geliefert, worin vierhundert Alte, die durch ihre Frömmigkeit und ihren Muth in Vertheidigung der Religion sich hervorthaten, ums Leben kamen. Jeder von ihnen trug zum Zeichen seiner Gewalt einen mit Eisen beschlagenen Stab, und kommandirte eine grosse Anzahl Fakiren, welche mit bei dem Feldzuge waren. Die Moslems kamen darauf in

einer grimmigen Niederlage um, indem sie theils getödtet, theils in die Flucht geschlagen wurden. Die Amharenser verfolgten Saadeddin auf seiner Flucht bis zur Haldinsel Zaila, die mitten im Meere liegt.

In dieser Halbinsel belagerten ihn die Amharenser, und liessen ihm kein Wasser zukommen, bis ihnen einer dieser Gottlosen den Weg zeigte, auf dem man zu ihm gelangen konnte. Da sie nun auf ihn eingedrungen waren, stritt er mit ihnen, nachdem er drei Tage kein Wasser mehr gehabt hatte, wurde an der Stirne verwundet, und fiel zu Boden; worauf sie ihn mit ihren gezogenen Degen durchbohrten. Er starb aber mit frohem Muthe, als einer, der sich für die Sache Gottes aufopfert, welcher ihm auch gnädig seyn wolle! Dies trug sich im Jahre 805, ungefähr im dreissigsten seines Reichs zu. Er hatte das Lob eines sehr rechtschaffenen Mannes.

Bei seinen Lebzeiten noch starb sein Oheim Ali Ben Tsabreddin, nachdem ihn der Hati fast dreissig Jahre gefangen gehalten hatte. Mit Saadeddins Tod verfiel auch die Stärke der Moslems. Denn der Hati und die Amharenser, welche jezt Herren dieses Landes waren, liessen sich darin nieder, und erbauten aus den zerstörten Tempeln der Glaubigen kristliche Kirchen. Darauf plagten sie die Moslems zwanzig Jahre lang mit beständigen Schlachten, in welchen sie unzählig viel Niederlagen, Bande, Landesverweisungen, und Räubereien zu erdulden hatten.

Saadeddin aber hatte zehn Söhne, die sich in das glükliche Arabien begaben. Der älteste von ihnen hieß Tsabreddin Ali. Zuerst nahm sie Nasr Ahmed Ben Ashraf Ismael, der dortige König, in seiner Gastfreundschaft auf; und versah sie hernach bei

ihrer Abreise mit Lebensmitteln, auch gab er ihnen sechs Reuter zur Begleitung, mit denen sie nach einem gewissen Orte, Saisarah genannt, hinzogen. Als sie daselbst stille hielten, kam ihnen Gott zu Hülfe. Denn die Armee ihres Vaters traf sie hier an, und Tsabreddin Ali übernahm sogleich das Kommando derselben. Diese rükten dann mit sieben Reutern und dem Fußvolk den Amharensern entgegen, mit welchen sie auch an einem gewissen Orte, Dsechr Amharah (Andenken der Amharenser) genannt, sich in ein Treffen einliessen. Ob nun gleich die Amharenser achzig Reuter hatten, so schlug sie doch Tsabreddin Ali in die Flucht, und bemächtigte sich des Orts.

Im Lande Serjan lieferten sie den Amharensern wieder ein Treffen, schlugen sie in die Flucht, und zerstreuten sie. Ihre Tempel und Häuser, aus denen sie eine grosse Beute an Gold und andern Dingen wegschleppten, zerstörten sie mit Feuer.

So siegreich war Tsabreddin. Endlich aber ward ihm das Glük ungünstig, als alle Amharenser von zehn Emirs angeführt, deren jeder zwanzig tausend Mann kommandirte, unter dem Befehlshaber Nair Bakel sich versammelten, und die Länder der Moslems, worin sie sich hernach ein Jahr lang hielten, unter ihre Botmässigkeit brachten. Tsabreddin aber, der mit seinen Kriegern von einem Lande ins andere zog, hatte unaussprechlich viel mit Hunger, Durst und andern Mühseligkeiten zu kämpfen. Gott aber unterstüzte ihn doch wieder, und verstärkte seine Macht so, daß er seinen Bruder Mohammed mit dem Befehlshaber Harb Jaush und andere der Vornehmsten mit zwanzig Reutern auf eine Unternehmung detaschieren konnte. Diese liessen sich mit den Amharensern im Lande Retua in ein Treffen ein, worin der amharische Feldherr, und

viele andere Generäle bleiben, und der gröſste Theil der Armee, nachdem die übrigen in die Flucht geſchlagen waren, umkam. Tſabreddin ward reich von der gemachten Beute, und regierte einige Zeit in dieſem Lande. Seine Abſicht gieng endlich auch auf das königliche Schloß, das er nach einer gewonnenen Schlacht, wobei viele der Vornehmſten umkamen, verbrannte. Aber das Ende des Kriegs war noch nicht da.

Als Tſabreddin wieder zurükgekehrt war, übertrug er ſeinem Bruder die Belagerung des Schloſſes Barut, der nach der Einnahme deſſelben wieder zurük kam. Darauf ſchikte er den Omar mit ſechs Reutern, die Gegend von Jab anzufallen. Allein ſie fanden die Truppen der Amharenſer ſo zahlreich, als wären's Heuſchreken. Die Möslems fochten indeſſen ſehr tapfer, bis ſie den lezten Athem aushauchten; denn die Wurfſpieſſe fielen ſo dicht über ſie her, daß ſie wie der Regen vom Himmel herabzukommen ſchienen; worauf ſie vollends mit dem Schwerde niedergemacht wurden. Gott mög' ihnen gnädig ſeyn! Wo es aber am hizzigſten hergieng, war Tſabreddin immer gegenwärtig, worüber er denn beinahe vom Feinde gefangen wurde; er entwiſchte aber noch mit ſeinem ſchnellen Pferde, ob ihm gleich auf der Flucht ein queerhinlaufender Fluß, von beinahe zehn Ellen in der Breite, im Wege ſtand. Er ſezte nämlich mit einem Sprung darüber, und kam glüklich ans andere Ufer. Auf dieſe Weiſe rettete ihn Gott von ſeinen Feinden. Er hörte auch nicht auf, die Sachen der Möslems mit gröſstem Beifall zu beſorgen, bis er im Jahr 825 an einer Ruhr ſtarb.

Auf ihn folgte ſein Bruder Manſur Ibn Saadeddin, der an ſeinem Bruder Mohammed einen Kriegsgehülfen fand. Denn dieſer zog mit einer Armee nach Jedai, welches die Reſidenz des Hati und

ſeiner Familie war, trieb denſelben in die Enge, bis er ihn gefangen bekam, und brachte ihn bald darauf unter den Augen mehrerer Zuſchauer ums Leben.

Darauf flüchteten ſich ungefähr dreiſſig tauſend Menſchen auf den Berg Moha, wo Mohammed ſie über zwei Monate belagerte, und ſo einſchloß, daß Hunger und Durſt ſie aufrieben. Er bot ihnen ſodann durch den Herold die Kapitulazion an, ob ſie den mohammedaniſchen Glauben annehmen, oder zu den ihrigen zurukkehren wollten? Zehn tauſend ungefähr kamen dann vom frühen Morgen bis an den Abend zu Mohammed, und traten zu den Islems über, die andern aber kehrten am andern Tag in ihr Heimweſen zuruk.

Mantſur hingegen erbeutete zweihundert arabiſche Pferde, und lagerte ſich zehn Tage lang daſelbſt. Die Amharenſer aber kamen in ſo groſſer Anzahl auf ihn zu, als wären ſie ein Heer Heuſchreken, die das Feld überziehen. Er ſchlug ſich zwar muthig mit ihnen herum; nachdem aber ſeine Pferde und Reuter im hizigſten Kampfe gefallen, und zehn Anführer von den Moslems getödtet waren, ſo wurde Mantſur ſelbſt mit ſeinem Bruder Mohammed vom Hati Iſhak Ibraim Ben David Ben Saif Arad gefangen. Dieſer ließ ſie dann voll Freude in Ketten und Bande werfen, und ſorgfältig bewachen. Dies geſchah im Jahr der Hedſchira 828, im zweiten von Mantſurs Regierung.

So kam nun dieſes Land auf einige Zeit an die amhariſchen Kriſten. Dem gefangenen Mantſur aber folgte ſein jüngſter Bruder Jomaleddin Mohammed Ben Saadeddin in der Regierung nach. Dieſer hatte den General Harb Javſh, einen von den Heerführern des Hati bei ſich, der unter Saadeddins Regierung auf die Seite des Islams getreten war.

Dieſer Mann, der wegen ſeiner ausnehmenden Tapferkeit, und der Menge ſeiner Anhänger unter die beſten Feldherren gezählt wurde, begab ſich zu Jomaleddin, von welchem er gegen die Barbaren, die mit einem ſtarken Heere einfielen, geſchikt wurde, um ihnen einen Frieden anzubieten. Die Barbaren aber, welche eine groſſe Armee geſammelt hatten, in der ſich ſieben tauſend Bogen und Degen befanden, nahmen ſich vor, ein Treffen zu wagen. Nachdem alſo Harb Javſh die Zeit zu Abſchlieſſung des Friedens vom Morgen bis auf den Mittag angeſezt hatte, lieferte er ihnen ein hizziges Treffen, ſchlug ſie mit Gottes Hülfe in die Flucht, und verfolgte ſie auf ihrem Heimwege. Da ſie nun ſolcher Geſtalt unter Jomaleddins Botmäſſigkeit gebracht waren, huldigten ſie ihm, und bezahlten den Tribut von ihrem Vermögen.

Als aber Harb Javſh von dieſem Zuge ſiegreich heimgekommen war, ſchikte man ihn von neuem mit zwanzig Reutern nach der Gegend von Bali, um mit den Amharenſern, welche eine gröſſere Armee als jemals zuſammen gebracht hatten, zu ſtreiten. Das Gefecht war von beiden Seiten hartnäkkig; er trug aber den Sieg davon.

Als der Hati nachher wieder eine groſſe Armee auf die Beine gebracht hatte, nahm er Jedai, die königliche Reſidenz, weg. Jomaleddin aber überwand ſie in einem zweiten Treffen. Die Amharenſer machten hierauf einen Angriff auf das Land Jaſzah, das der Hati auch eroberte. Dieſer berief ungefähr hundert Generäle zu ſich, und verſammelte eine groſſe Menge Reuter, in der Abſicht, alle Moslems in Habeſſinien mit Stumpf und Stiel auszurotten. Aber Jomaleddin warf ſich ihm mit fünfhundert Reutern entgegen. Bei

den

den Theilen gieng an Tapferkeit nichts ab; mit Gottes Hülfe aber wurden die Amharenſer überwunden, und drei Tage lang durch Jomaleddin auf ihrer Flucht verfolgt. Die Menge der Erſchlagenen und Gefangenen war ſo groß, daß die Erde mit ihren Leichnamen ganz bedekt war. Ihre Tempel und Häuſer wurden von den Moslems verbrannt, und ihre Weiber und Kinder ſammt Haab und Gut weggeführt. Auf dieſem dreimonatlichen Feldzug erbeuteten ſie ungefähr hundert Pferde mit Sätteln, und mehrere ohne Sättel.

Harb Javſh wurde hernach wieder von Jomaleddin auf einen Zug beordert. Auf demſelbigen ſchlug und erwürgte er die Einwohner von Bali, und führte auch ſehr viele in die Gefangenſchaft. Seine gemachte Beute aber war ſo groß, daß jedem Armen drei Sklaven zugetheilt werden konnten. Ja man verkaufte um ihrer Menge willen, jeden Sklaven um einen ſehr geringen Preiß. Siegreich und mit Beute beladen kam er wieder heim.

Nun zog aber Jomaleddin in eigener Perſon gegen die Amharenſer zu Felde, und zwar mit einer ſo groſſen Armee, wie ſeine Vorältern ſie noch nie gehabt hatten. Denn er tödtete mit ſeinen Reutern tauſend Feinde, machte viele Gefangene, und nahm ihnen alles, was ſie hatten. Den Hati aber, der mit ſeinen übrigen Soldaten entfloh, ſuchte er fünf Monate lang auf, bis er ihn erwiſchte. Dieſer woollte ſich aber in kein Treffen einlaſſen, ſondern floh nach der Mündung des Nils. Jomaleddin kam alſo mit ſeiner Beute zurük, die ſich weder berechnen noch ſchäzen läßt. Darauf ſchikte er ſeinen Bruder Ahmed mit dem General Harb Javſh ins Königreich Davaru, wo ſie ſich unter ſeiner Anführung öfters mit den Feinden ſchlugen, drei

ihrer Generäle in Ketten warfen, und nebst sechs Pferden noch viele andere Sachen mit sich fortschleppten. Als sie damit fertig waren, kehrten sie im Triumphe zurük.

Jomaleddin zog uoch einmal aus, und erwürgte alle Einwohner in einer Strekke von zwanzig Tagreisen, und führte viele in die Gefangenschaft. Die Amharenser aber fielen von den verschiedenen Seiten in Jomaleddins Gebiet ein, um es ganz zu besezzen, und die königliche Familie gefangen zu bekommen. Jomaleddin, über diesen Anschlag aufgebracht, kam eilends zurük, indem er einen Weg von zwanzig Tagen in sieben machte, und die Amharenser in der Gegend von Harjah antraf. Er war aber mit seiner Armee sehr abgemattet, da die Feinde hingegen der Ruhe genossen hatten. Indessen stritten sie doch hartnäkkig, ja die Menge der Krieger, und die Hizze der Schlacht war so groß, daß man Freund oder Feind nimmer unterscheiden konnte. Anfangs stand Gott zwar den Moslems bei, daß die Schlachtordnung der Amharenser zu weichen anfieng. Endlich aber neigte sich das Kriegsglük wieder auf ihre Seite, wo sie dann der Moslems, so viel sie nur konnten, wegschleppten.

Nach diesem geschah es, daß die Vettern des Jomaleddin im lezten Monat Jomad des Jahrs 835 aus Neid über ihn herfielen, und ihn umbrachten, nachdem er sieben Jahre regiert hatte. Er war der beste König seines Zeitalters, gottesfürchtig, klug, tapfer, furchtbar seinen Feinden. Den Krieg gegen die Unglaubigen führte er auf Gottes Veranlassung so glüklich, daß er viele dem Hati ehmals unterworfene Länder ganz oder zum Theil unter seine Botmässigkeit brachte, und auch viele Statthalter und Anführer der Provinzen sich ihm unterwarfen. Unzählige unglaubige

Amharenſer ſchlug er entweder todt, oder führte ſie in Gefangenſchaft. Ja er führte wirklich aus ſeinen verſchiedenen Feldzügen ſo viele in die Dienſtbarkeit, daß Indien, das glükliche Arabien, Hormuz, Hejaz, Egypten, Syrien, Griechenland, Irak und Perſien voll habeſſiniſcher Sklaven waren. Weil ihm Gott dieſe Stärke verlieh, ſo trug er allezeit den Sieg über die Feinde deſſelben davon, bis ihn der Allerhöchſte einen ruhmvollen Tod finden ließ; denn er ſtarb als Verfechter der Sache Gottes.

Gegen die Prieſter und Arme, die ſich durch Rechtſchaffenheit auszeichneten, erwies er ſich beſonders gütig. Von ſeiner Gerechtigkeit, die er nicht nur gegen ſeine Unterthanen, ſondern auch gegen ſeine eigene Familie und Kinder ausübte, wußte man viel groſſes zu rühmen. Folgendes mag hievon als Beiſpiel gelten.

Als einſt ſeine kleinen Kinder mit ihren Kameraden von gleichem Alter ſpielten, ſchlug einer davon einen andern, der kleiner als er war, und brach ihm die Hand. Jomaleddin aber erfuhr es erſt einige Zeit hernach, und nahm es ſeinen Hofleuten ſehr übel, daß ſie es ihm verheelt hatten. Er ließ darauf die Aeltern des Kleinen, dem die Hand abgebrochen war, zu ſich holen, und gab Befehl die Unterthanen zuſammen zu berufen, und ſeinem Sohn, der ſeines Kameraden Hand gebrochen hatte, als einen, der ſich der Strafe der Wiedervergeltung unterziehen muß, vorzufordern. Die Groſſen des Reichs aber, die zunächſt um den König ſtanden, flehten ihn demüthig um Gnade an; ja die Familie des verlezten Kleinen verſicherte, ſie wäre ſchon zufrieden geſtellt, und verlange keine Wiedervergeltung. Jomaleddin aber blieb nun einmal auf ſeinem Vorſaz. Als man darauf den Sohn herbeiführte, um das Wiedervergeltungsrecht an ihm auszuüben,

fiengen alle Anwesenden ein lautes Klaggeschrei an; und die Familie des kleinen Knaben wollte durchaus verziehen haben, und erklären, daß sie auf das Recht der Wiedervergeltung Verzicht thue. Jomaleddin nahm auf das alles nicht die geringste Rükſicht, sondern ergrief die Hand seines herannahenden Sohnes, legte sie auf einen Stein, schlug mit einem Eisen darauf, und brach sie ihm ab. Der Knabe that einen lauten Schrei, und sank ihn Ohnmacht. Alle Umstehende aber weinten laut, und bedauerten das traurige Loos des Knaben. Denn die Sache war in der That schrekklich. Jomaleddin aber blieb standhaft, und sagte, indem er sich zu seinem Sohne wandte: „ So fühle denn jezt selbst, was du den andern fühlen machtest, der auch Menschen zu Aeltern hat. “

Diese Geschichte hab ich von zuverläſſigen Leuten, die selbst dabei gewesen waren, als Jomaleddin so verfuhr, erzählen gehört.

Nach diesem unterstanden sich seine Unterthanen nicht, ihre Hände nach fremdem Gut auszustrekken, auch durfte weder der Vornehme noch der Geringe sich etwas unbilliges gegen den andern erlauben. Er war aber auch so gefürchtet, daß sich gewiß kein einziger unterstand, auf das, was er ihm gebot oder verbot, nicht zu achten. Denn alle Einwohner in den ihm unterworfenen Ländern hatten Achtung vor seinen strengen Befehlen, vor seinen harten Strafen und vortrefflichen Tugenden. Und daß ichs kurz fasse: der höchste Gott machte ihn zum Erweiterer der Religion. Denn unter seiner Regierung gewann der Islamism an Stärke, und die Glaubigen selbst erhielten Sicherheit. Darin aber glaubte er seine glänzendste Glükseligkeit gefunden zu haben, daß Gott während seiner Regierung das Oberhaupt der Unglaubigen, den Hati Ishak Ben Saif Arad, im Monat Dsulkadah 833 umkommen ließ.

Auf dieſen Hati folgte Andreas Ben Iſhak, der im vierten Monat ſeiner Regierung ſtarb, und ſeinen Oheim Hazbana Ben David Ben Saif Arad im Amhariſchen Reiche zum Nachfolger hatte, welcher 834 im Monat Ramadan den Geiſt aufgab, nachdem er einige Monate regiert hatte. Sein Nachfolger war Salmoun Ben Iſhak Ben David Ben Saif Arad, der innerhalb eines Jahrs der vierte König war.

Jomaleddin eroberte inzwiſchen mehrere Länder, lieferte oft gewagte und ſehr blutige Schlachten, ſchlug zu ſeinen Ländern viele andere, vermehrte den Glanz ſeines Reichs, bereicherte ſich mit groſſer Beute, ſchlug viele in Ketten und Bande, ſchwächte die Gewalt der Feinde, und führte nicht wenige in die Gefangenſchaft; denn Gott gab ihm die Gewalt auf dieſer Erde, und und ſtärkte ihn durch unmittelbaren Beiſtand.

Während er dieſe weitgeſtrekten Länder beſaß, nahmen auf ſeine Vorſtellungen eine Menge Amharenſer, die Gott ihm zuführte, um ſie unter ſeiner glüklichen Regierung vom hölliſchen Feuer zu erretten, den Islam an. Denn dies iſt die Gnade Gottes, die er angedeihen läßt, wem er will. Ja, Gott iſt gnädig und groß!

Nach Jomaleddin regierte ſein Bruder Shehaboddin Ahmed Badla. Dieſer ließ den Mörder ſeines Bruders, nachdem er ihn aufgefunden hatte, hinrichten. Uebrigens folgte er dem Beiſpiele Jomaleddins, und unternahm einen Feldzug gegen die Amharenſer; er unterjochte ſich verſchiedene Länder, tödtete viele feindliche Anführer, verbrannte die Städte, machte Beute, legte die Einwohner in Feſſeln, und führte ſie gefangen weg. Und ſo wie er ſich groſſe Reichthümer dabei ſammelte, eben ſo hatten auch alle, die mit

ihm waren, Ueberfluß an Gold, Silber, Kleidern und Harniſchen, und machten überdies unzählige zu Sklaven.

Shehaboddin zerſtörte ſechs Tempel, und die meiſten Städte, und eroberte das Land Bali wieder, das die Chriſten an ſich geriſſen hatten, worin er tauſend muhammedaniſche Familien wieder herſtellte. Unter ſeiner Regierung, nämlich im Jahr 839 geſchah es, daß eine ſehr groſſe Menge Moslems und Kriſten umkam, und daß der Hati ſelbſt auch ſtarb, dem man einen kleinen Knaben unterſchob, welcher, ſo wie Sultan Badla, ſeine Reſidenz im Lande Dechr hatte, ſein Bruder Haireddin aber reſidirte im Lande Rachlah.

Badla war um der Gerechtigkeit willen, die er in ſeinem Reiche in Ausübung brachte, ſehr berühmt. Den Reiſenden verſchaffte er Sicherheit, ſeine Bürger ſchüzte er vor dem Unrecht, das ihnen entweder von Seiten der Soldaten oder anderer Menſchen widerfuhr, und der Preiß der Lebensmittel war unter ſeiner ganzen Regierung wohlfeil.

Zugabe

einiger Anmerkungen

zu

Makrizi's historischen Nachrichten.

Es bedarf keiner Beweise, um jeden aufmerksamen Leser zu überzeugen, daß Makrizi's geographische Nachrichten von Habessinien von geringem Werthe sind, doch verdienen sie ihres Alters und Urhebers wegen, und besonders um des Umstandes willen, daß sie manche neuere Berichte bestätigen, einige Achtung. Auch dies giebt seinen historischen Nachrichten einigen Werth.

Seine geographischen Nachrichten von Habessinien wollen wir hier noch etwas auseinandersezzen.

a) Gränzen von Habessinien (S. 267.) nordöstlich das indische, d. h. das rothe Meer — durch die Küstenländer fließt der Sihoun — (Takazze?) — Die Westseite des Landes stößt an das Land Cachrur — wahrscheinlich Tokrur, ein Land in Nigrizien a). — Südliche Gränze: Vadi Borcha ein Name, der in andern arabischen Schriften nicht gefunden wird. b)

b) Einzelne Landschaften von Habessinien nennt Makriz:

---

a) Hartmanni Comment. de Geogr. Afr. Edris. p. 30.

b) Sollte es das Bucha des Scherif Edrisi (Hartmann, p. 72.) oder Bokha des Herbelot — ein Ort in Sofala — seyn, so wäre hier Habessiniens südliche Gränze gewaltig weit ausgedehnt,

1). Amhar, das er auch Marada c) nennt — unſer Amhara.

2) Schavah — ohne Zweifel Schoa.

3). Damout — Damot.

4). Lamanon — ? d)

5). Sanhou — (etwa Angot?)

6). Zeng —

7). Adeleomra — Adel? e)

8). Hamaſa, vielleicht Hamaſen? f)

9). Bareia.

10). Terazekeſlami oder Zeila.

Von dieſen zehn Landſchaftsnamen können nur ſechſe mit Gewißheit erklärt werden, die übrigen viere widerſtehen auch der eifrigſten Konjekturenſucherei; ſie haben einen einzigen ausgenommen gar keine Aehnlichkeit mit den bekannten habeſſiniſchen Ländernamen,

---

doch dies ſtimmte mit den falſchen Nachrichten unſeren ältern Geographen überein. (M. ſ. oben S. 6.) Wadi bedeutet im Arabiſchen: Thal, Tiefe, Flußbeet, auch Fluß.]

c) Dieſes Markade iſt ohne Zweifel mit Edriſi's Markata, einer Stadt in Habeſſinien, einerlei. (Hartmann, p. 58.)

d). Die Aehnlichkeit dieſes Namens mit dem Namen des Berges Lamalmon möchte hier leicht zu gewagten Vermuthungen führen.

e). Adel el omra — ein zuſammengeſetztes Wort, wie der in der Mitte ſtehende Artikel zeigt — darf ich es dollmetſchen: Gerechtigkeit der Fürſten? — So heißt es buchſtäblich — oder ſoll es bedeuten das Land Adel der Fürſten — ? Dies el omra (die mehrere Zahl von Emir) iſt hier ſicher nicht eigner Name.

f) Doch ſchwerlich. (Oben. S. 58.)

auch findet man sie bei keinem der erforschten arabischen Geographen.

Als ehemalige Haupt- und Residenzstadt von Habessinien nennt Makrizi:

Saphrat oder Zarafratah, auch Ahsharam genannt. Andre nennen sie Saphuat, welche Stadt mit Nagiaza (des Scherif Edrisi) einerlei seyn soll, g) und diese Stadt liegt am Takazze. h)

Von dem Königreich Zeila, (welches Makrizi auch zu Habessinien rechnet i), gibt uns derselbe, als von dem Lande, das der eigentliche Siz der von ihm sogenannten rechtglaubigen (muhammedanischen) Habessinier war, eine genauere Beschreibung (S. 273. u. ff.) als uns irgend ein andrer Schriftsteller gegeben hat k), und diese macht den vorzüglichsten Theil seiner geographischen Nachrichten aus.

Als Provinzen dieses Königreichs nennt er:

1). Aufat, die Hauptprovinz, zu welcher die Halbinsel (nicht Insel?) Zeila mit der gleichnamigen Hauptstadt des ganzen Reichs gehört. — Die

---

g) Hartmann, p. 58. — Dies Nagiaga (Nadschiagah) möchte wol nicht mehr als: Nagaschs-Stadt bedeuten.

h) Hartmann, p. 56. — Sollte es nicht Axum seyn, welches auch nicht weit vom Takazze liegt? —

i) Weil es damals dem Beherrscher des habessinischen Reichs Tribut bezahlte.

k) Man vergleiche Hartmann, p. 59. Dappern u. A.

Namen Aufat und Auſſa, als mit welchem lez-
tern die Reiſebeſchreiber die Reſidenzſtadt des Kö-
nigs von Adel oder Zeila belegen, ſind wol ei-
nerlei? — l)

(2). Davuru — dies iſt die Landſchaft Dawaro auf unſern Karten. m)

(3). Arababni — dieſer Name fehlt auf allen Kar-
ten und bei allen andern Schriftſtellern.

(4). Hadiah — Iſt dies die Landſchaft Rambat, die auch Adna oder Hadya genannt wird? — n)

[Bei dieſer Provinz nennt Makrizi eine ha-
beſſiniſche Stadt Vaſchlu, deren Name ſonſt
nirgends vorkömmt.]

5). Scherha — ein unbekannter Name.

(6). Bali — eine Landſchaft am Hawaſh. o)

(7). Darah — ſollte dies, nach der von Magrizi angegebnen Lage wol Dankali ſeyn? — p)

---

l) Um ſo wahrſcheinlicher, da Makrizi bald darauf (S. 277.) auch eine Stadt Aufat nennt.

m) Oben, S. 79.

n) Dem Namen nach ſcheint es wol — aber weder der Lage noch Makrizi's Beſchreibung nach. (M. ſ. oben, S. 80).

o) M. ſ. oben, S. 79.

p) Eine nicht ſehr gegründete Vermuthung — doch wäre es wol möglich, daß dies dem Reiche Zeila ſo nahe liegende Dankali vormals auch dazu gehört habe.

So wie hier Makrizi dem Reiche Zeila oder Adel einen Umfang giebt, den es wol einst gehabt haben mag, aber nicht mehr hat, eben so passen auch seine angegebenen Gränzen von Habessiniens jezt nicht mehr. q) Seine übrigen Nachrichten von Habessinien natürlicher Beschaffenheit und Einwohnern sind zwar kurz und unbefriedigend, doch meist richtig, und dienen zur Bestätigung dessen, was uns neuere Schriftsteller davon berichtet haben, als womit jene beinahe ganz übereinstimmen.

Gar nicht reichhaltiger sind die kurzen Nachrichten von Habessinien, welche wir in den übrigen vorhandenen geographischen Schriften der Araber finden. r) Abulfeda gibt bloß die Lage dieses Landes an, und nent die Hauptstadt Garmi. s) — Der Scherif Edrisi, welcher auch Zeila zu Habesh rechnet, ist etwas ausführlicher; er beschreibt ganz kurz die Naturbeschaffenheit dieses Landes, zählt Flüsse und Berge auf, und nennt mehrere Städte t) — im Ganzen sehr mangelhaft! — Die nach kürzern Nachrichten des Massudi, Bakui und Ibn al Uardi u) können jene nicht viel ergänzen.

Ueberhaupt war Habessinien den Arabern nicht sehr bekannt, ob es gleich schon frühe von ihnen be-

---

q) M. s. oben, S. 9.

r) M. s. *Hartmann*, am angef. Orte.

s) Pag. 29. nach Eichhorns Ausgabe, und S. 353 der Reiskischen Uebersezzung im V. B. von Büschings Magazin.

t) *Hartmann*, am angef. Orte, und *Kurzmanni* Commentatio de Africa Geographi nubiensis, p. 36. sq.

u) In den *Notices & extraits des Manuscrits de la Bibl. du Roi* &c. T. I. & II.

ſucht worden iſt v) — und darum bleiben Makrizi's geographiſche Berichte von demſelben ein ſchäzbarer Beitrag zur Erdkunde der Araber. w)

Was nun ſeine hiſtoriſchen Nachrichten betrift, ſo möchten ſie wol noch von gröſſerm Werthe ſeyn, da ſie theils mit der von Neueren geſchriebenen Geſchichte dieſes Landes übereinſtimmen, und ihre Angaben beſtätigen x) — theils eine groſſe Lükke in den habeſſiniſchen Annalen einiger Maſſen ausfüllen helfen y) — wenn ſie nur weniger partheiiſch, und mit weniger Uebertreibungen geſchrieben wären. z) —

Doch, wir müſſen uns jezt damit begnügen, ſo wie ſie ſind!

---

v) M. ſ. *Renaudot*, Anciennes Rélations &c. p. 305.

w) Sprengels Geſchichte der wichtigſten geograph. Entdekkungen, neue Aufl. S. 155.

x) Oben, S. 270.

y) Oben, S. 272.

z) S. 281. u. ff.

Hier liefre ich noch eine Nachlese von Zusäzzen, Anmerkungen und Verbesserungen, die mich an der Vollendung dieses Bandes sehr aufgehalten hat; denn ich wartete lange, und leider vergeblich auf noch mehrere Hülfsmittel dazu — indessen erschien der langerwartete zweite Theil von des gelehrten Herrn Prof. Bruns zu Helmstädt Versuch einer systematischen Erdbeschreibung der entferntesten Welttheile ꝛc. — und dieser zweite Theil enthält eine trefliche, kritisch bearbeitete Beschreibung von Habessinien, bei welcher vorzüglich Ludolf, Lobo, Pomet und Bruce benuzt sind. Da aber der Herr Verfasser auch einige andere Hülfsquellen, besonders ein hierunten angezeigtes französisches Manuscript, die für mich nicht zugänglich waren, dabei benuzt hat, so findet sich in dieser sorgfältig gearbeiteten Beschreibung Manches, das in der meinigen (die zwar hie und da ausführlicher und weitläufiger ist) fehlt, und um der Vollständigkeit willen hier in diesen Zusäzzen nachgeholt zu werden verdient. Zugleich will ich bei dieser Gelegenheit die Punkte anmerken, in welchen die Beschreibung Habessiniens des Herrn Bruns von der meinigen abweicht, um eine kritische Vergleichung zu erleichtern, die — ich gestehe es — zum Vortheile eines Mannes ausfallen muß, dessen grosses Uebergewicht auch öffentlich

anzuerkennen allerdings meine Schuldigkeit iſt, und deſſen Lage in jeder Rükſicht für die Wiſſenſchaften weit günſtiger iſt, als die meinige.

Auſſerdem was ich in dieſer Nachleſe zur möglichſten Vervollkommnung meines Werks aus gedachter Beſchreibung (die ich zuſpät erhielt, um ſie zu meinem größten Vortheile bei der Ausarbeitung meiner in dieſem Bande gelieferten hiſtoriſch-geographiſchen Beſchreibung benüzzen zu können) entlehnte, reihete ich hier auch einige ſeither aufgefundene oder mir von gelehrten Freunden mitgetheilte Bemerkungen und Verbeſſerungen zuſammen, die ich zur gehörigen Ergänzung nöthig achtete. —

Ich zweifle nicht, daß auch hier noch Manches zu verbeſſern und nachzuholen übrig bleibt. — Unſer Wiſſen iſt ja Stükwerk! —

Zuſätze,
Anmerkungen und Verbeſſerungen.

Zur Litteratur von Habeſſinien.

(I. B. Seite 3 — 26. und S. 297 — 302.)

(a) **Allgemeine Beſchreibungen von Afrika, in welchen auch Habeſſinien beſchrieben iſt:**

1). *Leonis Africani* (Joannis) totius Africæ Deſcriptio &c. Neueſte Ausgabe, 8. Lugd. Bat. 1632.

Die verſchiedenen Ausgaben und Ueberſezzungen dieſes Werks findet man angezeigt in *Meuſelii* Bibliotheca hiſtor. Vol. II. I°. II. p. 319. M. ſ. auch Bruns Erdbeſchreibung. II. Thl. S. 3.

2). *Marmol Caravajal* (*Luys del*) Deſcripcion general de Africa &c. en Grenada, fol 1573 — 99.

Franz. überſezt von d'Ablaucourt, 4. Paris, 3 Bde. m. K. — Marmol hat einen groſſen Theil von Afrika ſelbſt durchreiſet.

3). *Grammaye* (J. B.) Africæ illuſtratæ Libri X. 4. Toruaci, 1622.

Auch dieſer Geograph hat Afrika ſelbſt durchwandert.

4). Dappers Werk iſt ſchon (I. B. S. 5.) angeführt.

Die Quellen, welche dieſer ziemlich ſorgfältige und treue Kompilator benuzt hat, und welche er nennt, ſind: Davity (der eine allg. Geographie herausgegeben hat) Sanuto (Verfaſſer von Geographie dell' Africa. Fol. in Venetia, 1588.) — Jarrik (von welchem hier unten) — *Godignus* und *P. Jovius* (von welchem I. B. S. 5. und 26) Auch hat er den Alvarez Damian a Goez und Tellez zu Rath gezogen.

5). *De la Croix*, Rélation univerſelle de l'Afrique ancienne et moderne &c. 12. Lyon, 1688. IV. Vol. it. 8. ibid. 1713.

Eine brauchbare Umarbeitung und Erweiterung des Dapperſchen Werks.

6). Afrika. Ein geographiſch-hiſtoriſches Leſebuch, von K. Hammerdörfer und M. Roſche. gr. 8. Leipzig, 1787.

Die Beſchreibung von Habeſſinien in dieſem Werke paßt recht gut zu dem Ganzen — das heißt, ſie iſt noch unter dem Mittelmäſſigen, aus eben ſo ſchlechten Quellen geſchöpft, als ſchlecht ausgearbeitet. (M. ſ. die Rezenſion in der Allg. Litt. Zeitung, 1787.

7). Verſuch einer ſyſtematiſchen Erdbeſchreibung der entfernteſten Welttheile, Afrika, Aſien, Amerika und Südindien. — Afrika — von Paul Jacob Bruns. Erſter Theil: Aegypten. 8. Frankfurt, 1791. — Zweyter Theil: Nubien, Senner und Habeſch. 1793.

Ohne mich in eine genauere Beurtheilung dieſes Meiſterwerks einzulaſſen, iſt es genug, wenn ich ſage, daß die kritiſch bearbeitete Beſchreibung Habeſſiniens im zweyten Theile, nicht nur aus den beßten Quellen geſchöpft, ſondern auch vortreflich ausgeführt iſt. Auſſer den Werken eines Alvarez, Godignus, Tellez, Ludolf, Lobo und Bruce benuzte der gelehrte Herr Verf. auch ein noch ungedrukktes Werk von *de la Croix* dazu (wovon hierunten noch) und verglich auch die Kenntniſſe der arabiſchen Geographen von dieſem Lande. Seine Beſchreibung von Habeſſinien geht von 49 bis 232. Dann folgt die Geſchichte dieſes Reichs bis S. 284. — Wir werden hiernach die wichtigſten Zuſäzze zu Lobo's Reiſe daraus ausheben.

b) Zur Kenntniß der Araber von Habessinien gehören noch folgende in den Anmerkungen bereits angeführte Schriften:

1). *Abulfedæ* Africa, cur. *Eichhorn.* gr. 8. Gotting. 1791.

Ein sehr schäzbarer Abdruk des lat. Originals. Eine lateinische Uebesezzung von Reiske steht im IV. und V. B. von Büsching's Magazin. — Abulfeda's Nachrichten von Nigrizien und Habessinien stehen auch in Rinks (S. 301. des I. B. d. W. angeführten) Ausgabe von Makrizi.

2). Notices & extraits des Manuscrits de la Bibliotheque du Roi &c. &c. 4. Paris. 1787. & 1789. T. I. & II.

Diese (nun auch ins Deutsche übersezte) schäzbare Sammlung wichtiger Bruchstükke, enthält auch Auszüge aus arabischen, historisch-geographischen Schriftstellern, nämlich: Abul Hassan Ali, mit dem Beinamen Masudi — Ibn Al Uardi — Ahmed Schehabeddin und Bakui.

3). *Hartmanni* (J. M.) Commentatio de Geographia Africæ Edrisiana. gr. 4. Gotting. 1791.

Eine Preißschrift, welche sehr viel Licht über die Kenntniß der Araber von Afrika verbreitet, und mit grossem Fleisse ausgearbeitet ist.

4). *Kurzmanni* (J. P.) Commentatio de Africa Geographi nubiensis. gr. 8. Jenæ, 1791.

Diese Abhandlung hat neben erstgenannter das Akzessit erhalten; sie ist nicht ohne Verdienst, aber weit kürzer, und flüchtiger gearbeitet, als jene.

(Makrizi ist schon angeführt worden.)

c) Von andern Habessinien insbesondere betreffenden Schriften ist hier noch folgendes nachzuholen:

1). *Relation nouvelle de la haute Ethiopie ou Abissinie, vulgairement et Faussement le païs du Prete-Jean. Au très-révérend Pere de la Chaisse, Conseiller, Confesseur du Roi.* — Ad multos annos futuros & faustum finem decurrentis 1700.

Dies ist der Titel einer Handschrift, die in der Baron von Waarmannschen Bibliothek zu Leiden aufbewahrt wird, und welche von dem Hrn. Prof. Bruns auch bei seiner erwöhnten Beschreibung von Habessinien benuzt worden ist Als Verfasser wird ein Herr *de la Croix* genannt, welchen Hr. Bruns mit dem französischen Gelehrten *François Petit de la Croix*, welcher im J. 1713. starb, und von welchem man weiß, daß er im Orient gewesen ist, für Eine Person hält. *) Der Verfasser dieses Mscr. sagt auch, er sei in Kophira gewesen, wo er mehrere geschikte und aufrichtige Habessinier gesprochen hat, aus deren Berichten sowol, als aus Nachrichten, die er von Jesuiten erhielt, und aus den Schriften des Ludolf, Tellez, Barros, Girard, Warchand, Jansson und Genebrard Pinad er diese Beschreibung von Habessinien zusammengetragen hat. Sie ist in 27. Kapitel abgetheilt. Dabei ist auch eine kleine Karte von den Quellen des Nils, mit der Ueber-

*) Erdbeschr. II. Th. S. 65. u. ff. — Ist aber dies nicht derselbe *Sieur de la Croix*, welcher die oben angeführte Beschreibung von Afrika in 4 Bänden ausgearbeitet hat? — Und ist das hier beschriebene Manuscript nicht etwa bloß im Abschnitt von der damals noch ungedrukten zweiten Auflage dieser allg. Beschreibung von Afrika? — Ich wage diese Vermuthung, um Andre hierauf aufmerksam zu machen. Ich konnte die Sache nicht näher untersuchen, weil ich die mehrgenannte Beschr. v. Ohrka, die auch auf hiesiger Herzogl. Bibliothek fehlt nicht damit vergleichen konnte.

schrift: „ *Carte particulière du Nil en Ethiopie faite par les RR PP. Jesuites Miss. qui ont trouvé la source inconnue.* “ *)

2). **Lobo**, (P. Hieron.) von dessen Reisebeschreibung, Le Grand'scher Ausgabe ist mir seither auch die Quart-Auflage zu Händen gekommen, von welcher ich nur noch anzuzeigen habe, daß sie in allem mit der Oktavausgabe (welche auch Hr. **Bruns** bei der Hand hatte) durchaus übereinstimmt, ausser daß sie zwei Karten hat, welche bei dieser fehlen, nämlich eine Karte von Habessinien, welche eine getreue Kopie der Ludolfschen ist, und zweitens die schöne d'Anvillesche Karte von der Ostküste Afrika's.

Hr. **Bruns**, welcher unserm Lobo alle Gerechtigkeit wiederfahren läßt; und (S. 60.) dessen Werk die zweite Hauptreise nach Habessinien, und eine Hauptquelle zur Kenntniß dieses Landes nennt, führt auch den (im I. B. d. W. S. 13 schon angezeigten) englischen Auszug aus Lobo's Reisebeschreibung an, dessen vollständiger Titel ist:

A short relation of the river Nile, of its source and current, of its overflowing the campagnia of Aegypt till it runs into the Mediterranean; and of other cocentries. Written by an Eyewittness, who lived many years in the chief Kingdoms of the Abyssine Empire. —

Den von diesem verschiedenen alten deutschen Auszug aus Lobo (m. s. S. 298. u. ff. im I. B. d. W.) scheint auch Hr. **Bruns** nicht zu kennen.

Der berühmte Johnson ist der Verfasser der englischen Uebersezzung von Lobo's Reise, welche im I. B. d. W. S. 14. angezeigt ist. (M. s. Boswell's Biographie Johnson's.)

---

*) Dies Kärtchen scheint dasselbe zu seyn, nach welchem im I. B. d. W. auch eine Kopie geliefert worden ist. — ? —

3). Baratti's Reise — (I. B. d. W. S. 17. und II. B. S. 187. ff.)

Von diesem Reiseschreiber sagt Hr. Bruns (S. 61.) „ Ludolf scheint von Baratti zu hart zu urtheilen, wenn er ihn ganz verwirft, und die geschehene Reise fast bezweifelt. Vieles mag dieser Reisende, der ein Soldat gewesen zu seyn scheint, falsch gehört oder unrichtig verstanden haben, und doch in dem, was er selbst beobachtet und gesehen hat, zu verläßig seyn. " —

4). Bruce's Reise (I. B. d. W. S. 18. und Anfang, S. 300.) Hier ist noch anzumerken:

(1). Die Uebersezzung des Auszugs aus Bruce's Reisen, von Schaw. — 8. Erlangen, 1792.

(2). Der Auszug, welcher unter dem Titel: Kurze Beschreibung von Abyssinien und seinen heutigen Bewohnern. Ein historisch-geographischer Auszug aus James Bruce's Reise nach den Nilquellen. 8. Leipzig. (Bei Weigel und Schneider in Nürnberg) — als die zweite Abtheilung des XVIII. Bandes der Bibliothek der neuesten Reisebeschreibungen erschienen ist. — Dieser Auszug enthält bloß die geographischen und etheographischen Nachrichten aus der deutschen Leipziger Uebersezzung ausgezogen. *) Die beygefügte Karte ist ein verkleinerter Nachstich der grossen Bruceschen.

In seinem Urtheile von Bruce's Reisebeschreibung stimmt Herr Prof. Bruns ganz mit mir überein. Er sagt auch: (S. 63.) „ Daß wir durch H. Bruce in

*) Dieser Auszug wird irrig mir (dem Herausgeber dieser Lobo'schen Reisebeschreibung) zugeschrieben, da ich doch keinen Theil daran habe, als daß ich den deßhalb erhaltenen Auftrag einem jungen Manne gegeben habe. Die Vorrede unter welcher zwar mein Name steht, ist dennoch auch nicht von mir.

der Kenntniß Abyssiniens nicht viel weiter fortgerükt sind, ist ein Saz, zu welchem die folgende Beschreibung die erforderlichen Belage enthält. Allein er kann doch nicht aus der Liste der Quellen ausgelassen werden. Manches Faktum beruhet allein auf seiner Aussage, und es muß denen, die Muth genug haben, in seine Fußstapfen zu treten, überlassen werden, darüber ein entscheidendes Urtheil zu fällen. Der Verfasser würde weit mehr geleistet haben, wenn er weniger gelehrt hätte seyn wollen, den Reisen seiner Vorgänger, insbesondere Lobo, nicht allen Werth abgesprochen, und seine Geschichtserzählung von der Beschreibung getrennt hätte. Wo er sich vorgenommen hat, von seinen Reisen zu sprechen, da glaubt er, durch übertriebene, auffallende, mit Hohnsprechung Anderer, und mit grossem Geräusch vorgetragene Nachrichten den Leser unterhalten zu müssen. Wann er nur beiläufig eines Umstandes erwähnt, ist er deutlicher und zuverläßiger. „ —

---

d) Zu den S. 20. und 23. des I. B. d. W. angeführten Reisebeschreibungen und anderen Habessinien betreffenden Schriften gehören auch noch folgende:

1). JARRIC (*Pierre du*) *Histoire de choses mémorables avenues taut ès Indes orientales, qu'autres pays de la découverte des Portugais &c.* 8. *Bordeaux*, 1609. II. Vol.

Lateinisch unter dem Titel: Thesaurus rerum Indicarum &c. Uebersezt und vermehrt von Martinez, 8. Kölln, 1615. 4 Theile.

Dies veraltete Werk wird von Dapper zitirt.

2). *Histoire de ce qui s'est passé au Royaume d'Ethiopie ès années* 1624. 1625. 1626 *tirées des Lettres ecrites et addressées au R. P.* MUTIO VITELESCHI, *Général de la C. de J. trad. del'Italien, par un Pere de la même Comp. à Paris*, 1629. — und

Hiſtoire de ce qui s'est paſſé ès royaumes d'Ethiopie en l'année 1626. *juſqu'au mois de Mars* 1627. *et de la Chine &c. à Paris* 1629.

Dies iſt der wahre Titel der S. 24. im I. B. d. W. kurz angeführten Schrift — aus welchem erhellet, daß ſie keine Ueberſezzung von de Veiga's Abhandlung iſt. (Bruns, S. 60.) Es könnte eher eine Ueberſezzung der Litteræ annuæ von Almeida ſeyn. (M. I. B. d. W. S. 24.)

3). Lettera di S. Ignazio di Loyola a Claudio Imperatore dell Etiopiæ e Re degli Abiſſini, nella quale ſi difende il primato e la ſuprema autorità del Romano Pontefice e l'unita della chieſa, tradotta dal latino ed illuſtrata con note dall Abbatte Niccolo de Lagua, con una preliminare notizia del mediſſimo intorno all Etiopia e ad alcune particolarità della ſteſſa lettera. 8. Roma, 1790.

„ Eine elende Broſchüre " nennt Herr Prof. Bruns dies Werkchen, welches er S. 252. ſeiner Beſchreibung von Habeſſinien anführt. Es enthält auch gar wenig Brauchbares.

Ferner können folgende beide Reiſebeſchreibungen hier noch angemerkt werden, die zwar nicht unmittelbar Habeſſinien betreffen, aber doch einige Nachrichten von dieſem Lande enthalten:

4). Bernier's Reiſe nach Indien — *Voyages de* FRANÇ. BERNIER, *contenant la déſcription des états du Grand Mogol &c.* neueſte Aufl. 12. *Amſt.* 4. *Vol. av. fig.*) von welcher ich nur die abgekürzte Ueberſezzung in den aſiatiſchen und afrikaniſchen Denkwürdigkeiten (m. ſ. I. B. d. W. S. 17.) bei der Hand habe.

Bernier erzählt (S. 84.) daß zu ſeiner Zeit eine habeſſiniſche Geſandtſchaft nach Hindoſtan gekommen ſei, durch welche er einige Nachricht über dieſes Land erfuhr. (Wovon weiter unten.)

5). Sandys, eines Engländers Reise durch Europa, Asia und Afrika (im J. 1610. angefangen) nach Jerusalem u. s. w. 12. Frankf. 1669. im K.

Das Original ist 1632. zu London in Folio herausgekommen. — Sandy's berichtet (S. 373.) auch Einiges von den Habessinern, bei Gelegenheit derer, die er zu Jerusalem traf.

Anmerkung zu Seite 25. des I. B. d. W.

Bruce zitirt (I. B. S. 480.) auch den Dos Santos bei Gelegenheit seiner Abhandlung über Ophir und die Fahrt der salomonischen Schiffe, verräth aber dabei, daß er diesen nicht selbst sondern bloß Le Grand's (m. s. I. B. d. W. S. 15.) dem Lobo beigefügte Abhandlung über denselben Gegenstand, worin Dos Santos wirklich angeführt wird, gelesen habe; denn er nennt den Herausgeber des Dos Santos — Le Grand, welches ganz irrig ist. Das Original ist lange vor Le Grands Zeit herausgekommen, und die auch früher erschienene französische Uebersezzung ist von Einem Namens *Charpy*.

Noch einige Zusäzze und Anmerkungen zum Ersten Bande dieses Werks.

Zu Seite 84. Anmerk. Ueber den Innenhandel von Südafrika findet man auch Einiges im I. B. des Repositoriums, von Bruns und Zimmermann. — Bruce's dahingehörige, unverbürgte Nachrichten (II. B. S. 308.) verdienten näher untersucht zu werden.

Zu Seite 87. Sind die Bresomas-Gallaer des Lobo nicht etwa einerlei mit den Bertoma-Gallaern des Bruce? (W. s. dessen Karte.)

Zu Seite 110. — Alvarez (Kap. 137.) spricht von einem in Nubien nordwärts von Habessinien wohnenden mohrischen Volke, das er Belloer nennt, welches an Habessinien Tribut bezahlt, und dem Könige desselben eine Menge Pferde liefert. Weiter gegen Norden (sagt derselbe) wohnen die Nubier, welche ehemals Kristen waren, jezt aber gar keine Religion mehr haben. —

Zu Seite 281. Im Anfang dieses Jahrhunderts (zwischen 1709. und 1714.) kamen unter der Regierung des Königs Oustas wieder drei europäische katholische Mönche nach Habessinien, wo sie sich lange verborgen hielten. Endlich wurden sie unter der folgenden Regierung hervorgesucht, verhört und gesteinigt. (Bruce II. B. S. 562. u. ff.) Es sollen dieselben gewesen seyn, auf deren Anstiften Du Raule um's Leben kam.

„Seitdem die Missionen der europäischen Mönche in Habesh (sagt Bruns, S. 284.) den in Rom ge-

wünschten Endzwek nicht erreicht haben, scheint die Propaganda einen andern Weg einzuschlagen, der das Leben der Europäer nicht mehr in Gefahr sezt. Eingeborne des Landes werden jezt auf ihre Kosten in ihrem Kollegium erzogen, und in ihr Vaterland zur Bekehrung ihrer Landsleute zurükgeschikt. Im J. 1788. wurde Tobias Ohbrazer, geboren den 15. Jun. 1755. zu Davala Marjam einer Stadt in der Provinz Ramiam im Reiche Dembea zu Rom zum Bischoff von Adâle nach dem griechischen Ritual konsekrirt. Er war vorher Mönch von dem Orden des H. Antonius in Egypten gewesen, und nachdem er seine Irrthümer abgeschworen, fünf Jahre in der Propaganda unterrichtet, und wurde dann in Gesellschaft eines gleichfalls aus Habesch gebürtigen Priesters nach diesem Lande zurükgeschikt. " — (Lettera di S. Ignazio, wovon oben.)

Zu Seite 290. Zu den Versuchen der Europäer das Land Habesch zu erforschen, gehört auch die zu frühe verunglükte Unternehmung des Willhelm Lithgow, von welcher ich hier aus folgendes erzählen kann: *)

„ Um die Mitte dieses Jahrhunderts faßte Willhelm Lithgow (auch eine Schotte, wie Bruce) den Entschluß, nach Habessinien zu reisen. Er wollte seinen Weg über Alexandrien nehmen, und begab sich deßwegen auf ein dahin segelndes französisches Schiff. dieses ankerte zu Malaga (in Spanien) und Lithgow

*) Aus dem was ich unter meinen Exzerpten davon fand — ohne mich jezt mehr besinnen zu können, woraus ich diese kurze Erzählung exzerpiert habe, da ich es leider vergaß meine Quelle beizusezzen. Ich habe jezt auch weder Zeit, noch Gelegenheit weiter darüber nachzuforschen.

stieg mit Andern ans Land, um daselbst bis zur Abfahrt seines Schiffes zu verweilen. Während seines Aufenthalts daselst kam auch ein englisches Geschwader auf jene Rhede, und Lithgow fand mehrere Bekannte auf demselben, mit welchen er sich besprach. Dieses segelte wieder ab, und Lithgow blieb zu Malaga um die Abfahrt seines Schiffes zu erwarten, und hielt sich während dieser Zeit ganz stille. Als er nun am Abend vor seiner Abreise in seine Herberge gieng, wurde er plözlich von neun Soldaten überfallen, in einen scharzen Mantel verhüllt, und vor den Statthalter gebracht. Diesen fragte unser Reisende, was denn die Ursache seiner Gefangennehmung sei, aber man antwortete ihm bloß, er müsse das Verhör abwarten. Er wurde nun in Verwahrung gebracht. In dem darauffolgenden Verhöre mußte er zuerst schwören, daß er die reine Wahrheit bekennen wolle, und dann gefragt, warum er nicht mit dem englischen Geschwader abgereist sei? Wie die Kapitäns desselben hiessen? u. s. w. Kurz, man hielt ihn für einen englischen Spion. *) Vergebens betheuerte Lithgow, daß er bloß ein reisender Privatmann wäre, vergebens berief er sich auf seine ganz unverdächtigen Schriften und Briefschaften. Man glaubte ihm nicht. Alles was er bei sich hatte wurde ihm weggenommen, und 200 Thaler von seiner Baarschaft wurden zur Erbauung eines Kapuzinerklosters hingegeben; das Uebrige ward unter die Soldaten vertheilt. Nun lag er in dem erbarmungswürdigen Zustande in einem scheußlichen Kerker, beladen mit Fesseln und ausgespannt in Eisen. Der Statthalter

*) Aus diesen und anderen Umständen zu schliessen scheint der Zeitpunkt gegenwärtiger Geschichte zwischen die Jahre 1749. und 1754. zu gehören. Doch kann ich dies jezt nicht mit Gewißheit bestimmen.

besuchte ihn hier selbst, um ihn zu dem Bekenntnisse zu vermögen, daß er ein Spion sei. Als er sich dessen weigerte, wurde er nach übler behandelt, bekam auf zwei Tage nur sechs Loth Brod und ein wenig Wasser; mußte auf faulem Strohe liegen, und das kleine Loch durch welches ihm noch einiges Licht zu schimmerte, wurde vermauert. Er wurde hierauf abermals befragt, und als er wieder nicht bekennen wollte, was er nicht bekennen konnte, so wurde er auf das grausamste gefoltert. Er überstand aber auch diese Pein, und ward wieder in das Gefängniß zurükgebracht, wo man ihn durch Androhung neuer Martern zu erschrökken suchte. Doch fand er einen mitleidigen Beistand von Seiten einer Magd des Statthalters und eines Mohrensklaven. Beide wurden von seinem elenden Zustande innigst gerührt. Jene brachte ihm einige Erfrischungen, und dieser reinigte ihn vom Ungeziefer. — Als nun der unglükliche Lithgow durchaus nicht eingestehen wollte, daß er ein Spion sei, so ward er der Inquisition als ein Erzkezzer übergeben. Der Statthalter, der Inquisitor und zwei Jesuiten kamen zu ihm in den Kerker und befragten ihn, wegen seines Glaubens. Er bekannte freimüthig, daß er ein Protestant sei. Daranf erhielt er zur Antwort, dies sei hinreichend ihn zum Scheiterhaufen zu bringen. Nun drang man heftig in ihn, seinen Glauben abzuschwören, und endlich ward er deßhalb wieder aufs schröklichste gefoltert. Aber er blieb standhaft und erwartete nun den Tod im Feuer. Doch seine Rettung war nahe. Ein Bedienter des Statthalters hörte, daß sein Herr mit Bedauern einem andern Vornehmen das traurige Schikfal des armen Britten erzählte — und eilte gerührt, es einem englischen Faktor anzuzeigen. Dieser versammelte sogleich alle anderen Engländer, man schloß, daß dieser Unglükliche kein anderer als der

vermißte Lithgow seyn könne, und auf der Stelle ward ein Eilbote an den englischen Gesandten zu Madrid abgeschikt. Der Gesandte bewirkte darauf in Kurzem die Befreiung des armen Märtyrers. Lithgow war so kraftlos, als ihm diese frohe Botschaft angekündigt ward, daß ihn ein Sklave auf dem Rükken aus dem Kerker in das Haus eines Engländers tragen mußte. Er kehrte dann in sein Vaterland zurük.“ Und so zerschlug sich seine Reise nach Habessinien. *

*) Sollte nicht auch dieses sein Vorhaben, nach Habessinien zu reisen, die Jesuiten gegen ihn aufgebracht haben? —

Vierfaches Register

zu

Lobo's Reiſen ꝛc. ꝛc.

Die römiſchen Zahlen bezeichnen den Band, und die andern die Seiten.

I.

Realregiſter.

der vorzüglichſten Merkwürdigkeiten.

Abba Gumbà. I. 160.
Abbuna. II. 123.
Aberglaube der Habbeßinier, I. 213. 233. 250. 253.
Abgraben des Nils, ob es in der Gewalt der Habeßinier iſt? II. 24. ff.
Abſchied von dem Könige von Dan; Sali. I. 133.
Abyſſinien, m. ſ. Habeſſinien. Unrichtigkeit dieſes Namens I. 31.
Adel oder Zeila, ſ. Zeila.
Aderläſſe, ſonderbare eines mohriſchen Barbiers. I. 88.
Afamakon. I. 153.
Affen. II. 45.
Afrika's Oſtküſte. I. 77.
Agaſchirs. II. 111.
Agaus, Nachricht von dieſem Volke, II. 144.
Akalexus, ſeine Schikſale. I. 244.
Akoba. I. 270.
Alkier. I. 249.
Amadmagda. II. 35.
Ambas, eine Art Berge. II. 15.
Ameiſen. II. 50. rothe. 234.
Amphibien. II. 48.
Anchay, Frucht. 239.
Annalen, habeſſiniſche. II. 175. u. ff.
Armee, habeſſ. I. 202.
Aſſazoe, Schlangenkraut. II. 35.
Audienz bey dem Könige von Dankali. I. 126.
Audienz, Poncet's bey dem Könige von Habeſſinien. II. 225.
Audienzzeremonien bey dem Bubo. I. 83.
Auck, die Gottheit. I. 152.
Austreten des Nils. I. 229.
Axgagze, Titel des Fürſten von Konntſch. II. 81.

B.

Baaſa, ein Volk. II. 89.
Babelmandel, Inſel. I. 103.
Bäume in Habeſſinien. II. 38.

Bahrnagaſch, ehmal u. jetz. Gebiet deſſelben. II. 59.
Balus, Nachricht von dieſem Lande. I. 110.
Baratti's, Jakob, Reiſe nach Habeſſinien. II. 189.
Begräbniß. II. 114.
Bekehrungsart d. k. Miſſ. I. 182.
Bekehrung aus Noth. I. 178. 184. aus Todesf. 207.
Bergbau, vernachläſſigt. II. 30.
Berge und Felſen in Habeſſinien. II. 15.
Bergkette, welche längs dem rothen Meere hinläuft. I. 108.
Beſchneidung. II. 130.
Bethungus. I. 153.
Bettler, unverſchämte. I. 170.
Bewäſſerung, ſtarke von Habeſſ. II. 17.
Bibliotheken der Habeſſ. II. 117.
Bienenweiſer, Vogel. I. 161.
Bier. I. 163. II. 106. 229.
Bilder. I. 170.
Blitz, Wirkung. I. 55.
Blumen. II. 38.
Blutrache. I. 167. 206.
Bouza, Bier. II. 106.
Boys oder Sänftenträger. I. 94.
Brind, rohes Fleiſch. II. 100.
Bruce's (Ritter Jakob) Fehler, Widerſprüche, Plagiate und Ungerechtigkeiten gegen andre Schriftſteller gerügt. I. Vorr. 7. 12. 15. 19. 28. 30. 36. 39. 99. 115. 121. 151. 157. 161. 218. 224. 237. 300. 304. 307. II. 7. 8. 14. 17. 18. 19. 33. 63. 67. 68. 71. Verdienſte geprüft. I. 19. 300. II. 3. 4. 7. ff.
Brükke ü. d. Nil. I. 227.

C.

Circoarba, eine Strafe. I. 168.

D.

Dankali, Nachrichten von dieſem Königreiche. I. 122. 123. u. ff. Hoflager des Königs. 125. Hofſtaat u. Etikette. 126.
Dankali, Hofſtaat des Königs. I. 127. der König dieſes Landes hält die Jeſuiten auf, um Geſchenke von ihnen zu erpreſſen. I. 130.
Derime. I. 166.
Dichtkunſt der Habeſſ. II. 119.
Dobaer. II. 89.
Donnerwetter. I. 176. heftige in Habeſſ. II. 11.
Dora. II. 33.
Dſchidda, Handel dieſes Hafens. I. 107.
Dſchiraffe. II. 44.
Durchgang der Iſraeliten durchs rothe Meer. I. 107.
Dünſte ſchädl. I. 176.
Edelſteine. II. 31.
Eduk. I. 153.
Ehebruch, Strafe. I. 167.
Eheſcheidung, leichte. I. 168.
Eheſtand der Habeſſinier. I. 168. II. 109.
Eidſchwur, Heiligkeit deſſelben bey den Gallaern. I. 85.
Eingeweidewürmer der Habeſſinier. II. 39.
Einhorn. I. 157. II. 46.
Einwohner, verſchiedene Habeſſiniens. I. 150.
Eiſen. II. 31.
Elefanten. I. 156. 255. II. 43.

Empörung aus Eifersucht. I. 208.
Ensete, Pflanze. Beschr. I. 231. II. 38.
Esel. II. 42.
Ethiopien, Unbestimmtheit dieses Namens, Begriffe, welche die Alten damit verbanden. I. 28. 29.
Exkommunikazion. I. 170.

F.

Falaschan. II. 89. m. s. Juden.
Fasten, strenge der Habess. I. 170. II. 133.
Feitan Faweß. I. 160.
Feuergewehr, Furcht der Gallaer vor demselben. I. 82.
Finanzwesen, in Habess. I. 141.
Fischfang. I. 54
Fleisch, rohes, Genuß desselben. I. 162. II. 100. 269. 289. m. s. auch Malzeiten blutige.
Fliegen. II. 50.
Flüsse von Habess. II. 17. ff. wie man in Hab. über d. setzt. 176.
Flußpferd. I. 227. II. 44.
Fontan. I. 161.
Freiheit der Weiber in Habess. I. 164.
Fremona, Beschr. I. 177. 187. belagert, 241.
Frohndienste der Bauern im Krieg. I. 203.

G.

Gabar. I. 153.
Gafater. II. 90.
Gallaer, Nachrichten von diesem Volke. I. 81. 151. 205. II. 153.
Galle, wird von den Habessiniern als ein Lekkerbissen genossen. I. 179. m. s. Speisen.
Ganscharen. II. 88.
Gastfreiheit der Habessinier. I. 163. 165.
Gebräuche der Habess. sonderb. I. 166. bei dem Essen. 162.
Geburt, leichte, der Habessinierinnen. II. 110.
Geezsprache. II. 97.
Geflügel in Habessinien. I. 160. II. 47.
Geisterglaube. I. 137.
Geister die Schätze hüten. I. 270.
Geld. I. 165. II. 115.
Gerste. II. 33.
Gesandschaft der Portugiesen nach Habessinien. I. 45. der habess. K. Helena nach Portugal. I. 45. zweite Gesandschaft. 46.
Geschenke. I. 124. 127.
Geschenke-Bettelei. I. 121. 126. 127.
Getränk der Habeßinier. I. 163.
Glaubensprediger, junge protestantische, aus Enthusiasm. I. 283.
Gold. I. 164. II. 29.
Goldgruben. II. 233.
Goldstükchen, s. Geld. I. 166.
Goldsucherey. I. 270.
Gondar, Hauptstadt von Habeßinien. II. 69. Beschreibung derselben. 230.
Gras. II. 34.
Grausamkeit der Gallaer gegen ihre Kinder. I. 81.
Gregorius (Abba) seine Schilsale. I. 291.
Gummi von Zwiebelgewächsen. I. 100.
Guragher. II. 90.

Gurguta-Kuchen. I. 143.

H.

Haber. II. 34.
Habeßinien. Name und Lage I. 27. Urſprung des Namens. 30. Kenntniſſe der Alten von dieſem Lande. 32. Südliche Nachbarn von Habeßinien. I. 86. Name und Geſchichte. 147. Ehmalige Gröſſe des habeßiniſchen Reichs. 149 Regierung. 153. Produkte. 154. Klima. 154. Wilde Thiere. 155. 156. Einhörner. 157. zahmes Vieh. 158. 159. Viehzucht. 158. 159. Geflügel 160. Tauſchhandel und Geld. 167. Juſtizpflege. 166. Religionszuſtand, 169. Menge der Geiſtlichen, Kirchen und Klöſter. 171. Witterung dieſes Landes, Sommer und Winter. 175. 176. 177. Landplagen. 177. 188. Lage, Gränzen, Gröſſe. II. 5. Natürl. Beſchaffenheit, Klima. Jahrszeiten, Witterung. 19. Boden, Berge, Flüſſe, Seen. 14. Produkte, Mineralien. 29. Pflanzen. 33. Thiere. 41. Topographie. 51. Einwohner. 83. 144. Staatsverfaſſung, Thronfolge, königl. Gewalt, Hofſtaat, Zeremoniel. 135. Königl. Einkünfte, Kriegsweſen. 141. Habeßiniens Geſchichte. 177. ff. Poncet's allgemeine Nachricht von dieſem Lande. II. 233. u. ff. Habeßinien und Habeßinier nach Makrizi's Schilderung. II. 267.
Habeßinier. Urſprung. I. 146. Karakter. 148. 155. Kriſtenthum. 152. Wohnungen und Dörfer. 153. Beamte. 153. Tapferkeit. 155. Speiſe und Getränke. 162. 163. Kleidung. 163. Puz. 164. Uneingezogenheit der Weiber. 164 Gaſtfreiheit. 165. Geld. 165. Andere Sitten 167. Religion. 169. Taufnamen. 173. Urſprung, Geſtalt, Karakter. II. 92. Sprachen. 93. Lebensart, Nahrung, Speiſen und Getränke, Kleidung und Wohnung. 98. Eheſtand, Geburt, Erziehung, Ergözlichkeiten, Krankheiten, Tod und Begräbniß. 109. Künſte, Gewerbe, Handel, Reiſen, Wiſſenſchaften. 114. Religion, Religionsſchriften, Tempel, Prieſter, Möuche, Gottesdienſt, Religionsgebräuche, Kirchenfeſte, Zeitrechnung. 120. Beamte, Juſtizweſen, Strafen. 139. Poncet's allgemeine Bemerkungen über dieſelben. II. 232. 237. u. ff.
Handel II. 115. mit einem Miniſter um die Erkaufung ſeines Vorworts. I. 132.
Häuſer in Habeßinien. I. 153.
Heiquell, abgeſonderte Kapelle II. 122.
Heldenthat J. Leans. 201.
Heurath frühe. I. 170.
Heuſchrekken. I. 124. 125. 177. II. 49.
Heuſchrekkeneſſer. I. 187.
Heylings (P.) Reiſe nach Habeßinien. 282. ff.

Hirse, welscher. II. 33.
Hizze, ungeheure in Dankali. I. 136.
Hörner, grosse. I. 159.
Hofmusik von Dankali, Beschenkung derselben, um sie schweigen zu machen. I. 129.
Honig. I. 161.
Honigvogel. I. 160.
Hülsenfrüchte. II. 34.

J.

Jagd. II. 111.
Jahrszeiten in Habeß. I. 175. II. 12.
Jesuiten, zwey, werden in Aussa von dem Könige von Adel ermordet. I. 72. aus Habess. verbannt. I. 245. den Türken überl. 277. unglükliches Schikſal derer in Habeßinien. 272. u. ff.
Innenhandel von Hab. I. 165.
Jubo, Beschreibung dieses Königreichs. I. 78. ff.
Juden in Habeßinien, Nachricht von denselben. II. 150.
Justizwesen in Habeßinien. I. 166. II. 139.

K.

Kambaja, seichter und gefährlicher Meerbusen. I. 92.
Kameele. II. 42.
Kardinäle, Vögel. I. 160.
Katholiken, ihre Feinde ꝛc. I. 179.
Katholische Mißionare, Furcht der Habess. vor dens. 180.
— — Sorgfalt selbst der Kezzer für sie. I. 187.
Katre oder Palankin. I. 94.
Kattun, Handel damit. I. 165.
Kinderaussezzen der Gallaer. I. 81.
Kirche, Menge in Habeßinien. I. 171. II. 121.
Kirchenmusik. I. 171.
Kleidung der Habeßinier. I. 163.
Klima Habeßiniens. I. 154. II. 10.
König von Habeßinien, sein Ansehen, Hofstaat, u. s. w. II. 136. u. ff.
Kohol. II. 32.
Kokosnüsse, maldovische. I. 79.
Kavillan's Reise nach Habeßinien und Aufenthalt daselbst. I. 44.
Krankheiten. I. 177.
Kraut, giftiges I. 217.
Kriegsmacht von Habessinien. II. 236.
Kristof v. Gama, dessen Gesch. seine Gebeine werden aufgesucht. I. 189.
Krokodill. I. 227. II. 48.
Kühe. I. 158.
Kunstfleiß der Habess. II. 117.
Kusso. II. 39.

L.

Lärm in den Kirchen der Hab. I. 171.
Lager der Hab. I. 203.
Landplagen. I. 177.
Lebensart der Habess. II. 98.
Legenden d. Hab. I. 213.
Leibesfarbe, die Weisse erwekt den Negern Eckel. I. 81.
Litteratur der Kunde von Habessinien. I. 3. u ff. der Hab. II. 117.
Lobo (Pater Hieronymus) er-

hält Befehl als Glaubensbote nach Indien zu gehen und gehorcht. I. 49. die Schiffe müssen aber nach Lisboa zurückkehren. 51. zweyte Abreise. 52. glückliche Fahrt bis zur Zusammenkunft und dem Seegefechte mit den Feinden. 56. gefahrvolle Ankunft zu Ulozambik. 60. Aufenthalt daselbst. 61. Abreise von da 62. Ankunft zu Kochin. 64. Ankunft und Aufenthalt zu Goa. 67. wird bestimmt als Missionnar nach Habessinien zu gehen. 68. Reise nach der Küste von Afrika, und Begebenheiten auf derselben. 73. Rückreise nach Indien und Ankunft zu Diu. 90. Abreise von Diu, Fahrt nach Sokotora. 97. Fahrt durch die Meerenge von Babelmandeb. 103. Ankunft zu Baylur. 117. Reise durch Dankali, und Aufenthalt in diesem Königreich. 123. Abreise von Baylur. 123. Ankunft bey dem Hoflager des Königs. 125. langer verdrüßl. Aufenthalt daselbst. 126. Fortsetzung der Reise nach Habessinien. 133 Reise durch das Salzthal. 137. Ankunft in Habessinien. 145. und zu Fremona. 146. Missionsreisen. 178. Reise durch einen Theil von Habessinien, um die Gebeine d. Kristoff's von Gama aufzusuchen. 189. Anfang der Verfolgungen. 208. Reise zu den Nilquellen. 218. fernere Reisen und Abentheuer in Habessinien. 234. Trübsale. 239. er macht den Arzt. 249. Flucht aus Habessinien. 252. Ankunft und Gefangennehmung zu Suakem. 258. Rükreise nach Indien. 261. Ankunft zu Goa und Unterredung mit dem Vizekönig daselbst. 265. Rükkehr nach Europa. 258. seine Vorschläge wegen Habessinien. 275. Vertheidigung gegen Bruce's Ausfälle. I. Vorr. S. 10. ff.

Löwen, kühne Verfolgung derselben. I. 155.

— — und andre reissende Thiere. II. 45.

Lubo, Königstitel. I. 81.

Luxus der Hab. I. 164.

M.

Mahamet Gragne, seine Gesch. I. 190. u. f.

Maigoga, Beschr. I. 174.

Makrizi's historische Nachrichten von Hab. II. 263.

Malzeiten, blutige. II. 101.

Manta, ein Beiessen. I. 163.

Marakatten, Nachricht von diesem Volke. I. 80.

Massuah, Beschreibung dieser Insel. I. 113. 255.

Meergötter, so nennen die Gallaer die Portugiesen. I. 84.

Meinungen, relig. der Hab. I. 172.

Mendez (Alfons) Patriarch von Ethiopien, seine Reise nach

Indien und Habeſſinien. I. 90. u. f.
Menſchenfreſſer. I. 76.
Meth. I. 163. II. 106. 229.
Mildthätigkeit d. Hab. I. 107.
Mineralien von Habeſſinien. II. 29.
Minutal, ein Senf. II. 100.
Miſſionswerk. I. 178. u. ff.
Miſſion, kathol. in Habeſſ. weitere Geſchichte nach Lobo. I. 271.
Miſſionsreiſen. I. 178.
Mobilien der Hab. I. 164.
Mönche, habeſſ. I. 212.
— — in Hab. II. 125.
Mohren, ihr übles Betragen gegen Chriſten. I. 135. Bosheit eines derſelben gegen die Jeſuiten. 131. er wird dafür von ihren Bedienten geprügelt. 130. bringen Habeſſ. in Noth. 190.
Morok. I. 160.
Mozambil, Beſchreibung dieſer Inſel. I. 61.
Muſik der Habeſſinier. II. 245.

N.

Nachtigallen. I. 160.
Namen d. Hab. I. 173.
Nil, Kenntniſſe der Alten von dieſem Fluſſe und ſeinen Quellen. I. 34. ff. ſeine Nähe am rothen Meere. 109. Beſchreibung dieſes Fluſſes und ſeines Laufs. 218. ff. — II. 17. u. ff.
Nildienſt. I. 222.
Nilpferd. II. 44.
Nilquellen, Verſuche zu ihrer Entdeckung. I. 38. u. ff. Lobo's Reiſe dahin und Beſchreibung derſelben. 219. ff. II. 18. u. ff. 239.
Nuk. II. 36.

O.

Obſtbäume. II. 39.
Ochſen. I. 159. II. 42. kleine ohne Hörner. 247.

P.

Pächter. I. 187.
Pallaſt, königl. zu Gondar. II. 229.
Pangajen, Küſtenſchiffe. I. 56.
Paradies-Muſe. II. 38.
Pate, Beſchreibung dieſer Inſel. I. 75.
Pferde. I. 158. II. 42.
Pferdgras. II. 33.
Pflanzen von Habeſſ. II. 30.
Pipi. I. 161.
Poncet's, Karl, Reiſe nach Habeſſinien. II. 197.
Portugieſen — ihre Entdeckung und Reiſen nach Habeſſinien. I. 43. ihre Ankunft daſelbſt iſt Urſache heftiger Kriege. 46. ihre Thaten daſelbſt. 47. Thaten in Hab. 191. u. f.
Prieſter Johannes, Nachrichten von demſelben. I. 44.
Produkte Habeſſiniens. I. 154. von Habeſſ. II. 29. ff.
Proviant d. Hab. I. 302.
Prozeſſe. I. 166.
Prozeſſion der Ankömmlinge zu Kochin. I. 65.
Puz der Habeſſ. I. 164.

R.

Rak-Holz. II. 41.
Ras. I. 153. Premierminiſter. II. 137.

Regenzeit. I. 175. II. 234.
Reisen der Hab. II. 116.
— — nach Habessinien in den ältern Zeiten. I. 38. u. f.
— — sehr leicht in Habess. I. 165.
Relatina Fala. I. 153.
Religion der Hab. I. 169.
Religionsschriften der Habess. II. 120.
— — streitigkeiten in Habessinien. Anfang derselben. I. 47.
Residenz des Königs von Dankali. I. 125.
Revolution, grosse, in Habess. II. 182.
Rhinozeros. II. 44.
Rindvieh, II. 42.
Rothe Meer, Beschreibung desselben. I. 105. Name desselben. 114.

S.

Saflor. II. 36.
Sage, abergl. I. 200.
Sakalas. I. 153.
Salz. II. 31.
— — statt Geld. I. 165.
Salzthal. I. 137.
Sancun oder Samiel. I. 112.
Sauakem, Beschreibung dieser Insel. I. 109. 110. 111.
Schaf, Symbol bey dem Eide der Gallaer. I. 85.
Schafe. II. 42.
Schanambo. I. 100.
Schangallaer, Nachricht von diesem Volke. II. 163.
Schazgräberei. I. 250.
Schelven, Schiffe auf dem rothen Meere. I. 102. 114.
Schiffbruch. I. 59.
Schiffe, in Habessinien. II. 209.
Schiffe, reichbeladene, gehen nach Dschidda. I. 107.
Schlange, die ihr Gift weit verbreitet. I. 237.
Schlangen. II. 48.
— — bändigung. II. 35.
Schriftsteller von und über Habessinien. I. 3. u. ff.
Schumo, Beamter. I. 122. 187.
Seegefecht. I. 57.
Seen in Habess. II. 28.
Seeräuber, indische. I. 265.
— — im rothen Meere. I. 107.
Seewasser, Destillirung desselben, um es trinkbar zu machen. I. 93.
Senf, eine ekelhafte Art. I. 163. II. 228.
Sesam. II. 36.
Silber. II. 31.
Sokotora, Nachricht von dieser Insel. I. 100.
Sommer. I. 176.
Sonnendienst der Gallaer. I. 151.
Sorgosamen. II. 33.
Speisen, Kocherei und Geschirre der Habessinier. I. 162. II. 99. 228.
Spießglas. II. 32.
Sprache, ethiopische and amharische. II. 95.
Staatseinkünfte von Habess. II. 141.
Staatsgefängniß der k. Prinzen in Habessinien. II. 135.
Staatsverfassung von Habess. II. 135.
Straßenräuber. I. 254.
Strauß. II. 47.
Stürme. I. 176.
Suff. II. 38.

T.
Taddo. II. 38.
Tauben. I. 160.
Taufe. I. 173. II. 128.
Tauschhandel. I. 165.
Teff, Getraideart. II. 33. Brod daraus. Ebend.
Teffbrod. II. 99.
Tekla Georgis, empört aus Eifers. I. 208. verfolgt die K. Miss. 214. wütet gegen die K. R. 217. wird geschl. und gehängt. 216.
Teufel, Gl. der Hab. von ihm. I. 213.
Teufelspferd. I. 160.
Thiere in Habess. II. 41.
Tigre, Beschreibung dieser Landschaft. II. 54.
Todesstrafen. I. 206.
Tokussograck. II. 33.
Transsubstanziazion, Glaube der Habessinier von derselben. II. 127.
Trauer der Habess. II. 251.
Trinkgefässe. II. 107.
Tukus, Bezeichnung der Kühe. I. 159.

U.
Ueberschwemmungen des Nils. I. 176. II. 23.
Uk. I. 152.
Ungeziefer. II. 50.
Unwissenheit der Hab. II. 118.
Usoro, Prinzess. I. 209.

V.
Varek. I. 114.
Verehrung der Jungfr. Maria. I. 169.
Verfolg. der Miss. I. 214.
Verfolgungen der Katholiken in Habess. I. 239. 272.
Verproviantierung der Armee. I. 202.
Viehweide in Habess. II. 34.
Viehzucht. I. 158.
Völker, welche in Habessinien wohnen. II. 144.
Vorbedeutung, üble, wenn ein Vogel zur L. singt. I. 253.

W.
Waito. II. 89.
Wasser in Dankali. I. 123. 125.
Wassermangel. I. 139.
Wege, höchst gefährliche, zwischen Dankali und Habessinien. I. 141. 142.
Weiber von den Männern getrennt beim Gottesdienst. I. 171.
Weiberkleidung I. 165.
Wein in Habessinien. I. 163. II. 37. 229.
Weizen. II. 33.
Wildpret in Habessinien. I. 158. II. 46.
Wind, erstickender. I. 112.
Windstille, widrige. I. 50.
Wirbelwinde, Sendo. II. 13.
Wissenschaften der Habessinier. II. 117.
Wölfe, heißhungrige. I. 188.
Wüsteneien in Dankali. I. 123.

Z.
Zebra. II. 45.
— — Preiß von vier Jesuiten. I. 69.
Zechgelage der Habess. I. 163.
Zeila, Beschreibung dieses Königreichs. II. 273. ff.
Zeitrechnung der Hab. II. 134.
Zitteraal. II. 51.
Zügellosigkeit, moral. II. 105.
Zucker. II. 37.

II. Register

der in dieſem Werke vorkommenden geographiſchen Namen.

A.

Abagner. I. 77.
Abaſa. II. 22.
Abargale. II. 54.
Abawi. I. 219. II. 18.
Abba Abraham. II. 72.
Abba Garima. I. 213.
Abex. I. 31. II, 54.
Abůod. II. 222.
Abotkna. II. 221.
Abra. II. 217.
Abugafar. II. 257.
Abugana. II. 78.
Abyſſinien, m. ſ. Habeſſinien.
Adra. II. 80.
Adefalo. I. 272.
Adel. I. 69. 71. 189.
Adelelomra. II. 267.
Adet. II. 55.
Adiaer. I. 87.
Adikotá. I. 249.
Adiſalem. I. 226.
Adowa. II. 55.
Adua. II. 247.
Adulis. I. 37.
Afá Makuanen. II. 55.
Agaazi. II. 59.
Agamja. II. 55.
Agaus. I. 151. 219. II. 75. 144. 233.
Agazi. I. 27.
Ahabiſch. I. 30.
Ahſcharam. II. 267.
Aliborer. I. 87.
Akomba. II. 77.
Akſum. II. 55.
Albomata. II. 126.
Albanier. I. 110.
Alfon. II. 210.
Amba Sánet. II. 55.
Ambaſal. II. 77.
Ambaſt. I. —
Ammhara. I. 150. 225. II. 76. 267.
Andabet. II. 66.
Angot. II. 79.
Angrab. II. 63.
Anzikoer. I. 84.
Arabábni. II. 273.
Araber. II. 91.
Arbarer. I. 87.
Arebja. II. 69.
Argos. II. 204.
Arkiko. I. 37. II. 61.
Arkuva (Arkiko). II. 274.
Armon's em. II. 77.
Arringon. II. 236.
Arwiſſaer. I. 87.
Asborer. —
Aſchguagua. II. 22.
Aſſa. I. 273.
Aſaboras. I. 35.
Aswari. II. 22.
Atbara. II. 53.
Atkána. II. 66.
Atranzá's Markam. II. 77.
Aufat. II. 273.
Auſſer-Ethiopien. I. 29.
Auxa. I. 71.
Auxuma. I. 35.
Auxum. I. 35. II. 55.
Auxumiten. I. 35.
Ayzv. II. 163.
Azqbs. II. 56.

Empörung aus Eiferſucht. I. 208.
Enſete, Pflanze. Beſchr. I. 231. II. 38.
Eſel. II. 42.
Ethiopien, Unbeſtimmtheit dieſes Namens, Begriffe, welche die Alten damit verbanden. I. 28. 29.
Exkommunikazion. I. 170.

F.

Falaſchan. II. 89. m. ſ. Juden.
Faſten, ſtrenge der Habeſſ. I. 170. II. 133.
Feitan Faweß. I. 160.
Feuergewehr, Furcht der Gallaer vor demſelben. I. 82.
Finanzweſen, in Habeſſ. I. 141.
Fiſchfang. I. 54
Fleiſch, rohes, Genuß deſſelben. I. 162. II. 100. 269. 289. m. ſ. auch Malzeiten blutige.
Fliegen. II. 50.
Flüſſe von Habeſſ. II. 17. ff. wie man in Hab. über d. ſetzt. 176.
Flußpferd. I. 227. II. 44.
Fontan. I. 161.
Freiheit der Weiber in Habeſſ. I. 164.
Fremona, Beſchr. I. 177. 187. belagert, 241.
Frohndienſte der Bauern im Krieg. I. 203.

G.

Gadar. I. 153.
Gafater. II. 90.
Gallaer, Nachrichten von dieſem Volke. I. 81. 151. 205. II. 153.
Galle, wird von den Habeſſiniern als ein Lekkerbiſſen genoſſen. I. 179. m. ſ. Speiſen.
Ganſcharen. II. 88.
Gaſtfreiheit der Habeſſinier. I. 163. 165.
Gebräuche der Habeſſ. ſonderb. I. 166. bei dem Eſſen. 162.
Geburt, leichte, der Habeſſinierinnen. II. 110.
Geezſprache. II. 97.
Geflügel in Habeſſinien. I. 160. II. 47.
Geiſterglaube. I. 137.
Geiſter die Schätze hüten. I. 270.
Geld. I. 165. II. 115.
Gerſte. II. 33.
Geſandſchaft der Portugieſen nach Habeſſinien. I. 45. der habeſſ. K. Helena nach Portugal. I. 45. zweite Geſandſchaft. 46.
Geſchenke. I. 124. 127.
Geſchenke, Bettelei. I. 121. 126. 127.
Getränk der Habeßinier. I. 163.
Glaubensprediger, junge proteſtantiſche, aus Enthuſiasm. I. 283.
Gold. I. 164. II. 29.
Goldgruben. II. 233.
Goldſtükchen, ſ. Geld. I. 166.
Goldſucherey. I. 270.
Gondar, Hauptſtadt von Habeßinien. II. 69. Beſchreibung derſelben. 230.
Gras. II. 34.
Grauſamkeit der Gallaer gegen ihre Kinder. I. 81.
Gregorius (Abba) ſeine Schikſale. I. 291.
Gummi von Zwiebelgewächſen. I. 100.
Guragher. II. 90.

Darah. II. 273.
Davaru. II. 273.
Dawaro. II. 79.
Debarke. II. 217.
Debaroa. I. 239.
Dehelek, Dahalak. II. 256.
Dehhana. II. 69.
Dek. II. 28.
Dekul-Arwa. II. 69.
Deleb. II. 221.
Dema. II. 77.
Dembea. II. 68.
— — See d. II. 28. 239.
Dengla. II. 20.
Derdera. II. 73.
Derkin. II. 53.
Derreira. II. 209.
Dezhin. II. 27.
Diawi. II. 75. 163.
Dingleber. II. 73.
Diu. I. 70.
Dixan. II. 59.
Doba. II. 56.
Dobaar. II. 89.
Dobarwa. II. 59. 248.
Dobmahs. II. 165.
Dofarse. II. 57.
Dongola. II. 204. 207.
Drida. II. 68.
Dschidda. I. 107. II. 257. 258
Duan. I. 143.
Duvarna. II. 248.

E.

Eden. II. 69.
Edschu-Gallaer. II. 76. 163.
Egâla. II. 58.
Elma-Badena. II. 162. Elma-Dulo. — Elma-Guderu. — Elma-Horreta. — Elma-Killelu. — Elma-Koboli. — Elma-Michaeli. —
Emfras. II. 68. 240.
Enarja. II. 81.
Enderta. II. 56.
Engana. II. 82.
Esta. II. 66.
Ethiopien. I. 27. 28.
Ewárja. II. 77.
Exprata. —

F.

Falaschan. II. 62. 149.
Fartach, Fartaki. I. 71. II. 101.
Fatagar, Fatigar. I. 79.
Fazuklo. I. 226.
Feresbahr. II. 77.
Foggora. II. 67. 68.
Fremona. I. 174. II. 55.
Fundschi. II. 91.

G.

Gâba. II. 69.
Gâlila. II. 28.
Gânâta Ghiorghis. II. 77.
Gâralta. II. 56.
Gafat. II. 80.
Gafater. I. 51. II. 75. 90.
Gaighe. II. 74.
Gallaer. I. 151. II. 153. 235.
Gahmala. II. 22.
Gamarkausa. I. 225.
Gandova. II. 222.
Gaaeta Ihos. I. 236.
Ganjar. II. 71.
Gann. II. 79.
Ganz. II. 80.
Gardor. I. 92.
Gascheg. II. 74.
Gawasa. II. 80.
Gedda. II. 257.

Gedm. II. 79.
Geesim. II. 219.
Geez. I. 27.
Gemma. II. 20. 22.
Germe. II. 56.
Geschen. II. 16.
— — Fl. II. 22.
Geschâ-Bâr. II. 78.
Gewürze, Kapder. I. 101.
Ghebran. II. 28.
Ghel. II. 78.
Ghescheh. II. 78.
Gheschen. —
Ghisch. I. 221.
Giannamora. II.
Gibbertis. II. 85.
Giranna. II. 220. 223.
Girge. II. 200.
Goa. I. 66. 67.
Gojam, Gojama. I. 150. 219 II. 74. 233. 239.
Gombo. II. 80.
Gondar. II. 69. 223.
Gonea. II. 81.
Gonga. II. 74.
Gongaer. II. 90.
Gorgora. I. 236. II. 72.
Gosham. II. 74.
Griechen. II. 90.
Grunghe. II. 78.
Guardafui. I. 74. 101.
Guangue. II. 22.
Gubaer. II. 91.
Guderu. II. 80.
Guender. II. 69. m. s. Gondar.
Guerri. II. 209.
Guesgue. II. 74.
Guix. I. 221.
Gult. II. 22.
Guma. II. 66.
Gundar. I. 92.
Gundur. I. 69.
Guraghe. II. 80.
Guragher.

H.

Habab. II. 59.
Habesch. I. 27. — Küste. II. 54.
Habessinien. m. s. das Sachregister.
Hadassa. II. 59.
Hadawi. II. 60.
Hadea. II. 80.
Hadiah. II. 268. 273.
Hagârâ-Christos. II. 78.
Halimun. II. 74.
Hallanga. I. 110.
Halleluja. II. 116.
Hamasa. II. 267.
Hamasen. II. 58.
Hanazo. II. 27.
Hangot. II. 79.
Hassamo. II. 260.
Hawasch. II. 27.
Hazârai. II. 56.
Hazorta. II. 59. 91.
Helaue. II. 201.
Heleni. II. 250.
Hermanas, das, J. I. 101.
Hinter-Ethiopien. I. 29.
Hobusch, Hobschon. I. 30.
Hodeida. I. 106.
Hoe Kakamut. II. 64.

J.

Jabarta. II. 270.
Jaizah. II. 288.
Jambo. I. 107.
Jannamara. II. 79.
Jbaba. II. 75.
Jboali. II. 199.
Jema. II. 22.

Jemma. II. 19. 22.
Jeruſalem. I. 285.
Jet. II. 81.
Iſat. II. 79.
Indus. I. 93.
Inner-Ethiopien. I. 29.
Itiopjowian. I. 27.
Jubo. I. 78.
Juden. II. 149.
Judenfels. II. 62.

K.

Kärnä-Marjam. II. 78.
Kaffa. II. 81.
Kahha. II. 69.
Kahira. I. 284. II. 199.
Kajaſer. I. 87.
Kaitſchitaer. —
Kamaran. I. 106.
Kambahat. I. 92.
Kambaja. —
Kambat. II. 80.
Kamin. II. 210.
Kanal, ethiopiſcher. I. 104.
Kangan. II. 81.
Kantumbaul. II. 257.
Kapdas Anguillas. I. 54.
Karuta. II. 68.
Kaſchen. I. 70.
Kelty. II. 20. 21.
Kemmonts. II. 70.
Keſem. II. 22.
Kiſarja. II. 78.
Kochin. I. 64.
Koga. II. 246.
Koma. II. 66.
Konnt. II. 81.
Konſita. II. 257.
Kontſch. II. 81.
Korti. II. 208.
Koskam. II. 70.
Koſſeir. I. 108.
Kotran. II. 210.
Kuamaſluh. I. 57.
Kuara. II. 71.
Kuſch. I. 28.
Kuſchen. I. 70.

L.

Lai-Kuejta. II. 78.
Lamalman. II. 15. 65.
Lamanan. II. 267.
Lamo. I. 75.
Laſta. II. 67.
Lautora. II. 200.
Lider. I. 106.
Liebfrauenkap. I. 67.
Lingonaus. I. 231.
Lizamo. II. 80.
Loheja. I. 106.
Lootſendort. I. 104.

M.

Machou. II. 204.
Mäkanä-Selaſſe. II. 78.
Mäket. II. 66.
Mälza. II. 78.
Märata. II. 58.
Mäſchälämja. II. 66.
Magadoxo. I. 74.
Maigoga. I. 174.
Maitſcha. II. 75.
Makana-Selaſſe. I. 291.
Makara. II. 65.
Makoko. I. 84.
Maldiviſche Inſeln. I. 63.
Male. — —
Maleg. II. 22.
Malta. I. 284.
Manfelut. II. 199.
Mangheſtä Itiopja. I. 27.
Marada. II. 267.
Marakatten. I. 79.
Marek. II. 27.

Marjan. II. 58.
Maſſuah. I. 69. 255. II. 60. 254.
Matſchi. II. 27.
Matſchidaer. I. 86.
Mazaga. II. 53.
Medeghe Ag-azjan. I. 27.
Melinde. I. 70.
Memberta. II. 56.
Membret. I. 195.
Meroe. I. 34.
Meſſua. II. 254.
Meth. I. 103.
Metzle. II. 28.
Mezzeha. II. 28.
Midra-Bahr. II. 58.
Mieula. II. 260.
Mokka. I. 96. 105. 196.
Monbaza. I. 77. 89.
Mondsberge. II. 18.
Moraba. II. 248. 274.
Mozambik. I. 61.
Muga. II. 22.
Mugar. II. 80.

N.

Nader. II. 56.
Näſasmuza. II. 66.
Nara. II. 71.
Narea. II. 81. 233.
Natas Muſa. II. 66.
Nerea. II. 233.
Nieder-Ethiopien. I. 29.
Niger. II. 22.
Nil. II. 17.
Nimiemayer. I. 84.
Nimina. I. 158.

O.

Ober-Bura. II. 56.
Ober-Ethiopien. I. 29.
Ogara. II. 69. 246.
Ogge. II. 79.
Ohobuſch. I. 30.
Olaka. I. 227. II. 76.
Ombarkâ. I. 226.
Ormuz. I. 51.

P.

Pate. I. 74. 75.
Porka. I. 64.
Ptolemais in der Wildniß. I. 37.

R.

Rab. II. 238.
Rama. I. 66.
Ras el Fihl. II. 64.
Rettungsgötterhaven. I. 37.
Rima. II. 28.
Roma. II. 22.
Rondelo. I. 108.

S.

Saba. I. 147.
Sabalet. II. 27.
Sâhart. II. 56.
Sâlâwa. —
Sânafe. —
Sârako. II. 71.
Sârawe. II. 58.
Sakahala. I. 219.
Salamay. I. 122.
Salao. II. 56.
Samba. II. 22.
Samen. II. 62.
Samhar. II. 59. 61.
Sana. I. 106.
Sangara. II. 80.
Sanhou. II. 267.
Sankaho. II. 64.
Saphrat. II. 267.
Sarave. I. 239.
Saravi. II. 248.
Sauakem. I. 109.
Sauami. I. 122.

Schadſchae. I. 71. 101.
Schagaer. II. 85.
Schangallaer. II. 91. 163. 235.
Schat. II. 81.
Schavah (Schoa.) II. 267.
Scherha. II. 273.
Schewa. II. 76.
Schiho. II. 59. 91.
Schilluk. II. 91.
Schoa. I. 225. II. 76.
Schweſerinſel. I. 101.
Seb-a-Had-ya. II. 80.
Sekut. II. 20.
Selima. II. 203.
Semen. II. 62.
Senae. I. 122.
Senaff. —
Senf. II. 22.
Sennoar. II. 22. 200.
— — Stadt. II. 210.
Sennon. II. 221.
Sara-kåra. II. 71.
Serke. II. 71. 222.
Set. II. 80.
Sewa. II. 76.
Schegla. II. 78.
Siah Hindu. I. 32.
Sinai. II. 261.
Sind. I. 93.
Sion. I. 75.
Sire. II. 57. 247.
Siry. II. 247.
Siut. II. 200.
Smada. II. 67.
Sokotora. I. 71. 98.
St. Annenkloſter. II. 245.
St. Claude. II 240.
Suoquem. I. 109. II. 255.
Sudan. I. 28. II. 203.
Suez. I. 108. II. 260.
Sukkan. II. 203.
Surate. I. 91.

T.

Tabor. II. 78.
Tachrur; Tochrur. II. 267.
Tâdbahâ-Maeſam. II. 78.
Tâderâr. II. 57.
Tâmben. —
Takaer. II. 53.
Takazze. I. 35. 245. II. 22.
Takueza. II. 71.
Taltal. II. 91.
Taranta. II. 14.
Tarat. II. 57.
Tat-Kueſta. II. 78.
Teawa. II. 54.
Tekeſel. II. 223. 247.
Temben. II. 57.
Temej. II. 22.
Tenghel, Tenkel. II. 71.
Terozeleſlami. II. 267.
Terkin. II. 53.
Tierra de Metal. I. 55.
Tigre. I. 150. II. 54.
Todteninſeln. I. 91.
Tor, Toro. I. 107. II. 261.
Tſchelga. II 72.
Tſcherkin. II. 63.
Tuaſſua. I. 158.
Tungi. II. 204.
Tzâgâda. II. 63.
Tzâma. II. 57. 67.
Tzana, Inſel. II. 28.
— — See. II. 21. 63.
Tzemba. II. 238.
Tzerae. II. 57.

V.

Unter-Bura. II. 56.
Vadi Barcha. II. 267.
Vaſchlu. II. 276.

Vorder-Ethiopien. I. 29.

W.

Wägda. II. 78.
Wänz-egr. —
Wag. II. 57.
Wagara. II. 65.
Wainagd. II. 67.
Wairot. II. 57.
Waito. II. 89.
Walaka. II. 76.
Waldubba. II. 63.
Walkajit. —
Walsa. II. 78.
Walwad. II. 63. 72.
Waro. II. 78.
Wed. II. 79.
Woggora. II. 65.
Wudo. II. 67.

X.

Xoa. II. 76.

Y.

Yambo. II. 260.

Z.

Zängären. II. 58.
Zaila. II. 268. 273.
Zanguebar. I. 70.
Zarafratah. II. 267.
Zar-amba. II. 78.
Zawaja. II. 27.
Zebeh. II. 27.
Zeila. I. 68. 71.
Zeng. II. 267.
Zibid. I. 196.
Zohha. II. 22.
Zul. —

III. Regiſter.

aller eigenen Namen von Perſonen, welche in dieſem Werke genannt werden.

Abba, Schach. I. 52.
Abreu, Lopo Gomez de. I. 95.
Achoreus. I. 41.
Acuoſa, Gonzalo Rodriguez. I. 50.
Adamas Segued. K. I. 174.
Aelius Gallus. I. 41.
Agatange. I. 274.
Akaläxos I. 288. 294.
Akay, Johann. I. 249.
Albuquerque. II. 26.
Alexander, d. Gr. I. 40.
Alexander Nahum. I. 189.
Almeida, P. Apoll. v. I. 272.
Alvarez. I. 45.
Andrad, d'. I. 46.
Andreas, K. II. 272.
Anton, Pater. I. 277.
Antonio de Lisboa, I. 44.
Aſpha-Chriſtos. I. 273.
Auguſtus, K. I. 41.

B.

Balmana. I. 283.
Baradas, P. I. 145.
Baratti, Jak. II. 189.
Baſilides, K. I. 276.
Bernaudes, Joh. I. 46. 152.
Blumenhagen, Andr. I. 283.
Bodelko, P. I. 278.
Brevedent, P. I. 280. II. 199. 224.
Broms. I. 283.
Bruni, Bruno. I. 273.

C.

Cäſar, Jul. I. 41.
Calaca, P. Damian. I. 277.
Cardeira, Ludw. I. 273.

D.

David. II. K. v. H. II. 270.
David. III. K. v. H. II. 270.
David. III. K. v. H. I. 46. 189.
Dorn, Hier. v. I. 283.

E.

Edeſius. I. 42.
Emanuel, K. v. Port. I. 190.
Euriquez, Franz. I. 50.
Ernſt, J. I. 283.
Eutyches. I. 149.

F.

Fernandez, Anton. I. 96. 268.
Figueira, Gonſalo. I. 53.
Franciſco. I. 272.
Freirez, Nunho Pereira. I. 50. 53.
Frumentius. I. 42. 74.
Furt, Scheich. I. 119.

G.

Gama, Chriſtoph de. I. 47. 152. 189. ff.
Gama, Stephan de. I. 107. 190. ff.
Gideon. II. 152.
Gragne, Mahamet, (auch Grain, Grainus) I. 72. 190.
Gregorius, Abba. I. 286. 291.
Guebra-Chriſtos. I. 273.
Guebra Manifez Kedus. I. 213.

H.

Harb Jarſch. II. 288.
Helena, K. I. 45. 191.
Heyling, Peter. I. 274. 282.

J.

Jakob, Pater. I. 215.
Jeſus (Yaſous) K. v. H. II. 237.
Inda. I. 148.

Johannes. III. K. v. P. I. 190.
Jomaleddin. II. 289.
Isaak. I. 247.
Ischak. II. 271.
Judith. I. 148. II. 151.

K.

Kaslamariam. I. 272.
Kambyses. I. 39.
Kandace. I. 148.
Keba Christos. I. 215.
Klaudius, K. I. 48. 152. 189.
Kovillan, P. van. I. 45.
Kyrus. I. 39.

L.

Le Noir, Jak. I. 281.
Lean, Peter. I. 201.
Lobo, Franz. I. 50. 53. 58.
Lobo, Philipp. I. 53.
Lobo, Rodriguez. I. 50.

M.

Machado, Franz. I. 70.
Macheda, K. I. 147.
Mahamet, m. s. Gragne.
Markus, Abuna. I. 274. II. 231.
Marquez, Franz. I. 260.
Mascarenhas, Franz. I. 53.
Matthäus, der Armenier. I. 45.
Mattos, Diego de. I. 260.
Melek Segued, K. I. 48. 68.
Mendez, Alfons. I. 90. 274.
Menelech. I. 148.
Meropius. I. 42.
Michael, Ras. II. 60.
Mura, Anton de. I. 95.
Murad. I. 290.
Murat, Gesandter. II. 253.
Mustansir. II. 24.

N.

Nagisa-Azeb. I. 147.
Nero, K. I. 41.
Nikaula. I. 147.
Nogueira, Paul. I. 122.
Noronha, Alfons de. I. 49.

O.

Ogane. I. 44.
Oviedo, F. A. I. 146. 174.

P.

Paiva, Alf. de. I. 45.
Pays, Kaspar. I. 214.
Pereira, Bernhard. I. 70.
Pereira, P. Joh. I. 272.
Philipp, d. H. I. 148.
Poncet, Karl. I. 280. II. 197.
Ptolemäus Evergetes. I. 40.
Ptolemäus Philadelphus. —

R.

Ras Sela Christos. I. 226.
Rodriguez, Franz. I. 272.
Roule, du. I. 281.

S.

Salomo. I. 148.
Segued, K. I. 149.
Sesostris. I. 39.
Sethos. —
Socinios, K. I. 48. 68.
Susa-Carvallo, Anton de. I. 95.

T.

Tekla Aimanot. I. 213.
— Emanuel. I. 273.
— Georgis. I. 201.
— Haimanout. I. 281.

V.

Vidigueira, Graf von. I. 52. 201. Warendorg. I. 283.

Z.

Za Denghel. I. 48.
Zaga-Christ. I. 16.
Zaga-Zaab. I. 46.
Zebo Amlak. I. 216.
Zoalda Maria. —

IV. Verzeichniß

der in dieſem Werke angeführten Schriftſteller.

A.

Abulfeda. I. 28.
Adanſon. I. 178.
Almeyda, Manoel de, I. 6. 24.
Alvarez. I. 10. 11. 12.
Anquetil du Perron, I. 91.
Anville, D'. I. 37.
Aſton. I. 26.
Azevedo, Lud. v. I. 13.

B.

Bakui. II. Zugabe.
Baratti, Jak. I. 17.
Barthema, Lud. v. I. 21.
Baumgarten. I. 4.
Bellera, J. I. 10.
Benjamin von Tudela. I. 21.
Bergeran. I. 20.
Bermudes, J. I. 13.
Blumenbach, Fr. I. Vorr. X. XI. S 8.
Bœmus, Joh. I. 26.
Breuning v. Buochenbach. I. 21.
Bridmle, Vinc. I. 22.
Browu, Edw. I. 18. II. 100.
Bruce, J. I. 18. 19. (man ſ. das Sachregiſter.)
Bruns. II. Nachtr.
Bucquoy, J. de, I. 61.
Büſching. I. 106.

C.

Caleb, W. I. 8.
Campbell. I. 18. II. 101.
Caſtannoſo, Mich. de. I. 13.
Caſtro, J. de. I. 20.
Charpy. I. 25.
Colazzi, Anton. I. 5.
Corſali. I. 11.
Cosmas Indikopleuſtes. I. 34.
Coulon. I. 21.
Cuhn, E. W. I. 19.

D.

Dapper, O. I. 5.
Davity. II. Nachtr.
De la Croix. II. Nachtr.
Diodor, v. Sizil. I. 34.
Dreſſer, Matth. I. 23.
Dulcebenius, Lud. I. 24.

E.

Edriſi, Scherif. I. 4.
Eichhorn. I. 28.
Elmazin II. 24.

F.

Fourmont. I. 24.
Franciſci Erasmus. I. 26.

G.

Gabriel, Joh. I. 9.
Gebauer. I. 21.
Geddes, Mich. I. 24.
Geographus Ravennas. I. 31.
Geraldinus, Alex. I. 12.
Glazemaker. I. 21.
Gmelin, J. F. I. 19.
Godignus, Nic. I. 5.
Goes, Damian a, I. 10. 23.
Grammaye. II. Nachtr.
Groſe. I. 91.
Guido. I. 31.

H.

Häſeus, J. I. 13.
Hartmann. I. 111.
Heller, Joach. I. 11.
Herbelot. I. 30.
Herodot. I. 33.
Homer. I. 32.
Huet. I. 41.

J.
Jablonski. II. 17.
Jacquin, II. 34.
Ibn al Uardi. II. Zugabe.
Jovius, P. I. 26.
Irwin I. 94.
K.
Kircher, P. Ath. I. 9. 26.
Kosmas. m. ſ. Cosmas.
Kriegk. I. 24.
Krump, Theodor. I. 24.
Kurzmann. II. Zugabe.
L.
La Croze. I. 13. 25.
Lampe. I. 37.
Le Blanc, Vinc. I. 21.
Le Grand. I. 14. 15.
Lenglet du Fresnoy. I. 3.
Leo Afr. I. 10.
Leon, Ant. de. I. 3.
Lima, Roder. de. I. 10.
Linne. I. 79.
Lobo. I. Vorr. — 6. 7. 13. 14. II. Nachtr.
Lorenz. I. 39.
Lucanus. I. 41.
Luders. I. 24.
Ludolf, Job. I. 3. 7. 8.
M.
Maffejus. I. 25.
Makrizi. I. 301. II. 265.
Marinus Tyrius. I. 33.
Marmol. II. Nachtr.
Maſſudi. II. Zugabe.
Matthäus, Anton. I. 20.
Megiſer. I. 22.
Meiners. I. 36.
Mela, Pompon. I. 33.
Mendez, Alfons. I. 9.
Mesquita, Pedro de. I. 9.
Meuſel. I. 4.
Michaelis. I. 16.
Müller, Ph. St. I. 54.
Münſter, Sebaſt. I. 29.
N.
Niebuhr. I. 19. 94. II. 7.
Norden. I. 226.
O.
Oberlin. I. 37.
Oertel. I. 25.
Oſarius. I. 26.
P.
Padilla Thomas de. I. 10.
Pays, P. P. I. 9.
Plinius. I. 28.
Poiſſonnier. I. 94.
Polo, Marko. I. 20.
Poncet, K. I. 17.
Poſtius. I. 9.
Potkenius, J. I. 23.
Prayart, II. 85.
Ptolomäus. I. 33.
Purchas I. 13.
Pyrard. I. 63.
Q.
Querubin, Jer. I. 9.
R.
Ramuſio. I. 10.
Rauwolf. I. 20.
Raynal. I. 52.
Rechac. I. 16.
Reichard. I. 17.
Renaudot. II. Zugabe.
Romanus, Hier. I. 25.
S.
Sandoval, Al. de. I. 6.
S. Maria, Joh. a. I. 16.
Santos, Joan dos. I. 25.
Sanuto. II. Nachtr.
Saris. I. 102.
Schweigger. I. 22.
Selves, Mich. de. I. 10.

Seneka. I. 42.
Shav. I. 18.
Sonnerat. I. 63.
Sprengel. I. 64. 157.
Stephanus Byzant. I. 31.
Strabo. I. 33.
Stuck. I. 4.
Surgy, de. I. 17.

T.

Tellez, Balth. I. 6.
Thevenot. I. 14. 22.
Titelmann, Fr. I. 23.
Torne, Alof. I. 91.
Tychsen. II. 8.

U.

Uardi. Ibn al. I. 110.
Urreta, Lud. I. 5.

V.

Varsewiz, Stanisl. I. 9.
Vartomannus, Lud. I. 21.
Veigo, Eman. de. I. 23.
Vierthaler. I. 37.
Volkmann. I. 18.

W.

Wansleben. I. 184.
Wild, Joh. I. 22.
Wild, Joh. Ulr. I. 24.

Z.

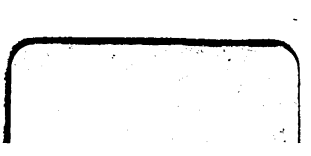
Zimmermann, E. A. W. I. 19. 85. 156.

Nachschrift.

Hinderniſſe, die ich nicht zu heben vermochte, und dann die zu ſchnell herannahende Michaelmeſſe, welche nicht verſäumt werden durfte, ſind Urſache, daß ich Manches, was ich noch zu dieſem zweiten Bande zu liefern wünſchte, auf einen künftigen Dritten verſparen muß, welcher unter beſonderem Titel die ſo intereſſante Reiſebeſchreibung des Franz Alvarez nach Habeſſinen, und als Anhang die Erzählung des Joh. Bermudes, neuverdeutſcht und mit Anmerkungen erläutert enthalten ſoll. Dieſer dritte Band dann auch apart verkauft, und kein Käufer der beiden erſten iſt genöthiget, denſelben nachzunehmen, es ſei denn, daß er wünſchte, dieſe Sammlung aller intereſſanten Reiſen und Nachrichten von Habeſſinien vollſtändig zu haben. Dieſem dritten Bande wird dann eine Nachleſe von Beiträgen zur Kunde Habeſſiniens, und eine Anzeige der wichtigſten Drukfehler der beiden erſten Bände beigefügt. Auch die in der Anmerkung Seite 96. d. B. verſprochene Tafel des ethiopiſchen Alphabets wird dann nachgeliefert, und wenn es die Umſtände und beſonders meine Augen erlauben, ſo hätte ich auch Luſt, nach dem Vorſchlag des berühmten Herrn Prof. Bruns in Helmſtätt eine neue Karte von Habeſſinien zu zeichnen und als Zugabe zu dieſem Werke ſtechen zu laſſen. Doch — wie wenig hängt von mir ab! Wie wenig vermögen meine Kräfte, unter ſo mancherlei ungünſtigen Umſtänden!

Stuttgart, im September 1793.

T. F. Ehrmann.


Printed
in
Switzerland